

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

1939

Suite à Mars

* *

ÉCHEC DE LA FORCE

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, **Suite à Mars. Échec de la force** (1939). Recueil de textes écrits entre 1928 et 1936. Paris : Éditions Gallimard, 1939, 316 pages. Collection Idées nrf.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format

LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 22 novembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

(par ordre chronologique)

I.	Guerre et Défense	11 Août 1928.
II.	Sagesse et Puissance	18 Août 1928.
III.	L'avion	1er Septembre 1928.
IV.	Napoléon devant Goethe	13 Septembre 1928.
V.	L'Institution militaire	15 Septembre 1928.
VI.	La difficulté de penser	22 Septembre 1928.
VII.	Vouloir une seule chose	18 Octobre 1928.
VIII.	Jeux de riches	1er Décembre 1928.
IX.	L'honneur devant le bon sens	8 Décembre 1928.
X.	Refus de privilèges	15 Décembre 1928.
XI.	Soldats mécontents	22 Décembre 1928.
XII.	Noël d'artilleur	25 Décembre 1928.
XIII.	Pasteurs	27 Décembre 1928.
XIV.	Officiers et soldats	1er Janvier 1929.
XV.	Chiens et grognards	19 Janvier 1929.
XVI.	Les ressorts du courage	2 Février 1929.
XVII.	Un radical	9 Mars 1929.
XVIII.	Police n'est pas guerre	23 Mars 1929.
XIX.	Monsieur le Major	6 Avril 1929.
XX.	Paix dictée	11 Mai 1929.
XXI.	Le pigeon décoré	18 Mai 1929.
XXII.	Le jeu cruel	1er Juin 1929.
XXIII.	L'Américain parle	3 Août 1929.
XXIV.	Le chef juste	17 Août 1929.
XXV.	Le pacifique par raison	7 Septembre 1929.
XXVI.	Les nations et les individus	12 Octobre 1929.
XXVII.	L'épouvante	2 Novembre 1929.
XXVIII.	Le diplomate	29 Décembre 1929.
XXIX.	Témoignages	3 Mai 1930.
XXX.	Le fort et le faible des pouvoirs	10 Mai 1930.
XXXI.	La marche à la guerre	31 mai 1930.
XXXII.	Les ambitieux	28 Juin 1930.
XXXIII.	Les pouvoirs contre le citoyen	26 Juillet 1930.
XXXIV.	La défensive	2 Août 1930.
XXXV.	Affaires d'honneur	23 Août 1930.
XXXVI.	Le canonier Lacruche	30 Août 1930.
XXXVII.	Quinton ou la force nue	6 Septembre 1930.
XXXVIII.	Gouvernants et gouvernés	13 Septembre 1930.
XXXIX.	L'âme guerrière	20 Septembre 1930.
XL.	L'homme d'état et son honneur	27 Septembre 1930.
XLI.	Le jeu de la force	4 Octobre 1930.
XLII.	La vraie guerre	11 Octobre 1930.
XLIII.	L'esprit de parti	5 Novembre 1930.
XLIV.	La manie de la persécution	15 Décembre 1930.
XLV.	L'effervescence	17 Décembre 1930.
XLVI.	La vertu de courage	20 Décembre 1930.

XLVII.	La guerre des gaz	27 Décembre 1930.
XLVIII.	Savoir ce qu'on dit	3 Février 1931.
XLIX.	Le penseur à l'Académie	7 Mars 1931.
L.	La guerre, ressource du tyran	28 Mars 1931.
LI.	Ligue des patriotes	1er Juin 1931.
LII.	L'ancien combattant	16 Mai 1931.
LIII.	Un bon roi	16 Juin 1931.
LIV.	Pacifiques et guerriers	23 Juin 1931.
LV.	Le grand croiseur	30 Juin 1931.
LVI.	Tempêtes humaines	4 Juillet 1931.
LVII.	L'éternel zouave	25 Juillet 1931.
LVIII.	Contre les avions et les gaz	22 Août 1931,
LIX.	Le son du canon	19 Septembre 1931.
LX.	Le jeu de la guerre	31 Octobre 1931.
LXI.	La guerre hyperbolique	28 Novembre 1931.
LXII.	Comment se guérir de la terreur	30 Janvier 1932.
LXIII.	L'individu seul compte	15 Février 1932,
LXIV.	Le vrai père du peuple	30 Avril 1932.
LXV.	Guerre et tyrannie	7 Mai 1932.
LXVI.	Où est l'ami du peuple	4 Juin 1932.
LXVII.	Une autre guerre	16 juillet 1932.
LXVIII.	L'armée fasciste	3 Septembre 1932.
LXIX.	Le dangereux progrès mécanique	10 Septembre 1932.
LXX.	Faux honneur	17 Septembre 1932.
LXXI.	Les petits et les gros	8 Octobre 1932.
LXXII.	Contre tous les tyrans	15 Octobre 1932.
LXXIII.	La jeunesse des Républiques	1er Novembre 1932.
LXXIV.	Illusions à surmonter	29 Octobre 1932.
LXXV.	Blocus	19 Novembre 1932.
LXXVI.	Chevalerie	10 Décembre 1932.
LXXVII.	Le cœur humain, cet explosif	4 Février 1933.
LXXVIII.	Le jeu sauvage	25 Mars 1933.
LXXIX.	La guerre civile	1er Avril 1933.
LXXX.	Police des mers	15 Juillet 1933.
LXXXI.	Quelques conditions de la paix	30 Septembre 1933.
LXXXII.	La patrie homicide	14 Octobre 1933.
LXXXIII.	La paix d'honneur	4 Novembre 1933.
LXXXIV.	L'humanité	18 Novembre 1933.
LXXXV.	Les villes ouvertes	3 Décembre 1933.
LXXXVI.	Le devoir de mourir	9 Décembre 1933.
LXXXVII.	Le devoir d'espérer	30 Décembre 1933.
LXXXVIII.	Le vieux maréchal	21 Janvier 1934.
LXXXIX.	Napoléon et ses favoris	26 Février 1934.
XC.	Associations sans pudeur	28 Mars 1934.
XCI.	Le lampiste devant Herriot	25 Avril 1934.
XCII.	Ce qu'on a appris à la guerre	19 Mai 1934.
XCIII.	La violence	14 Juillet 1934.
XCIV.	La colère du tyran	25 Juillet 1934.
XCIV.	L'art de négociateur	8 Septembre 1934.
XCVI.	Négociations véritables	15 Septembre 1934.
XCVII.	Vertus de la bienveillance	24 Octobre 1934.
XCVIII.	Au royaume des ombres	3 Novembre 1934.
XCIX.	Le système de la force	15 Novembre 1934.
C.	Chercher le semblable	8 Décembre 1934.
CI.	Au Maréchal	12 Décembre 1934.
CII.	La passion du jeu	24 Janvier 1935.
CIII.	Le défi	26 Janvier 1935.

CIV.	Devant la patrie	7 Février 1935.
CV.	Lieux communs meurtriers	16 Février 1935.
CVI.	Ruse administrative	9 Mars 1935.
CVII.	Les souvenirs de Poincaré	16 Mars 1935.
CVIII.	La révolte des subalternes	23 Mars 1935.
CIX.	Sans pitié	28 Mars 1935.
CX.	Vieille monnaie	13 Avril 1935.
CXI.	L'éternel recruteur	20 Avril 1935.
CXII.	Police n'est pas guerre	7 Mai 1935.
CXIII.	Le héros, on l'a pour rien	1er Juin 1935.
CXIV.	L'éternel bonapartisme	18 Juin 1935.
CXV.	La nouvelle alliance	22 Juin 1935.
CXVI.	L'art militaire	20 Juillet 1935.
CXVII.	L'armée territoriale	27 Juillet 1935.
CXVIII.	Contre l'aveuglement d'esprit	17 Août 1935.
CXIX.	La cruauté dans l'histoire	7 Septembre 1935.
CXX.	La peur n'empêche rien	14 Septembre 1935.
CXXI.	Matamores	21 Septembre 1935.
CXXII.	Pouvoir spirituel	20 Octobre 1935.
CXXIII.	La terreur militaire	26 Octobre 1935.
CXXIV.	Etes-vous mûrs pour la paix ?	10 Novembre 1935.
CXXV.	Fasciste n'est pas militaire	30 Novembre 1935.
CXXVI.	Témérité	7 Décembre 1935.
CXXVII.	Les sanctions	25 Décembre 1935.
CXXVIII.	La vieille politique	11 Janvier 1936.
CXXIX.	Faire peur ?	15 Janvier 1936.
CXXX.	Le taureau	22 Janvier 1936.
CXXXI.	Peuples assassinés	26 Janvier 1936.
CXXXII.	La grande politesse	31 Janvier 1936.
CXXXIII.	Politique infantine	15 Février 1936.
CXXXIV.	Remarques sur l'honneur	22 Février 1936.
CXXXV.	La démocratie et l'armée	7 Mars 1936.
CXXXVI.	Réflexions sur la guerre	15 Mars 1936.
CXXXVII.	Discours au marxiste	21 Mars 1936.
CXXXVIII.	Lumières sur la guerre	25 Mars 1936.
CXXXIX.	La paix difficile	4 Avril 1936.
CXL.	Folie d'honneur	10 Avril 1936.
CXLI.	Non à la guerre	9 Mai 1936.
CXLII.	L'arme nouvelle	5 Mai 1936.
CXLIII.	La vraie raison de la paix	10 Juin 1936.
CXLIV.	Le fait et le droit	20 Juin 1936.
CXLV.	La guerre ne paie plus	11 Juillet 1936.
CXLVI.	La république devant l'Église	1er Août 1936.
CXLVII.	Le mauvais soldat	22 Août 1936.
CXLVIII.	Fanatisme	12 Septembre 1936.
CXLIX.	Guerre civile et guerre nationale	19 Septembre 1936.
CL.	Paix d'un jour, à toujours	26 Septembre 1936.
CLI.	Vingt ans après ou Mars refroidi	

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

Suite à Mars
Échec de la force



Paris : Éditions Gallimard, 1939, 316 pp.
Collection idées, nrf.

[Retour à la table des matières](#)

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

I

Guerre et défense

11 Août 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Avant un mois, la guerre sera publiquement et officiellement déclarée hors la loi, sous réserve de la légitime défense. Tous ont compris que les militaires, les fabricants d'armes et les ambitieux ne se tiennent pas encore pour battus. Plus que jamais discipline de fer, manœuvres contre un ennemi figuré, fortifications, explosifs, puis fausses nouvelles, effervescence, grand désespoir, grande colère, massacre. Contre quoi quelques mystiques essaieront la négation pure et simple, qui les mènera en prison. La masse, toujours trompée par une fausse image d'elle-même que l'on lui jette aux yeux, la masse se détournera de comprendre, et le politique, une fois de plus, gagnera la partie.

Jugement sommaire. L'industrie humaine, celle qui inventa le feu, l'arc, le moulin, le blé, le bœuf, le chien, le chat, n'a jamais réussi par des pensées planantes, mais plutôt en appliquant la pensée à la chose comme un outil. Je cherche l'outil. La guerre est hors la loi, mais sous réserve de la défense, et, par la défense, la guerre revient toute. Où donc la fissure ? Où faut-il enfoncer le pic ?

La fissure encore bien petite, et que tant de sophistes s'appliqueront à bien cacher, la fissure se trouve entre guerre et défense, que l'on voudra confondre et qui n'ont rien de commun. Afin de prouver cela, je dois décrire premièrement la guerre telle qu'elle est, comme une affaire d'honneur entre des peuples. Cette idée n'est pas très cachée ; même dans les discours des gouvernants, elle ressort toujours, car c'est une sorte d'indignation, colère honorable et honorée, qui est le ressort des guerres ; et toutefois il est vil d'exciter ce sentiment chez les autres dès que l'on ne paie pas de sa propre vie. L'outil peut mordre là ; mais le travail est presque fait. L'entreprise d'ambition et de gloire, qui pousse les hommes à s'entre-tuer d'après les déclamations d'un tragédien qui se croit sublime, cela est maintenant réputé crime. Cette idée est désormais à développer, non à démontrer. Je marque un point pour l'homme de troupe.

Mais la défense ? Ici encore, au lieu de déclamer, cherchons passage pour l'outil. Défense, c'est police, et police n'est point guerre. Voilà le passage. Police ne ressemble nullement à guerre, et l'on peut le montrer par un exemple. Soient des bandits bien armés et bien retranchés, comme on a vu. Si police était guerre, on rassemblerait les plus jeunes, les plus forts, les plus sensibles sur l'honneur, et on les lancerait à l'assaut, avec plumets, drapeaux et musique. Or on ne fait rien de tel. Mais, choisissant au contraire les hommes les plus rusés, les plus froids, on recommanderait et on louerait la prudence ; en aucun cas, on ne sacrifierait délibérément mille hommes, cent hommes, un homme. Mais plutôt on couperait l'eau, on rendrait impossible le ravitaillement, et l'on attendrait. On n'attendrait pas longtemps. Cette tactique n'est que le refus de concours, selon l'expression de Comte. Ici le bon sens approuve ; car c'est le seul moyen de punir les coupables qui ne commence pas par frapper des innocents. C'est la recherche du moindre mal, méthode appliquée contre le feu, contre la peste.

Or c'est par là qu'il faut regarder. Il faut chercher l'industriel et économique moyen de réduire un peuple méchant, s'il en est un. L'isoler, l'affamer. Ou, s'ils sont deux peuples qui se battent, tracer autour d'eux un cercle infranchissable aux denrées, aux machines, aux armes. Ce genre de guerre, qui n'est plus guerre, qui est police, n'a pas été encore sérieusement préparé. C'est le moment d'y penser et d'en parler. Car chacun y devra coopérer, et par son métier même. Concevez cette mobilisation du refus.

11 Août 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

II

Sagesse et puissance

18 Août 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Le char de l'État, voilà une métaphore qui devient bonne en prenant de l'âge. Car nos chars, maintenant, sont des projectiles, lancés par l'explosion. Le moindre chauffeur a sous ses pieds une puissance qui passe de bien loin celle de ses muscles. D'une légère pression, bien moindre que celle du pas de promenade, il attaque la côte, il la pousse au-dessous de lui ; il bondit par-dessus la colline, et puis il se laisse descendre en une sorte de vol plané, accumulant pour la remontée. Il est impossible, en ce jeu, que l'on soit prudent tout à fait. Cet homme n'est pas construit pour tant de puissance ; aussi voyons-nous que, sans un grain de méchanceté ni de folie, souvent il tue les autres et se tue lui-même.

Nos gouvernants sont très sages et très doux. Ésope, s'il revenait au monde, admirerait ces bons tyrans qui, assurément, n'écraseraient pas volontairement un chien. Mais ce que nous gagnons d'un côté, nous le perdons de l'autre. La bonté n'a pas crû comme la puissance ; il s'en faut bien ; et sans doute ce n'était pas possible. Toute la sagesse dont un homme est capable est vraisemblablement en proportion avec cette machine d'os et de chair qu'il pousse dans le monde ; et il faut reconnaître que la fatigue, et encore bien

mieux la touche de la douleur, font un avertissement continu et une limite fort bien gardée entre ce qui est permis et défendu. Ce sac de peau ne cesse de parler et de répéter : « Tu n'es qu'homme », ce qui répond merveilleusement aux pensées supérieures : « Qu'est-ce qui vaut ? Qu'est-ce qu'être un homme ? Quel est ton droit ? » Tout cela ensemble fait un homme.

Or, il est clair qu'en un homme, qui, d'un léger mouvement de pied, pousse derrière lui les kilomètres, cet équilibre est rompu. La sagesse est trahie par la puissance. De même, en nos gouvernants, par cette complicité des mécaniques, des intelligences et des vertus. Ils n'ont qu'à appuyer un peu sur l'accélérateur ; chacun obéit selon son métier. Le chaudronnier fabrique de grands réservoirs ; le chimiste les emplît de gaz toxiques. Les avions s'alignent, les obus s'empilent. On voit courir des hommes, baïonnette au fusil, sur l'ordre d'un inoffensif sergent ; autre explosif ; animal énorme, qui n'a toujours qu'une toute petite tête. Et cependant, les plus fortes têtes, en quelque bureau plein de fiches et de plans, travaillent à coordonner toutes ces puissances, explosifs, passions, enthousiasmes ; et ce travail est aussi bien fait que celui du médecin qui guérit et de l'architecte qui construit. Ainsi la sagesse elle-même est machine. Et rien ne limite cette puissance. Car, se dit le sage gouvernant, on n'a jamais trop de puissance, et je n'en ferai que ce que je voudrai. Cependant le char de l'État arrive à toute vitesse sur l'obstacle ou sur le tournant. Ferraille et cadavres. Après dix ans, j'en vois encore les restes tordus, au bord même de cette riante vallée. Il faut bien que nos sages gouvernants comprennent pourquoi nous devons maintenant leur refuser confiance et en quelque sorte entraver et presque paralyser leurs pieds et leurs mains dans nos fils d'araignée. Encore un tour et un tour ; et qu'ils sachent bien que ce n'est pas pour notre plaisir.

18 Août 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

III

L'avion

1er Septembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

L'avion tue régulièrement trois ou quatre hommes par jour ; à cette idée nous venons buter, comme nous butions à la guerre. C'est que nous ne voyons ni remède ni fin. Plus les pilotes sont habiles et plus les moteurs sont puissants, plus nous voulons aussi de vitesse ; ainsi le risque ne diminue point. Devant une peste ou un choléra, la police agit vite et bien. Mais ici, la question n'est même pas posée. C'est premièrement la guerre qui promène ainsi dans le ciel sa tête de Méduse. Ce jeu sauvage, qui a feint de détruire Londres, est bien compris. Nous sommes muets et stupides ; mais nous ne sommes pas contents. Cependant, le salut est en vue, par ce merveilleux pacte qui s'avance administrativement lui aussi. Quand la paix sera solennellement proclamée et la guerre déclarée crime, y aura-t-il moins d'avions en l'air ? Voilà la question.

Supprimons en idée sur toute la terre la fabrication des avions de chasse et de bombardement. L'aviation est alors un sport de luxe. Je prévois ici de folles déclamations, sur les grandes industries en chômage, sur cet étonnant progrès arrêté net, refusé net ; fait unique dans l'histoire. Reste à savoir ce que la masse des citoyens en pensera. Les hommes d'âge sont là-dessus tout à fait

froids ; mais c'est à l'enfance qu'il faut regarder. On dit que beaucoup d'écoliers rêvent d'avions et attendent impatientement d'être hommes, ambitieux de voler d'un continent à l'autre. Le risque n'est rien pour eux ; car c'est leur vie même qui repousse l'idée de la noyade, de l'écrasement, du cadavre carbonisé. À voler en imagination, on ne se tue jamais. Il faut faire grande attention à ceci que les rêves de l'enfance font la vie des hommes. Leur propre serment les tient. L'homme ne sait point reculer, dès que quelque Méphisto lui dit : « C'est toi qui l'as voulu ». Je pense souvent à ce malheureux homme qui avait inventé un parachute et qui rêvait de l'essayer. Méphisto le mit enfin sur la première plate-forme de la Tour, et lui dit : « Tu n'as pas peur ? » Tout homme arrivé à ce point sautera, comme sauta l'inventeur de parachute. Or, un autre diable dira à notre aviateur, à ses vingt ans : « Voici l'oiseau mécanique. Es-tu lâche ? » Il volera. D'autant que ce danger est comme le risque de guerre ; au moment où l'on délibère, il n'est rien de palpable. Dès qu'il l'a dit, dès qu'il se l'est juré à lui-même, il sautera.

Il y a d'autres causes. Le régime militaire est difficile à supporter pour tous. Ce genre d'ennui réveille le goût des aventures ; et, bien mieux, on observe aisément, dans le peuple volant, une sorte d'égalité qui tient au risque même, à cette machine qui isole l'exécutant, et aussi, comme je l'ai bien remarqué, au voisinage du mécanicien, sorte d'artiste nécessaire et difficilement gouvernable. Comptons la gloire et l'argent qui brillent en espoir devant l'audacieux. Mais le fond commun de ces témérités et de tous les hasardeux départs, c'est le difficile passage du jeu au travail. À quoi la nature offre remède, par l'amour et la paternité. Mais qui ne voit que la perspective des devoirs militaires prolonge l'âge critique et fait naître une impatience qu'on dirait calculée ? Tous les genres de guerre se font par des bureaux bien réglés et par des enfants inoccupés. On exprime trop sommairement toutes ces causes en disant que voler est enivrant, que voler est le rêve de l'homme et, en quelque sorte, un besoin du cœur. Le vrai est qu'on n'y penserait guère sans l'occasion, sans l'exemple, et si cette organisation immense de bureaux et d'usines n'était plus alimentée aux frais de tous. Mais cela, personne ne le croira. Les plus grands maux viennent de ces besoins qu'on feint d'avoir pour ne point choquer le voisin, et le voisin aussi feint d'aimer ce qu'on aime pour lui plaire. Dangereux, l'homme qui approuve ; secourable, celui qui s'examine et refuse. Couvons et nourrissons cette espèce d'homme.

1^{er} Septembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

IV

Napoléon devant Goethe

13 Septembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Pendant que Napoléon scrutait vainement Goethe, si opaque, si bien fermé, haut caché comme une source de fleuve, Goethe au rebours perceait cette transparence militaire, sans mystère aucun, du technicien universel. Cet empereur qui n'a point d'amis, qui n'a même pas d'ennemis, qui juge de tout homme comme on juge d'un outil, est incompréhensible au courtisan ; peut-être cela explique que cet empereur n'eut point de cour. Il institua une cour, des fonctions, des titres, des costumes, des respects, comme il institua tout. Autant qu'un décret peut faire un monde, il fit un monde. Mais ces œuvres de raison ne durent pas plus que la ferraille de guerre. Une sorte de grandeur, et aussi une médiocrité de bon élève sont ensemble dans un tel homme. La sécurité des machines effraie ; on y voit une pensée ; mais tout y est extérieur, même l'intérieur. On a peur de comprendre qu'en un tel homme la colère elle-même n'était qu'un moyen ; aussi était-elle mécanique ; et le désir même n'était qu'impulsion et bataille. Les anecdotes s'éclairent ; souvenez-vous de cette porcelaine brisée au nez des diplomates, et de cette eau volontairement répandue sur une robe par le dîneur impatient. Faut-il dire impatient d'aimer ? Non. Il n'aimait rien. Goethe l'a traversé. Il fallait le regard du poète.

Je vous renvoie à ces précieux *Mémoires* qui peu à peu nous livrent le tout de ce grand moment. C'est par de tels moments conservés que l'humanité gagne sur le destin. L'esprit napoléonien n'est pas mort. ; il ne mourra point. Grand ou petit nous l'avons subi, nous le subirons, peut-être en nous. Qu'est-ce que c'est donc ? C'est l'esprit militaire même. Et quel civil, en notre dernière convulsion, n'a pas mis en avant cette vertu vide et cette machinale résolution à l'imitation des militaires ? Grandeur monnayée, et médiocrité monnayée. L'homme ainsi fait et ainsi orienté, qu'il soit général ou ministre, cherche et reçoit une consigne, ou bien se la donne à lui-même ; après quoi il est touché et transformé d'une grâce qui est le contraire de la grâce. On voudrait dire que, par une abstraite disgrâce, et qui se lit alors sur le visage, il est désormais sans fatigue, sans distraction, sans reproche ; qu'il est intrépide ou prudent sans y faire de différence, et selon l'emploi du temps qu'il s'est donné. Que par les mêmes ressorts il est tantôt généreux et tantôt impitoyable ; sévère par raison, ami par raison, ennemi par raison, montrant ici une suite que les passions envieraient. Mais entendons que sa raison c'est son projet, s'il est chef, ou sa consigne, s'il est subalterne. Mettez-le aux prisonniers, aux récoltes, aux troupeaux, aux journaux, aux transports, aux mitrailleuses, aux avions, aux canons, aux fils de fer, aux cuisines roulantes, il développera partout la même perfection, d'exactitude, de méthode, de savoir, de conscience. Avec cela ambitieux et intrigant ; ce qu'on ne peut pourtant mépriser ; car il n'est ambitieux que de faire mieux et de mieux servir. Les jésuites ont fait voir aussi des vertus de ce genre-là. D'où l'on comprend des affinités d'abord difficilement explicables.

Ici le jugement s'arrête. Il n'a pas entrée en ces terres désolées. Tournant autour de l'enceinte si bien gardée, que cherche-t-il ? Qu'espère-t-il ? La plus maigre fleur, quelque trait de nature, poésie, fantaisie, humeur, paresse. Enfin quelque frottement en ces machines politiques, quelque poids mort, quelque refus, quelque désordre, un éclair de doute, un être intérieur et suffisant à soi. Autre chose que l'utile ; autre chose que l'impitoyable moyen. Quelque sourire de paix ; car cette sérieuse machine est guerre. Et j'ai espoir en nos maîtres, d'après quelques précieux signes. Mais devant Napoléon, il n'y avait point d'espoir. Goethe fut très poli.

13 Septembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

V

L'institution militaire

15 Septembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

« En réalité, dit l'homme, je ne vois nullement dans notre Occident cette barbarie, cette violence prête, cette fureur de l'homme contre l'homme, dont vous faites des discours. La paix, dites-vous, n'est qu'une courte trêve. Soit. Je prends l'homme en guerre, et je remarque comme aisément les ennemis se changent en amis, comme l'esprit d'ordre surnage, comme la paix est vivace. Je connais un homme assez riche qui connut les maux de l'invasion. On lui prit toutes ses valeurs ; on les ficela devant lui ; elles allaient dans une banque hollandaise garantir quelque emprunt. Or, à la paix, il les retrouva intactes et sous la même ficelle. Est-ce pillage ? Est-ce désordre ? Et n'est-il pas évident qu'une telle administration, en cette manière de prendre, garde toutes les vertus qu'elle peut garder. Mais il y a mieux. Cet homme fut assez gravement malade ; or, dans ce temps où une vie comptait pour si peu, il fut guéri à longs soins par un médecin allemand. Chacun a entendu de ces choses. Mais on conte des récits plus étonnants. Le fermier de chez nous, prisonnier là-bas, en vient naturellement à diriger la ferme où l'homme manque. Cependant ce même homme, prisonnier chez nous, y fait aussi son métier, et, sous la livrée de l'esclave, donne conseil et aide à la femme seule. Ainsi rien n'est presque changé dans cet entrecroisement de malheurs. Plus admirable encore. Dans le

moment tragique où les Russes de notre front, en révolte, furent relégués dans un village du Centre, affamés, et finalement à moitié bandits et fort redoutables, que trouva-t-on pour protéger les populations ? On arma les prisonniers allemands, et ils firent très correctement et très utilement le métier de gendarmes. On devrait conter ces choses aux enfants, afin qu'ils admirent comment la guerre n'interrompt même point les devoirs de l'humanité, et comment les hommes continuent au mieux, et malgré tant d'obstacles, la tâche de guérir, de protéger, de nourrir l'homme ».

Mais quelqu'un lui répondit : « Vous prouvez trop. Si la guerre est absurde à ce point, à ce point contraire à tous les sentiments réels, comment est-elle donc possible ? »

L'homme prit le temps de réfléchir, et dit : « On pourrait parler ici d'honneur et de pudeur ; mais la guerre n'est pas une improvisation du cœur. Il faut regarder droit, et dire ce qui est. Il y a les militaires, qui forment une administration presque parfaite, très puissante, très respectée, ayant pour fin une sorte de jeu redoutable, et à laquelle tous les moyens sont fournis, parce qu'elle est juge souveraine de son propre pouvoir, de sa fonction, de ses instruments. Je ne crois point que ces hommes soient des monstres ; mais, par une division du travail très méthodique, par une hiérarchie forte, par une ambition naturelle, chacun fait en perfection une petite partie de ce redoutable travail ; et chacun naturellement considère ce qu'il fait comme nécessaire et bon ; car c'est son métier ; c'est son existence même. Et, parce que les plus jeunes savent qu'ils y risquent tout, ils ne sont pas disposés à compter pour beaucoup les risques des autres. Ainsi tout va, accessoirement par l'ambition et la cupidité, mais principalement par la vertu, ce qui est effrayant. Enfin je comprends que les militaires s'étendent toujours, ne suppriment un poste que pour en créer deux, accumulent les armes et les explosifs, étonnent et terrifient tout le monde des hommes par de nouveaux projets et de nouvelles inventions. Et ce n'est toujours qu'administration ; mais il ne se peut point que cette guerre suspendue et comme surplombant ne finisse par tomber sur nous sans que personne le veuille. Ainsi il n'y a pas de coupables, ni de châtements, ni de remède aux abus et conséquences, du moment qu'on garde l'institution. Vous avez lu qu'un aviateur, forcé d'atterrir, a écrasé une petite cabane et ses occupants. Le voulait-il ? »

15 Septembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

VI

La difficulté de penser

22 Septembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

« Nous voilà tous à l'école, et mis en demeure de définir la guerre. J'entends déjà les fuyards et les traîtres de l'esprit qui se plaisent à embarrasser. Saisir et mettre en prison un homme qui s'est vengé, n'est-ce pas guerre ? Chasser un homme de chez lui, vendre ses meubles et sa maison, parce qu'il ne paye pas ses dettes, n'est-ce pas guerre ? Garder l'usine quand les compagnons en grève menacent d'y briser tout, n'est-ce pas guerre ? Assurer le commerce, protéger les biens et les personnes, soit au Maroc, soit en Afghanistan, soit en Chine, n'est-ce pas guerre ? Dès que, par suite d'une émeute ou d'une dictature au-dessus des lois, les étrangers, leurs consuls, leurs ambassadeurs se trouvent en danger, faire avancer navires, canons et compagnies de débarquement, n'est-ce pas guerre ? Barrer une rue où les pompiers travaillent et, si quelqu'un s'irrite et bouscule, le maîtriser par tous les moyens qu'il rendra nécessaires, et jusqu'à l'étourdir d'un coup de poing, si l'on ne peut mieux, n'est-ce pas guerre ? Ainsi tous les signataires du célèbre Pacte, et ceux mêmes qui en ont eu la première idée, seront mis en contradiction avec eux-mêmes. D'où il sera clair, une fois de plus, que les vénérables principes, qui ne sont pas d'hier, seront méprisés à la première occasion, comme ils furent toujours, et même le sont déjà dans le moment où on les proclame. »

Ce qui fait la force des tyrans, c'est la difficulté de penser. L'homme s'irrite, s'embarrasse, s'empêtre en ses propres discours, et déjà serre les poings. Voici une anecdote qui plaît. Un prêcheur, en quelque parc de Londres, critique sans façon les lords et le gouvernement. Un jeune athlète, et bien né, qui l'écoute, met bas sa veste et lui dit : « Nous allons traiter la question à fond ». Le peuple applaudit. C'est qu'il s'agit maintenant de coups de poing, dont chacun peut juger aisément par les effets. Au lieu que, devant des arguments, on se voit toujours dupe. Quand l'esprit est humilié, les poings vont. L'élégant auteur, où j'ai trouvé ce récit, est de ceux qui se disent, parce qu'ils ont l'esprit vif, orgueilleux, subtil : « Il est trop difficile de penser selon le droit. Au diable les raisons. Et vienne la guerre, on s'y jettera ». J'ai déjà remarqué souvent que les paresseux, les voleurs, les injustes ne sont pas bons dans nos guerres ; mais, au contraire, ce sont des hommes bien gouvernés, polis, sages, modérés, élégants, qui mènent les guerres et qui les font. C'est que ceux-ci sentent fortement l'impatience de penser et l'humiliation de se contredire.

Cette remarque me conduit à définir la guerre par l'orgueil et par l'honneur, nullement par la prudence ou le calcul. Elle conduit à distinguer assez bien ce qui est guerre de ce qui n'est qu'opération de police. La guerre s'est séparée de la police dans le cours des temps et par une sorte de progrès étrange. La guerre s'est définie ; regardons-la bien. Lorsqu'un peuple s'arme contre un autre peuple qui reconnaît le même droit que lui, les mêmes règles de commerce, les mêmes crimes, les mêmes sanctions, enfin les mêmes mœurs, ce n'est plus qu'un fanatisme, un désespoir, un mouvement d'honneur, qui peut les jeter l'un contre l'autre. Ces sortes de convulsions, par lesquelles on refuse l'humiliation, l'insulte, le soupçon de lâcheté, sont déjà bien fortes en l'homme seul ; mais, dans la foule, et par une soudaine contagion, elles sont autant redoutables et irrésistibles que le cyclone. Or, éveiller ce genre de fanatisme, l'entretenir, l'organiser en cohortes prêtes, s'enivrer soi-même de ce frémissant courage, l'exprimer en tout discours, en tout geste, dans l'attitude même, et comme un défi au monde, c'est le jeu des gouvernants, depuis plus d'un siècle. Ce jeu était approuvé, célèbre, adoré. On s'étourdissait là-dessus. Mais nous avons vu le-jour du grand jugement qui découronne ces choses. Regardez là ; ne vous laissez point détourner. Croyez-vous que ce soit peu ?

22 Septembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

VII

Vouloir une seule chose

18 Octobre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Un refus de l'opinion, et tout est dit. Les moines en savent quelque chose. La politique radicale, et même la socialiste, quoiqu'elle n'en convienne pas, se définit sans doute par une énergique résistance devant tous les genres de tyrannie. Et puisque les pouvoirs avaient aussitôt reculé, faisant manquer ce coup de ruse contre nos lois laïques, on ne voit pas pourquoi les radicaux ont voulu abandonner une tactique assez gauche, très mal définie, mais qui est peut-être la seule possible si l'on estime la pression exercée par les électeurs de gauche au dernier scrutin. On sait bien que l'électeur doit faire tenir tant de choses, et trop de choses, dans son bulletin muet. Il veut la paix, il veut une monnaie stable, il veut un cours aisé des affaires, et en tout un régime de sagesse et de justice ; mais ces vastes projets, qui sont à peine des projets, surchargent inévitablement un homme qui a premièrement sa vie à gagner. Aussi la masse, qui veut tout à la fois, se trouve-t-elle bien faible contre les moines, qui veulent une seule chose, et contre nos administrations qui veulent chacune une seule chose. Si les électeurs votaient seulement contre les moines, on verrait une déroute de robes. Enfin, direz-vous, on la voit par une action indirecte, par un réveil, par une rumeur. Eh bien, donc, tout est passable, et l'on n'invente rien de mieux que ce système très mal fait. Il se peut

que la politique démocratique ne soit point définissable. Pourquoi donc ce mouvement d'humeur, et après un succès bien clair ?

C'est qu'il y a le militaire, qui ne veut qu'une seule chose, et qui fait mieux que la vouloir, qui la fait. On rit des moines et de leurs petites ruses ; les citoyens dressent seulement l'oreille, lèvent le nez au prix d'une minute de travail, et tout est dit. Mais on ne rit point des militaires qui, en pleine paix et au lendemain de cette déclaration solennelle de la paix entre les nations, poursuivent tranquillement la guerre, la déclarent, la font, à la manière des machines, et selon la structure propre de leur grand corps.

Ces crédits pour la défense, ces projets de fortifications, cette espèce de levée en masse qui est inscrite au budget font un scandale sans mesure, mais surtout par l'assurance audacieuse qu'ils font voir. Et c'est sur ce sujet-là que la clameur d'Angers s'est élevée d'un ton au-dessus de l'ordinaire. Les fines oreilles l'ont bien entendue. Ici on n'aperçoit pas de manœuvre efficace ni aucun espoir. Cette immense et folle dépense, ces milliards de béton à jeter inutilement dans la terre, c'est comme fait. L'opinion s'éveille trop tard. La machine est en marche. Les militaires ont une mission bien déterminée ; ils sont juges des moyens. Les lois, les mœurs, les communs jugements, l'expérience de la guerre, tout s'accorde ici. Nous voulons être défendus ; et à chacun son métier. Tels sont les lieux communs qui roulent vers nous comme des chars d'assauts. On se range, mais on n'acclame point ; les plus hardis crient contre. Tel est le point de difficulté. Là-haut tout le monde le sait, et personne ne le dira.

Oui, il est bon que le budget soit voté avant janvier. On sait qu'il y faut un gouvernement obstiné, et qui fasse taire les discoureurs. Tout le monde en convient. Mais ce qu'on sait aussi, ce que l'on vient de nous redire, c'est que les crédits militaires sont inscrits au budget, qu'ils n'en seront pas disjoints, que la question de confiance sera posée, et, bref, que l'administration militaire gouverne tranquillement et automatiquement les citoyens, les députés et les ministres. La loi Boncour a passé ; les conséquences passeront. Et nul n'a droit seulement d'examiner. Il fallait donc signer cette charte d'esclavage perpétuel, ou bien retourner à la position d'opposants, et réveiller par une lutte serrée, quel qu'en soit l'effet, l'opinion qui, sur ce point, ne sait encore que dire. Céder ou résister ; nul moyen terme ici, nul accommodement. Le peuple saura-t-il vouloir une seule chose, la paix, contre ceux qui veulent une seule chose, la guerre ? Voilà la question.

18 Octobre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

VIII

Jeux de riches

1er Décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Dirigeables, avions, sous-marins, c'est toujours guerre. J'y vois les traits de la guerre. Nul rapport entre la dépense et le profit. Nul souci des hommes, qui sont ici de simples moyens. Et en même temps cet étrange détour de pensée qui fait que les guerres sont acclamées. Un peuple veut prouver qu'il a des richesses à jeter et une ressource d'énergie inépuisable ; mais, par cela même, l'individu est mis en demeure de prouver qu'il n'est pas moins audacieux qu'un autre ; à quoi il arrive aussitôt par un redressement qui le fait roi. Ainsi il est lavé de honte, de confusion, de petitesse. Cette hauteur, cette indifférence, ce froid mépris qui sont l'armure du chef, voici que l'homme le plus humilié s'en trouve soudain revêtu ; l'égalité s'établit ; l'homme est reconnu par l'homme. Cette victoire, qui est la victoire, est premièrement assurée, quoi qu'il arrive. Ce jeu dangereux est accepté, bravement et joyeusement, comme autrefois on acceptait le duel.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que l'homme est très mauvais juge ici en sa propre cause. Les enragés de l'honneur, quand ils risquaient par surcroît leur tête, ne s'en battaient que mieux. Le risque, en ces aventures, est la raison d'y aller. Ainsi ne comptez pas que pilotes, timoniers, machinistes, électriciens,

signaleurs, télégraphistes, cuisiniers de ces dangereux engins auront pitié d'eux-mêmes. Ne comptez pas sur la peur, qui si promptement se change en courage. Il faut plutôt espérer quelque chose du spectateur. Je sais trop que, dans la guerre ouverte, le spectateur trompe l'attente du sage, et même le sage quelquefois trompe sa propre attente. C'est peut-être qu'étant tous soumis à une peur indéterminée, ils se jettent à une sorte de courage sans action qui les fait inflexibles. Mais dans cette guerre gratuite et qui n'engage que les exécutants, il me semble que le spectateur est plus libre, plus maître de son jugement et, parce qu'il ne paie nullement de soi, moins prodigue des autres. Toutefois, l'opinion de guerre qui plane toujours sur ces exercices de courage, paralyse encore les pensées, les détourne, les hébète. Le fait est que nul n'ose mordre dans le vif. On essaiera de dire que les avions sont mal construits, l'aviation mal gouvernée, et choses semblables. Mais apercevoir que l'avion bien construit tuera aussi bien, par l'audace croissante qu'il permettra et même exigera, nul ne l'ose. Nul ne fait les comptes du progrès. Du moment que les hommes se risquent, et joyeusement se risquent, il semble que tout est dit.

Or, dans le fait, peu d'hommes pensent à l'usage qu'ils pourront faire du dirigeable et de l'avion, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir. Ce sont jeux de riches. Il y a des mineurs à cinq cents mètres sous la terre et mal protégés ; il y a des poussières d'usine qui usent les yeux et les poumons ; il y a des êtres fatigués tous les soirs et sans loisir réel. Il y a des enfants crasseux, des maisons puantes. Il y a des illettrés, des dégénérés, des désespérés. Cela n'est pas miracle si la plus belle jeunesse est jetée à un jeu meurtrier qui massacre à coup sûr les meilleurs. Sans compter ces travaux de luxe que consomment les merveilleuses machines volantes et plongeantes, et qui sont autant de pris sur les travaux utiles et sur le pain de chacun. Il se peut que ceux qui ont une vie mutilée et à peine humaine soient consolés en suivant des yeux l'avion ou en lisant chaque matin ce que l'homme peut oser. Cela est beau. Mais tous ces jugements, du haut et du bas, ont quelque chose de convulsif. Je voudrais entendre l'homme moyen, l'arbitre, sur une question comme celle-ci : « Est-il bien pressant d'aller de Paris à Madagascar en huit jours ? » Mais l'arbitre ne dit rien. Il conduit d'ornière en ornière l'utile tombereau, le tombereau des temps mérovingiens.

1^{er} Décembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

IX

L'honneur devant le bon sens

8 Décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

On était venu à parler de ce général qui, au cimetière de Fontainebleau, ôta, avec indignation, les drapeaux qui ornaient les tombes de deux ou trois soldats allemands. « Je ne veux point, dis-je, juger ce général, d'après mes propres idées ; je veux le juger d'après les siennes. Et je dis qu'il a manqué à l'honneur ».

« L'honneur, dit le niais, qui peut savoir ce que c'est que l'honneur ? Notion vague, déformable, déformée, propre à servir toutes les passions ».

La police devrait payer les niais ; mais ils sont gratuits. Il n'y a rien de plus aisé à gouverner qu'un important qui doute de tout. Et que pouvons-nous espérer, nous autres, de ces esprits faibles qui s'échappent par tous les trous, comme des souris ?

« Au contraire, dis-je, il n'y a rien de plus précis et de mieux défini que l'honneur. Par exemple, cet aviateur allemand qui était prince royal, et qui mourut à Rouen de ses blessures, on lui fit, et dans la guerre même, de royales funérailles ; et cela est selon l'honneur. Ces aviateurs français qui allèrent saluer deux ennemis de leur arme, prisonniers en leur voisinage, agirent selon

l'honneur. Au lieu que cet autre général qui, en ce temps-là, leur infligea un blâme public pour ce fait, et, bien plus, injuria les aviateurs ennemis, manqua, lui aussi, à l'honneur et fut officiellement désavoué, tant l'honneur est brillant et clair. L'honneur est court, disons même borné ; pourtant, universel, humain et fort. Souvent brutal, toujours redoutable. Mais, j'y trouve de quoi espérer. Au contraire, de ces deux généraux sans honneur, et de ceux qui leur ressemblent, l'humanité a tout à craindre et n'a rien à espérer ».

Le niais reprenait ses esprits comme il pouvait. Cependant l'arbitre, il y a toujours l'arbitre dans tout cercle, était très éveillé. « Je ne vois là, me dit-il, que des exemples forts, et qui parlent au cœur. Mais où est la doctrine ? Qu'est-ce que l'honneur ? Qui dessinera cette idée ? »

« Hegel, lui dis-je, m'a instruit de ces choses, et vous instruira de même si vous avez patience. En attendant, voici ce que j'en sais. L'honneur estime l'homme qui sait vouloir, c'est-à-dire qui sait surmonter, en son propre animal, notre grand ennemi à tous, qui est la peur. L'homme d'honneur cherche son semblable, l'éprouve, le reconnaît dans l'épreuve, et par-dessus les lois, les intérêts et les passions, le nomme son frère et son égal. Par cette recherche et cette reconnaissance, qui ne vont point sans défis, coups d'épée, massacres, c'est pourtant l'humanité qui est reconnue ; ainsi les combats d'honneur annoncent une belle paix. Mais, attendez ; ils annoncent encore mieux. Car le généreux, comme Descartes l'appelle, juge naturellement des autres hommes, et jusqu'à preuve contraire, d'après ce qu'il sent en lui-même ; et toujours devinera mieux qu'un autre, et même éveillera, aimera d'avance et réchauffera en tout homme le plus petit commencement de liberté et de puissance sur soi. Et, pour quelques fripons et lâches qu'il méprise, il trouvera autant d'humbles héros qu'il en voudra, avec lui ou contre lui, il n'importe. Et certes, avec eux et contre eux, il nous fera la plus terrible guerre ; il la fera, il ne la voudra point ; car il a vaincu cette basse peur, cet universel mépris, cette sombre vue sur les hommes, sur les intérêts, sur les convoitises, qui font croire que la guerre est naturelle et inévitable. Et, bref, sous le couvert du grand et redoutable honneur, je vois naître la jeune charité, qui est du même souffle, et encore plus hardie, puisqu'elle suppose une grande âme, contre les preuves, et aussi bien dans un forçat. Mais peut-être n'avez-vous point lu *Les Misérables* ? C'est un très beau livre aussi ».

8 Décembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

X

Refus de privilèges

15 Décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

La conversation en était venue à cette pétition désormais fameuse, par laquelle les Normaliens revendiquent le droit de n'être pas officiers. Le ton s'élevait et les voix faisaient comme un tumulte ; car cette fois les pensées sont piquées en leur centre, et c'est peut-être la première fois depuis l'armistice que l'on se trouve devant un parti bien clair.

Le détourneur dit : « Ne prenez point trop au sérieux ce que l'on appelle, en termes d'école, un canular. Ces jeunes gens assistent par force à des leçons de stratégie et de tactique ; je ne sais si vous vous faites une idée de cette scolastique, la plus ennuyeuse que l'on ait vue. L'auditeur a voulu piquer ; et, dans ces cas-là, le piqué doit rire, ou bien c'est de lui qu'on rit. Voilà toute l'histoire ».

« Je ne sais, dit un homme triste. Il me semble que les terribles nécessités de la guerre ne permettent pas qu'on rie. On ne conçoit point une revue au cantonnement, avec chansons et le reste, où les hommes de troupe diraient tout cru ce qu'ils pensent quelquefois. Soyons sérieux ».

« Est-ce que je ris ? dit un jeune. C'est ici un grave débat entre soi et soi. Entre celui qui commande, et qui naturellement se livre à l'humeur, menace, se moque, méprise selon le cas, et l'homme-outil, en qui ces mêmes écarts d'humeur seront punis de mort, la situation est violente. Le respect qui est dû d'homme à homme, et qui est peut-être le plus clair des devoirs, est ici nié et foulé. On ne peut refuser le rôle de l'offensé ; cela c'est bien entendu ; mais aussi ce n'est pas le pire ; ne peut-on refuser le rôle de l'offenseur ? J'entends bien qu'on peut toujours être humain, et bon roi. Mais, pour ma part, je ne suis pas un saint. Je crains d'exercer un pouvoir qui va à l'abus si naturellement, si aisément. Laissons même les raisons. Par un sentiment fort, et dont je ne rougis point, je refuse de porter avec moi ces signes qui, d'eux-mêmes, éloignent, glacent, répriment. Je demande si ce sentiment m'est permis ».

« Voilà bien de la subtilité, dit un bouillant personnage. Il y a offense en cette prose, et je compte que, les grands chefs ne s'y méprendront pas ».

« Je veux bien admettre, dis-je, que cette prose n'est pas faite pour vous plaire. Mais essayez de comprendre. Il y a eu la guerre. Vous en voudriez faire un chapitre d'histoire bien propre. Vous lavez, vous frottez, mais la mer n'y suffirait pas. Je ne parle pas surtout des cadavres, des hôpitaux, des mutilés ; c'est l'honneur de l'homme de pouvoir regarder en face un destin cruel. Je sais que vous êtes un brave ; mais je sais aussi que cette jeunesse n'est point lâche. Or il faut regarder attentivement à cette ivresse des pouvoirs, à ce règne des importants, à ces rois à l'ancienne mode qui, soudain, ressuscitèrent avec leur nuage de courtisans et de valets, et d'autre part à ces esclaves terreaux, qui comptaient juste autant qu'une pioche et qu'une pelle ; enfin à ce régime militaire, qui s'adore lui-même, qui s'affirme, qui s'étend, qui nie la paix, qui s'applique à faire durer, contre nos institutions et nos mœurs, l'inhumaine séparation entre maîtres et esclaves. Or il se peut que nous n'échappions point à ce régime de fer. Vous autres, à renfort de fureur, d'injustice, de violentes maximes et de violentes actions, vous arriverez peut-être à prouver par le fait que ce régime est le seul possible. Vous n'arriverez pas à prouver qu'il est beau ; vous n'arriverez pas à prouver que tout homme qui est capable d'en tirer pouvoir et privilège viendra vite à l'adorer. Si c'est la réponse de l'homme qui vous irrite en cette prose, permettez-moi de marquer un point. »

15 Décembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XI

Soldats mécontents

22 Décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Je vis hier, attablés à la brasserie, et entourés de nuages de fumée, des survivants de quelque régiment d'infanterie. Ces visages si divers avaient en commun un genre de solidité impénétrable, jointe à cette bonne humeur qui ne s'use point, et qui vient de ce que l'on se dit chaque matin : « Ce n'est plus la guerre ». Les hommes qui sont contents, sont faciles à gouverner. Le fait est que les anciens combattants n'ont rien changé dans la politique. Ce n'est pas qu'ils n'aient rien dit. Au contraire, tout ce qu'ils avaient gardé de ces sombres années, a été mis au jour par quelques-uns, avec force, avec éclat. Et, quoi qu'on ait annoncé plus d'une fois que les récits de guerre ne se vendaient plus, j'en vois paraître d'autres, et encore d'autres, tous marqués de cruelles vérités, et je crois que rien n'est si sérieusement lu. Toutefois, aucun effet ne se montre. Et cela prouve premièrement que la machine politique est lourde à remuer.

Mais il faut dire aussi que le soldat mécontent, outre qu'il est toujours plus content qu'il ne voudrait, est toujours assez difficile à déchiffrer. Je n'ai aucune peine à le faire parler ; les terribles souvenirs sont tout frais encore, et

bien vivants ; et je suis un bon auditeur, par les mêmes raisons qui font qu'il est bon narrateur. Même je ne puis point dire que ses opinions diffèrent jamais beaucoup des miennes. Il faut seulement les tenir tout près du fait, dans la boue, dans le sang, dans le meurtre stupide. Jamais je ne l'entends dire que la guerre est un mal nécessaire ; encore moins que la guerre soit un noble jeu et une école des vertus. Quant aux merveilles de la stratégie et de la tactique, on en entend de bonnes, et telles même que celui qui n'a pas fait la guerre ne peut les croire. D'où la guerre paraît encore plus ridicule qu'atroce. Et l'un des plus fougueux fantassins, virtuose des attaques réelles, me faisait, il n'y a pas longtemps, cette prédiction : « Il n'y aura plus de guerre. Tant que ceux qui ont vu le feu vivront, soyez bien tranquille. Et ensuite, l'habitude étant perdue, on ne pourra former de nouveau les hommes selon cette étrange folie. » Très bien. Mais je sais que ce métal, frappé autrement, rendra d'autres sons.

Tous les sons ensemble. Et, même quand le son principal me plaît, j'entends d'autres harmoniques, comme on dit, et aussi d'aigres dissonances. On méprise le chef militaire, si bien cuirassé pourtant en son apparence d'inflexible courage. Alors que pensera-t-on du politique ? « Un homme fatigué, alourdi, vaniteux, qui vit dans les mots, qui n'a point la vue ni la présence des choses, qui veut la paix sans savoir ce que c'est, comme il a voulu la guerre sans savoir ce que c'est. Une administration encore plus abstraite, qui ne pense que traitements, avancement, décorations ; qui délibère toujours et jamais ne décide. » Je vois paraître ici l'expérience de l'action directe et l'estime pour celui qui ose ; aussi un amour de l'ordre, un mépris de la rumeur et de la foule mal rangée ; ces sentiments sont bien forts dans le soldat ; plus forts dans le chef de section qui a mené l'attaque ; bien plus forts en ceux qui ont commandé de plus loin ou dans des zones plus tranquilles. Et qui dira où commence le vrai combattant ? Le goût d'un ordre puissant et bien discipliné incline toujours à permettre trop à la violence et à l'injustice. Communisme et fascisme sont des formations militaires. Je voudrais qu'on méprisât moins l'ordre médiocre auquel nous devons la paix. Chacun sait bien que toute déclamation contre la politique annonce tyrannie et guerre. Il faudrait juger le jugement lui-même, et considérant la multitude humaine, le conflit des besoins, des passions et des idées elles-mêmes, ne pas s'enivrer d'avoir raison ; mais plutôt estimer à sa juste valeur, ni trop, ni trop peu, cette police lente et boiteuse, autant inférieure à l'homme moyen que la cuisine est inférieure au génie qu'elle nourrit pourtant.

22 Décembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XII

Noël d'artilleur

25 Décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai souvenir d'un Noël d'artilleurs. C'était le premier Noël de la guerre ; il n'était pas question encore de l'orange, ni du cigare, ni du quart de vin. Toutefois l'argent ne nous manquait pas, et nous avions liaison avec le Quartier Général par des estafettes qui venaient observer chez nous, d'où l'on avait les plus belles vues sur les mouvements de l'ennemi. Ainsi nous célébrâmes et chantâmes gaiement la plus belle annonce que le monde des hommes ait jamais reçue. Sur l'heure de minuit, le capitaine, homme d'imagination, fit envoyer douze obus successivement sur le village le plus proche par-dessus les terres infranchissables. Ce langage fut très bien compris. Une heure environ après, douze obus nous arrivèrent, qui firent plus de bruit que de mal. La lune brillait doucement sur les ruines. Les anciens, me disais-je, valaient mieux que leurs dieux. Nous qui avons des dieux meilleurs, sommes-nous pires qu'Achille ou Diomède ? Au total rien n'a changé ; il pleut toujours du sang.

Là-dessus, je rêvais que Noël m'apparaissait, vieux et blanc, comme il est, depuis plus de dix-neuf cents ans, après tant de vains espoirs. « Ce n'est pas peu, me dit le vieillard, si le mal est descendu du ciel sur la terre. Du moins tu le reconnais ; il t'est tout proche ; il n'est plus mêlé à ces destins astronomiques que tu ne peux changer. Ce n'est plus Jupiter maintenant qui lance la foudre ; c'est toi-même. Garde-toi seulement de tisser de toi-même et de tes semblables un autre destin. Tu demandes si les hommes sont méchants ; cela prouve que tu as encore à faire une autre découverte, c'est que les passions cruelles sont effacées sur la terre comme au ciel. Effacées, non pas tout à fait, mais trop rares et trop dispersées pour entretenir ce mécanique massacre. Aussi fais bien attention, et garde-toi de haine. Il n'y a pas un méchant sur mille à l'un et à l'autre versant de ce ruisseau disputé. Je ne parle pas seulement de ces hommes couleur de terre, qui obéissent au mieux ; ceux-là vivraient selon le droit et la paix pendant des siècles ; ces vertus qu'ils font voir le prouvent assez, et tu l'as bien compris. Mais les chefs, de part et d'autre, ce ne sont point des buveurs de sang. Ce sont des hommes d'ordre, et qui ont le malheur d'exercer un pouvoir que la nature humaine ne peut porter. Tu sais comme, dans la paix même, ils regardent toujours la hache. Et comment autrement, soit qu'ils aiment cet enivrant pouvoir, soit qu'ils se fassent un devoir de rendre cette arme éclatante et sans rouille, telle qu'ils l'ont reçue ? Ainsi emploient-ils des passions nobles, et non sans mélange de vertus, à tenir prête et toute huilée cette prodigieuse machine à tuer. Après cela, comme un homme indigné consomme aisément son propre malheur, s'il trouve sous son doigt la gâchette, si bien nommée, et le crime réduit à un tout petit geste ; ainsi, d'après le seul mouvement d'une plume sur le papier, tout s'allume, tout explose, et les collines fument comme des volcans. Vous n'avez point de sage qui puisse tenir ce grand pistolet sans péril de mort pour chacun. Trop de pouvoir, ami ; trop d'obéissance. Certes, ce guerrier à musette qui prend le train à l'heure fixée ferait rire Achille. Et pourtant qu'est-ce que la colère d'Achille à côté de ce massacre sans colère ! Tu chantes Noël ; mais ton chant selon moi est trop doux. Bon pour bercer un enfant. Il est temps d'éveiller l'homme ».

25 Décembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XIII

PASTEURS

27 Décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

« Charité ! Charité ! me dit le R. P. Philéas ; en vérité vous faites un beau théologien ; un théologien qui ne croit pas en Dieu ».

« Il faut bien, lui dis-je, quelque compensation. N'êtes-vous pas un prêtre qui ne croit pas en l'homme » ?

« Comment, dit-il, comment croirais-je en l'homme, le voyant borné comme il est, chargé de besoins comme il est, toujours un peu fou de peur et un peu fou de colère ; cynique et ingrat dès que la nécessité le lâche un peu ; passable seulement quand il est tenu et serré. Il faut aimer Dieu si l'on veut aimer l'homme. Mais ce sont des mystères où vous n'entrez point. En vain vous frappez sur l'idée comme sur un gong ; ce n'est que du son ».

« N'est-ce pas, lui dis-je, dans vos livres que j'ai lu, tout au contraire, que celui qui ne sait pas aimer son semblable ne sait pas non plus aimer Dieu ? Au reste je ne voudrais point me vanter d'aimer Dieu ; je l'entendrais si subtilement, si abstraitement, que j'en aurais honte. Mais que je rencontre l'homme

de charité, ou seulement que je l'imagine, j'en fais mon Dieu, et je l'imite autant que me le permet une nature négligente, aisément heureuse, et trop prompte. Et je vous avoue que le miracle de Monseigneur Bienvenu... »

« Oui, dit-il, je sais que vous faites votre évangile de Hugo et de Tolstoï. Et, puis qu'aujourd'hui nous parlons franc, sachez que j'ai horreur de cette religion sans objet et sans règle. Il est plus facile de peindre un évêque que d'être évêque ; et la vie humaine est une sévère épreuve, qui n'a de sens que par le malheur, la souffrance, et la mort présente. L'homme heureux ne peut me comprendre ».

« J'entends, lui dis-je ; l'homme vrai, l'homme purifié, l'homme sauvé, c'est l'homme dans la guerre. Et soit. L'homme paraît alors comme je sais qu'il est, et bien meilleur qu'il ne croit être. Là-dessus je ne dispute point ; et je ne rencontre pas encore aujourd'hui le vrai fantassin sans lui rendre mon culte ; oui, même s'il est contre moi et contre l'homme et contre l'espérance, ce qui quelquefois arrive. Mais j'avoue que les grands pasteurs me sont plus difficiles à aimer. Je ne vous vis point, Philéas, en ces jours sinistres, ; toutefois, j'en ai remarqué plus d'un de votre foi, plus d'un d'une autre religion, et qui me semblaient plus disposés à exhorter qu'à faire, et, j'ose dire, trop aisément consolés du malheur d'autrui. Non point lâches ; l'homme n'est point lâche ; mais plutôt comme enivrés et rendus insensibles par le contact de cet ordre sanglant, où ils trouvaient grand pouvoir avec peu de risque. Au reste je ne fais pas ici de différence entre le chef spirituel et le chef temporel. Et je me posais cette question en lisant ces jours-ci quelques fragments des mémoires d'un grand chef, où je trouvais une froide et lucide résolution, jointe à des sentiments d'humaine fraternité que je n'arrive pas à comprendre. Comment trouve t-on des chefs, si l'amour du pouvoir n'étouffe pas toute charité ? Ou bien cette impassible résolution, que je ne puis m'empêcher de croire trop facile, ne tient-elle pas, en eux comme en vous, à un genre de charité trop au-dessus des hommes, et qui commence par Dieu ? Je dis par Dieu, ou par quelque idée marquée d'un autre nom, mais abstraite toujours. Je ne juge point. Selon une doctrine que vous reconnaissez, je ne dois juger que moi. Bon. Mais d'après cela, croyez-vous que je vais prendre à vos côtés la place et le rôle d'un homme sérieux et profond qui désespère de l'homme, qui désespère de la paix, qui adore l'ordre de force comme seul possible ? Est-ce aimer, enfin, est-ce croire, si de ces vertus du fantassin innombrable, en cette Europe, on n'essaie pas de former un ordre fraternel, même à grand risque, même à tout risque ? »

27 Décembre 1928.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XIV

Officiers et soldats

1er Janvier 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Pierrefeu a remarqué dans son G. Q. G., qui devrait être le bréviaire des civils, que les grades sont donnés régulièrement, et selon une stricte justice, à l'intelligence et au savoir. L'homme de main et d'entreprise, qui sait dompter un cheval, risquer, oser, n'a aucune chance de s'élever sur l'élève qui a appris sa leçon, qui sait comprendre, rédiger, discuter. L'esprit commande, la force exécute. Et voilà qui arrête tout net l'idéologue soucieux d'ordonner les valeurs selon l'esprit. L'idéologue, c'est le militaire. Le système de Jaurès, selon lequel le plus instruit commande, c'est le système militaire même. L'intelligence ici s'empêtre elle-même ; il n'y a que l'expérience de l'homme de troupe qui puisse démêler la malice ; et le principe en est qu'un homme d'esprit ne doit jamais être simple soldat.

Napoléon élevait les sabreurs ; il allait au plus pressé ; et il s'en est repenti. « Ney, disait-il, oublie les troupes qu'il n'a pas sous les yeux ». Il faut que le commandement pense sur états, sur cartes, sur étapes. Et voilà une raison d'estimer les bacheliers, brevetés, diplômés. Mais ce n'est qu'une raison extérieure. L'expérience de la nation armée a fait voir que l'intellectuel n'a pas moins de feu et d'audace que l'ignorant. La matière de guerre, l'animal d'abord

peureux et aussitôt irrité, l'impulsion des jambes, leviers admirables, le thorax gonflé de colères, les industrieuses et violentes mains, tout cela est réparti à peu près également entre les hommes sains. Le littérateur, le discoureur, l'historien, le statisticien bondiront comme des lions, dès que les filets bien serrés du commandement maintiendront l'ordre militaire. Cela est réglé et jugé, d'après mille expériences. Il n'est pas difficile de faire la guerre ; mais il est difficile de la préparer, par une concentration des pouvoirs, par un brisement des espoirs, par une séparation d'abord des maîtres et des esclaves.

Or qu'est-ce qui résiste ? Ce n'est point l'humeur. L'humeur est instable ; un quart de vin l'apaise. Ce qui résiste c'est ce qui sait parler, ce qui raisonne à part soi, ce qui instruit autour, ce qui juge le chef. L'esprit donc, s'il n'est chef de répression, sera chef de révolte. Il s'agit donc de discerner l'esprit partout où il se cache, et de lui donner pouvoir, et de ne point permettre qu'il refuse pouvoir. Ainsi le problème n'est pas, comme on aurait pu croire, de choisir quelques puissantes brutes, mais au contraire d'aller chercher les forts en thème, de les tirer du rang, de les élever jusqu'à ce despotique pouvoir qu'un président du Conseil est bien loin d'avoir, et devant lequel l'hésitation et le plus petit commencement de critique ou de moquerie sont des crimes.

Votre homme est peut-être myope et un brin maladroit ; mais laissez faire. Premièrement il fera très bien son métier ; il fera voir cette exactitude en tout, cette attention méthodique, cette mémoire infailible, cette connaissance des règlements, qui encerclent, étonnent et découragent le troupier. Non seulement il aimera ce qu'il fait, parce qu'il le fera bien ; mais il aimera aussi cette obéissance qui court le long des rangs comme un message, et même une sorte d'amitié, s'il n'est pas aussi méchant qu'il pourrait l'être. Et quand même il serait un peu tiède, et ironique en son privé, cela fera toujours un mécontent de moins. Et surtout il importe que l'homme de troupe ne puisse pas dire : « Voilà un de mes frères d'esclavage, qui porte le même fardeau que moi. Il aurait pu être officier ; et il ne l'a pas voulu ». Or cette séparation se fait aisément. Il est rare qu'un homme instruit refuse pouvoir. L'esprit est ambitieux ; tel est le ressort de toute l'injustice. Seulement je crois que cela peut changer. J'en vois des signes. Si ce changement se fait, d'autres changements suivront aussitôt. Ô Fraternité, que ne pourrais-tu ?

1^{er} Janvier 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XV

Chiens et grognards

19 Janvier 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Celui qui peut forcer, il n'aura point respect ; je dis même Dieu. Cette humanité qui daigne attendre, qui cache le fouet derrière son dos, comme on fait aux chiens, cet amour qui fait le bon prince, voici le discours qu'ils osent produire : « Je puis frapper ; j'ai tout pouvoir ; et je n'hésiterai pas, sachez-le bien. Maintenant je suis homme, je préfère de bien loin une obéissance d'amour ; je l'aurai, je l'ai ». Il faut qu'on sache bien que ce discours n'a jamais seulement entamé l'écorce d'un seul homme. On dit que la crainte se change en amour ; on dit qu'il faut cravacher d'abord et toujours, afin de remuer ce cœur paresseux. Je vois bien que les chiens font voir une obéissance, une fidélité, une joie étonnante, à l'égard du maître sévère ; mais enfin ce sont des chiens. L'homme n'est pas un chien. Il plaît au maître des chiens de croire que ses chiens l'aiment. Combien plus fier le maître de l'homme si ceux qu'il foule aux pieds donnaient l'amour comme la vigne le vin !

On n'a jamais vu, on ne verra jamais rien de tel. Un brave, on l'estime, même s'il est chef ; l'amour de la justice et le bonheur d'admirer vont jusque là. Sans compter que l'honneur intime, ainsi que la peur surmontée, donne des ailes à l'obéissance. Ces signes sont trompeurs et étourdissants. Sans aucun

doute, il y a des situations violentes qui, par elles-mêmes, s'imposent à tous, naufrages, incendies, redoute dix fois attaquée, où chacun lance la grenade ; alors le chef est homme ; et disons que tout homme est chef autant qu'il fait voir l'homme. Alors se montre une belle égalité. Et qui pense alors aux galons ?

C'est fort bien. Mais j'imagine quelque naïf, après ces beaux passages, qui se dirait : « On est tous frères et camarades, après des moments pareils », et qui irait bourrer cordialement les côtes du lieutenant, en signe d'allégresse et de vraie affection.

Cette idée ne vient à personne. Napoléon tortillait l'oreille du grenadier ; mais l'oreille impériale était comme ces objets sacrés, qu'on ne peut toucher sans aussitôt mourir. Vous dites que le grenadier était content ; c'est vous qui le dites, vous, général, ministre, académicien. Chers et bienveillants conseillers, que de fois, depuis l'armistice, vous avez tortillé l'oreille du grognard, reprenant avec bonhomie cette position de l'homme qui sait ce qu'il faut penser, et disposé même à pardonner beaucoup, jusqu'à ce que le subalterne reconnaisse enfin l'inconvenance de ses propos. Mais moi, je guette l'oreille, l'importante oreille, et du même geste, je la tortille. Ils ne sont pas contents. Mais il faudra bien qu'ils se contentent. Ils me jugent insolent. Et moi, comment les jugerai-je, quand ils viennent me rappeler, et même avec modération, qu'eux, ils savent ce que je ne sais pas, qu'eux, ils comprennent ce que je ne comprends pas ?

Quel droit ont-ils sur moi ? Quel pouvoir ? De me retirer les quatre sous qu'ils me donnent ? De me faire coucher à l'asile de nuit ? Ils ne peuvent, ils n'oseraient ; mais quand ils le pourraient, voilà une belle affaire. Vous-mêmes, mes beaux seigneurs, vous m'avez durci le cuir. Et je ris bien. Et qu'il soit pape ou empereur, le familier qui me tortillera l'oreille, je m'amuserai, moi aussi, de son cartilage vénérable. Songez donc qu'il y a dix petites années, le même geste d'eux à moi, était une marque de condescendance, et de moi à eux, puni de mort. Maintenant c'est permis. Le cartilage me tente. Mes amis, il vaut mieux rire que haïr ; la poitrine se remplit mieux.

19 Janvier 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XVI

Les ressorts du courage

2 Février 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Si vous voulez sauver la paix, ne dites pas que la guerre est redoutable ; c'est un très mauvais moyen. Toujours l'homme a bondi sous l'aiguillon de la peur. Toujours, ainsi touché et humilié en son centre, il s'est mis en guerre contre lui-même, s'est jeté un défi, a parié, a tenu le pari. Vous n'avez jamais fait reculer un homme parti pour se battre, en lui disant que son adversaire est plus redoutable qu'il ne croyait. Non. L'action guérit la peur ; l'action dangereuse est aimée. Vous qui essayez de douter là-dessus, vous lisez tous les jours dans les journaux que des hommes et des femmes ont pris le parti de mourir ou de tuer, c'est toujours le même parti, plutôt que de supporter une pensée piquante ou humiliante. L'homme est ainsi, et il ne sert pas de le vouloir autre. S'il n'est pas ainsi, c'est qu'il est vieux, faible ou malade.

Les dangers de la chasse au tigre ? On en rit. C'est un jeu d'adresse. Les dangers de l'aviation ? Il n'y a que le rêveur collé à la terre qui s'en fasse une grande idée. Le passager qui est en avion ne connaît qu'une chose, c'est qu'il ne tombe pas. Quant au pilote il est dans la situation du dompteur de chevaux ; il ne cesse de vaincre. De telles aventures ne méritent point que l'on se

rassemble, ni que l'on jure. On s'y trouve entraîné peu à peu, dans le double sens de ce mot. Non. Il n'y a que l'autre peuple, le semblable, aussi ingénieux et aussi résolu que l'on peut l'être soi-même, il n'y a que l'égal qui puisse faire peur ; il n'y a que l'homme accompli qui puisse faire peur à l'homme. Supposez un peuple en marche, ou seulement en ordre de bataille, pourvu de toutes les machines et de toute la science, et de toute la vertu ; cette rumeur agit trop sur le ventre ; humiliation insupportable ; il faut boucler ce ventre peureux, et courir. Parce que l'on se sent prêt à fuir et déjà fuyant, il faut attaquer. Les discours raisonnables sont hors de lieu, par le sentiment vif de ceci, que la raison n'est pas si elle n'est portée par le courage. Tout l'homme est en péril par la peur ; et il faut vaincre la peur. Et voilà toute la guerre.

Il n'est jamais bon de penser à côté. On use son attention à des arrangements ; on oublie qu'il n'y a pas d'arrangement de soi à soi. Autrefois le duel était comme une maladie ; on se battait à la moindre occasion ; l'idée même que l'occasion n'en valait pas la peine était une raison de se battre. Ainsi les ressorts du courage étaient mis à jour. C'est par cette vue claire et sans brouillard aucun que les mœurs ont changé. Car il arrivait que l'homme qui avait dix fois fourni sa preuve était le plus poli, le plus calme, le meilleur conseiller, le modérateur. Il arrivait que le spectateur, mesurant les causes et les effets, devenait arbitre, et interposait la masse irrésistible. Et, puisqu'il était reconnu que l'homme n'est point un animal peureux, le bon sens ne rougissait point de crier par mille bouches : « C'est trop bête ».

La guerre serait plus vite jugée que le duel, si l'on connaissait clairement les vraies causes. Car il n'y a plus ici cette apparence de justice, ce risque égal, ce courage nu, cette épreuve réglée, ce champ clos. L'honneur se nie lui-même dans la guerre par la confusion, par l'accumulation des forces, par le hasard qui distribue blessures, mort, gloire ; par une inégalité qui aussitôt se développe mécaniquement, méconnaissant et humiliant les meilleurs moments de l'homme, sauvant les faibles et les lâches, massacrant les braves, réservant pouvoir et suprême gloire à des vieillards qui ne combattent pas. Tout cela étalé au plein jour, et selon les vraies causes, on se guérira de tant admirer, de tant craindre, de tant se craindre et enfin de tant croire. Si seulement les vieillards et les femmes se privent de s'asseoir aux gradins et d'applaudir, comme à des jeux de gladiateurs, il n'en faut pas plus.

2 Février 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XVII

Un radical

9 Mars 1929.

[Retour à la table des matières](#)

« Non, dit l'ami Jacques, ne me parlez plus de ligues pour la paix ; je suis de toutes ; j'envoie deux francs à l'une et cinq francs à l'autre et je reçois tous leurs papiers, où ils ne disent, hélas ! que des choses évidentes et que n'importe qui signerait ».

L'ami Jacques tapait sur son cuir, comme s'il avait juré d'aplatir ensemble tous les présidents et toutes les présidentes, tous les trésoriers et toutes les trésorières des respectables ligues pour la paix.

« Qui donc, dit-il, n'est pas pour la paix ? Le ministre de la guerre ne cesse de demander des armes, des fortifications, des hommes ; on les lui donne. Il affirme qu'un État-Major bien pourvu est le meilleur artisan de la paix ; et personne ne rit. On nous annonce un cent d'avions au-dessus de Paris et vingt mètres de gaz empoisonné. Très bien. Nous allons tout faire, vous pensez bien, pour qu'un tel événement soit rayé de notre avenir. Et quoi faire ? Des avions, des réservoirs à gaz et des bombes. Voilà le raisonnement des pouvoirs, qui fut toujours le raisonnement des pouvoirs. On ne rit point au nez de ces Gribouilles. Mais non. On les supplie de rester au pouvoir ; on leur signe

des bons en blanc pour autant de canons et d'avions qu'ils en voudront. Et ce sont les mêmes hommes, oui, les mêmes, qui ont mené la guerre avec la résolution que l'on sait, qui ont enterré les morts avec la virile résignation que l'on sait. Eux-mêmes faibles et irrésolus, tout à fait petits garçons devant l'ombre seulement d'un maréchal. En fait, les militaires gouvernent ; les militaires font exactement ce qu'ils veulent, Ils ne fléchissent point. Si vous rognez sur les fortifications, il leur faut des effectifs. Si vous rognez sur les effectifs, ils reportent les mêmes dépenses sur les armements. Ils font tranquillement la guerre ; ils n'ont pas cessé de faire la guerre ».

L'ami Jacques tapait toujours, comme cherchant l'idée résistante.

« Je ne sais, dit-il, où est l'opinion. Il y a des moments où je la vois et je l'entends ; mais elle ne passe point dans la politique ; on dirait que le chemin lui est barré par là. Radicaux ou socialistes, nous les poussons comme une armée ; tout cela est en cire ; tout cela fond aux approches du pouvoir. C'est un socialiste qui a mis sur pied l'organisation militaire la plus redoutable, la plus tyrannique. Vote rouge ou vote blanc, mon bonhomme, c'est tout pareil ».

Et, tapant toujours :

« Mais, dit-il, ce n'est point vrai. Le vote peut tout. Le Parlement est hésitant et faible parce que l'électeur est hésitant et faible, et l'électeur est ainsi parce qu'on lui a fait croire qu'il ne peut rien à rien. Je crois bien, mes amis, que nous avons méprisé la politique. Les ligues prospèrent, mais les comités languissent. Où donc choisit-on des candidats ? Où donc fait-on le procès des députés qui ont trahi ? Où donc prend-on la résolution de voter pour un homme sûr ? On dit qu'il n'y a point de tels hommes. Mais il faudrait les chercher, et les pousser, et les porter à bout de bras. Quel programme ? Le vieux programme, contre tous les tyrans. Réduire les pouvoirs ; leur faire sentir qu'ils sont nos serviteurs, voilà mon programme. Les contrarier lorsqu'ils décrètent, lorsqu'ils empiètent, lorsqu'ils se concentrent et se fortifient. Mais on vous étourdit ; on vous parle finance, industrie, religion ; on vous offre de beaux plans et un pouvoir fort, des méthodes de travail, des réalisations, comme ils disent. Or, si nous mordons comme à un appât à ces biens secondaires, nous verrons, nous voyons aussitôt se préparer le mal principal, la guerre, qui détruira à coup sûr la richesse et l'outillage, qui niera toute religion, toute sagesse et tout progrès. Mais il faudrait comprendre que tout pouvoir non contrarié est malfaisant ; c'est un peu plus difficile que d'aimer la paix. Soyons radicaux ».

C'est ainsi qu'il tapait, et encore tapait.

9 Mars 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XVIII

Police n'est pas guerre

23 Mars 1929.

[Retour à la table des matières](#)

On a célébré la police. À ce propos, on rappelait le célèbre Lépine, dont le chapeau melon se trouvait toujours au plus fort du tumulte et au plus près de l'incendie. On contait de nouveau la célèbre offensive des policiers, protégés par une voiture de paille, contre les fameux bandits qui, après deux ou trois coups de folle audace, avaient juré de bien mourir. Les policiers n'avaient nullement pour fin de bien mourir, sans quoi ils auraient attaqué en colonne, marchant par-dessus leurs morts. Ce n'est pas qu'il n'y ait, en ces opérations de force réglée, souvent de la violence, donc de l'imprudence et un grain d'héroïque folie. L'homme n'est jamais sage tout à fait. Même dans les sauvetages, et plus naturellement encore dans les luttes où l'homme est l'ennemi, il arrive que l'on lance son corps à tout risque. Mais, chose digne de remarque, ce moment de fureur est désordre et jugé tel ; il n'est jamais approuvé par le commandement ; encore bien moins pourrait-il être systématiquement préparé. L'opinion ne supporterait pas le spectacle de sauveteurs, de pompiers, d'agents de la force publique, qui seraient dressés à sacrifier leur vie sans aucun retour de prudence. Et bref , il n'a jamais été et il ne sera jamais dans l'esprit de la police de sacrifier seulement un homme. Il peut arriver qu'un homme soit blessé ou tué, soit dans l'incendie, soit dans le cyclone, soit dans la bagarre ;

mais cela n'est pas prévu ; cela n'est pas considéré comme un moyen permis ; c'est un malheur ; c'est une faute bien excusable dans l'exécutant lui-même, qui se trouve emporté, mais inexcusable dans le commandement, lequel n'a jamais le droit de choisir un genre d'attaque très efficace, et qui coûtera seulement dix, cinq vies humaines, ou même une. L'exécutant, lorsqu'il se laisse emporter, pourra bien dire : « Tant pis pour qui tombe » ; le chef ne le dira jamais ; le chef ne le pensera jamais.

Tel est l'ordre de force ; tel est l'ordre de paix ; et cet ordre est beau, soit que des pompiers imperturbables arrivent sur leur char mécanique, déroulent les tuyaux, dressent les échelles, soit que des lignes d'hommes, marchant au pas cadencé, divisent la foule informe et fassent place nette. Tout le détail de discipline et d'entraînement qui prépare de telles actions est utile et louable, et même sain pour l'homme qui y est soumis, et qui est ainsi guéri d'irrésolution, de timidité, et de maladresse. Cette partie du service militaire dont souvent on se moque, est au contraire entièrement bonne, comme une gymnastique. Je n'ai point ri de cette méthode pour plier un manteau, qui prévoit tout, ni du paquetage bien carré, ni des chevaux brossés comme des meubles de salon, ni des harnais brillants, suspendus selon la règle, et si promptement jetés sur les chevaux. Non plus des rangs d'hommes faits et défaits, changés, orientés, retournés, retrouvés, sans désordre ni incertitude. Tout revient à savoir faire ce qu'on veut de son propre corps, art précieux. La police commence naturellement par la police sur soi ; il n'y a point de paix au monde sans police sur soi. Honneur à l'adjudant, qui prend au sérieux ces choses.

Ce qui est mauvais dans cet ordre armé, c'est la doctrine militaire, qui est violente, ambitieuse et folle de parti pris, qui jette ces rangs d'hommes et cet ordre sage à des entreprises impossibles, comptant bien que l'impossible devient aussitôt possible, si la farouche résolution, si le fanatisme des uns fait peur aux autres. Et, d'après cet autre calcul, qui n'est nullement de police, il importe que des hommes se fassent tuer, il importe que l'exécutant soit comme une monnaie que l'on dépense et il importe enfin que cela même soit annoncé et que l'ennemi n'en doute point. Ainsi, la mort des meilleurs est véritablement un moyen et même le moyen propre à l'art militaire. Ce qui est sublime dans l'exécutant qui l'accepte, mais moins beau dans le chef, quoique l'on glisse aisément à admirer encore cette résolution farouche dans un homme qui n'est pas au péril. Mais je ne veux point maintenant juger ce genre de gloire. Je veux seulement marquer que police et guerre, qui d'apparence sont une seule et même chose, différent en réalité profondément par l'esprit. Il y a tout espoir si le citoyen débrouille ces notions ; il n'y a point d'espoir s'il les confond à plaisir, comme on voit qu'il fait trop souvent.

23 Mars 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XIX

Monsieur le major

6 Avril 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Un homme qui avait bien près de cinquante ans s'engagea pour la durée de la guerre, et demeura d'abord environ deux mois au quartier, menant une vie toute nouvelle et assez rude. Aussi fut-il vaincu d'abord par les rhumatismes, et se trouva ainsi en rapport avec un vieux médecin revêtu d'un vieil uniforme. Or l'apprenti soldat, occupé de sa lutte contre lui-même, eut l'imprudence de penser tout haut, disant : « Monsieur le major, j'aurai autant de patience qu'il en faudra » ; la réponse fut celle-ci : « Prenez garde, dit le major, j'aurai peut-être moins de patience que vous ».

Ce major était un médecin civil, redevenu militaire. Il devait reconnaître et même honorer un vieux conscrit plein de résolution. Pourquoi cette sorte d'injure ? Pourquoi cette ironie hors de lieu ? Je ne désespère pas de comprendre. Voilà un vieux médecin, et peut-être humilié, peut-être sans clientèle et sans argent ; sentant de toute façon les effets de l'âge ; déjà hors de la vie. Mais tout change, par la guerre. En même temps qu'il se coiffe de son képi d'un autre âge, il retrouve un pouvoir absolu ; il se redresse et se durcit, lui faible, afin de porter cette armure. Il pense premièrement à son pouvoir, et devant une multitude jeune, forte, naturellement turbulente. L'oreille devient

alors extrêmement sensible à cette rumeur du désordre, toujours menaçante. Et j'ai observé que ce qui choque le plus un chef, c'est l'expression d'une volonté indomptable, même dans l'obéissance. Sans le vouloir, le vieux conscrit exprimait une sorte de droit, une prétention à se gouverner lui-même ; rien ne déshabille plus promptement le chef ; enfin il est insolent d'avoir raison. Le vieux conscrit comprit assez vite toutes ces choses, et dans la suite, fit semblant d'obéir par peur. Il faut prendre les hommes comme ils sont et l'armée comme elle est.

Je n'ai jamais considéré les rangs d'hommes armés et le chef en face d'eux sans comparer entre elles les forces réelles, et sans admirer cet instable équilibre. Ce qu'on dit de l'enthousiasme, de la confiance, et de l'amour ne m'a jamais paru suffisant, au regard de cet ordre terrible. Dans un édifice de fer, mettez quelques pailles en soutien ; telle me paraît cette creuse physique de la force armée, physique qui n'est que rhétorique. Mais plutôt j'ai reconnu et admiré une double certitude. Une certitude dans le chef, que l'idée d'un droit quelconque, ou d'une réclamation seulement possible, est effacée dans l'homme de troupe. Et, dans l'homme de troupe, une certitude aussi, sans aucune espérance. Montaigne me rappelait ces jours-ci ce trait d'une troupe romaine, que les hommes n'avaient point permission jamais de s'abriter sous un toit, et ne mangeaient que debout. Troupes de fer.

Comprenez bien d'après cela que la rigueur ne dépend pas ici de nécessités extérieures, mais est essentielle au système, et doit même se montrer telle. Car, sous la pression de l'ennemi, subir le froid et la faim, c'est une condition qui ne dépend pas du chef, mais de la situation même. Tout homme trouve en lui-même, alors, des ressources de volonté ; mais il n'est pas, après cela, plus aisément gouvernable, bien au contraire. Et c'est pourquoi, quand on avait à reprendre, à reformer, à remettre en ordre les troupes éprouvées, aussitôt on voyait reparaître dans le chef la résolution de gouverner, et, dans l'homme, la résignation sans pensée. Si les pioches pensaient, quand on les use contre le roc, elles penseraient ainsi. Et que cette dureté s'éprouve et s'exerce loin de l'ennemi, dans la paix même, et contre le bon sens à ce qu'on croit, ce n'est pas scandaleux ; ce n'est pas étonnant. Il est plus difficile, peut-être, de préparer la guerre que de la faire.

6 Avril 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XX

Paix dictée

11 Mai 1929.

[Retour à la table des matières](#)

On ne naît pas vainqueur ; on ne naît pas vaincu. Chacun naît avec un certain capital de force, poitrine, tête, bras et jambes ; non point armé, ni désarmé, mais nu. La somme des hommes nus, telle est la force. Outils, armes, forteresses, c'est encore un vêtement que fait l'homme nu ; tout est fait par les mains ; tout dépend des mains. Un homme qui a les mains coupées est vaincu pour toujours, mais son fils naît avec deux mains et n'est point vaincu du tout. Il est étrange que le spectacle d'un vainqueur vieux, malade, mort, ne fasse point penser à ces choses. On voudrait ici quelque sermon fort. Le vainqueur ne peut garder la victoire ; la force se retire de lui. D'autres naissent, il est vrai, neufs, et bientôt athlètes ; mais partout il naît des athlètes. Les uns et les autres courant, sautant, transportant, fabriquant, pourront peser et mesurer leurs masses musculaires ; ils ne trouveront en eux ni défaite ni victoire. Défaite et victoire ont glissé dans le passé ; le vainqueur est mort, le vaincu est mort ; ce qui grandit est neuf et sans histoire.

Contre quoi on écrit l'histoire ; mais bien vainement. Je reçois un champ en héritage. Mon père était un habile cultivateur. Mais qu'est-ce que cela fait ?

Il s'agit pour moi de labourer bien ; sans quoi la terre est vaine entre mes mains. Des outils ? Des machines ? Mais ce n'est que ferraille, si le travail aussitôt ne s'en empare. Air et poussière, soleil, humidité, vent, plantes et bêtes, tout ronge, tout attaque la force oisive. Ce matin, je remarquais un pigeon qui picotait contre un mur ; il faudra un maçon contre ce pigeon. La fourmi travaille au-dedans ; l'herbe disjoint les pierres. Un arbre peut jeter bas une maison, et ce n'est pas si long qu'on croit ; un homme vit assez longtemps pour en voir l'effet. Il n'y a que le travail qui vaille et qui compte. Il n'y a que l'homme nu qui vaille et qui compte.

Il faudrait faire qu'il ne naisse pas d'enfants au vaincu ; ou bien leur briser à tous une jambe ; alors, oui, on se garderait vainqueur ; mais par force réelle, par force agissante. C'est toujours combattre. L'histoire de Napoléon a été cent fois commentée ; on y voit clairement qu'il ne pouvait conserver les conquêtes que par le moyen même qui les avait faites. On voudrait dire : « Maintenant, vous savez que je suis fort ; maintenant, vous savez que vous êtes faibles ; tout est donc réglé pour toujours, et le pouvoir, et l'obéissance ». Mais ce discours est ridicule. La force d'hier ne compte pas. La situation d'hier ne compte pas.

Regardez bien le moment de la victoire, autant qu'on peut regarder en souvenir. Des canons attelés, des armées en action ; les usines de guerre tournant. Des milliers d'Anglais en armes avec nous ; deux millions d'Américains en armes avec nous, Ce grand fait est aboli, effacé, enterré, mort. Nous y pensons, nous l'évoquons, nous déclamons ; mais les paroles ne sont rien. L'idée de chercher des garanties de force, qui ne soient pas la force en action, la force continuant, paraît bien puéride dès qu'on y pense sérieusement. Il faudrait donc combattre sans fin ? Eh oui ; et encore en acceptant tous les risques, fatigue, épidémies, fausses manœuvres, querelles, alliances, révoltes. Vous êtes vainqueurs maintenant ; mais vous ne serez vainqueurs demain que par une victoire demain.

Le paradoxe de ces temps-ci c'est qu'on voudrait assurer et prolonger les effets de la force pendant soixante ans de paix. Ce sont des jeux d'imagination. Si l'on veut consentement, il faut discuter selon la raison, l'intérêt, la civilisation. La force ici ne peut rien. Le consentement forcé cesse d'être dès que la force cesse d'agir. Eh bien, donc, force continue ? Pression continue ? Mais ce n'est point paix. Une paix dictée est un non-sens. Une paix forcée est un non-sens. Cette idée est au bout de nos doigts ; mais nous fermons les yeux.

11 Mai 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXI

Le pigeon décoré

18 Mai 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Le problème de la paix est un problème de religion. On le comprend assez d'après les récentes cérémonies et les étranges panégyriques que l'on a pu lire. Toutefois ce mélange d'enthousiasme et de raison étourdit. Le culte des héros, si naturel, si puissant sur tous, embrume et grandit toutes les formes qui y sont jointes. Comment rire, et de quoi rire ? L'idole ne se laisse point diviser. Mais attendons. Le dogme descend toujours au-dessous de lui-même et jusqu'à l'incroyable, absolument et évidemment incroyable. Si, comme on le dit, on arrive à célébrer publiquement l'héroïsme du pigeon de Verdun, l'incrédulité trouvera ici un passage facile, pour remonter jusqu'à beaucoup d'autres choses, jusqu'à viser un plus gros gibier. Malheureusement nous sommes presque trop bien armés contre une idolâtrie aussi absurde ; nous doutons trop vite ; nous doutons de la croyance même ; nous doutons qu'on la propose ; nous doutons qu'on ait pu sérieusement y penser. La religion était trop haut pour nos flèches, elle est maintenant trop bas. On se moquera du moqueur. Il en sera du pigeon décoré de la croix de guerre comme de Saint Antoine qui fait qu'on retrouve une clef perdue. Les prêtres ne combattront point sur ces positions-là.

Ici l'ombre du R. P. Philéas m'apparaît. « On peut combattre, me dit-elle, et même vaincre. Quand vous doutez si un esprit tout puissant s'occupe des choses de ce monde, j'ai le droit de rire de vous ; car beaucoup d'hommes ont cru et croient en Dieu, et qui ne sont ni des sots, ni des ignorants. L'hypothèse Dieu mérite donc d'occuper vos pensées. Or, si l'on suppose Dieu, l'intercession des Saints va de soi, c'est même une grande et touchante idée. Maintenant vous demanderez s'il est permis d'invoquer les puissances surnaturelles au sujet d'une clef perdue, et enfin si l'on peut se permettre d'importuner Dieu de ces choses. Or, toutes les choses, mon cher, sont viles et méprisables, mais la paix de l'âme n'est jamais méprisable. Eh bien, si, ayant perdu ma clef, je m'irrite, si je secoue inconsidérément ma mémoire, jusqu'à me boucher moi-même les yeux, ne puis-je demander un secours contre ces passions qui m'égareront, et, en retrouvant mes esprits, retrouver ma clef par cela même ? C'est une grande chose, alors, que j'aurai demandée, non une petite. Et prouvez-moi que les plus humbles prières n'ont pas une très haute et très noble fin. Je vous attends ».

« Soit, dis-je à l'Ombre. Mais le pigeon ? » – « Si vous savez, dit l'Ombre, ce que pensent les bêtes, si elles aiment ou non, si elles ont peur ou non, courage ou non, vous êtes bien savant. Si vous voulez soutenir que la fidélité du chien est purement mécanique, vous aurez contre vous tous ceux qui aiment leur chien. Y a-t-il donc un abîme entre chien et pigeon. Ces remarques sont pour vous inviter à la prudence. Mais vous serez plus prudent encore, et par de plus fortes raisons, si vous faites attention à ceci, qu'on ne pourra rire du pigeon de Verdun sans rire en même temps de beaucoup d'autres personnages, que j'estime respectables, et qui ont les moyens, comme vous savez, de se faire respecter. Ainsi, dans cet ordre humain, qui est comme une image de l'autre, tous les respects se tiennent, et les grands respects relèvent les petits. Le manteau royal a une très longue queue, faites attention ».

18 Mai 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXII

Le jeu cruel

1er Juin 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Nul ne jetterait des hommes dans le feu, même si c'était un passable moyen de l'éteindre. Nul ne ferait un barrage d'hommes courageux en vue d'arrêter les flammes ou l'eau, d'après ce raisonnement que le feu ne brûlera pas tout, que l'eau ne noiera pas tout. Or, un tel raisonnement est avoué et mis en pratique quand il s'agit d'arrêter une armée de conquérants. Il faut comprendre pourquoi l'art militaire ne ressemble à aucun autre.

Le feu ne veut rien, le feu ne menace pas, le feu n'a pas peur. L'eau, dans sa marche si précisément dessinée, si exactement divisée par le moindre caillou, fait voir encore mieux les effets d'une force aveugle et d'une loi irréprochable. Ce sont les fous qui menacent l'eau et le feu. Mais il n'est point fou de menacer un homme qui veut faire peur ; c'est même le coup juste. Le conquérant ne veut point tuer ; il veut régner ; il veut faire peur. Il faut donc lui montrer que l'on n'a pas peur, ce qui est se faire tuer. Je ne vois point de folle témérité qui puisse être inutile à la guerre. Et, en revanche, je vois bien qu'il est toujours dangereux, si je puis dire, de s'abriter ; c'est un petit morceau de victoire pour l'ennemi si je change si peu que ce soit mes actions sous la

menace. D'où les règles de ce jeu terrible. Un véritable homme de guerre doit mettre sa vie en risque pour la moindre cause, comme on voyait au temps des duels, où deux amis s'entretenaient très bien pour la plus futile querelle. C'était annoncer à leurs chefs, à leurs camarades, à leurs ennemis, un courage qui ne plierait point. Cet étrange devoir, si différent des autres devoirs, devait donner occasion, si l'on y pensait, à une mystique un peu folle d'apparence, mais où tout se tenait. Telle est la raison de cette nouvelle scolastique et de cette autre Sorbonne que l'on nomme l'école de guerre ; et j'avoue que, dans ce que j'en ai lu, je n'ai point trouvé de faute. Ce que l'on nomme la pure doctrine, et dont on se moque un peu trop vite, c'est tout simplement la doctrine.

On voudrait croire que le progrès de l'armement changera la guerre en une sorte d'industrie dangereuse où la fin du combattant sera premièrement de se protéger lui-même et, cette précaution prise, s'occupera alors de nuire à l'adversaire. Mais je ne vois rien de tel. La guerre des gaz, si je comprends bien, sera à corps perdu. Il n'y aura d'autre défense que la riposte audacieuse, plus audacieuse s'il se peut que l'attaque, et moins soucieuse encore des pertes. L'agresseur tentera de briser les courages ; l'attaqué montrera, par l'audace, par la vigueur, par la violence des ripostes, que son courage n'est point brisé. Qui cédera ? Affaire de résolution, de discipline, d'obéissance. C'est la grande peur, d'un côté ou de l'autre, qui terminera tout. Ainsi la vie humaine comptera moins que jamais ; et il sera de doctrine qu'elle ne doit pas compter. Une mystique du courage peut tout oser, puisque, par son principe, elle nie toute limite à partir de laquelle il serait permis d'avoir peur. Ainsi, par une logique sans faiblesse, nous verrons le motif Patrie s'élever en même temps que les courages et, selon une antique métaphore, le culte se ranimer par les sacrifices. À moins que, les ressorts de la doctrine étant mis au jour, les hommes renoncent à un jeu cruel et qui n'a absolument d'autres causes que les passions qu'il entretient. Regardons là.

1^{er} Juin 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXIII

L'Américain parle

3 Août 1929.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai eu l'occasion de raisonner avec le Français moyen, qui est un homme aimable, généreux et vif, mais qui veut passionnément être aimé et s'irrite promptement s'il soupçonne qu'il ne l'est point. Ce personnage, je n'ai pas à le chercher loin ; il habite bien près de moi-même. Et voici comment il me parlait : « J'avoue, disait-il, que je ne comprends pas l'amitié à l'américaine ; c'est trop gelé pour moi. Se peut-il que cet esprit d'affaires soit leur esprit ? Se peut-il que cette mercantile résolution soit leur dernier mot, et leur profonde pensée ? Je ne puis le croire et il faut pourtant que je le croie ».

« Ce n'est point, lui dis-je, leur plus profonde pensée ; je soupçonne même que ce n'est point du tout leur pensée. Mais, afin que je devine un peu, permettez que je me mette à la place d'un Américain ami de nous et qui ait suivi depuis quinze ans toutes nos affaires. J'imagine donc que je suis lui. J'ai vu les maux de la guerre ; j'ai nourri des femmes, des enfants, des vieillards ; je fus ensuite le parrain de quelque village qui n'était plus que poussière. Et, en ce temps-là, je jurai d'agir selon mon pouvoir afin qu'on ne revît plus jamais de telles choses. Je passe sur les détails. L'esprit militaire est le même partout, et redoutable partout, s'il n'est subordonné. Je suivais donc le réveil de

l'esprit civil et de l'esprit juridique. Je vis l'expédition de la Ruhr, qui était bel et bien une guerre, à laquelle il n'a manqué que l'ennemi. « Quel est, me disais-je, ce génie infernal qui ne trouve jamais d'autre remède aux ruines et aux massacres que de nouvelles ruines et de nouveaux massacres ? Et quel aveuglement, de courir seul après un milliard ou deux, et par la force, alors qu'on en doit cent et plus de cent ? Cette nation serait-elle donc gouvernée toujours par les militaires ? Certes je ne leur reproche pas de faire très bien leur métier. Mais enfin leur affaire est d'obéir et ils sont très dangereux au poste suprême, qui n'est point le leur ».

Comme je voyais bouillir mon Français, ou plutôt comme je le sentais bouillir, car il m'est si près, je lui dis : « Souffrez que je mène à bien cette expérience ; me voilà presque Américain et non point tant homme d'argent, mais plutôt moraliste, et tempérant l'indignation par l'amitié. J'attendais, donc, que ces fumées de la guerre fussent éteintes ; j'attendais que l'on mît le pied sur les derniers charbons puants. Pour parler sans métaphore, j'attendais que le peuple souverain, que je sais fort jaloux et nullement timide, remît chaque pouvoir à sa place. Mais point du tout. Je trouvais aux affaires les mêmes hommes ; j'entendais les mêmes discours ; et, si quelque sage élevait un peu la voix, j'entendais les mêmes cris. Ce n'était pas que je crusse que ces convulsions exprimaient la vraie pensée de ce peuple raisonnable, car j'avais occasion d'entendre dans le privé des hommes de toute condition ; presque tous parlaient humainement, voyaient loin et jugeaient en arbitres. Même les chefs, autrefois emportés, se faisaient sages ; mais je remarquais aussi qu'ils étaient portés et poussés plus que jamais par un demi-cent d'énergumènes, et que le peuple, autant qu'on pouvait savoir, paraissait trouver cela naturel et bon. Armée, armements, terribles plans de paix. L'argent et le crédit étant les ressorts, évidemment, de ces choses, n'était-il pas naturel de ramener tous les ambitieux à une plus juste appréciation des moyens, ce qui était serrer les cordons de la bourse, ne plus prêter au prodigue, envoyer l'huissier au turbulent. Mais, soyez juste, l'amitié ne permettait point un tel langage. La faiblesse et la dépendance ne sont pas des choses qu'on puisse rappeler. Ce point était douloureux ; nous ne pouvions le palper, l'explorer, par discours et conseils. Et puisque les choses de l'Économie se moquent des passions, et parviennent toujours à les réduire, il n'y avait qu'à se taire, et à laisser agir les lois inférieures. C'est pourquoi vous nous avez jugés impénétrables et au fond presque mécaniques. Mais vous n'aviez qu'à vouloir deviner ce que, nous, nous ne voulions pas dire ».

3 Août 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXIV

Le chef juste

17 Août 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Cet homme modéré, toujours attentif aux visages, me dit, avec une nuance de reproche : « Vous vous êtes coupé ! » Le fait est que je portais une entaille de rasoir au milieu du menton. C'était violence à ses yeux ; mais encore plus qu'il ne croyait ; diabolique violence. « Cette coupure, lui dis-je, est l'effet d'une pensée. Comme je faisais ma toilette, c'est le moment des idées, et que j'avais le rasoir en main, je me posai cette question : lequel vaut le mieux d'un chef de guerre juste et d'un injuste ? Et il me vint cette réponse : le chef juste est pire, car il n'a pas d'excuse. D'où légère secousse, et cette balafre. La violence se punit elle-même ».

« Qu'alliez-vous chercher là ? dit-il ; sont-ce des pensées de toilette ? La guerre est loin, et laissons-la où elle est. La guerre vient de trop penser à la guerre. »

« Mais, lui répondis-je, on me la jette au visage. J'avais reçu la veille un beau livre, écrit par un ancien lieutenant de zouaves que j'aime bien. Beau livre, d'un homme qui est sorti de la guerre mutilé et résigné. Livre qui rend le même son grave et religieux que les *Pensées* de Marc-Aurèle. Livre sévère, où

la nécessité est reçue au mieux, et le mal du corps accepté pour le bien de l'âme. Livre où j'ai recueilli un bon nombre de vérités amères, et notamment un portrait de Pétain, portrait qui voulait forcer l'amour ; d'où cette coupure. »

« Méritée, oui. Méchante pensée. Quoi de plus beau que le sage en armes, et pacifique jusque dans la guerre ? »

« J'attendais, lui dis-je, cette réponse, comme j'attendais le portrait de Pétain, comme j'attends cette sagesse qui ne vient pas. Que de lieux communs greffés depuis dix ans sur le sauvageon, et par les meilleurs jardiniers encore ! Est-ce ma faute s'ils ne prennent point ? »

Je voyais bien que l'homme modéré préparait encore une greffe, selon toutes les règles de l'art. Après un silence, voici ce qu'il me répondit : « Marc-Aurèle prenait les hommes comme ils étaient, ignorants, querelleurs, vaniteux, irritables. N'ayant pu les instruire, comme il disait, il les supportait, limitant le désordre, et visant au moindre mal ».

« Il les supportait, dites-vous. Mais lui, le sage, le sage ouvrier de folie, puis-je le supporter ? Un enragé, un brutal, un ambitieux ne m'étonne point ; il fera la guerre, je le sais, je le sens au ton de sa voix ; il est lui-même guerre. Les hommes de ce genre, je les compte ; je n'espère rien d'eux, sinon qu'ils seront pris et comme paralysés dans la masse proprement humaine, moins prompte et moins heureuse à déraisonner. Si au contraire la masse prend cette folie par contagion comme on prend la peste ou le choléra, c'est encore un effet de nature, dont je dois m'arranger ; et je ne dois pas m'étonner alors de voir le plus violent à la tête, et hurlant le plus. Mais que le moins hurleur des hommes, et un des mieux composés, puissant sur soi, bronze déjà, et juge né de toute force, soit l'économe et le comptable de ce massacre industriel, et le raisonnable exécuteur d'un tribunal fou, quel exemple ! »

« Marc-Aurèle, dit-il, obéissait encore dans la place la plus haute, nul n'est moins libre qu'un chef, »

« Oui, répondis-je ; toujours obéir ; toujours servir. Et s'il se tait maintenant, c'est encore obéir ; et s'il prend place solennellement au milieu des histrions et des mimes, c'est encore obéir. Le mal d'un chef, ce qui fait qu'un chef sage est un sage de moins, c'est qu'il a vécu par l'obéissance ; c'est le seul air qui lui soit respirable ; il n'a voulu que cela ; il ne sait que cela. Or, mon cher, où ira Léviathan si tous obéissent ? Où ira-t-il s'il faut que la vertu achève toujours ce que le vice a commencé ? Et n'est-ce pas bien là le monstre des monstres, notre sage guerre ?... »

L'homme restait pensif : « Je m'explique maintenant ce coup de rasoir », dit-il.

17 Août 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXV

Le pacifique par raison

7 Septembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Le grand bourgeois m'a dit : « Vos pacifistes sont bien dangereux ». C'est ce qu'on lit partout. Mais j'ai à peu près mesuré tout ce qu'un grand bourgeois peut dire, qui ne va jamais loin. Je lui répondis : « Pacifisme, esprit de désaccord et de dispute », Sur quoi il reprit : « C'est bien ce que je remarque, et c'est ce que je crains ».

« Ce p'est pas, lui dis-je, ce que je crains. La politesse est un signe de sauvagerie assez effrayant. Au temps des duels, les bretteurs étaient fort polis ; mais aussi le moindre démenti, comme on disait, faisait sortir aussitôt les épées. Cet exemple ne fait que grossir un vice de l'esprit poli, c'est qu'il veut plaire, c'est qu'il veut être aimé. J'ai observé que, dans les cercles élégants, on ne peut contredire sans passer pour ennemi. Et si un critique n'aime pas votre roman, tout de suite vous cherchez quelque raison de cette animosité, que vous jugez farouche. Vous ne supposez jamais qu'on puisse contredire par raison. Encore moins soupçonnez-vous que la pensée ne vit et ne se tient éveillée que par contredire. Ce que vous nommez penser n'est qu'un échange de formules équivalentes, un jeu où l'on se renvoie la même balle. « Tout bon raisonnement offense », dit Stendhal. Garder ses amis et alliés, s'en faire

d'autres, ne pas déplaire, ne pas se faire d'ennemis, voilà ce que vous appelez sagesse. En ce régime tout est ajourné, rien n'est décidé ».

« N'est-ce pas quelque chose, répondit-il, que de gagner du temps et d'endormir les passions ? ».

« C'est quelque chose, repris-je, oui, entre bretteurs qui ont toujours la main sur l'épée. Voilà où en sont vos nations très polies et très civilisées. Voilà votre paix. Les canons sont braqués, les armées sont rangées ; le seul argument c'est la menace ; aussi ce serait guerre sans fin si chacun disait ce qu'il pense. Les passions sont enfermées et cuisent sous pression. Vous avez inventé, vous avez rendu familière cette idée de tension diplomatique, qui tient, comme vous dites, à des impondérables, et qui sème une sorte de terreur sans objet, et d'abord une inquiétude, une impatience, qui se nourrissent de signes ambigus. C'est l'imaginaire alors qui mène le monde. Cette méthode peut être jugée par ses fruits. Elle n'est pas toute mauvaise, mais le fond en est trouble ».

« Ce qui est trouble, dit-il, c'est la nature humaine elle-même, si prompt à la colère, et si aveugle dans la colère ».

« Je le sais, répondis-je, et je ne méprise pas la politesse. Mais je remarque aussi que les mœurs ont changé depuis le temps où l'on se battait en duel par jeu. On peut disputer maintenant sans se couper la gorge. Essayez donc de comprendre un peu ce que c'est qu'un homme qui ne pense même pas à tuer ni à forcer et qui ne voit que ses raisons, qui les croit bonnes, qui attend raison contre raison. Celui-là ne respecte ni experts, ni chose jugée, ni précédents. Il veut réponse, il s'échauffe ; il secoue l'arbre. Pourquoi ? C'est qu'il ne pense pas du tout à éviter le sang. Cette idée ne lui vient point. Parce qu'il est pacifiste, il a banni cette idée-là. Et vous, au contraire, vous ne pensez qu'à éviter le sang ; voilà ce que vous nommez la paix. Votre paix tremble toute de puissance concentrée et de colère rentrée. Il s'y mêle de la raison, j'en conviens. Comme un homme qui discuterait de métaphysique, et qui se dirait que cela ne vaut pas un coup d'épée, ainsi, toujours pensant aux armées en bataille et aux atroces suites, vous considérez tout argument comme l'esquisse d'un assassinat. Cet état est violent ; et remarquez que la raison se tourne ici contre elle-même et se méprise. Cette fausseté, aussi à l'égard de soi, lasse à la fin toute patience. C'est pourquoi visant sans cesse la paix vous la manquez toujours. Au lieu que le pacifiste ne pense même pas à la paix ; c'est son état naturel ; je dirais qu'il efface de son esprit la paix en même temps que la guerre. Il discute comme au marché ; non sans passion ; mais voilà un autre usage des passions, une autre société, une autre amitié, d'autres traités, et enfin un monde assez neuf, où, quand on annonce qu'on ne cèdera rien, cela ne veut pas dire que l'on va faire marcher un corps d'armée ».

7 Septembre 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXVI

Les nations et les individus

12 Octobre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Voici un argument qui revient toujours : « Désarmer ? C'est fort bien, mais si Pierre me saute à la gorge, que ferai-je ? S'il est de ses seules mains plus fort que moi, que ferai-je ? Et que fera le pacifique Jean, qui se dit mon ami et même qui l'est, s'il me voit tombé ? » Le lecteur aussitôt transporte ce raisonnement aux nations, et d'autant mieux qu'il y a plus d'inégalité naturelle entre les nations qu'entre les individus. Il faut donc une police des nations, et armée en guerre, et formidable. Autant dire que, pour l'avenir prochain et même lointain, les nations doivent rester armées, attentives, inquiètes, menaçantes.

Il ne s'agit point de réfuter, car il reste toujours l'attente et la recherche d'un nouvel argument, d'après l'idée que tout se plaide. Mais, plutôt, il faut analyser la matière même, si l'on veut que des similitudes de mots ne terminent pas tout. Je nie, pour ma part, que les nations soient comparables aux individus, et je le nie par deux raisons opposées ce qui, peut-être, expliquera l'apparence invincible de cet argument qui revient toujours.

Premièrement, je dis que les nations valent mieux que les individus ; entendez qu'il n'y a point de nations folles, ni de nations méchantes. Et pourquoi ? D'abord parce que les travaux paisibles sont faits partout, et partout les contrats sont observés par le plus grand nombre, ce qui fait une raison diffuse et équilibrée. Ensuite, et cela est bien frappant, les individus de sang trop vif, ceux qui attaquent selon le désir du moment, ou selon la colère, sont partout surveillés, saisis, punis. Il n'y a point de nation sans police, et les règles de police, disons de morale, sont les mêmes partout. Une nation est donc comparable à un individu qui connaîtrait ses propres passions, qui ne cesserait de les tenir en bride, et qui prouverait quotidiennement qu'il en est le maître. Sous ce rapport, il y a peu d'individus qui soient aussi sages, aussi pacifiques qu'une nation. L'idée que les nations pourraient être obligées sans contrainte n'est donc pas absurde, pas plus qu'il n'est absurde de supposer que les individus obéissent sans contrainte soit aux mœurs, soit aux lois, dès que l'on fait abstraction de quelques brutes redoutables.

Mais, deuxièmement, je dis que les nations sont plus à craindre que les individus. C'est que l'effervescence qui les possède dans les temps de crise est un sentiment noble. Quand un peuple bourdonne comme un nid de guêpes irritées, ce n'est point la basse convoitise qui le pousse, ni aucun retour de sauvagerie ; c'est, au contraire, une passion généreuse, partout honorée, par laquelle l'individu surmonte en lui l'animal et commence par renoncer à tout. Qui oublie cela, il néglige la donnée principale. Il n'y a point de nation pillarde ; mais, en revanche, il n'y a point de nation qui ne soit capable de prendre, sous la menace, une sublime folie, sur laquelle la peur n'a pas de prise. Rien n'est plus redoutable que la vertu ; un des effets de l'indignation vertueuse, parce qu'elle est noble, est d'assurer celui qui l'éprouve en lui-même qu'il a le bon droit pour lui ; et ce jugement fortifie encore l'indignation. On voit qu'il est faible de penser que la peur des sanctions pourrait maintenir un peuple dans la sagesse. Au contraire la peur, émotion partout méprisée, sera une raison de plus d'oser. Les guerres sont des entreprises de l'indignation et du désespoir. Quelle froide police tiendrait contre ce fanatique enthousiasme ?

Ainsi le raisonnement que j'examinais manque par plus d'un point. La méthode qui vaut contre les individus turbulents ne vaut nullement contre les nations. Maintenant, ne peut-on rien contre l'héroïsme ? Regardons bien là. Ces terribles crises d'amour et de courage supposent toujours quelque menace ou quelque insulte, au moins apparente. Que le médecin ici ne se trompe pas. Il ne s'agit pas d'empêcher les guerres de convoitise, maux imaginaires ; il s'agit d'empêcher les guerres d'honneur. À quoi une nouvelle politesse et des changements de mots ne seraient pas inutiles. Si seulement cette idée commune qu'il n'y a point de peuples lâches était exposée au grand jour, croyez-vous que le regard de peuple à peuple n'en serait point changé ?

12 Octobre 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXVII

L'épouvante

2 Novembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

La guerre chimique, seulement imaginée, ne fera pas plus d'effet que l'autre. L'homme n'est point un animal peureux. L'ambition, c'est-à-dire le risque avec l'espérance, voilà ce qui le tire d'ennui ; voilà ce qui lui plaît. Il n'y a pas un homme sur deux qui demande seulement qu'on le laisse à son existence telle qu'elle est réglée et prévue. Beaucoup souhaitent un changement ; ils y voient l'occasion d'essayer, d'inventer, de spéculer. Tant de fortunes sont nées de la guerre ! Et ils savent bien aussi, car c'est une sorte de lieu commun, qu'un homme prudent, et qui sait son métier, trouve souvent le moyen, et même sans le chercher, de servir sans grand péril. La guerre ne leur apparaîtra donc jamais comme un cataclysme ou une explosion qui, à coup sûr, les mettra en pièces. Ils se voient en danger, mais ils ne se voient point perdus. J'ajoute qu'aucun homme ne peut imaginer sa propre mort ; la vie même repousse cette idée. Il se sent vivant, et il se voit vivant. C'est la raison pour laquelle les châtimens ont si peu de puissance ; un criminel ne pense qu'à échapper, de même qu'un aventureux banquier ne pense qu'au gain. Encore bien moins arriverez-vous à effrayer, par cette punition de la guerre en perspective, la masse des hommes qui n'oseraient point contre l'opinion, mais qui attendent l'occasion d'oser honorablement ; qui se voient loués dès

maintenant, pour la moindre audace en paroles, et méprisés pour la moindre prudence et pour le moindre essai de refus. C'est pourquoi l'homme moyen est difficile à gouverner.

J'avais pensé tout haut. Castor, qui m'écoutait, m'interrompit là. « Je crains, dit-il, encore plus la vertu. Nous sommes administrés par des hommes qui aiment leur métier et qui font très bien ce qu'ils font. Nous avons des bureaux de travail, des bureaux de la paix, des bureaux de l'hygiène, des bureaux de l'aviation, des bureaux d'infanterie, d'artillerie, d'explosifs, de gaz empoisonnés. Je lis quelquefois les rapports qu'ils font et les réformes qu'ils proposent ; tout cela est terriblement raisonnable. La paix me paraît assurée, et la guerre aussi. Toutes ces machines me semblent très bien montées ; elles ronflent au banc d'essai. L'homme de la paix sait son métier ; il ne publie rien. Le même homme, s'il a charge de préparer et d'essayer des gaz toxiques, n'oubliera rien non plus. L'entraîneur d'hommes fait son métier et lance les vagues d'assaut. Chacun creuse devant lui ; personne n'imagine que son cher travail puisse être méprisé, diminué, limité, supprimé. Chacun aime les pensées qui le font vivre. Et, comme Tolstoï l'a expliqué dans *Résurrection*, il n'est pas un homme en place en qui le dévouement à une grande cause ne se confondent point avec l'amour de la puissance et l'amour de l'argent ; mais cela n'affaiblit nullement, en l'homme qui sait, la puissance de travail et la conscience professionnelle ; bien au contraire. Nous sommes prêts, pour le meilleur et pour le pire ; également prêts. Telle est la pensée de l'État. On voudrait concevoir quelque fonctionnaire suprême qui ajuste tous ces rouages et qui les subordonne à quelque idée. Je vois plutôt que les arbitres suprêmes, ceux qui nous représentent, sont menés par les grands commis ; car que font-ils, sinon les approuver, les payer et les décorer tous également ? »

« Qui ne voit point ces causes, lui dis-je, il n'est qu'un enfant. L'effort direct, ici, ne remue rien. Mais je remarque que certains efforts indirects finissent par remuer quelque chose. L'effort ouvrier vise directement le bien-être, et aussi un certain ordre ou une certaine logique de la production. L'effort bourgeois va directement contre les abus du pouvoir. L'esprit clérical est ici l'ennemi de choix ; non qu'il soit redoutable ; mais plus d'un tyran sans mitre se trouve menacé et comme cerné par la même manœuvre. Tous ceux qui s'instruisent et qui instruisent poussent dans le même sens, sans le vouloir et même sans y penser ; la guerre même veut des hommes qui aient des connaissances et qui jugent bien. Or tous ces lents mouvements, tels qu'ils se composent, vont à la paix par des chemins cachés. Ce sens politique, ce sens de taupe, voilà ce qu'il faut cultiver ; voilà ce qui rendra confiance au bulletin de vote, chose petite, chose ambiguë, chose suffisante ; seulement, il faut s'y mettre et aimer l'ingrat et obscur métier de citoyen. Et d'abord, ne point se fier du tout au plébiscite de l'épouvante. »

2 Novembre 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXVIII

Le diplomate

29 Décembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Je vois que l'on espère beaucoup de quelque homme éminent, qui assurerait l'ordre et la prospérité. Selon mon opinion, ce genre d'éminence appartient aux grandeurs moyennes, et n'est pas difficile à trouver. Je lui veux seulement assez de vanité pour que le métier de gouverner ne l'ennuie pas. Après cela, je ne considère pas comme miracle le soin de la police intérieure, parce que le jeu des intérêts, qui n'est point flexible, laisse peu à faire au gouvernement. On a vu, en ces dernières années, quelle est la résistance de l'état mercantile, dont l'armature est heureusement forte. Manger n'est pas beau ; mais manger gouverne et n'est point gouverné. Il reste une étroite marge d'administration, où le peu qui est à faire se trouve toujours fait, par la force du métier, toujours clairvoyante chez les agents subalternes. Ainsi, pourvu que l'opinion ne s'endorme pas et n'adore pas, tout va. Un quart d'heure de travail par jour, monsieur le chef des bureaux, et nous ferons semblant de croire que le surplus n'est pas vanité.

Pour la politique extérieure, je n'en dirais pas autant. Je poserais, là encore, comme un axiome de pratique, que les mesures nécessaires sont assez évidentes, et toujours dictées par la situation. Mais je sens aussi la menace des passions, qui est démesurée. J'ai voulu établir que les passions seules poussent à la guerre ; et cela n'est guère contesté dès que l'on consent à examiner. On

doit comprendre d'après cela que la vertu essentielle d'un homme d'État est de ne point montrer de passions, et encore mieux de n'en point avoir, dans la discussion des affaires internationales. Sous ce rapport, le type traditionnel du diplomate n'est point mauvais, et l'imperturbable politesse en doit être imitée.

Comme citoyen, je demande cela, et cela seulement. Ce n'est pas peu ; car le grand jeu est émouvant, surtout pour un parvenu qui parle au nom d'un pays naturellement fier. Au reste je pense que tout pays est fier, et j'aime un pays fier ; mais je veux un gouvernement moins vif que le citoyen moyen. Ce n'est pas le chef qui se bat ; je le comparerais plutôt à ce qu'étaient les témoins dans les affaires d'honneur ; n'ayant point à surmonter la peur, ils devaient se garder de colère. Donc, s'il se rencontre dans les discussions ou arrangements entre nations quelque chose qui puisse éveiller l'impatience et l'invective, que le chef coule à fond le plus petit commencement de ces passions en lui-même. Car c'est son affaire, à lui qui parle en notre nom, c'est même proprement son métier, de traduire toutes les situations en termes convenables. S'il s'anime et s'il improvise, il ne sait pas son métier.

Cette idée si simple, qu'un chef d'État qui fait le brave le fait aux dépens d'autrui, est maintenant populaire. En détournant les hommes d'État de discours honteux, elle les détournera aussi de cette folle ambition d'après laquelle le chef devrait jouer, sur la scène du monde, la comédie des bravades, des défis, et même des injures, à laquelle la masse laborieuse ne se livre que rarement et par humeur. Et il faut dire que ce jeu d'acteur tragique a plu longtemps, et peut plaire encore par un entraînement de foule. Le chef aurait donc pour mission de changer les émotions en passions ; et il faut convenir que tel est trop souvent le rôle de la raison, rôle servile, en chacun de nous. Mais heureusement les nations peuvent être plus sages que les individus. Et c'est le monde à l'envers si le chef est moins raisonnable que la foule. À bien regarder, l'honneur, qui porte si promptement les foules à l'action, est justement ce qui doit retenir le chef. Qu'il soit donc cérémonieux ; et, si ses pensées ont des épines, qu'il ne pense pas trop. Le peuple n'estime certainement pas assez la Majesté, même vide.

29 Décembre 1929.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXIX

Témoignages

3 Mai 1930.

[Retour à la table des matières](#)

L'imagination nous prépare des guerres. En deux sens. Car ceux qui nous racontent de brillants exploits et la mort dans l'emportement, plaisent à la partie coléreuse de nous-mêmes. L'homme, irrité contre le brutal et contre l'injuste, ou seulement irrité contre sa propre peur, ne craint rien au monde. En idée le voilà parti pour l'attaque. Il promet, il tiendra. Même quand il verra la chose comme elle est, il tiendra. Il se dira : « J'ai déclamé en me trompant moi-même, j'ai trompé les autres ; c'est le moment de payer ». Mais ceux qui composent l'horreur déclament aussi ; on sent la thèse, on se dit qu'une partie belle, enivrante, et si l'on peut dire vivifiante, de la guerre est volontairement effacée. Ainsi on est ramené aux lieux communs, si agréables au cœur. Tout est dans l'ordre, et le politique, homme d'imagination, verse des larmes d'attendrissement.

J'ai lu le *Vauquois*, de Pézard, et je comprends mieux encore à présent le célèbre Norton Cru que la critique a si fort malmené. Cet historien, qui fut fantassin, a juré de passer les livres de guerre au crible de la critique ; il en a examiné près de trois cents ; il n'a point fait grâce au talent, ni aux bonnes

intentions ; les fins de la politique, il les a méprisées, posant seulement cette question : « A-t-il pu voir ? Ce qu'il raconte est-il vraisemblable ? » En quoi il n'est pas médiocrement servi par sa propre expérience, et par ce rapprochement des témoignages, travail unique en son genre, et qui pique des deux côtés, lardant aussi bien Barbusse et Dorgelès que Jean des Vignes Rouges, ce mousquetaire d'état-major. Ainsi, il a tous les préjugés contre lui. Sans compter qu'il a lui-même ses préjugés de fantassin, qu'il ne cache nullement. On rectifiera ; on rectifie. J'ai vu que l'on signale dans son livre de précaution une erreur énorme ; il a pris, dit-on, pour bon témoin un homme qui a fait toute la guerre aux environs d'Aix-en-Provence. Et j'ai bien remarqué que, semblable en cela à mes innombrables frères en frivolité, j'ai commencé par rire de l'historien. Mais patience. Cet énorme travail a remué une épaisse couche de vase ; l'eau est trouble. Au lieu de rêver à la guerre, de nouveau nous y pensons. J'ai lu Pézard ; je lirai Genevoix. J'ai revu le guerrier boueux dans sa peau de mouton. La vase remonte, l'odeur remonte. Voilà de fortes lectures pour l'école.

Coïncidence digne de remarque ; voici que le redoutable fantassin fouille aussi les tranchées de l'arrière, qui sont couloirs d'intrigue et de politique. Clemenceau sort de la tombe, et ce calot d'homme de troupe sur cette tête consulaire, c'est un grand emblème, et effrayant pour nos bien couronnés. Témoignage attristant ; mais le témoin a vu, et il n'a pas peur de dire, et même ses passions propres, qui sont connues, qui furent en tout temps déchaînées, ne nous mettent pas en défiance. Il n'y eut point, sans doute, dans toute la guerre, de joueur plus intrépide, ni plus inhumain. En aucun homme que je sache, jamais le feu du courage n'a mieux fondu cet étrange alliage du droit et de la force, pour une sauvage philosophie de la guerre. Aussi l'idée de la guerre fut réelle en lui. Toujours en lui-même, et l'épée, sans métaphore, soutenant l'opinion. En cette nature armée et préparée, les faits devaient s'inscrire tout à fait autrement qu'en ces pieux administrateurs, en qui la substance neutre éteint tous les acides. Ce qui n'est pas à dire que je prends pour vraies les touches corrosives de Clemenceau. Mais en ce réactif, si rare dans les hauts, il s'est inscrit des mouvements du pouvoir qui, sans cela, nous seraient restés tout à fait inconnus. À ces griffonnages, effets composés de l'événement et de l'homme, notre imagination s'arrête net. La guerre revient ; elle revient toute, le bas et le haut. Tous les lieux communs sont piétinés. Aussi quels mouvements des souris dans le tiroir ! On court. On lève les bras au ciel. On pousse de petits cris. On rectifie. On rectifiera ; on bouchera au papier ces trous de lumière. N'empêche qu'il faudra refaire toute cette histoire qu'ils s'étaient hâtés d'écrire. Le grand examen de conscience n'est pas seulement commencé.

3 Mai 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXX

Le fort et le faible des pouvoirs

10 Mai 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les légendes sont vraies. Ce ne sont point des faits, ce sont des pensées. La légende de Jeanne d'Arc exprime que la guerre se fait par le bon sens et le courage, et que bon sens et courage sont souvent moins dans les têtes couronnées que dans l'humble exécutant, qui, lui, ne perd jamais de vue la fin réelle ni les moyens.

Au temps de la guerre des tranchées, lorsque les bataillons s'usaient à prendre ou à reprendre des positions où l'on ne pouvait rester, les acteurs et les témoins proches comprenaient très bien que de telles entreprises, sous la pluie, dans la boue, non assez préparées, non coordonnées, trop peu soutenues par l'armement, n'avançaient nullement l'heure de la victoire et de la paix. Le commandement, posté à trente kilomètres derrière, entendait les choses autrement. On voudrait, alors, que le pouvoir montrât quelques-unes des vertus qu'il exige de la plèbe combattante, et qu'il fût posté au bord de l'action, sur l'obstacle même, dans le péril même. Toutes choses impossibles ; car le pouvoir perdrait, en cette position, le moyen de connaître beaucoup de circonstances ensemble et d'agir en même temps sur beaucoup de points. Le pouvoir ne peut connaître que par intermédiaires, ni ordonner que par sous-ordres, ni

organiser et ravitailler que par bureaux et plans, choses qui veulent des toits, des lampes et la sécurité du moment. Et quant au souci que l'on remarque en tous les pouvoirs, de s'essayer, de se conserver, de s'accroître, on ne peut dire qu'il soit vain toujours, et l'exécutant n'en est pas juge. Qu'il y ait pourtant de l'excès, et qu'il soit bon que le conseil du subordonné remonte jusqu'au maître, et que la troupe boueuse trouve audience aux états-majors, c'est ce que personne ne niera.

L'entreprise de Jeanne d'Arc représente ce beau moment de l'obéissance où l'inférieur juge le supérieur, et le réveille à la perception claire des fins et des moyens. Ce roi qu'elle veut digne et qu'elle somme de commander selon l'attente populaire, c'est le pouvoir jugé. On déclame souvent contre l'égalité, comme s'il appartenait à quelques-uns de connaître et d'ordonner, et aux autres d'exécuter, d'admirer, de remercier. La chose n'est pas si simple. Il n'y a pas tant de différence entre les hommes. Et, chose digne de remarque, celui-là même qui grossit ces différences et qui s'adore comme un dieu, perd aussitôt, par cela même, toute clairvoyance supérieure, et même le bon sens. Il n'y a pas de génie qui tienne contre l'orgueil. Ecoutez Michel-Ange déjà vieux, et à qui on demandait où il pouvait bien aller, par un temps de neige. « Je vais, répondit-il, à l'école, afin d'apprendre quelque chose », Cet esprit nu ne se rencontre qu'en ceux qui ont refusé de régner. Au pouvoir l'esprit s'habille, et le costume étouffe l'homme. C'est encore un lieu commun, et de légende, que le sage et le saint soient pauvres, errants, sans pouvoir. Mais ce n'est que légende ; les écrivains ne s'avancent pas jusque-là ; ce sont, au mieux, des ambitieux prudents qui espèrent bien gagner sur le marché et tromper, comme on dit, le diable.

La position d'un homme tout simple est donc de chercher un chef, et de n'en point trouver. Non qu'il ne fasse crédit au chef qui se présente ; au contraire, l'homme du commun ne cesse de se fabriquer par l'imagination l'homme auquel il voudrait obéir. Savoir, patience, résolution, courage, simplicité, il lui prête tout. On raconte ce mot d'un homme de troupe à un camarade pourvu d'un galon tout neuf et qui s'excusait : « C'est bon. Tu es le chef. Commande ; on t'obéira ». Ce grand jugement qui remonte, et qui porte le chef sur le pavois, est bien redoutable ; le chef n'aime pas ce ton-là. Une égalité étonnante y est affirmée. Il ne naît peut-être pas un chef par mille ans qui puisse porter l'égalité. C'est pourquoi ce qu'ils appellent l'ordre est quelque chose qui est sans pensée. Tous les pouvoirs, dans le fait, sont craintifs et divisés, et comme cette pensée ne peut s'avouer elle-même, les pouvoirs se font mécaniques et écrasent le zèle. C'est ce qu'on a vu dans cette guerre, et dans toute guerre. Le supplice de Jeanne d'Arc, dont l'éternel Pilate va encore une fois se laver les mains, signifie donc quelque chose.

10 Mai 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXI

La marche à la guerre

31 mai 1930.

[Retour à la table des matières](#)

La guerre est le fruit amer de l'imagination. Il n'est point d'homme vigoureux qui d'avance puisse se voir sans courage, épuisé vaincu ; et, quand il le pourrait, il repousserait ces idées comme désagréables et même dissolvantes, je veux dire nuisibles à sa santé. Au rebours, celui que je considère comme mon ennemi, je l'imagine volontiers mort, ou fuyant, ou vaincu. C'est pourquoi le discours qui promet la victoire sera toujours bien reçu. Et l'autre, celui qui parle de plaies, de souffrances et d'esclavage, toujours mal reçu. Les raisons du premier sont saines et fortifiantes ; les raisons de l'autre sont humiliantes. Ainsi, pendant que l'on cherche à évaluer la vérité des raisons, en même temps on les sent comme un breuvage ou une médecine ; et l'homme choisira toujours l'enthousiasme et l'audace ; l'homme repoussera toujours la défiance et la peur.

Cette mécanique de nos opinions, à laquelle on ne pense jamais assez, s'explique par ceci que nous ne pouvons imaginer sans des mouvements du corps qui expriment déjà la situation, les actions, et les passions auxquelles on pense. Imaginer une maladie, c'est déjà être malade un peu ; imaginer une

peur, c'est produire en soi quelques-uns des gestes secrets de la peur ; de la même manière qu'imaginer qu'on parle, c'est déjà parler tout bas. C'est pourquoi le secret des orateurs est d'évoquer toujours confiance, force et victoire. Ces ressorts si simples ont joué souvent ; ils sont toujours neufs. Et les hommes d'état trouveront toujours la même ruse sans la chercher. Eux-mêmes sont de bonne foi ; eux-mêmes ils jouent la santé et la force ; cela leur est aussi nécessaire que l'air qu'ils respirent. D'où cette marche à la guerre, qui est l'ordinaire allure, et qui se fait tranquillement, ouvertement et sûrement, contre le jugement de tous, et par la complicité de tous.

Faute d'avoir aperçu le mécanisme des passions, on s'effraye de voir que la prudence ne sert point, que la peur n'agit point, que les mêmes discours reviennent, et la même infatuation. On se dit : « Les peuples qui ont fait la guerre n'aimaient point la guerre. C'est donc que l'opinion n'y fait rien. Nous sommes en présence d'une fatalité invincible ; il y aura toujours des guerres ».

Tenant donc ici sous mon regard l'idée même de l'adversaire, il faut que j'insiste sur cet étrange raisonnement, par lequel Pascal prouvait aussi que la religion la plus absurde est pourtant vraie ; car, disait-il, absurde comme elle est, personne n'y croirait. À quoi il faut répondre : « Non pas absurde, mais aisément explicable au contraire par le jeu de l'imagination, soutenu par les plus fortes de nos passions, sans compter nos meilleurs sentiments aussi ». Au sujet de la guerre, nous trouvons le même piège, et les plus prudents y sont pris. Quand je prouve que la guerre est évidemment absurde l'homme de la rue se dit : « Comment supposer qu'on fasse la guerre parce qu'elle est absurde ? Les hommes ne sont pas si bêtes. Il y a donc une autre cause que je ne sais pas, et qui est bien puissante ». Gardez-vous donc de prouver trop. Mais, au contraire, cherchez l'explication des guerres dans ce jeu de l'imagination que je disais, et aussi dans les sentiments de l'honneur et de l'admiration, et dans le mépris pour les poltrons, en comptant aussi la curiosité et le goût du risque, et enfin en comptant l'ennui. Dès que l'on connaît par les causes on commence à espérer ; et l'homme qui sait comment on fait de lui un guerrier, aperçoit déjà deux ou trois ruses, et quelques précautions. Selon mon opinion, la plus efficace précaution de toutes est de développer l'individualisme tant maudit, sans s'arrêter aux petits inconvénients qui en peuvent résulter. Et c'est ce qui peut se faire en temps de paix, par d'utiles passions. Il vaut mieux avoir un peu de guerre politique et de désunion, si les croyances qui mènent à la guerre sont par là un peu affaiblies, que de payer l'agréable union, si vantée, d'un grand massacre et d'une grande misère. De deux maux, choisis le moindre.

31 mai 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXII

Les ambitieux

28 Juin 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Une buée chaude sous les arbres ; nous sommes dans le nuage. Le ciel tonne ; la pluie tambourine ; c'est le massacre des roses. Je me souviens d'un printemps de la guerre, non moins brutal que celui-ci. Mais nous n'avions pas souci de Jupiter et de ses humeurs ; l'artillerie des hommes était bien plus redoutable. Tant de sagesse, tant d'obéissance à la cloche de l'usine ! Et c'étaient toutes ces journées de travail qui nous tombaient sur la tête. Car il n'y a dans un obus que du travail humain accumulé, par la forge, par le mélange, par la cuisson. Vingt mille coups de poings, peut-être, rassemblés en un coup de canon. On nous promet mieux. Quelqu'un me parlait de bombes incendiaires lancées par avion, et d'un effet prodigieux. On disait autrefois que Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre ; mais les hommes s'aveuglent très bien eux-mêmes. Les dieux n'ont qu'à laisser faire.

Les pires maux sont de l'homme. Le fanatisme, si vainement maudit, a seulement changé d'objet ; il n'a point changé de visage. On me dit que la soif de l'or est cause de tout. Il faut bien l'entendre. Les profits stimulent l'ambition et lui donnent des armes. Mais la passion politique est la première ; et les

rivalités entre nations seraient bien-abstraites et bien froides, si elles n'étaient nourries en chaque pays par la colère des maîtres impuissants. Toute la guerre gronde et mugit dans le cœur d'un homme riche qui voudrait tyranniser et qui ne peut. On ose le contredire ; on s'applique à lui déplaire ; les flèches du ridicule le criblent ; il cherche ses armes ; il cherche ses gardes ; il ne trouve rien. Le laquais le mieux stylé peut se permettre de rire ; il n'y perdra que sa place. L'égalité est partout. On n'aperçoit plus qu'un moyen de faire obéir les masses ; c'est la grande effervescence ; c'est le grondement du canon et le pas cadencé des régiments. Alors le fanatisme aveugle à la fois le maître et l'esclave. L'opinion de l'ambitieux se change en un dogme de religion. Le rire du laquais est puni de mort. Je comprends que l'ambitieux prépare et appelle la catastrophe ; oui, quand ses fils devraient périr et lui-même. Ce jeu n'est pas absurde ; on y trouve d'enivrantes joies.

Je comprends moins que l'esclave joue le même jeu, et se trouve, à point nommé, dans l'état violent où l'on a voulu l'amener. Pourtant il peut voir les causes ; il peut voir les moyens. Cette colère des ambitieux en tous pays, c'est pourtant assez clair. Cela sonne dans les discours, dans les écrits, dans les cortèges. Toute puissance irritée fait comme un centre d'ambition qui attire et fait graviter les ambitions inférieures. Que veulent-ils ? Cela n'est nullement caché ; ils veulent gouverner par la guerre, par la formation de guerre, par la menace de guerre. Et combien sont-ils ? Une poignée d'hommes, au regard de ceux qui n'ont point mis dans leurs projets d'être méchants. Et peut-être suffirait-il de refuser pouvoir à ceux qui veulent pouvoir. Mais il faudrait jouer le jeu ; il faudrait l'apprendre. Citoyen pour qui j'écris, tu es comme moi ; tu aimes l'égalité et tu ne fais rien pour elle.

Les chefs que tu aimerais, ils sont justement comme tu les veux. Vois comme ils sont ouverts dans la discussion, et disposés à reconnaître leurs erreurs. Mais aussi comme ils sont prompts à se retirer et à cultiver leur petit jardin, dès que la moquerie et l'insulte leur arrivent du côté des petits et des grands ambitieux. Ils tiendraient ; ils tiendront. Mais il faut les soutenir, les appuyer d'une force irrésistible, et d'une ténacité imperturbable. Au fond, vous voudriez bien qu'ils soient impudents, rusés, irrités, infatués comme sont les autres, et le fait est que les tyrans nous préparent l'esclavage et le malheur sans que nous ayons à nous en mêler. Mais n'espérez pas que l'autre espèce, aussi démunie de méchanceté que vous-même, vous préparera la liberté et la paix par des moyens d'ambitieux, pendant que vous serez là à les regarder et à juger les coups, comme au spectacle.

28 Juin 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXIII

Les pouvoirs contre le citoyen

26 Juillet 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Un brave de la guerre raisonnait ainsi : « L'Allemagne nous a attaqués parce qu'elle se croyait sûre de vaincre. Elle connaissait les plans stupides de notre État-Major. Elle savait que nos canons de campagne étaient bien moins-puissants que les siens. Mais, en les supposant même égaux des deux côtés, elle n'avait qu'à en faire le compte ; par la mécanique de la guerre, elle nous écrasait. Or, vous savez quel merveilleux usage nous avons fait de nos canons de forteresse, qui n'entraient point dans le compte. Et je dis que, si en temps de paix nous les avons mis sur roues, il n'en fallait pas plus ; les Allemands auraient attendu ; c'était autant de gagné ».

Ce genre de raisonnement m'intéresse toujours trop. Les moyens de guerre, les causes, les effets, la stratégie, la tactique, l'armement, tout cela, éclairé par l'expérience directe, occupe aussitôt l'esprit. On conçoit des plans de défense, et une formation en camp retranché ; tous les hommes armés, avertis, exercés, tenus en haleine. Qui donc s'y froterait ? Mais je m'arrête tout court. J'aperçois un esclavage de tous les jours ; une tyrannie des agités et des importants ; l'heureuse liberté démocratique annulée par le despotisme militaire. Très sages ingénieurs, très prudents bureaucrates ; oui, mais avec droit de vie et de mort. Et défense de rire. Je sais bien qu'il y a alors une ressource, qui est de se hausser jusqu'à cette élite toute puissante et bien payée.

Mon raisonneur, mon brave de la guerre y a sa place ; il se voit chef, et très bon chef ; mais moi, par un goût décidé, j'appartiens à l'espèce nombreuse de ceux qui n'aiment point exercer ce terrible pouvoir, ni le subir. Pourquoi combattre, en somme, et pourquoi s'armer ? Pour la liberté ; d'accord ; mais, comme le cheval de la fable, qui voulait vaincre le cerf, nous commençons par perdre la liberté, afin de la mieux défendre. Méthode de Gribouille. Je cherche autrement ; je cherche ailleurs.

L'idée de faire la guerre dès qu'on est sûr de vaincre est une idée inavouable. De rares hommes l'expriment tout bas ; ce sont des tyrans nés, ou formés par le métier, à qui la guerre promet un pouvoir enivrant ; oui, un pouvoir auprès duquel celui des rois est ridicule. La masse du peuple ne comprendrait pas cette politique, ou plutôt elle la comprendrait trop bien. Aussi faut-il l'effrayer de dangers imaginaires, de noirs projets, d'ennemis supposés, d'encerclement, d'isolement, d'injustice, de mépris. Ce jeu d'ailleurs à demi sincère, car l'ambitieux croit aisément ce qu'il espère, serait méprisé s'il était compris. La paix, la vraie paix, la paix sans armes, dépend d'une défiance générale, en tous pays, des citoyens à l'égard de leurs chefs. Or, cette défiance est bientôt apprise, par l'exercice même de la liberté et du contrôle. Les démocraties portent la paix en elles. C'est donc l'esprit d'examen qu'il faut fortifier et répandre. À quoi un bon nombre d'hommes travaillent ; mais on voit les résistances. Toutes les tyrannies se tiennent. Un bon prêtre ne comprend pas aisément pourquoi on le considère par préjugé comme porteur de guerre et buveur de sang. « Quoi, dit-il, quoi de plus pacifique que l'Évangile ? » Cela est vrai. Tout le monde conviendra que le catéchisme a du bon. Et ce n'est pas une mythologie assez puérile qui nous effraye ; on peut l'interpréter ; elle vise sans aucun doute à diminuer les passions, les vices et les crimes. Fort bien, Monsieur l'abbé ; mais vous affirmez au lieu de prouver ; vous forcez l'assentiment ; vous formez des citoyens faciles à tromper, faciles à gouverner. C'est par là que vous êtes sergent recruteur.

Effacez ce dangereux croire et cette habitude de vivre à genoux. Les projets des dirigeants sont alors percés à jour. En aucun pays ils ne peuvent plus menacer le voisin, en feignant de le craindre. Personne ne croit plus qu'un peuple n'attende, pour frapper le premier, que la certitude d'être le plus fort. La guerre apparaît alors comme une manœuvre des ambitieux contre la masse des citoyens. En tout homme qui se lève pour annoncer que la patrie est en danger, le citoyen reconnaît aussitôt le tyran et l'important, qui grince des dents à la seule idée du contrôle et de l'égalité. De tels discours font rire. Je devrais mettre tous ces verbes au futur, car nous n'y sommes pas ; mais essayez seulement de faire conversation avec un citoyen qui ne soit que citoyen et qui ne se défie pas de vous, vous verrez que nous ne sommes pas si loin de cet esprit-là. Et cet esprit aura des ailes ; il volera par-dessus les frontières ; il ne s'agit que de l'annoncer sans peur. Je me permets de penser que nos orateurs socialistes et même radicaux ont pour de leur propre idée.

26 Juillet 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXIV

La défensive

2 Août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Je veux soumettre à une révision serrée ce raisonnement qui a tué tant d'hommes braves, et qui menace d'en tuer encore plus : « Si nous voulons être en sûreté, soyons forts ; on n'attaque pas les forts ». Je sais bien qu'un homme désarmé, si résolu et si animé qu'il soit, n'attaque pas un homme qui montre des armes ; et non seulement il attendra une meilleure, occasion, mais, bien mieux, et surtout si l'adversaire ne cesse pas de se garder, ce sont les pensées elles-mêmes qui changeront insensiblement. La certitude d'un échec et d'un châtimement immédiat empêcherait tous les crimes. J'admets cela. Mais le raisonnement que je vise suppose implicitement autre chose, c'est que l'homme qui se sait le plus fort aussitôt attaque. Cela n'est point vrai de l'homme moyen ; beaucoup d'hommes forts sont pacifiques ; d'abord parce qu'ils n'ont point peur ; et aussi par l'idée fort commune, et très puissante, qu'un combat inégal n'est pas honorable. Ces remarques sont pour rappeler l'homme à lui-même ; il y a dans l'esprit de guerre une misanthropie tout à fait injuste.

Mais le débat n'est point là. « Un peuple, dira mon raisonneur, n'est pas un homme. Un peuple est conduit par des passions démesurées, où d'abord se montre l'âme des foules, brutale et aveugle, où, de plus, se mêlent des senti-

ments honorables de fidélité et de dévouement qui relèvent au niveau de la vertu la conscience de l'exécutant, même dans le plus vil abus de la force. Par ce mélange, nous devons craindre de l'homme moyen, dès qu'il est en troupe ou en assemblée, une sauvagerie au-dessous de l'homme, en même temps qu'un héroïsme au-dessus de l'homme ; et c'est pourquoi les règles de société ne peuvent être appliquées aux nations ».

Très bien. Tenant donc compte de ces illusions invincibles et de cette terrible effervescence, je considère deux nations, comme la France et l'Allemagne, et d'abord, je dis qu'il ne peut y avoir entre elles une telle différence de forces, si évidente qu'elle glace le plus faible et le paralyse à jamais. Ici mon raisonneur entre dans le vif de la question ; et il la connaît bien.

« C'est, dit-il, qu'on pense toujours à des rencontres d'armées qui se précipitent l'une contre l'autre ; l'imagination peut alors espérer ce qui lui plaît. On n'a jamais encore essayé de la défensive stricte, avec tranchées, fils de fer, mitrailleuses, tirs de barrage ; et tous savent, par les exemples de la guerre, qu'un tel système, même improvisé, tient longtemps ; à plus forte raison s'il est préparé et pourvu de tout. Nous pouvons faire que nos frontières soient inviolables, et ainsi la paix sera assurée ».

Elle serait assurée, si les peuples jugeaient raisonnablement du possible et de l'impossible : Mais il n'en est pas ainsi. Les passions collectives ne se croient jamais impuissantes ; elles se trompent avec enthousiasme. Un peuple animé de vengeance, et se contemplant lui-même en armes, ne croira jamais qu'une ligne de défense puisse tenir contre l'enthousiasme, contre la surprise, contre le génie d'un chef. J'ai cette opinion, et mon interlocuteur l'a aussi, que les avions et la guerre chimique ne peuvent pas beaucoup ; mais un peuple irrité croira justement le contraire ; il imaginera des régiments entiers immobilisés par la mort foudroyante, des villes détruites en une nuit, les pouvoirs paralysés, l'esprit de résistance soudainement brisé. En bref, les plus folles espérances seront les plus vraisemblables, parce qu'elles seront les plus agréables, en cet état d'effervescence où la raison n'est plus écoutée. Ainsi votre défensive nous préservera peut-être de la défaite, mais non pas de la guerre. Et je maintiens le « peut-être », pourquoi ? Parce que, par les mêmes causes, le peuple attaqué ne croira pas aux vertus de la défensive ; parce qu'il s'ennuiera à la préparer, parce qu'il la négligera ; aussi parce que, après les premières offensives d'avions, il voudra se venger et attaquer, parce que la patience est plus difficile que le courage surtout chez les jeunes. D'où je conclus que la paix par les armements est une chimère. L'idée n'est pas neuve, mais si elle entrait dans l'opinion, avec raisons et preuves, c'est alors qu'on verrait quelque chose de neuf.

2 Août 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXV

Affaires d'honneur

23 Août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

« Je ne vois pas, dit le moine, en quoi la guerre est plus terrible que le tremblement de terre, le cyclone, ou la peste. Ce qui est terrible, c'est qu'il faut souffrir et mourir ; et celui qui n'a pas d'autre espérance, je comprends qu'il se plaigne. Mais qu'y puis-je ? »

« Remarquez, lui répondis-je, que je n'ai jamais promené mon lecteur sur les champs de carnage ni dans les ambulances. Ce qui m'indigne, dans la guerre, c'est la sottise que j'y vois à découvert ».

« Un assassin, dit le moine, est aussi un sot ; il prend un étrange chemin pour être heureux. Mais encore, si on ne peut l'éclairer, faut-il bien le muse-ler ; et voilà toute la guerre en raccourci ».

« Mais non, lui dis-je, ce n'est pas la guerre. Si la guerre était un mouve-ment de force contre ceux qui adorent la force, et ouvertement la choisissent comme moyen d'acquérir, la guerre serait promptement finie. À l'assassin sa

propre loi, comme font les juges ; et les assassins forment un bien petit nombre, et sont promptement réduits dès qu'ils se déclarent ».

« S'il en est ainsi, répondit le moine, avouez que la guerre est parfaitement inexplicable. Or elle est, et comme vous dites souvent, nous n'avons de puissance contre les évènements que par quelque connaissance des causes. Vous niez les causes ; cela vous avance juste autant que de nier la guerre. Elle va son train, chez les Chinois et chez nous ; chez nous moins souvent ; mais reconnaissez qu'elle reprend avantage par une manière prompte et organisée de massacrer et de détruire. N'est-ce point qu'il y a dans l'homme une malice profondément cachée, et enfin qu'il mérite ce qu'il a. Au méchant sa propre loi, dirai-je à mon tour ; et telle est la loi de Dieu »

« Faible et sommaire conception, lui dis-je. Mais je cherche, moi aussi, à voir clair dans les causes. Et qu'est-ce que je vois, je dis dans nos guerres ? La méchanceté de quelques-uns, l'ambition d'un bon nombre, et la vertu des autres ; et ces autres-là forment presque le tout de ce qu'on nomme les exécutants, dont je dirais qu'ils vont à la guerre bien plutôt comme des héros qui pensent à se dépouiller eux-mêmes et à mourir, que comme des bandits qui s'efforceraient de dépouiller et de tuer les autres. Et peut-être ne trouverais-je pas, parmi ceux qui aiment le métier des armes, un seul méchant ou un seul ambitieux qui ne fasse voir enfin cette vertu-là. Et voilà ce qui me fait peur, car je n'aimerais pas prêcher à tous ces hommes vifs et pleins de courage qu'ils doivent être faibles et lâches. Tout au contraire, ceux qui en sont revenus après s'être comportés en hommes, comme on dit, je me sens disposé à les admirer. En quoi je ressemble à tous. Eh bien, voilà le difficile, tout le difficile de la question ».

« Vous n'en sortirez pas, dit le moine ».

« Savoir, lui répondis-je. Au temps de ces absurdes duels, où deux hommes s'égorgeaient très bien parce qu'ils s'estimaient très haut l'un l'autre, on pouvait bien penser que jamais les règles de l'honneur ne changeraient ; et surtout, il était évident que ce n'était point par la peur qu'on les pourrait changer. Le bon sens pourtant les a changées, par une vue toute contraire, c'est-à-dire par plus de confiance en l'homme. Car il est injuste et absurde de soupçonner de lâcheté cet animal si naturellement héroïque. Et, du moment que la lâcheté n'est point présumée, la coutume du duel tombe presque toute. Or, selon mon opinion, celui qui comprend bien les mouvements de l'honneur et la pointe de l'offense, celui-là comprend toute la guerre, qui est toujours entre honnêtes gens, et sans autre méchanceté que l'emportement naturel qui suit l'action. Et quelle est ma conclusion ? C'est que tous ceux qui ont le rôle de témoins, en ces duels gigantesques, s'appliquent de leur mieux à arranger ces absurdes affaires d'honneur entre peuples ».

« Et vous supposez, dit le moine, que, parmi ces témoins, il ne se trouvera pas quelques-uns de ces méchants ou de ces égarés que vous nommiez assassins ! Songez qu'il n'en faut pas beaucoup. Et jurez-vous d'en purger la terre ? »

« Je ne jure rien, répondis-je ; mais par la remontrance, ou la honte, ou la peur, je dois tenter de faire que leur rôle ne soit plus un premier rôle, ni un brillant rôle ».

23 Août 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXVI

Le canonnier Lacruche

30 Août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Je viens de lire quelques-unes des pensées fortes et inhumaines que nous a laissées le fameux Quinton, selon moi biologiste génial, et qui d'ailleurs, à la guerre, a payé de sa personne. Je connais le refrain ; je l'ai entendu autrefois de sa propre bouche. Il reste à dire. Mais enfin, comme je n'étais pas d'humeur à serrer de près la doctrine de la force, je laissai courir ma rêverie, et j'imaginai quelque leçon d'énergie donnée par le commandant Quinton à ses canonniers.

« Braves compagnons, disait-il, et cent fois éprouvés, vous êtes dignes d'entendre toute ma pensée. Je rougirais de mentir à vous. La guerre est partout et le plus fort survit ; voilà le progrès. La peur et la pitié sont des maladies honteuses. Qui n'a pas développé toute sa puissance et toute son audace, celui-là n'a pas vécu ; il n'a fait que mourir. Je sais ces choses-là mieux que vous, parce que j'ai observé de près le monde des bêtes, sur lesquelles l'homme est roi par son courage. Mais enfin vous pouvez me comprendre. Chacun de vous s'est demandé : qu'est-ce qu'une vie sans amour ? Or, l'amour est un triomphe, et dans toutes les espèces, nous voyons que les mâles

se battent devant les femmes enthousiasmées. Reconnaissez vos meilleurs moments. Se battre, c'est vivre. Les hommes pacifiques sont des hommes faibles et déjà morts. Les peuples pacifiques sont des peuples faibles, et déjà morts. Si je pouvais vous rendre tout à fait à vous-mêmes, et vous réveiller, vous nettoyer de tous les discours bêtards, nous ferions de grandes choses ».

Ainsi parlait Quinton dans sa rêverie, marchant de long en large comme il avait coutume. Et j'abrège son discours, mais sans l'affaiblir, du moins je l'espère. Après ce dur sermon, il demanda : « Voyez-vous des objections ou des difficultés ? Tirons au clair, étalons devant nous tous les sophismes lâches ; et n'ayez crainte. Présentement vous parlez à un frère d'armes, qui veut seulement vous instruire ».

Là dessus se leva le canonnier Lacruche, qui est fort comme un cric : « Il me vient, dit-il, comme une idée ; ce n'est pas contre ce que vous venez de dire, au contraire. Mais ce n'est pas bien respectueux tout de même ; et j'ai besoin de permission pour parler sans façon à ma manière ».

« Toute permission, Lacruche ; le temps du mensonge est passé ».

« C'est que, dit Lacruche, il me venait une idée qui n'est pas douce. Si je m'avisais, ici, tout de suite, d'essayer si je suis plus fort que vous, ces mains-ci vous étrangleraient, sauf respect, comme un poulet ».

« Les suites, Lacruche, seraient promptes et terribles ; je suppose que vous n'avez pas de doute là-dessus ».

« Très bien, dit Lacruche ; mais vous dites qu'il faut mépriser ceux qui pensent aux suites. Je serais le plus fort pour un moment, pour un petit moment. Mais peut-être que j'y trouverais du plaisir. Et, comme vous le dites aussi, il faut toujours mourir. Ce que je vous dis ne vous plaît point ; mais est-ce vrai ou non qu'on peut parler sans mentir ? Et vous voyez bien que ce n'est qu'une supposition, sans quoi vous seriez mort déjà. Eh bien, puisque vous savez tant de choses que je ne sais pas, dites-moi donc si j'ai tort, et pourquoi. Et surtout ne dites pas que mon seul tort serait de ne pas réussir ; car je réussis certainement à vous tuer ; je serais vainqueur un moment. Laissez-moi dire ; jamais je n'ai tant parlé. Ce qui m'arrête, ce n'est pas que je tiens à cette vie misérable. C'est plutôt parce que je vous respecte, parce que vous n'avez pas peur. En cela je ne crois pas être faible ni lâche. Mais qu'en pense un homme instruit comme vous ? Voilà ce que je voudrais savoir... »

Ici, le rideau se baissa, comme au théâtre.

30 Août 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXVII

Quinton ou la force nue

6 Septembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

La doctrine de la force doit être prise sérieusement et sérieusement examinée. Je citais, l'autre jour, quelques maximes atroces du célèbre Quinton, qui, à ce que je crois, montra du génie en traçant des chemins nouveaux dans la forêt darwinienne. Il faut bien remarquer que cette physique des vivants, qui considère seulement le pouvoir de vivre et de survivre, c'est-à-dire de vaincre, n'est point tendre et ne peut l'être. Notre entendement a des rouages de fer. L'inflexible calcul est son arme ; et le mot rigueur a deux sens en un qui feraient aisément de l'esprit quelque chose de méchant ; l'esprit porte aussi ce double sens ; un homme d'esprit n'est pas bon ; il se jette sur son gibier mécanique qui est le sot. L'esprit est un chasseur sauvage.

L'esprit est bien autre chose qu'un chasseur sauvage. On le voit par l'exemple de Socrate, qui toujours cherchait son semblable, et le supposait doué de tout l'esprit possible ; d'où une grande patience et une belle amitié, et, pour tout dire, l'esprit égalitaire, chose redoutée, rude aussi et sauvage à sa manière, et ici encore sans pitié ; car Socrate ne faisait point grâce au raisonnement d'un sot ; amicalement, il le rossait et l'étrillait ; c'est toujours rosser et

étriller. Un maître qui n'est pas sévère est méprisé. Remarquez aussi un double sens dans ce mot de Maître. L'orgueil bien aisément se trompe là. Les jeux de l'esprit enferment aussi une certaine violence qui heurte et qui réveille. Un penseur fait scandale ; et disons même que, dans une société où chacun a une bonne place, et s'y est endormi, le penseur fait une sorte de désert, comme font les conquérants. D'où le mépris viendrait. J'ai conté autrefois dans ces feuilles comment Quinton expliqua ses idées devant un tribunal de biologistes, assurés chacun d'une spécialité et d'un traitement ; il aurait aussi bien pu parler devant une assemblée d'huîtres ou d'escargots. Tel est le sentier de la guerre ; tout homme n'a pas la patience de Socrate. Et je crois que celui qui entreprendrait d'instruire les corps académiques ne se garderait pas aisément contre une sorte de fureur. Tel je vis cet homme hautain, tel je le compris. Je ne songeai nullement à l'aimer.

Il faut savoir, donc, qu'une vie orgueilleuse, méprisante, violente, est souvent le refuge d'une grande âme, surtout parfaitement incrédule. Mais il faut savoir aussi que ces amères maximes plaisent aisément à tous. Car l'homme n'est pas un animal faible, ni peureux, ni premièrement tendre. La vie humaine n'est possible que par un travail assez brutal qui prend empire sans cérémonie sur les choses et sur les bêtes. C'est la première tâche, et il y faut toujours revenir. L'audace est honorée et l'action est saine. L'action délivre notamment de ces pensées difficiles sur le juste et l'injuste, pensées si malaisées à prouver ou seulement à proposer, et si mal récompensées. Il n'est point d'homme, de quelque parti qu'il soit, qui ne glisse aisément de persuader à forcer. Les doctrines de paix apportent souvent la guerre, et même ouvertement et naïvement. Qu'il est tentant de se mettre à l'œuvre ! Et qui donc n'a pas rêvé d'être un bon tyran ? Mais premièrement tout homme aime sa propre force et honore son propre courage. Il rêve d'en donner des preuves promptes et indiscutables. Et cela est vrai surtout des jeunes, qui se voient bien loin de savoir persuader, mais qui se voient bien près, en revanche, d'enfoncer une porte ou de forcer un retranchement. Ayons d'abord le courage de reconnaître que la guerre plaît. Et ne comptons pas sur les misères et les fatigues. Qui donc peut penser à cela tant qu'il se sent fort ? Si la paix ne vient jamais qu'après l'expérience de la guerre, elle viendra toujours trop tard ; elle règnera toujours sur les morts.

6 Septembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXVIII

Gouvernants et gouvernés

13 Septembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Canons contre avions, cela est imaginaire. Mais l'administration militaire organisera cela comme le reste, si on la laisse faire. Des places, du matériel, des exercices, des manœuvres, des rapports, cela nourrit. L'intelligence y trouve même son compte ; le problème des télémètres et du réglage amusera le polytechnicien. Dans le fait, on n'abattrà pas un avion sur mille ; mais il est facile de dire, au contraire, que l'on fera des barrages infranchissables. Au reste, je crois que les prédictions concernant les avions et les gaz sont fantastiques aussi. Quand on vit paraître, après trois mois de guerre, les mortiers de cuivre de style Louis-Philippe, se chargeant par la gueule, avec un petit trou pour le boute-feu, on commença par rire. Dans le fait, les fantassins se trouvaient nez à nez, ce qui annulait les artilleries des deux côtés, car elles tiraient sur leurs propres troupes ; il fallait se battre de près, contre toutes les prédictions.

De loin, on détruit tout. D'avance, et par la pensée seulement, c'est encore bien plus facile. Les très raisonnables manœuvres, le masque mis à tous les citoyens d'une ville, cela n'est pas imaginaire ; et quel moyen de gouver-

nement ! Dans le fait, la surprise annulera toutes ces précautions. Tout sera tué avant l'alerte, si les choses se passent comme on les imagine. Si réellement, nous prenons au sérieux ces annonces, il faut espacer les villes, étendre les banlieues, réduire le centre des affaires à des bureaux, mobiliser le commerce et les marchés. On y va déjà, par d'autres causes, et si la défense emploie ainsi ses millions, ce ne sera pas de l'argent perdu. Mais il faut savoir si les citoyens se laisseront déloger par ordre, et militairement. Les peuples, à ce que je vois, entendent tout à fait autrement la résistance.

Au fond, la lutte est entre les citoyens et leurs ingénieux bienfaiteurs. Et la situation des citoyens est difficile ; car il faut une police, une monnaie, des routes, des ports, des phares, et un certain capital d'obéissance. Mais il y a une limite aussi au bonheur d'être gouverné, au lieu qu'il n'y en a point au bonheur de gouverner. Les bienfaiteurs tiennent absolument à leurs places, et applaudissent à toute place nouvelle. Le bien public est très payé, et cela fait un autre bien public.

La guerre met ces choses en plein relief. Car l'organisation militaire ne veut que notre bien ; mais, parce qu'elle confond son propre bien avec notre bien, et de bonne foi, elle nous prépare des maux sans mesure, qu'elle nomme remèdes. À faire les comptes de la sécurité, on frémit. Mais cela est pourtant inévitable si le militaire est juge de ce qu'il lui faut. Il lui faut tout. Le médecin, s'il avait pouvoir, serait tyran aussi. Et pourtant, il est beau de penser que la peste et le choléra sont vaincus par l'organisation. Il n'y a pas de bien qui n'aille à l'excès. L'instruction, certes, est bonne ; mais si tout le monde instruit, qui produira ?

Toute fonction rétribuée aveugle son homme. Aussi, nos ministres sont choisis pour modérer cette ivresse des fonctions ; ils devraient représenter les citoyens contre les administrations. En réalité ils se croient chefs et défenseurs des administrations. Le ministre de la Guerre fait la guerre et étend la guerre alors qu'il devrait limiter la fonction de guerre par la considération des autres, et, en somme, s'opposer à l'intempérance de nos bienfaiteurs. Ou bien, si nos ministres sont dans le fait des bureaucrates supérieurs, il faudrait élever des tribuns du peuple contre les ministres. Alors, les chefs du parti démocratique jureraient de n'être jamais ministres. Ils voteraient ou refuseraient l'impôt, toujours attentifs à la proportion des biens, toujours avares de notre argent. Cette sorte de démocratie rebelle s'organise comme elle peut ; et sous un concert d'injures bien payées. Elle n'est ni communiste, ni socialiste, ni monarchiste ; elle est radicale ; c'est dire qu'elle doit braver le mépris ; et c'est lui demander beaucoup.

13 Septembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XXXIX

L'âme guerrière

20 Septembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Certes le beau de la guerre ne doit point être effacé ni oublié. Les pamphlets où je ne vois que l'horrible sont comme des comptes qui prouvent trop. On cherche quelque chose encore. Car, pourquoi ? Si les hommes vigoureux, de qui finalement tout dépend, avaient peur de la guerre, il n'y aurait point de guerre. Selon mon opinion, aucun genre de peur n'assurera la paix. Nul homme n'aime la peur ; je dirais même que nul homme ne supporte la peur. Surtout la peur d'imagination, parce qu'elle est sans limites, déshonore à ses propres yeux celui qui l'éprouve. Ainsi, toutes ces perspectives effrayantes ne peuvent qu'exciter le courage, et même effacer tous les détails de politique devant ce conflit entre soi et soi. La pensée de guerre est étroite et dure ; elle se forme à la première touche de la grande peur ; elle ajourne les réflexions débilitantes ; tout est réduit à cette question : « Ne supporterai-je pas ce que d'autres hommes ont supporté ? » Vous trouverez, sans chercher beaucoup, des hommes jeunes qui aiment la guerre, qui le disent, et qui sont capables de le prouver. Ce type d'homme est beaucoup plus commun qu'on ne croit ; il est caché presque en tout homme. Il se montre peu, et seulement aux tragiques occasions. C'est pourquoi les guerres étonnent, par la violence, par la durée, je dirais par la facilité, même ceux qui les mènent.

Il faut remarquer là-dessus que l'homme n'est point un animal peureux : il est même le seul, autant qu'on sait, qui ait honte d'avoir peur. Demandez cela aux lions et aux tigres ; mais leur manière de fuir sans façon quand ils ne sont pas les plus forts répond assez. L'homme règne sur la planète par ceci qu'il sait se jurer de ne pas céder à la peur. N'importe quel dompteur de chevaux prouve assez cela. Maintenant, j'aperçois que beaucoup d'hommes refusent de parler de leur courage et même d'y penser. C'est souvent un effet de pudeur, et une marque de bonne éducation. Mais j'y vois aussi une sorte de ruse, qu'il suffirait d'éclairer un peu. Tout homme, prévoit ce que l'enthousiasme lui coûtera ; surtout quand un système tout monté et tout armé n'attend que le saut du courage pour mettre en marche le massacre, le deuil et la misère. En ce mouvement d'arrêt ou de recul, je crois que l'homme ne pense pas seulement à lui ; non, mais plutôt il se sent cause, pour sa part, dans une catastrophe sans mesure ; il la sent gronder en lui par une invincible résolution qui se forme ; et l'énormité du malheur le rappelle à la raison. Posez un million d'hommes sur ce coupant, entre guerre et paix. Cet équilibre instable trompe comme l'explosif, dont on ne se défie jamais assez. Un homme pacifique, neuf fois sur dix, garde sa pensée de guerre toute prête ; je la vois, je prévois cette terrible mutation. Qui ne l'a sentie en lui-même dans les temps tragiques ? Je crois qu'il faut tout mettre au clair.

Tout mettre au clair, et en arriver à ceci, c'est que l'esprit guerrier refuse l'esclavage. L'âme guerrière veut être respectée ; c'est la même qui fait les guerres et qui fait les révolutions. L'homme qui fait la guerre n'arrive pas à n'obéir qu'à ceux qu'il approuve et admire ; il n'y arrive pas ; mais il fait la guerre afin d'y arriver. Il ajourne la liberté, mais il ne l'oublie jamais. Or, il devrait regarder en face et jusqu'au détail le jeu du système très rusé dont il est la dupe à chaque fois. Il devrait se dire que lui sera tué et que les meilleurs seront tués. Il devrait comprendre que fortune et pouvoir n'iront jamais au héros. Que, par le rôle même qui est réservé aux plus énergiques, il n'y aura point de remède aux abus de pouvoir, ni aux erreurs les plus folles ; que tout sera gouverné selon la ruse administrative. Qu'enfin, les pouvoirs seront reformés par la guerre, non pas selon l'esprit de guerre, mais selon l'esprit d'intrigue, de convoitise et de flatterie. Qu'ainsi tout guerrier, outre qu'il n'est jamais assuré de la victoire, se prépare dans tous les cas une défaite pour lui-même et pour ceux qui lui ressemblent. Car ce n'est pas par hasard que toute guerre fortifie les tyrans d'argent et les tyrans d'opinion. Les soldats de la Grande Armée virent le sacre, les manteaux de cour, les cardinaux. Pour des hommes qui n'obéissaient qu'afin d'être libres, c'était un réveil assez amer. Qui aperçoit les mille liens de guerre à esclavage, il sera prudent, si je puis dire, à l'égard de son courage ; et il jouera serré.

20 Septembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XL

L'homme d'État et son honneur

27 Septembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

On voit très bien comment Caillaux a évité la guerre ; et l'on comprend le mot hardi de Briand, qui a retenti dans le monde entier. Un homme d'État, de son haut poste, peut arrêter la guerre qu'il sent venir dans les conversations diplomatiques, dans les rumeurs de la rue, dans la presse. Il suffit qu'il ne se laisse pas envahir lui-même par ce mélange de peur et de colère qui lui donne assaut. Au contraire, s'il fait le brave, s'il se pique, s'il hausse le ton, tout est perdu. Car ce n'est pas la foule des grandes villes, la seule qu'on entende, qui sera raisonnable. Et même ceux qui sont dans le cas de se battre rassemblent leur courage et sont tout prêts à faire le saut. La moindre trace de peur, même surmontée, rend l'homme terrible. Cet animal ne sait pas mâcher l'humiliation ; en quoi il diffère profondément des lions et des tigres, qui s'enfuient aussi bien qu'ils attaquent. On a dit que les animaux ne font pas la guerre ; on l'a dit comme pour faire honte à l'homme ; mais c'est, mal pensé. Les animaux n'ont point d'honneur, et c'est par là qu'ils sont animaux. L'homme sait mettre sa vie en jeu, et mépriser l'état d'esclave. En quoi l'opinion joue ; mais l'honneur ne regarde pas seulement à l'opinion ; il y a une morsure intime de l'homme qui se sent lâche, ou qui seulement craint de l'être. Toutes les guerres viennent de là ce sont des affaires d'honneur.

Maintenant représentez-vous le témoin. Il pèse l'insulte et la colère ; il voit les suites. Certes l'affaire le touche ; s'il se laisse aller, il déraisonnera de tout son cœur. Mais il ne doit point se laisser aller ; ce n'est pas son rôle. Son courage propre est de résister à des mouvements de courage trop faciles. Si l'autre témoin s'emporte, il ne s'agit point de le provoquer aussi, ni de greffer un duel sur un autre. Il s'agit de savoir si des paroles peut-être mal comprises valent que l'on risque une vie d'homme. Il s'agit d'adoucir et de retenir deux hommes exaspérés ; il s'agit de discuter à leur place, et sans leurs passions. Là-dessus il n'y a point deux opinions ; et j'ai remarqué que les hommes les plus vifs sur l'honneur et les plus évidemment braves sont aussi les plus sages témoins et les arbitres les plus raisonnables. Mais il faut y penser, et s'y préparer ; sans quoi la colère, que la pensée nourrit si bien, fera une guerre de plus. Car tout homme est naïf, et élève naturellement le ton dans la dispute. On peut donc, et même on doit, faire le serment à soi-même d'être un négociateur sans colère aucune. Après cela, et dès que l'on connaît les affaires, on peut affirmer que le saut mortel ne sera pas fait ; car rien n'est instable comme la colère ; elle semble implacable ; elle jure de l'être ; mais la physiologie est, à sa manière, une sagesse ; et il n'y a point de paroxysme qui dure. Il faut dormir tous les soirs et manger tous les jours. Une simple pluie arrête une émeute. L'homme d'État est donc bien fort, s'il veut.

Ce que je redoute, pour ces milliers de duellistes en si grand péril, c'est un témoin qui ne soit pas plus sage qu'eux. De bonne foi, j'en conviens ; comment ne croirais-je pas de bonne foi un homme qui a les yeux hors de la tête ? On lui dirait qu'il va se tuer de colère, il ne s'en soucierait guère ; il donnerait sa vie à la tribune. Mais ce n'est pas cela qu'on lui demande. On lui demande d'être un bon ami pour tous ces jeunes qui ont la main sur l'arme. On lui demande de se posséder au moins lui-même dans le moment où il va condamner à mort des milliers d'innocents. Je dirais même que, quand il sentirait une injure véritable, on lui demande de ne pas traiter comme une affaire personnelle l'immense et tragique affaire. S'il prend les choses ainsi, quoi de plus simple que de barrer les rues et d'émettre les vociférants ? Quoi de plus simple que de calmer les aboyeurs de la presse, non pas tous, du moins assurément quelques-uns ? Mais le naïf ne pense seulement pas à cela ; il se croit poussé et porté ; il fixe sur son propre visage ces opinions errantes ; il est lui-même l'homme de la rue ; il est lui-même l'aveugle force ; il s'enivre de cette puissance dont il est l'instrument. Un tel homme, c'est l'ennemi. Bon serviteur, peut-être, et honorable au second rang ; dangereux au premier.

27 Septembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLI

Le jeu de la force

4 Octobre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Après toute défaite il y a un Déroulède. Ce n'est pas difficile à comprendre ; et ce sursaut contre l'esclavage est honorable ; on devrait l'honorer. Il est seulement un peu étonnant de voir que ceux-là mêmes qui sont le plus capables chez nous de ce genre d'enthousiasme sont aussi ceux qui sont le moins disposés à le comprendre chez d'autres. Aveuglement incroyable ; bourdonnement de guêpes irritées. À chaque fois le vainqueur se croit magnanime et se croit trompé. À chaque fois le vaincu se croit humilié. L'un est fier de sa force, comme si le nombre, qui seul donne force, était un grand titre. L'autre rougit de n'avoir pas été le plus fort. Comme si ces choses n'étaient pas pesées à la balance d'or du grand Jupiter ! Le sort des armes, en dépit des ambitions, des espérances, du courage, finalement dépend d'un poids de chair humaine. Les héros n'y peuvent rien changer ; ils l'ont toujours su ; ils l'ont toujours dit. Il n'y a qu'un rhéteur de théâtre qui, le pied sur la terre conquise ou reconquise, ose dire à la force que la force ne reprendra jamais ce que la force a donné. Un Napoléon n'oserait point cette puéride parole : « Vainqueur une fois, vainqueur toujours ». Aucun combattant ne peut penser cela.

Clemenceau ne l'aurait pas dit. C'est qu'il voyait la dure loi des armes comme elle est. Certes il était bâti pour en abuser dans le moment, ce qui est gagner un peu de temps. Mais comment l'ivresse même de la force n'éclairerait-elle pas un avenir difficile, et les inévitables retours de la fortune ? Quel homme de force, et aux yeux de qui les idées ne sont agissantes que par les intérêts, quel homme de guerre pourrait croire que les alliances seront éternelles, et que la roue va cesser de tourner ? L'histoire n'enseigne que la chute des victorieux. Et la raison même la plus hébétée devrait comprendre que les positions de force changeront comme de grandes vagues, le creux venant après la crête, et toute rupture d'équilibre en annonçant une autre, compensatrice. Comme un joueur, par cela même qu'il a gagné, comprend qu'il peut perdre, de même le conquérant joue un jeu désespéré. Plus il frappe, mieux il forge ses ennemis. Napoléon s'est élevé haut et vite ; il est tombé de haut et vite.

Mais nous ne sommes pas Napoléon. Vaincus d'abord, attaqués ensuite, nous avons, comme malgré nous, repris position de vainqueurs ; on nous y a forcés. Accordons cela. Voyez-vous, pouvez-vous concevoir, que les lois de la force en soient changées ? Nos aveuglés le disent eux-mêmes, car ils disent tout : « Ne comptons que sur la force » ; alors qu'ils doivent dire aussi : « Comptons sur le droit ; le droit ne peut être vaincu ». Ainsi le droit nous donnera les alliances et les corps d'armée ? Raisonnement d'enfant. Ce que donne la force, la force l'ôtera. Nous sommes dans la position d'un joueur qui vient de gagner. La sagesse est de ne plus jouer.

Ne plus jouer ? Le pouvons-nous ? Le jeu de la force ne demande point permission. Il fallait descendre de cette instable position, et, comme le génie de Wilson l'avait senti, travailler à égaliser le gain et la perte, niveler de toute façon le terrain des forces, et, autant qu'il se pouvait, ne point laisser de vaincus. C'était soumettre au droit les règlements de la force ; au droit, c'est-à-dire à l'arbitre ; car nul n'est juge en sa propre cause. Cette idée a paru ; elle a noblement parlé ; elle s'est soutenue contre un mouvement enragé. Elle est populaire chez nous. Je crois qu'elle l'est partout. Mais elle ne trouve point passage. C'est que tout ce qui gouverne et administre, à l'exception d'un seul homme, est contre. Nous sommes victimes de joueurs passionnés qui ne veulent pas savoir où ils vont. Ils ne sont pas le nombre, mais ils ont pour eux l'importance et le bruit. C'est à peu près de même en Allemagne, et c'est miracle que ce ne soit pas pire. Il s'agit de savoir si Français et Allemands vont reconnaître enfin la position, la force réelle et les intentions de leurs véritables ennemis.

4 Octobre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLII

La vraie guerre

11 Octobre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

« Certes oui, me dit ce capitaine, je veux refaire *l'Armée Nouvelle* ; et je garderai peu de chose de ce que Jaurès a écrit ; cet homme raisonnable et bon ne pouvait juger d'assez près la guerre telle qu'on la fait, et qui est la chose la plus absurde du monde. La fin de la guerre, telle que nous l'entendons, c'est de punir sévèrement et même cruellement ceux qui violent le droit. Or, par notre système de guerre, nous punissons très mal. Un colonel du parti ennemi ordonne de bombarder un village ; en réponse nous en bombardons un autre ; et c'est tout ce qu'on peut faire d'après le système actuel, qui est tout à fait aveugle et sauvage. La punition réelle serait un obus individuel et infallible, qui, à chaque fois, frapperait à mort l'instigateur, non l'exécutant ».

« Voilà, lui dis-je, une autre machine à finir la guerre, et qui ferait merveille. Laissez-moi imaginer le détecteur sans fil qui isolerait l'ordre inhumain et en découvrirait la source ; et, en réponse un invisible châtiment qui suivrait la route inverse. À chaque coup, on gagnerait quelque chose contre la guerre, puisqu'on tuerait un de ceux qui réellement la font ».

« Et cette fiction, dit le capitaine, n'est pas si loin des faits. Il m'est arrivé de connaître le nid d'un état-major d'artillerie, et d'arriver à une sorte de paix

en visant là. Mais ce n'étaient que de misérables essais. Et la fiction que vous inventez n'est qu'une misérable fiction. Il faut changer entièrement les formations de combat, l'armement, et la théorie de l'assaut, d'après un principe de tactique que tous les militaires reconnaîtront, c'est qu'il ne faut jamais faire ce que l'ennemi veut, ni ce qu'il attend ».

« Laissez-moi, lui dis-je, deviner un peu. L'ennemi attend une belle bataille, et sur un point qu'il a choisi ; il faut donc refuser la bataille ».

« Mais, dit-il, l'ennemi cherche aussi des retranchements, pour les forcer. Il ne faut point se retrancher ; il faut s'égailler, comme faisaient les chouans ».

« Oui, ajoutai-je ; vous supprimez l'uniforme ; l'ennemi, après l'escarmouche, ne trouve jamais que de paisibles laboureurs. Mais il fusillera terriblement ; les francs-tireurs, même imaginaires, produisent un genre de peur qui est féroce ».

« Très bien, dit le capitaine. Et avant, que le nombre des otages fusillés approche du nombre de tués et de mutilés que coûte la moindre offensive, il se passera du temps, pendant lequel mes troupes invisibles et exercées placeront quelques bons coups de fusil, de pistolet ou de poignard ».

« Vous ne comptez point, lui dis-je, l'autre peur, celle qu'inspire le peloton d'exécution et la mort attendue sans l'emportement de la colère. Vos troupes fondront ».

« Il faudrait pourtant savoir, dit le capitaine, si la guerre, même de stricte et juste défense, ne peut être faite qu'en troupeau et sous la menace du chef. La guerre est ainsi parce qu'on la prépare ainsi ; si on la préparait autre, elle serait autre ».

« Je vous entends, interrompis-je, et je vous arrête. La seule idée d'une telle guerre, où évidemment il n'y aurait plus d'ordre de police, ni de sûreté pour personne, est tellement effrayante, que la seule préparation serait un crime d'État. Les personnes, les biens, la civilisation, l'obéissance, le respect, la pitié, tout serait donc jeté au jeu de la guerre ; on verrait des troupeaux d'enfants affamés et sauvages, comme on a vu en Russie. Mon cher, dans Lille occupée, le recteur français de l'Université eut son chauffeur à lui ; et les enfants préparèrent le certificat d'études. Il vaut mieux laisser faire nos très paisibles généraux et nos très sages juristes, qui, premièrement, sauvent l'ordre ».

« J'ai vu, dit le capitaine, ce que coûte l'ordre ; je pense que c'est trop cher, et je cherche autre chose ; et je convie les juristes aussi à chercher autre chose, d'autres règles, un autre ordre, enfin à organiser la guerre des Scythes ».

11 Octobre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLIII

L'esprit de parti

5 Novembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

N'a pas peur qui veut. Si on pouvait avoir peur à volonté, ou autrement dit par raison, ce ne serait plus peur. La peur est absurde ; elle monte du ventre et de l'estomac ; elle exprime l'inquiétude bien naturelle d'un homme qui ne se sent plus maître de ses mouvements. Je comprends qu'on ait peur en auto ou en avion, dans le moment où l'on s'aperçoit que les effets ne répondent plus à ce qu'on voulait. Mais encore faut-il ramener la peur aux limites de notre propre corps, où elle est toute. Tant que c'est seulement la machine de fer ou de bois qui est dérégulée, on cherche, on essaie, on n'a pas peur. Mais quand on sent que la main est folle, ou le pied, voilà la peur ; et c'est surtout l'annonce de ces choses qui est peur ; par exemple le tremblement, ou les ondes chaudes et froides qui indiquent une chasse du sang ; ou encore la révolution d'entrailles, signe que le sang se réfugie là ; ces mouvements de nos liquides sont des indicateurs d'un mouvement de panique dans les muscles ; et il n'est rien de pire que si nous sentons que cette émeute en nous s'accroît par la seule connaissance que nous en avons. Le remède, comme je disais, se trouve dans une action que l'on sait faire. Autrement je conseille à l'oisif par force de faire l'oisif, c'est-à-dire de prendre la position la plus molle et la plus couchée, comme s'il se disposait au sommeil ; c'est suivre le conseil du fauteuil anglais.

Ne comptez pas sur la peur. Vous n'en ferez pas une vertu. Un cheval qui rue fait peur quelquefois, quoique l'on soit à distance ; mais un cheval qui ne bouge pas, on passe derrière, où pourtant il y a péril de mort. Et celui qui connaît le danger, et qui voit l'imprudent, peut bien bondir dans sa propre peau, ne sachant que faire, et ainsi éprouver la peur, et la communiquer à l'imprudent. La peur nous est donnée plus vite par le visage humain que par le danger même. Les foules ont de terribles peurs ; il s'y trouve beaucoup d'hommes courageux, mais qui sont hors de leur métier. On m'a conté qu'un aviateur assez téméraire n'aimait pas trop l'état de passager ; c'est qu'il voulait conduire et ne pouvait. « Plus haut, criait-il bien inutilement, par Dieu volez plus haut ». La marchandise vulgaire est plus sage ; elle fait son plan de Bourse, ou calcule un prix de revient ; ou bien elle somnole, par le conseil du fauteuil.

Nul n'a peur de la guerre. Les déclamations viennent plutôt d'une colère contre un parti. Il se peut bien que les passions politiques fassent toute la guerre. Ceux qui aiment la guerre, je vois bien ce que c'est ; ils aiment leur pouvoir, et l'égalité les fait grincer. Je n'oublie pas l'autre espèce des guerriers, ceux qui subissent l'inégalité, sans en être bien fiers. Un homme libre est à ceux-là comme un reproche. Ils voudraient que tous leurs frères soient lécheurs de bottes. Hélas ! nous le fûmes. Ces grandes colères contre l'étranger ne sont point naturelles ; regardez mieux ; c'est colère contre ceux qui contredisent, contre ceux qui ne veulent point servir ; colère de maître ou colère d'esclave ; la seconde plus honorable, et donc plus dangereuse. Le fait est que la guerre, dès qu'elle se donne des raisons, relève à la fois le maître et l'esclave. La peur ne joue nullement dans ces redoutables mouvements ; c'est l'orgueil qui joue. Dès qu'il y a deux partis, l'un d'eux est pour la guerre ; et il s'en vante ; l'autre est pour la paix, et ne s'en vante pas assez ; surtout l'ambitieux, dans ce second parti, est fort gêné de son personnage ; il voudrait aussi une épée, seulement une toute petite épée.

5 Novembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLIV

La manie de la persécution

15 Décembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Les maniaques sont éloquents ; c'est miracle s'ils ne mènent pas le monde ; mais peut-être le mènent-ils ; peut-être cette folie commune que tous désavouent tient-elle à quelques douzaines d'hommes qui ont le foie bouché, qui croient leur foie, et qui ne croient rien d'autre. Je suivais ces réflexions pendant que le maniaque m'assourdissait de ses raisonnements, tout en jetant le mépris, la fureur et l'épouvante tour à tour par les plis de sa face tourmentée. Un enfant qui crie occupe toutes les pensées. Ô sympathie, ô pitié, vous enfermez tous les maux peut-être ! Cependant la voix poursuivait son entreprise, et non sans ruse, comme on le remarque en tous les maniaques.

« Vous parlez de paix, disait la voix. Et qui donc aime la paix mieux que moi ? J'ai trop souffert de soupçonner ; j'ai trop mâché la défiance. Oh, poser les armes ; faire crédit à son semblable ; lui tendre la main dans le moment qu'il tend le poing ; risquer un peu ; risquer beaucoup ; ce qui est contesté, l'abandonner ; et, si l'autre n'est pas assez sage, être sage pour deux ; qu'ai-je fait d'autre toute ma vie ? Et, tant de fois trompé, je veux croire encore ! Mais enfin il y a des hommes qui font voir une telle suite dans la perfidie, dans la

violence, dans la cupidité, dans la férocité qu'il faut bien que je garde la main sur l'arme ».

Je voyais bien que cet homme malheureux cherchait son revolver dans sa poche. Situation difficile ; j'avais épuisé tous mes discours calmants, et bien en vain ; ce genre d'homme n'écoute que lui-même. Par bonheur l'avenue était presque déserte.

« Cet homme, là-bas, disait la voix, vous croyez que c'est un promeneur tranquille. Les malheurs rendent clairvoyant. Je flaire le danger. J'interprète les gestes ; je lis dans les pensées. Vous dites bien : heureux les imprudents ; ils vont au malheur, mais ils n'en souffrent pas d'avance. Seulement qu'y puis-je ? Ce que je pense, je ne puis pas ne pas le penser. Je ne puis pas ne pas le dire. Qui voit le danger de loin, il se range et avertit les autres : et les autres ne lui en savent pas de gré. L'insouciance est une sorte de bien, je l'avoue ; mais l'insouciance ne m'a pas été donnée ».

Ah, certes non, pensais-je ; et le grand Jupiter qui verse les biens et les maux avec sa grande cuiller de bois, a très mal arrosé cette plante humaine ; car il faut quelque tempérance aussi dans la recherche du vrai ; et Descartes l'a bien dit, que ce grand amour que nous avons pour la vérité fait souvent que nous la manquons. J'accusais les dieux, c'est la dernière ressource ; mais Jupiter répondait, comme il fait dans Homère : « C'est grand'pitié d'entendre les hommes, et comme ils maudissent le destin, quand ils font provision de malheur, bien au delà du destin, et par leurs propres fautes ». Cependant la voix avait baissé d'un ton.

« Cet homme-là, disait-elle, je le devine. Il tourne le dos ; parbleu c'est assez clair. S'il était poli, flatteur, plein de promesses, ce serait plus clair encore. Il faut être un enfant pour ignorer que toujours les méchants font voir de belles apparences. Que de fois j'ai percé du regard le masque hypocrite ! Que de fois j'ai déjoué les complots par une défense prompte, et même par une attaque brusquée. Cet homme s'en va, il a compris ; il sait que je ne suis pas dupe. Et sachez bien, me dit-il tout amicalement, que je ne suis pas un obstiné ; je connais les méthodes, j'attends les faits. Eh bien, les faits jusqu'ici ont toujours vérifié mes suppositions ; toutes les fois que j'ai démasqué un perfide ami, ou bien un indifférent que je savais payé pour me nuire, ils ont bientôt montré leur vrai visage. J'ai connu leurs sentiments. Savez-vous, ajouta-t-il en confidence, que j'ai été enfermé trois fois ? »

Il y a une sorte de logique dans ces folles pensées, on en serait troublé ; on laisserait aller ses pensées par ce mauvais chemin. Par bonheur, le visage et les gestes instruisent mieux que les paroles. Et c'est premièrement une sorte de pudeur qui me ramène à la tempérance.

15 Décembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLV

L'EFFERVESCENCE

17 Décembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

L'homme-tambour vient à moi en roulant de gros yeux. Celui que j'appelle l'homme-tambour est un brave plein de feu et nourri d'histoire. Il n'est pas heureux tant qu'il n'a pas trouvé ; d'après population, exportation, industrie, mouvement des richesses, que telle guerre, qui a eu lieu, était aussi inévitable que la chute d'une pierre que la pluie et le vent détachent de la falaise. L'homme-tambour craint de me comprendre ; il attaque avec toutes ses forces : « Vous ne parlez pas sérieusement ; ou alors vous ignorez tout de l'histoire, et c'est incroyable. Comment, la cause des guerres ce serait l'effervescence, si naturelle, et que d'ailleurs vous décrivez très bien ? Mais l'effervescence n'est pas sans cause. Elle se produit quand la menace de guerre se montre. Et la menace de guerre résulte d'un voisin bien armé, qui regorge d'hommes, qui étouffe quelquefois par ses richesses mêmes, et qui veut, ou rompre une barrière de douanes, ou conquérir un terrain minier, ou simplement arrondir sa frontière selon ce qu'il considère comme la géographie naturelle. Quand les invasions roulèrent sur le monde romain, ce n'était qu'un fait de population ; des masses d'hommes, mourant de faim, en des régions non aménagées, descendaient vers le soleil, et vers les champs de la fertile

Italie, cultivée depuis des siècles. Alors, je reconnais que la question d'honneur se posait pour ceux qui jouissaient de la paix romaine ; il s'agissait pour eux d'être libres ou esclaves ; et les nobles natures n'hésitaient pas un seul moment. Mais ils n'avaient pas posé la question ; elle était posée par la force des choses. Et quand elle se pose de même aujourd'hui, vous semblez croire que si l'on apaisait l'effervescence, on écarterait la guerre par cela seul. C'est insensé ».

Je ne réponds jamais à l'homme-tambour, parce qu'il ne m'écoute pas ; il s'écoute lui-même. Seulement, quand je l'ai quitté, je passe en moi-même la revue de mes pensées. Je considère d'abord ces barbares qui ne connaissent d'autres manières d'acquérir que de prendre. Et je remarque que les guerres de notre temps sont entre des hommes qui ont pour maxime constante de s'enrichir seulement par le travail et l'échange ; je parle ici du grand nombre, dont tout dépendrait, si un petit nombre de pillards fort habiles ne savaient créer la terrible effervescence.

Et je me dis ceci : parmi ceux qui font la guerre à corps perdu, y en a-t-il un sur mille qui pense qu'il en reviendra plus riche ? Ce qu'il risque, il le sait ; une croix de bois, une jambe de moins, les yeux perdus, les poumons rongés. Trop heureux s'il retrouve son métier. Et il sait très bien qu'il devra payer de son travail pour rebâtir ce qu'il détruit furieusement. Les chefs d'État raisonnent peut-être autrement, se disant que, les ruines une fois restaurées, le vainqueur aura plus de territoires, plus d'usines, plus de soldats qu'auparavant. Toutefois ils ne peuvent pas ignorer qu'ils risquent tout sur des chances incertaines. Ils ont aussi le spectacle de petites nations qui vivent selon la paix, et où les hommes ne sont ni moins riches ni plus malheureux qu'ailleurs. C'est pourquoi je les vois, ces hommes d'État, assez prudents dans les négociations, et persuadés que tout peut se résoudre par une transaction avantageuse aux deux parties. C'est le principe des avoués qu'ils ne disent point, mais qu'ils savent :

« Un arrangement médiocre vaut toujours mieux qu'un procès ». Mille affaires d'État à État sont réglées ainsi ; on travaille à les régler toutes ainsi.

Mais l'effervescence naît, d'un côté ou de l'autre, et bientôt des deux côtés ; par les ambitieux, par les ennuyés, par ceux qui n'ont pas réussi et qui souhaitent quelque grand changement ; par les marchands et fabricants d'armes, qui ne peuvent pousser aux armements s'ils ne font croire qu'une guerre est proche et inévitable ; et enfin par des gouvernants qui entendent cette rumeur, qui s'y laissent prendre, qui se croient débordés, et qui d'ailleurs sont bientôt injuriés. Alors ils imaginent des catastrophes et s'en voient responsables. Ils perdent le sommeil ; ils n'ont plus ce regard tranquille de l'avoué ou de l'avocat, qui ne se laissent point prendre aux passions du plaideur. Au contraire, ils croient qu'il est de leur honneur de déraisonner ; ainsi conduits par l'opinion d'un petit nombre d'hommes fort bruyants, ils contribuent à leur tour à répandre cette opinion, et quelquefois ils l'imposent. Comment ces écrits, ces discours, ces armements excitent les esprits de l'autre côté de la frontière, et fournissent des arguments aux déclamateurs, soit sincères, soit

payés, c'est ce que chacun peut voir. Et je dis que c'est ce genre de délire et de fièvre qui est la cause des guerres, et qui transforme les questions d'argent en questions d'honneur. Examine bien, citoyen, et méfie-toi de l'enthousiasme.

17 Décembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLVI

La vertu de courage

20 Décembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Parce que la peur est la plus commune et la plus humiliante de toutes les passions, le courage est, de toutes les vertus, la plus estimée. L'enfant, qui a presque continuellement peur, et encore plus qu'il ne dit, admire dans ses rêveries les hommes qui osent ; il ne se fie qu'à eux ; il se tient tant qu'il peut dans leur ombre ; il les imite ; il s'habille comme eux, parle comme eux, attendant et espérant l'âge viril où il pourra penser comme, eux. Cet âge venant, le jeune homme découvre que les actions réputées dangereuses sont beaucoup moins difficiles à entreprendre que celles qui l'effrayaient quand il était enfant, comme de rester dans le noir et le silence, ou se trouver seul dans un petit bois où rien ne se montre. Un petit paysan est plein de résolution contre une vache, qui est bien plus forte que lui ; mais il craint le couvert, les ombres, les bruits nocturnes ; à bien regarder, il craint sa propre peur. Il fait sur lui-même la plus étonnante expérience, c'est qu'un danger bien clair par raison est peu de chose à côté d'une grande peur sans aucune raison. La physiologie explique très bien pourquoi la peur sans raison s'accroît d'elle-même jusqu'à une sorte de folie ; car il ne s'offre rien, alors, qui puisse occuper les muscles et les discipliner. Quand après cela l'enfant d'hier se trouve formé par

ses aînés à entreprendre une action risquée, il la trouve facile ; et, dans le fait, elle est toujours facile au commencement. Sans compter que l'agitation diffuse, de la première peur se retrouve en enthousiasme quand l'action délivre le cœur. C'est ainsi que l'homme a navigué et a conquis ; c'est ainsi maintenant qu'il vole au-dessus des océans.

Une autre peur, mêlée d'amour et de respect, est celle qu'il a des sorciers et des sorcières, qui sont les gens d'âge, et qui exercent un pouvoir inexplicable, simplement par leurs yeux froids, leurs traits durs, et l'indifférence qu'ils font voir devant les ombres, les souffles et tous les dangers impalpables. Tout secours vient d'eux ; mais ils comprennent si étrangement ce qu'on leur dit, et leurs raisons d'affirmer, de nier, de louer, de blâmer sont si cachées, qu'ils répandent devant eux une autre sorte de terreur qui est la timidité. Un jeune homme a bien plus de peur devant le juge du baccalauréat que sur une machine roulante qui fait du cent à l'heure. Et pourtant qu'est-ce qu'un examen manqué à côté de jambes rompues et de poitrine défoncée ? Seulement la peur a ses comptes qui lui sont propres ; elle évalue toujours le risque d'après l'émotion. L'enfant rêve d'un temps à venir, où il saura rompre l'enchantement des sorciers et des sorcières. Or, ce temps vient souvent plus vite qu'on ne l'espérait. Le jeune homme qui revient de la guerre est sorcier et magicien à son tour ; et les sorciers et les sorcières d'âge, par des raisons faciles à comprendre, sont devant lui comme de petits enfants. Le vieux est tout obéissant, et c'est le fils maintenant qui raconte.

L'ivresse d'oser et d'avoir osé étant telle, et la gloire étant de toutes les choses du monde la plus belle, il faut compter sur une morale déformée comme sont déformés nos visages dans des miroirs courbes. Le courage l'emporte de loin sur les autres vertus, et même il les efface. Que voulez-vous que fassent les destructions, les pillages et les morts aux yeux d'un homme qui risque sa vie ? Que sera la tempérance, si souvent alliée de la peur ? Que comptera la justice, pour celui qui s'est donné tout ? Toutes les dettes sont payées en un moment. Et quant à la sagesse, dont un petit éclair seulement sauverait tant de vies, qui donc estimerait cette parure de vieillard, ce calcul des faibles, ce jugement des cœurs froids ? Personne, et non pas même le vieillard, rajeuni par l'admiration, se souvenant peut-être d'anciens exploits, ou bien contemplant en son petit-fils celui qu'il aurait voulu être, et qu'il n'a pas pu être, lui qui parcourut tous les grades, à la caisse des Dépôts et Consignations. Scènes touchantes et nobles vertus, d'où résultent les plus grands maux. Je n'ai pas encore trouvé d'homme sur qui ces puissants sentiments n'aient pas de prise. Et qui donc ne laisse passer avec amour les sottises que débite un homme brave et qui a payé de sa personne ? À quoi je ne vois de remèdes que dans la connaissance des causes qui, par la sagesse de quelques vieillards, discernera que le bonheur d'admirer est une gourmandise que l'on paie souvent trop cher. Tous les héros morts, et tous les faibles saufs, voilà du beau travail en vérité !

20 Décembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLVII

La guerre des gaz

27 Décembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

La seule rumeur d'un brouillard empoisonné qui tue bêtes et gens a de quoi effrayer. On peut rêver là-dessus et imaginer par quelles causes notre espèce pourrait disparaître. Il n'en manque pas ; les possibles ne manquent jamais. Mais les possibles ne tuent point ; il faut voir le fait. Un fait effrayant est toujours mal vu et mal raconté. Je me souviens qu'à la guerre, un canonnier de batterie fut tué, à ce qu'on racontait, d'une balle au milieu du front. Le fait n'était pas impossible ; Il était pourtant peu vraisemblable, si l'on considérait la distance entre cette batterie et les plus proches fusils. On alla donc chercher confirmation ; mais les envoyés rapportèrent un récit bien plus effrayant ; c'était une mouche qui avait piqué le canonnier au milieu du front, et l'avait tué raide. À force de douter et de chercher, nous arrivâmes à nettoyer le récit de ce que l'imagination y avait ajouté. Le canonnier, piqué au front par une mouche, dans la pleine chaleur, par l'effet de la douleur, du saisissement, de la fatigue, avait soudain perdu le sentiment ; on l'avait ranimé, et l'affaire était sans conséquence.

Au sujet de ce brouillard empoisonné, je m'appliquai à rabattre le plus possible des récits que je lisais ; je supposai quelque mauvaise grippe, prenant force par l'effet d'un froid subit, dont le brouillard n'était qu'effet et signe. Et,

contre l'assaut des possibles, je menai une guerre de raisons ; c'est tout ce que l'on peut faire tant que l'on n'est pas à portée de constater, ce qui termine tout par ce petit mot que Montaigne aimait à dire : « Il n'en est rien ». Donc, raisonnant dans le vide des possibles, je me disais que la chimie souterraine, qui se manifeste par le charbon, par le grisou, par le pétrole, par les volcans, pourrait bien produire d'aventure quelques nappes d'un terrible gaz, les matières ne manquent pas, et le feu est sous la grande cornue. Cette concession faite à l'adversaire supposé, homme triste dans le genre de nos prophètes de malheur, je remarquai que les effets de la chimie souterraine, si souvent terribles, n'avaient pas fait voir une grande variété, dans une longue suite de temps ; que c'étaient toujours vapeurs de soufre ou gaz des marais, produits déjà assez redoutables ; et que le brassage des éléments s'étant fait de mille manières, il n'y avait guère de chances pour que la grosse cornue que nous appelons terre se mit à fabriquer du phosgène et autres saletés. Au reste, si cela arrivait, j'imaginai tous les chimistes du monde inventant et fabriquant aussitôt quelque gaz ou liquide capable de neutraliser les nouvelles émanations. Ce serait une belle guerre.

Et ces pensées en l'air me ramenaient à des pensées réelles, et beaucoup plus amères. Car il est vrai que l'on fabrique, et que l'on essaie sur des bêtes, des gaz bien plus terribles que ceux que la chimie terrestre a jamais fabriqués. Il est vrai que l'on prépare des réservoirs pour contenir ces gaz, des pompes pour les lancer, des bombes qui les produiront dans l'explosion même. Et ceux qui accusent ici le voisin, avouent aussitôt que nous faisons de même, et veulent nous rassurer par l'idée que nous serons en mesure, le cas échéant, d'empoisonner les empoisonneurs. Tous sont d'avis que les plus grands maux et les plus grands dangers viennent de l'homme, et qu'il n'y a point de proportion entre les intérêts que l'on débat dans les chancelleries et l'immense risque que nous accumulons sur notre tête. Mais cette sagesse ne change rien. Deux ou trois hommes mis à part, qui savent ce qu'ils disent, notre avenir est réglé par des bavards aigris qui n'ont jamais su ce que c'est que balle, obus, ypérite, et qui savent moins que jamais ce que c'est que phosgène, ou bombe incendiaire à l'air liquide et au charbon. Ils jouent ce jeu comme ils pousseraient des pions. Ils menacent, ils craignent, ils s'irritent et ils irritent, bornés aux mots, oubliant les choses. Quand on pense que cette vanité, dans le plein sens du mot, gouverne des peuples d'hommes qui passent leurs journées à vaincre les choses, et à assurer notre difficile existence, cela fait pitié.

27 Décembre 1930.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLVIII

Savoir ce qu'on dit

3 Février 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Cet homme que Spinoza entendit, et qui disait que sa cour s'était envolée dans la poule de son voisin, ne pensait certes pas ce qu'il disait ; c'était par un mauvais pli de coutume ou de fatigue qu'il produisait cette suite étrange de mots. Quand les choses dites sont absurdes à ce point-là, on se réveille en s'entendant soi-même. Mais il y a des propositions absurdes qui sonnent un peu mieux. Un élève que j'eus autrefois, peu attentif et d'ailleurs fort poli, disait : « Si un ouvrier emploie un certain temps à creuser un fossé de telles dimensions, deux ouvriers y emploieront deux fois plus de temps ». Ce deux, qui répond à deux comme un écho, imite assez bien un bon raisonnement ; mais il fallait penser aux choses ; et ce garçon poli ne songeait qu'à répondre convenablement.

Je lis qu'un général en chef était toujours impatient de se battre. La phrase sonne bien ; mais à quoi pense celui qui la dit ? Pense-t-il à quelque chose ? A-t-il jamais pensé à quelque chose ? Ou bien est-ce une mécanique bien costumée, qui dit ce qu'on dit ? Je vois des costumes qui parlent, et l'habit vert répond à l'habit bleu. Des cours s'envolent dans des poules. Je voudrais bien comprendre seulement une petite chose en tous ces discours.

« Vous ne pouvez comprendre, me dit l'homme-tambour ; et je dirais même que vous n'êtes pas digne de comprendre. Il fallait participer à ce chaud enthousiasme ; mais la colère du soldat mécontent vous emporte. Il faut que la guerre soit absurde et laide ; et certes on peut prouver n'importe quoi mais le cœur s'en moque ; il a ses raisons ».

Ce discours passe à côté. J'ai su obéir ; je saurais encore obéir. Je ressemble en cela à mes frères les hommes, qui courent à l'incendie avec des seaux, et qui ne se demandent point alors quel est l'imprudent qui a mis le feu à la maison. Je m'accommode de cette pensée raccourcie. Mais la maison ne brûle pas toujours, et il y a un temps aussi pour penser. Et je ne puis croire qu'il soit mauvais de savoir quelquefois ce qu'on dit, comme aussi de savoir ce qu'on admire. J'aime admirer ; en cela aussi je suis comme tous. J'ai vu de ces hommes sans ambition et sans aucune espérance, quelquefois amers et révoltés, mais qui dans l'action pressante prenaient parti contre leur propre peur. Et certes ils voyaient les choses à cru, les morts, les blessés, et tout ; ils avaient souvent l'expérience même de la blessure, qui est quelque chose ; on dit, et non sans raison, que l'expérience n'empêche pas de craindre. Mais enfin, devant le roi des épouvantements, ils trouvaient au fond d'eux-mêmes une force en réserve, intrépide et invisible. Tel me paraît le pur honneur. Et le langage, qui ne se trompe guère, les nommait bien comme il fallait. C'étaient des hommes.

Je ne veux point d'idoles. Je ferai le compte du général, sans rien oublier ; il aura le degré d'admiration qui lui convient. Il n'aura pas plus. Pourquoi aurait-il plus ? Au nom de qui ou de quoi les cours s'envoleraient-elles dans les poules ? Or il me semble que le général ressemble assez à ces banquiers ou à ces industriels qui risquent leur fortune sur une manœuvre hardie, bien méditée certes, mais où tout ne peut être prévu. Ce sont de beaux joueurs. Ils voient la ruine, la misère, un dur travail. Ils se disent : « E h bien, quand j'en viendrais là, je serai moi toujours ». Très bien ; j'approuve. Mais les héros de la guerre devaient faire un pas de plus, un petit pas encore : « Je n'y serai plus, mais il vaut mieux se perdre soi que de sauver une ombre peureuse ». Personne ne me persuadera que je doive effacer cette différence. Et certes ma comparaison du général avec l'audacieux banquier n'est pas parfaite de tous points ; rien n'est parfait dans les pensées ; aussi je ne cesse point de les ajuster à l'objet. Assurément il est difficile de mouvoir cent mille hommes vers le péril, et d'en jeter ainsi dix mille à une mort certaine. Dix mille ? Je ne sais ; mais quand ce serait un seul ! Il faut vaincre alors cette tyrannique pitié, du même genre que la peur ; mais ennemi peut-être moins difficile à vaincre. Toujours est-il que l'admiration, ici, ne va pas de soi ; c'est plutôt un pardon que je cherche. Voilà mes comptes. Vous demandez pourquoi ces comptes ? Il n'y a pas de pourquoi. Il faut savoir ce qu'on dit.

3 Février 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XLIX

Le penseur à l'Académie

7 Mars 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Des chefs temporels, on en trouve autant qu'il en faut. Mais il n'y a pas beaucoup de chefs spirituels. Ce grand poète, académicien par hasard, est un chef spirituel, par le savoir, par l'inspiration, par la sévérité sur soi, par cette sorte d'Olympe où il se retire. Ainsi l'on attendait quelque vue transperçante, sur cette guerre si bien cachée et cuirassée, sur cette guerre qui brave la pensée. Or, rien ne s'est montré, rien qu'une horreur qui est commune à tous, et qui seulement accable.

« Bah ! me dit l'autre, qui est un fantassin , lettré, que pouvait-il dire de plus ? Et la place d'un vrai poète est-elle à l'Académie ? L'Académie n'est-elle pas une association pour le semblant et pour le faire croire ? Si l'esprit entre là, c'est comme s'il mourait. Et nous en voyons la preuve une fois de plus ».

Je ne sais. Il me semble que l'esprit doit savoir vivre partout. Si l'on attend que le monde des hommes soit déblayé de semblant et de faire croire, on attendra toujours. À décrire simplement la chose comme elle est, on gagnera ; mais il faudrait prendre les sots comme des sages seulement endormis ; mépriser ne conduit à rien.

« Comment, dit l'autre, iriez-vous dire, en pleine Académie, qu'un général est un homme qui ne se bat point ? Iriez-vous dire que le combattant est pris

entre deux feux, dont l'un ne manque jamais son homme ? C'est impossible, et il faut commencer par ne pas entrer à l'Académie ».

Oui, et prêcher seulement les convertis. La position d'un académicien est difficile ; en cela elle est bonne, et c'est la nécessité qui aiguise la pointe. Vous avez exprimé des pensées d'énergumène. Cela plaît aux uns et déplaît aux autres ; et rien n'est changé. Oui, vous voudriez savoir ce que j'aurais dit en ce lieu et devant cet auditoire. Supposition fantastique ; et sachez que rien ne remplace la difficulté réelle ; c'est elle qui rend ingénieux. Je veux bien esquisser pourtant une sorte de discours à l'Académie. Ne vais-je pas tout naturellement comparer l'ancien chef de guerre, celui qui s'élance le premier, au chef de ce temps-ci, tel que l'ont fait d'invincibles conditions, le nombre, l'armement, l'étendue des combats ? Et n'est-il pas évident premièrement que notre chef ne porte pas d'armes, et qu'il n'en a pas besoin ? N'est-il pas évident que l'énergie qui lui est propre s'exerce non pas contre la menace qui vise sa propre vie, mais contre une volonté aussi abstraite que la sienne, et qui agit, elle aussi, par plans, ordres, sanctions ? Dire que le chef ne peut pas et même ne doit pas connaître, par expérience directe, les obstacles, les périls et les souffrances, c'est dire ce que tout le monde sait. Expliquer que cette volonté séparée, et qui commande sans faire, élève, tout compte fait, le courage humain jusqu'à un degré de résistance et de patience qu'Alexandre et César ne pouvaient concevoir, c'est expliquer un peu la durée de nos guerres, et le prix qu'elles coûtent. Les bandes de Wallenstein n'auraient pas joué longtemps ce jeu. Ces pensées, que l'on découvre sans peine, doivent changer un peu l'éloge que l'on fait d'un maréchal. Le maréchal lui-même n'y peut rien. Il sait ces choses aussi bien que moi.

Vous attendez l'autre idée, plus périlleuse encore, car il s'agit maintenant du combattant. Et il ne s'agit pas de dire qu'il cède à la peur, toujours cherchant un passage pour la révolte ; car ce n'est pas si simple. Je vois seulement ceci, que les efforts que l'on exige de lui dépassent un peu ce qu'oserait l'héroïsme d'un Bayard, et qu'il faut une contrainte vigilante qui presse et foule encore le courage, et en tire un peu plus qu'il ne donnerait. D'où il résulte une résignation et un esprit de sacrifice à peine concevables, mais toujours joints à une colère difficilement contenue, dont le chef doit s'arranger, et qu'il peut même vouloir ignorer, laissant à d'autres de rencontrer le noir regard de l'exécutant, et d'y trouver pour eux-mêmes une raison encore plus pressante de se faire tuer. J'esquisse seulement ; je néglige des nuances ; si je parlais à des académiciens, je serais plus exact à mesurer ces mouvements rebondissants qui, finalement, dans un système bien fait, lanceront contre l'ennemi les projectiles et les hommes. On se fait difficilement l'idée de ce que pourrait l'esprit captif, au milieu même de ses ennemis, si seulement il ne s'abandonnait point. Il faudrait être soi-même lié au poteau, et chanter cet autre chant de guerre.

« Ce serait beau », dit le fantassin.

7 Mars 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

L

La guerre, ressource du tyran

28 Mars 1931.

[Retour à la table des matières](#)

On parle de la guerre, et ce n'est pas pour en dire du bien. Soit. Mais je n'aime pas qu'on vise à côté. Un film de guerre n'est rien du tout, attendu que chacun sait bien que c'est une fiction, que c'est fabriqué, que ce n'est pas vrai. On s'attendrit là-dessus juste autant que sur les malheurs de Britannicus. Quand on y retournait réellement, quand on prenait le train des permissionnaires à la gare de l'Est, on était ému d'autre façon. Peur, désespoir, colère ; mais cela n'empêchait rien. Ne comptez pas que des images en mouvement sur un écran puissent beaucoup. On ne savait par où prendre la chose terrible, quand elle était. Mais que faire contre ce qui n'est point ?

Les horreurs de la guerre chimique sont du domaine de l'imagination. Quand on y pense, quand on s'applique à y penser, on arrive tout au plus à une peur de pensée ; ce n'est pas beaucoup. L'horreur réelle ne s'invente pas ; il faudrait avoir déjà le gaz dans le nez. D'autant que l'on s'accoutume bientôt à un danger simplement possible. Nulle femme n'a peur quand elle lave ses gants à l'essence, ou quand elle fabrique de l'encaustique. Qui donc imagine alors la chair brûlée, les longues nuits de souffrance, le supplice des pansements ? Est-il un homme, au volant d'une auto, qui se voie et se sente brisé et

saignant ? Et vous voulez que cette faible imagination fasse encore la différence entre le gaz moutarde et le phosgène ! Y a-t-il tant de différence réelle entre un petit éclat d'acier dans le rein et un poumon brûlé ? Certains gaz vous brûlent les yeux ; mais plus d'un homme a perdu la vue, seulement par de petits cailloux lancés par une tape de mélinite. Et la mélinite est une pâte jaune parfaitement maniable. N'a pas peur qui veut. Un récit n'est toujours qu'un récit. Autrement il suffirait d'un accident de chemin de fer bien raconté pour vous détourner de partir en voyage.

Un camarade, qui n'est guère sensible à la peur, me disait encore mieux : « C'est détourner ; c'est effacer la guerre même ; c'est mettre à la place de la guerre un genre de malheur qui nous menace tous. Souffrir, mourir, c'est le lot commun. Belle affaire, si vous les rendez tous peureux ; ce ne sont point les peureux qui empêcheront la guerre ; les peureux laissent faire. Heureusement l'homme n'est pas peureux. C'est mon seul espoir. Que les hommes regardent la guerre en face ; qu'ils y voient un autre genre de blessure. Quoi ? Le mépris ; l'esclavage ; l'homme pris comme outil. Dirait-on pas, à entendre nos déclamations, que la guerre serait bonne sans les gaz et les avions ? Allons-nous dire que la guerre à coups de bâton serait supportable ? »

À la bonne heure ! Et nous voilà au centre. La guerre est l'extrême d'un mal politique contre lequel le citoyen ne cesse de lutter ; d'un mal qui ne cesse de renaître, qui nous menace à toutes les heures de la journée. Ce mal, c'est le pouvoir absolu, le pouvoir arrogant, le pouvoir enivré de lui-même. Il est partout ; il s'essaie ; il s'exerce à dépasser les limites ; il se plait à les dépasser. Contre quoi tout homme digne du nom d'homme a deux armes. Premièrement, il se défie de son propre pouvoir ; il se surveille, afin de ne pas mettre un pied dans le camp des tyrans. C'est si facile, c'est si vite fait, c'est si agréable ! Et, deuxièmement, il s'oppose à tous les abus de pouvoir, à tout ce que j'appelle cri du pouvoir, chose que chacun discerne aussitôt. Et que maintenons-nous à grand'peine, sous le nom de République, si ce n'est une résistance concertée, publique, ouverte, de ceux qui ne veulent point du tout tyranniser contre ceux qui ne pensent qu'à tyranniser, contre ceux qui n'aiment dans le pouvoir que l'abus du pouvoir ? Et comme tous les tyrans ont l'œil sur la guerre, qui est leur suprême ressource, et leur renaissance et leur triomphe, ainsi les hommes libres ont l'œil sur la guerre, qui est toujours et absolument contre eux. L'œil sur la guerre, et sur les hommes de guerre, qui sont tous et absolument des tyrans qui mâchent le frein. Et cet œil de l'homme libre n'est pas tendre, ni peureux, ni tellement pacifique. Qu'on se le dise.

28 Mars 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LI

Ligue des patriotes

1^{er} Juin 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Fondez une ligue des honnêtes gens ; tous les voleurs voudront en être. Je n'ai point de misanthropie ; mon opinion est qu'il y a un petit nombre de voleurs et une masse d'honnêtes gens. Je dis seulement que le voleur a intérêt à passer pour honnête, et même à mettre l'honnêteté dans son enseignement, à quoi l'honnête homme ne pense jamais. Je dis encore plus ; je dis que le voleur paiera une prime à l'honnêteté ; je dis qu'il voudra vivre dans une société d'honnêtes gens ; car que peut faire un voleur parmi des voleurs ? Le grand voleur, ce serait l'homme qui persuaderait à tous de ne jamais voler ni tromper. Je le vois donc non pas seulement membre d'une ligue d'honnêtes gens, mais président de cette ligue, et payant pour des cours de morale. Le voleur aime la morale ; il ne peut rien sans elle. On ne peut acquérir sans travail que si d'autres travaillent. Plus les gens travaillent, plus on trouve à voler. Et s'il n'y avait pas des épargnants, des prévoyants, des sobres, il n'y aurait pas non plus d'épargne à rafler. C'est une étonnante contradiction du voleur que de ne pouvoir vivre que de probité. Cette contradiction, j'avoue qu'il la porte allègrement ; mais s'il la connaissait, il viendrait peut-être à vivre selon le travail, la promesse et la confiance. J'espère cela ; vous voyez que je ne noircis

pas l'homme. Seulement je vois les causes et je me méfie. C'est la loi de notre existence que la probité soit suspecte par la faute d'un très petit nombre de voleurs.

Au sujet de l'amour de la patrie, sentiment si naturel, et si puissant sur presque tous, nous devons faire les mêmes remarques. Car, si l'on est disposé à préférer sa propre existence, à s'abriter le plus loin possible, et à profiter tranquillement du malheur commun, il faut cacher ces sentiments-là ; peut-être même tient-on à se les cacher à soi-même ; car il y a une honte solitaire. Qui sera donc président d'une ligue des patriotes, si ce n'est un poltron ? Qui a intérêt à passer pour un héros de la prochaine guerre, si ce n'est celui qui, par un mouvement toujours noble, choisira la Gironde et laissera aux autres la Marne ? Qui donc acclamera le mieux l'armée, si ce n'est le fournisseur à cent pour cent de bénéfice ? Ces choses sont pénibles à dire ; mais quoi de plus clair pourtant ? Et qui voudrait ici croire les discours ? Qui n'attendrait pas les actes ? De tous les hommes que j'ai connus, celui qui s'est enfui le plus loin était une sorte de héros en discours. Il l'est plus que jamais, et sans aucun risque, car il est vieux. Au reste, comme soldat, il ne valut jamais rien ; son propre coup de fusil l'aurait jeté par terre. Mais ce n'est pas une raison pour que j'aie admiré ses discours. Celui qui n'est pas patriote en action, et au risque de sa vie, je me permets de le juger ridicule.

Autour du bastion dix-sept, au moment le plus sombre de l'an quatorze, je voyais une colonne de héros conduite par un porte-drapeau qui criait comme dix ; il n'avait qu'un œil ; et certes je plains un infirme ; mais cela ne m'empêche pas de penser que l'héroïsme qu'il fait voir ne lui coûte pas beaucoup. Selon mon opinion, le vrai héros serre les dents et ne dit rien du tout. J'ai connu des centaines de héros ; il y en eut des milliers ; il y en a encore ; il y en aura toujours. Et sans doute quelques-uns d'entre eux feront des défilés, signeront des manifestes, porteront des drapeaux, par l'impossibilité de rien refuser à la patrie. Mais que tous les poltrons et égoïstes marchent avec eux, et, s'ils peuvent, à leur tête, cela j'en suis assuré. Il n'en peut être autrement.

J'ai retrouvé, après la guerre, un de ces hommes à discours, qui avait combattu dans une usine ; il était banquier ; il fut comptable de munitions. Cela ne m'étonna point ; c'était un vrai livre de morale que cet homme-là. La lâcheté, le mensonge, le compromis, il vomissait tout cela. On aurait dit une image d'Épinal. Vous devinez que, dans les années de prospérité, il enfla ses affaires et fit une belle culbute, à ses dépens peut-être, aux dépens des autres certainement. Tout cela est parfaitement logique ; et voilà pourquoi nous devons nourrir cet esprit de soupçon et de méfiance que déplore, en chacun de ses discours, le président de la ligue des honnêtes gens.

1^{er} Juin 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LII

L'ancien combattant

16 Mai 1931.

[Retour à la table des matières](#)

L'ancien combattant mourra avant d'avoir été compris ; je veux dire compris de ces hommes trop habiles qui mènent une guerre, comme on fait un rapport. Le grand ressort des guerres, c'est l'honneur ; et l'honneur a d'étranges sursauts. Un homme est pacifique, juste, pas trop rusé, ami du travail bien fait, mais soucieux aussi de son bien-être et de celui des siens. Bonne pâte, comme on dit ; mais ne vous y fiez pas. Il connaît la valeur d'un homme, d'après l'idée de la volonté libre. Un homme que l'on mène comme un animal, en lui montrant un morceau de sucre ou le fouet, voilà ce qu'il méprise. Il dit d'un tel homme : « Ce n'est pas un homme ». Mais, au contraire, de celui qui dompte un cheval, qui supporte la fatigue, qui tient bon au travail, qui refuse un gain suspect, qui ne flatte pas, qui résiste au tyran, qui se redresse à la menace, qui mord le fouet, de cet homme-là il dit : « C'est un homme ». Il ne regarde ni les rentes, ni le plumet, ni les galons. Platon disait que devant Minos, Eaque et Rhadamanthe les hommes comparaissent nus. Notre homme aussi déshabille le ministre le général, le préfet ; il les pèse tout nus.

Les ambitieux ne comprennent nullement ce redoutable juge. C'est que ce juge est patient, poli, et silencieux. Il y a un grand mépris dans le silence ; mais ce mépris reste perdu dans les profondeurs. Pendant toute la guerre, on a dépensé une quantité immense d'encre à faire croire au combattant ce qu'on jugeait utile à croire ; le combattant n'a rien cru du tout. Il était parti à la guerre pour la liberté et l'égalité ; il tenait bon par cette idée qu'un homme qui cède à la force n'est plus digne du nom d'homme et n'a plus de plaisir à vivre. Cette idée de l'honneur, si forte, si simple, il la cherchait dans la clarté terrible, où il n'y a plus d'hypocrisie. Il ne la trouvait pas toujours. Elle n'était nullement mesurée par l'éclat du costume ; cela ne l'étonnait pas. Ce juge, dans son trou terreux, découronnait les pouvoirs. Qu'on me montre une exception, parmi ceux qui ont réellement combattu ; je n'en ai pas trouvée une seule. Tout cela dans un brouillard de peur, de colère, de désespoir ; car telle est la matière du courage. Mais le pur jugement perceait toujours. La valeur de l'homme exactement pesée, telle était la constante pensée du combattant, reconfortante en somme, mais absolument égalitaire, car les titres, pouvoirs et costumes n'y faisaient rien.

Assurément de tels hommes n'étaient pas bâtis pour céder le trottoir à un préfet prussien. Ils n'étaient pas d'un pays où l'on ait coutume de saluer bas. Je décris le héros de chez nous, parce que je le connais bien. Je suppose que le héros d'en face a appris les mêmes choses, s'il ne le savait déjà ; car nous avons vu sauter comme un costume vide un ancien modèle de préfet dont il est clair que les combattants ne veulent plus. Tel est le peuple en son repos, qui est travail. Oh, le bon peuple ! Terrible aux ennemis, et doux à ses maîtres. Ainsi pense le suave et persuasif maître, qui sort après la guerre de son profond abri, qui se nettoie des poussières de la plus profonde cave, et commence son académique remerciement.

« Vous avez été admirables, dit-il ; vous avez obéi à des chefs plus admirables encore. La preuve de vos vertus n'est plus à faire, et vous m'en voyez tout plein de résolution. Alignez-vous ; comptez-vous quatre ; et à droite par quatre. » Le plaisant est qu'il sortait aussi de la cave d'autres chefs qui disaient : « Révoltez-vous. Et à cette fin alignez-vous, et comptez-vous quatre. » On a ri. On a rompu les rangs, laissant là les brillants états-majors, très ennuyés. « Quoi ? disent-ils, est-ce là cette fraternité des camps ? » Oui, c'est elle-même.

16 Mai 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LIII

Un bon roi

16 Juin 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Les rois furent nommés pères de leurs peuples. Ce n'est qu'une légende, qui, comme toutes les légendes, dit plutôt ce qui aurait dû être que ce qui fut. Cette antique idée devrait toucher terre en notre temps, où le peuple choisit son roi. Dans le fait, il n'en est rien ; l'idée de père du peuple est presque effacée. C'est une mode au contraire de se poser comme menacé et menaçant, enfin de mettre en avant tous les signes d'une impitoyable résolution. Mélange de pédant, de préfet de police, et de colonel, voilà notre modèle de l'homme. Ce mal de raideur vient quelquefois de naissance ; tous les ambitieux, même ceux qui ont de la bonhomie et de la simplicité, prennent ce mal par accès, comme s'ils se juraient capables d'exécuter sans faiblesse. Ces vertus sont subalternes. Nos constitutions le disent ; car le pouvoir suprême n'a pas la charge de condamner ; le droit qui lui est propre, c'est le droit de grâce. Or nous voyons une sorte de disgrâce en haut ; le trône est vide.

Le portrait du subalterne régnant est gravé dans nos mémoires ; et sans doute il paraît admirable à beaucoup, parce que l'idée seule du pouvoir écrase l'homme moyen ; c'est que le pouvoir n'apparaît que comme le sommet de

l'obéissance. Idée abstraite et proprement métaphysique. Le plus haut des subalternes croit obéir à quelque dieu inhumain, alors qu'il n'exprime que le sentiment et comme le cri de tous les subalternes, qui tous se couvrent de leur devoir et ne jugent jamais qu'à partir d'un ordre. Ordre, mot ambigu et admirable par son double et triple sens. L'ordre, ainsi divinisé, est aveugle à sa suprême pointe. Au lieu d'un juge, une résultante. Ainsi la nécessité nous tient, et la politique aux yeux bandés poursuit sa course mécanique. L'ordre va.

Étrange et inhumaine situation d'un homme qui a présidé à la plus grande ruine et au plus grand massacre, et qui n'en a point de remords. Semblable à un colonel, qui s'est trouvé pris à l'étroit, et qui a fait ce qu'il a pu. D'après ce modèle, on comprend que le triste roi se juge chargé de conduire encore ses enfants dans quelque épreuve terrible, en vue de laquelle il se cuirasse contre ses propres sentiments. Si c'est un père, c'est un père du genre romain, qui n'est occupé que de savoir si ses fils sauront bien mourir. D'où une sévérité d'aspect et de discours, et presque une attention de colère. Ce personnage de tragédie compte qu'il est de son devoir de s'irriter, de soupçonner, de menacer, enfin de voir triste. C'est ainsi que la fonction mutile l'homme, si l'homme ne domine pas la fonction. Je n'irais pas jusqu'à dire que l'homme faible devient méchant en ce poste mais il est vrai aussi que méchant veut dire qui tombe mal ; méchant n'est que maladroit. Où est le roi sans peur, qui aura pitié des citoyens ?

Un brave homme, c'est la même chose qu'un homme brave. Le commun langage nous découvre ainsi de merveilleuses correspondances. Celui qui n'ose pas ne peut pas être bon. Et certes ce serait déjà beaucoup si le père du peuple prenait sa part du risque qu'il fait courir aux autres ; car, puisque son haut poste exige qu'il soit prudent pour lui-même, il le serait aussi pour tous. S'il ne peut mieux, on veut le roi sur la brèche et exposant sa vie, comme Clémenceau sut faire. Mais le courage gratuit, qui est le courage roi, ne se divise point. Il ose juger l'ordre terrible, et le modérer et changer, au lieu de l'adorer. Au-dessus des pouvoirs et parlant au nom de l'homme, tel est le rôle. Devant la menace de guerre, qui donc peut penser aux travaux interrompus, aux familles déchirées, à la misère, à la souffrance ? Assurément le subalterne n'a pas le temps de penser à ces choses. C'est son honneur propre de n'y pas penser. L'honneur du roi est d'y penser, et de prendre pour lui la manœuvre de patience et de prudence, que les circonstances critiques remettent à lui seul. Une bonne femme disait au seigneur de Cocherel, et c'est lui qui l'a raconté : « Pas de guerre, Monsieur le Président ; cela dérange tant de monde ». L'idole peinte n'entend pas la prière des bonnes femmes.

16 Juin 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LIV

Pacifiques et guerriers

23 Juin 1931.

[Retour à la table des matières](#)

« Un homme qui a eu quatre fils tués à la guerre connaît le prix de la paix. S'il n'annonce pas la paix, s'il n'y croit pas, vous saurez que la paix n'est pas possible. » Ce raisonnement est touchant, mais passe à côté. Si l'homme était un animal peureux, il n'y aurait point de question. Mais cette supposition est folle. Vous n'avez qu'à observer un paysan de quinze ans aux prises avec un cheval rétif ; vous verrez si le risque d'être broyé par la puissante bête est ce qui règle son action ; non pas, mais plutôt une adresse prompte, irritée, et qui se croit invincible. Songez aussi aux querelles et au chatouilleux honneur. Songez aux sauveteurs, qui courent si bien au point dangereux. Songez à ceux qui se risquent, seulement par curiosité, ou par une ivresse d'action et de puissance. Vous devrez bien reconnaître que la peur des coups ou la trace des coups n'est pas ce qui rend pacifique. Ces basses émotions, que chacun éprouve, mais que chacun méprise, ne jouent aucun rôle dans la politique. Passez en revue l'armée des pacifiques, vous y trouverez un bon nombre d'hommes au cuir épais, qui savent ce que c'est que fatigue, péril et misère.

Que pensent-ils donc tous, quand on leur parle de guerre et de paix ? Ils pensent commandement et obéissance. Ils comparent un genre de maître à un autre ; ils comparent un genre d'esclavage à un autre. Et, inévitablement, chacun selon son métier ou sa fonction imagine un grand et soudain changement dans son allure, dans ses paroles, dans ses moindres actions. Cela se voit à ses gestes, à l'attitude qu'il prend, à ce qu'il approuve ou accepte, à ce qu'il blâme et refuse, à l'ennemi tout proche enfin, contre lequel il se dresse en une guerre préalable. Vous observerez ces vives réactions et ces séparations ; vous saurez presque toujours les prévoir d'après le costume, ou d'après ce que vous devinez du métier ; et cela n'importe où, au café, dans le tramway, dans une assemblée politique ou un repas de corps, dès qu'un imprudent aura réveillé les passions par le nom de Briand ou celui de Coty.

Maintenant, il faut saisir les différences. Au seul nom de la guerre, l'ouvrier aperçoit un autre maître et un autre contremaître, le colonel et l'adjudant, contre lesquels il n'a point l'arme de la grève ni aucune arme ; devant lesquels il n'a aucun droit, pas même le droit de rire. Or la consolation et le sel de la vie, pour cet esclavage mal payé, c'est la confiance en son métier, c'est une liberté d'allure qui se voit dans les gestes, c'est une indifférence parfaite à ce que veut exprimer le visage du grand ou du petit tyran. « Je dirai ma pensée si cela me plaît ». La seule pensée de la guerre écrase cette liberté immédiate, cette liberté dont on jouit tout de suite et qu'on se prouve à soi-même par un haussement d'épaules. L'ouvrier se sent visé et menacé par l'ennemi proche. Il lit la guerre sur le visage de l'ingénieur, ce gamin.

L'ingénieur voit les choses autrement. Il ne s'agit pas ici d'une froide raison qui pèserait tout. Il considère l'action prochaine, et l'immédiat changement. Il ne se voit plus ingénieur, c'est-à-dire ordonnant par conseil et savoir ; il se voit officier, c'est-à-dire puissant par sa seule présence, et bien plus qu'aucun roi. Dépendant certes, mais comme il l'est maintenant, mais sous les formes de la politesse, avec droit d'entretien familial et de discussion. Il va obéir comme il a toujours obéi ; il va commander comme il n'a jamais commandé. Aussi, quand il refuserait la guerre de tout son esprit, il ne la refuse point de son corps ; il y trouve une nouvelle et enivrante puissance. Ne parlons pas des risques, car ils sont les mêmes pour tous.

L'homme politique se redresse, lui aussi, à la seule mention de la guerre. Car ce mot signifie d'abord que les électeurs vont croire et obéir enfin, comme des enfants qu'ils sont. Ce mot signifie la fin d'une longue patience ; car la paix est inextricable, et l'esprit qui dénoue ici serre un autre nœud ; on se fatigue à des compromis. La guerre tranche. La guerre ne veut qu'un grand sentiment, et une farouche résolution qui réconcilie, qui simplifie. L'homme se lève déjà pour l'acclamation et pour l'union sacrée ; le sublime lui monte aux lèvres. Telle est la récompense, toute proche, déjà sensible au cœur. Observez comme l'éloquence de guerre est facile et va de soi. La raison, heureusement, peut modérer ces mouvements jusqu'à les rendre secrets ; elle ne les supprime pas.

23 Juin 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LV

Le grand croiseur

30 Juin 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Il est facile de faire des phrases, de dire qu'on ne refusera rien à la défense nationale, de montrer le péril présent sous les plus noires couleurs. Ce sont les mouvements de la politique intérieure, entre maître et serviteur. Cette guerre est la vraie guerre, et tel qui s'anime contre l'ennemi du dehors fait en réalité ses tranchées et ses redoutes contre l'ennemi intime, celui qui demande des comptes et qui tire la barbe aux Majestés. Il n'a fallu qu'un croiseur de vingt-trois mille tonnes pour ramener le bon sens. On a annulé ainsi trois ou quatre cents mètres d'épures. Les ingénieurs de la marine ne comprennent pas ; ils comparent tant de discours enflammés à ce vote froid.

La vraie pensée de tous sur la guerre, on ne la fera pas sortir sans peine ; on en voit ici un indice remarquable ; c'est comme une cristallisation soudaine. Cet énorme croiseur en projet a soudainement rafraîchi les imaginations. Ce que serait la guerre chimique, nul ne peut le savoir, et je crois que nul ne le saura. Au fond, la précédente guerre n'était pas moins atroce ; seulement, elle se présentait sous les formes accoutumées, concentration, trains militaires, fleur au fusil, toutes choses traditionnelles et représentables. On

savait commencer cette guerre-là. L'autre guerre, par avions et gaz, est neuve et inouïe en son commencement. Elle commence par violer des principes déjà anciens. Cette fois il est évident que nul n'est protégé. Ni femmes, ni enfants, ni blessés, ni malades, ni vieillards n'ont plus la moindre garantie. Le crime est éclatant ; le risque est immense des deux côtés. La partie jeune et forte ne peut plus sentir en elle ce mouvement qu'elle croit invincible et par lequel elle repoussera l'agression ; ce mouvement si persuasif n'a plus de lieu. Les troupes ne se rencontrent plus ; certainement l'agression réussit des deux côtés. Tout commence par une effroyable défaite des deux partis. Une telle guerre n'est donc plus qu'un mouvement désespéré. Les lieux communs sont rompus ; La marche d'un régiment suivant ses tambours n'a plus de sens ici. Le bon sens retrouve donc ses forces et ses espérances ; mais le parti guerrier n'en veut pas convenir.

Il ne fallait qu'une occasion. Pourquoi celle-là précisément ? L'ingénieur ne comprendra pas. Depuis quand les techniciens de la guerre sont-ils renvoyés comme des enfants ? Une assemblée de profanes est-elle juge ? Mais le bon sens se prend où il peut. Cet être fantôme de vingt-trois mille tonnes a-t-il représenté dans ses contours nets une pensée qu'on n'avouait pas ? Ce grand revirement est d'importance. Il correspond très bien à la situation paradoxale des radicaux, qui sont battus et encore battus, mais qui n'en mènent pas moins la politique étrangère. On veut bien annoncer des folies, mais on veut aussi être assuré qu'on ne les fera pas. Le pilote de Cocherel navigue sur cette double houle. Et ceux qui demandent clarté, fin des équivoques, et autres choses, oublient que la politique n'est pas simple et ne peut pas l'être. Il y faut vivre, au jour le jour, et surtout former et garder, malgré les apparences et les déclamations, l'idée que les hommes ne sont pas aussi fous qu'ils veulent nous le faire croire.

30 Juin 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LVI

Tempêtes humaines

4 Juillet 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Il arrive que des bonnes femmes, bien sagement assises le long du bateau, et selon l'équilibre, s'alarment d'un balancement inusité ; elles commencent par crier, et bientôt se précipitent à contre-pente, fuyant le noir trépas ; cette fuite est dangereuse comme toutes les fuites ; et le bateau peut très bien chavirer par cette houle humaine, plus redoutable que l'autre. En sorte qu'on se demanderait s'il importe tant que le passeur connaisse bien la mer, et si quelque persuasif pasteur, connaissant la nature humaine, ne vaudrait pas mieux qu'un bon marin. Si un tel homme obtenait que les bonnes femmes restent tranquilles, quel coup de barre !

La monnaie est bien aussi une sorte de mer, qui balance le bateau politique ; on peut remarquer en ces phénomènes des effets de pesanteur, d'inertie, de nécessité ; choses plus aisées à connaître qu'à changer. Avouons que si chacun des passagers restait tranquille à sa place, presque tout le danger serait évité par là. On le sait, on l'a vu. La confiance nous a remis au calme, et bien plus vite qu'on n'espérait. Dans la nouvelle crise je prends la résolution d'être un sage passager et de ne m'inquiéter de rien ; je vous conseille d'agir de

même. Dès que la masse des hommes est dans le jeu, l'optimisme est de stricte prudence. Les gens se croient pauvres, et cela arrête tout. Chacun sait bien comment les valeurs s'enflent et se dégonflent ; toujours par enthousiasme et panique. Certes il y a d'autres causes, qui tiennent aux affaires elles-mêmes, et à la physique de la chose ; mais nous y ajoutons, nous les multiplions par nos mouvements inconsidérés. Figaro se moque trop vite ; et nous avons plus besoin d'un danseur quelquefois que d'un calculateur ; oui un danseur qui nous apprenne l'équilibre, le calme et la beauté. Si nos chefs grimacent, gare à nous.

La guerre est purement humaine ; elle dépend seulement des passions. Les déclamateurs disent le contraire ; mais la colère même qu'ils font voir est certainement une cause ; et s'ils communiquent aux autres soit leur propre colère, soit une grande peur, ce qui a presque les mêmes effets, nous serons précipités dans les pires maux par la seule opinion que ces maux sont inévitables. C'est par de telles réactions, et bien aisées à comprendre, que le souci de la sécurité est tout à fait contraire à la sécurité. L'énergumène, voilà l'ennemi.

Mais allez donc raconter cela à celui qui a peur. C'est comme si vous disiez à celui qui fuit dans la nuit qu'il n'est poursuivi que par lui-même. Lui, il a d'autres preuves, et par sa propre peur. Sa propre peur lui fait voir un danger qui n'est point. Plus il a peur, plus il croit qu'il a raison d'avoir peur. Ou bien si c'est un homme irrité, plus il souffle sur sa colère, plus il colore son ennemi de cette rouge lueur. Et celui qui s'irrite a bientôt pour ennemis tous ceux qui refusent de se mettre en colère. C'est pourquoi on n'observe jamais longtemps ce jeu des passions ; on y est pris. Et c'est presque la même chose d'être en colère pour la guerre et d'être en colère contre. Nous partîmes en guerre pour tuer la guerre. Et il ne faut pas concevoir quelque Machiavel qui manie les passions sans s'y brûler. Cela n'est pas humain. Les passions sont de mauvaise foi pour qui les regarde en spectateur ; elles sont de bonne foi pour elles-mêmes. Et je ne crois pas trop à cette idée comique, que si les hommes d'État étaient priés de se battre les premiers il n'y aurait pas de guerre. Un homme irrité n'a pas peur ; un homme qui a bien peur n'a plus peur. Ne voit-on pas des gens affolés qui se jettent par les fenêtres par crainte du feu ? Au vrai ils ne savent plus ce qu'ils font. Rien n'effraye un fou. C'est en ce sens qu'un cheval peut être dit courageux. Le remède dépend de vous ; restez tranquillement assis à votre place ; gardez-vous de peur et de colère ; apaisez votre propre royaume. Le maître des tempêtes humaines c'est vous, c'est moi, c'est qui voudra.

4 Juillet 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LVII

L'éternel zouave

25 Juillet 1931.

[Retour à la table des matières](#)

La fête du peuple fut annoncée, comme toujours, par des pétarades. Sur quoi je me disais : « Éternel zouave, tu célèbres la guerre, et puis tu la feras, et tu seras beaucoup moins content. Mais, comme tu seras mort ou mutilé, ton avis ne pèsera guère. Et d'autres zouaves, nés avec le même goût de faire du bruit, célèbreront la guerre, et puis la feront. Xerxès n'a pas fini de régner ».

Ces réflexions faciles ne touchaient pas le vif de la chose. Xerxès, tout puissant qu'il fût, ne savait pas faire ce genre de bruit. Je ne sais s'il l'eût aimé. Il y a de l'offense dans un pétard. L'arme chimique donne une puissance démesurée, même à un enfant. Une massue ne passe pas par-dessus la garde du roi. Mais le marteau porte beaucoup plus loin. Le marteau pile et mélange charbon, soufre, et autres choses. Le marteau forge l'enveloppe de fer qui transformera la combustion en explosion, et Xerxès lui-même en une bouillie sans majesté. Les obus, même sans malice, vont jusqu'au chef, et le zouave comprend que l'égalité n'est pas une chimère. Le marteau ouvrier trouve passage.

On a dit que l'arme à feu tuerait la guerre. Les événements n'ont pas vérifié cette prédiction ; mais patience. J'ai connu, et tout le monde a connu des précheurs de guerre qui s'enfuyaient si loin qu'on prenait le parti d'en rire. Mais l'arme chimique n'est pas au bout de ses moyens, et je ne sais où ces foudres de guerre, car il en naît toujours, comme il naît des zouaves, pourraient bien s'enfuir maintenant. Je ne compte pas trop sur la peur, et rien n'arrêtera le zouave ; vous ne lui ferez pas saisir la différence entre une grenade ordinaire et une bombe au phosgène. Croix de bois ou hôpital, c'est toujours la même chose pour lui. Quand on a la tête assez dure pour tenir la promesse de mourir, les désagréments accessoires ne jouent aucun rôle. Et il faut dire aussi que le zouave, parce qu'il est robuste, n'imagine que victoire et triomphal retour. Mais le maigre Barrès, avec son parapluie, je parie qu'il fera plus d'une réflexion sans joie sur les nouveaux pétards, qui franchissent si allègrement la distance qui s'étend de l'action à la littérature. Ces imaginations tristes sont dangereuses pour les hommes gais. J'attends qu'elles se retournent contre elles-mêmes. Émoussez un peu la pointe d'un discours ou d'un article de journal, vous calmez l'esprit du zouave ; le zouave a quelque chance de mourir d'accident ou de vieillesse ; et il y consent très bien, si vous ne le piquez pas d'honneur, vous, c'est-à-dire l'homme au parapluie.

Le zouave sent ces choses ; il ne sait pas les dire, et c'est le malheur de son état. Il s'embrouille dans ce raisonnement sur la guerre, que plus de mille fois, dans les abris, j'ai entendu commencer très bien et finir très mal, car l'homme de guerre méprise l'homme au parapluie, mais, par ce sentiment même, il se trouve plus fort, et bien moins porté aux lâches pensées. Ce détour de raisonnement se fait de mille manières, et il aboutit toujours à quelque point de farouche résolution. Encore une fois le tour est joué. Le zouave s'est pris à son propre lacet. Il ne tend même plus le lacet. Cette ironie fait la guerre. Elle fait aussi la paix. Combien de fois le zouave, maintenant ouvrier de fer ou de plomb, a-t-il décidé que l'homme au parapluie devrait bien prendre le marteau aussi ? Mais le même sentiment de l'honneur encore une fois décrit son cercle, et remet le marteau à celui qui sait s'en servir. Le brave se bat pour le lâche, et l'ingénieur nourrit le maladroit. Ces formules paraissent d'abord absurdes, et, tout aussitôt raisonnables. Noblesse oblige. Au marteau donc, en attendant le fusil. Cette philosophie dansera ce soir aux lampions. Ce matin de fête, elle rassemble en un pétard tous les coups de marteau, toute la force de l'usine, un travail comprimé et recuit, allume la mèche, saute en arrière, se brûle la moustache, et rit. Le bruit est sans façon ; il va réveiller les seigneuries. Petite peur, petit scandale. Image inoffensive de ce que pourrait le compagnon aux mains noires, s'il était méchant. Il est juste que les métiers parlent fort.

25 Juillet 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LVIII

Contre les avions et les gaz

22 Août 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Cet homme maigre et bilieux montrait de la résolution, et même un sombre enthousiasme. « Nous voilà, dit-il, au réalisme et à la technique ; les idées morales et politiques n'ont rien à voir ici. Cette ville est menacée d'une attaque aérienne. L'est-elle, oui ou non ? Y a-t-il des avions, des bombes, des gaz ? Question de fait. Et la défense, question de fait aussi. Je conçois d'abord dix batteries de canons contre avions ; j'ai le plan des casemates ; j'exerce là, chaque quinzaine, des réservistes et des territoriaux d'ici ; il ne manque pas d'ingénieurs, qui sauront lire le télémètre et faire des calculs. Nous ferons des tirs réels sur ballonnets ».

« Et les éclats, lui dis-je, tomberont où ils pourront ».

« Justement, dit-il, je pense à faire coïncider les exercices de tir réel avec les exercices de sécurité réelle. Les civils apprendront à descendre sérieusement et promptement dans les abris. Pour les gaz, j'avoue qu'ils ne sont guère maniables, et que les vents peuvent changer d'une heure à l'autre. Mais,

comme il faut s'habituer à bien fixer le masque respiratoire et les lunettes, j'aurai de grandes chambres bien calfeutrées, avec tambour d'entrée ; c'est là, et dans un danger habilement gradué, sous les piqûres de la douleur, que les femmes et les enfants feront l'apprentissage de la guerre. Il nous faudra des chefs de section énergiques ; nous les prendrons parmi les anciens militaires ».

« Il n'y aura pas, lui dis-je, d'anciens militaires ».

« Très juste, dit-il. Chacun sera militaire de sa naissance à sa mort, pour son salut et pour sa liberté. Ne vous récriez pas. Ce que la force des choses exige, on le fait. L'avion, la chimie, la passion de la revanche, les instincts de domination, sont des données aussi indépendantes de vous que sont le vent, la marée et le cyclone. Il ne sert pas de se plaindre. Et la nécessité d'obéir aux circonstances nous tient tous. Mais il en est de nous comme des médecins, dont on voudrait bien se passer. C'est comme si on voulait se passer de la gravelle, du cancer et de la pneumonie. De même, vous dirais-je, on voudrait bien se passer d'avoir à subir l'officier prussien et de lui céder le trottoir ; mais cela ne dépend pas de vous seulement, cela dépend de lui. Les malheureux des régions envahies ont fait l'expérience de ce qui nous attend tous si nous vivons selon l'insouciance. Il faut choisir ».

« C'est tout choisi, lui dis-je ; et je ne supporterai pas l'officier prussien. Mais je voudrais bien être armé contre la pneumonie et le cancer comme je suis contre les tyrans. Car enfin, sans toutes vos précautions et muni seulement d'une canne plombée, je répons de punir l'insolent, et à coup sûr ».

« Au prix de votre vie ».

« Comme je ferai votre guerre au prix de ma vie. Et dans votre guerre je ne suis pas sûr de vaincre ; au lieu que, dans ma guerre privée, je suis sûr de vaincre ».

« Mais vous êtes sûr aussi de provoquer d'atroces vengeances et des massacres d'innocents ».

« Qui ne m'effraient pas plus, lui dis-je, que les enfants d'une école, mutilés, brûlés, empoisonnés par une seule bombe. Mais j'avoue que mon plan de défense est aussi fantastique que le vôtre. J'aperçois quelque chose de bien plus simple ; et qui sera. À tous vos beaux projets nous répondrons que c'est trop cher ; voilà une autre nécessité, et qui n'attend point. Il nous arrivera la même chose qu'à ces riches qui soudain deviennent pauvres ; ce qui leur paraissait nécessaire devient superflu. On n'a pas toujours toutes les commodités ; c'est ainsi que nous nous passerons de masques, d'abris, et de chefs de section, peut-être même de gaz, de bombes et d'avions. Nous perdrons l'habitude de ces commodités de la vie, et nous prendrons à bras le corps les difficultés immédiates, comme labourer, maçonner, tisser. C'est sans doute affaire de goût ; mais je vous avouerai que la vie d'un garçon de ferme me paraît cent, fois préférable à celle que vous m'offrez ».

« C'est l'inconnu, dit-il, c'est la fin de la civilisation ».

« Belle civilisation ! Mais j'espère bien que nous sauverons ce qui vaut d'être sauvé. Je brave les périls lointains ; et quant au péril de dépendre de vous, de vos masques et de votre tyrannie, j'y échappe tout de suite. Voilà mon plan de défense contre les avions et les gaz. Je l'estime bien plus raisonnable que le vôtre ».

22 Août 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LIX

Le son du canon

19 Septembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Cette vallée si tranquille va de nouveau entendre le canon. De nouveau le célèbre Chemin des Dames va être pris et repris. Les troupes sont annoncées ; les logements des officiers sont marqués. Et, naturellement, les esprits faibles disent que nous aurons la guerre dans deux ans. Les militaires font la guerre assez mal ; ils l'ont prouvé ici même au moins deux fois, par la folle offensive de Nivelles, et par la déroute qui amena l'ennemi jusqu'à La Ferté-Milon. En revanche, les militaires s'entendent très bien à déclamer par grandes images et à occuper ainsi les esprits. Je me demande s'ils aiment la guerre et s'ils croient à la guerre. Mais, comment savoir ? C'est comme si je demandais au bedeau s'il aime Dieu et s'il croit en Dieu.

Nous sommes partis à la guerre pour tuer la guerre, et même, si je regarde le champ de bataille, maintenant que la poussière commence à tomber, je crois que nous avons tué la guerre. Il n'y a plus de tsar à Moscou, ni d'empereur à Berlin. Mieux encore, les rois d'industrie chancellent sur leurs trônes ; et, dans le moment qu'on nous annonçait le règne des banquiers, voilà qu'ils s'accrochent les uns aux autres tout autour de la terre en appelant au secours. Excès

de puissance, excès de défense, tout cela se paye ; les répercussions sont lentes ; nous voyons tomber un pan de tyrannie et puis un autre. La sagesse, la prudence, l'économie sont partout à l'honneur. La paix est dans tous les discours. On ne pouvait pas espérer mieux. Seulement, dans ce monde d'aujourd'hui, très peu militaire, il reste des militaires, et qui enflent leur métier.

Remarquez que la raison, ici, ne peut fixer aucune limite. Jamais nous ne serons assez défendus ; jamais nous ne serons assez exercés. L'expérience a montré qu'on est toujours surpris par l'arme nouvelle, par la tactique nouvelle ; qu'il faut cent fois plus d'avions, de canons, de munitions qu'on n'avait cru. Enfin, que tout change d'un jour à l'autre, par les inventions connues, et par celles qui restent secrètes, et qui n'en sont que plus effrayantes. En sorte que, d'après le simple bon sens, nous n'aurons jamais assez de militaires, assez d'armes, assez de munitions, assez de fortifications, assez de manœuvres. Ce raisonnement s'étale dans les journaux les plus lus ; il est irréfutable.

Irréfutable, oui ; mais étranger. Comme est irréfutable la thèse qu'il y a de méchants microbes partout, et même dans un mouchoir propre. Il faudrait donc se priver de respirer. Le bon sens se défie d'une thèse qui a trop raison ; on sait bien qu'il y a d'autres thèses, et un juste équilibre. Peut-être commence-t-on à faire réflexion sur ceci que la guerre est un fait de l'homme, et comme une maladie que l'homme se donnerait. Elle existe juste autant qu'il y croit. Je sais qu'on nous parle de peuples violents et ambitieux ; mais ce raisonnement est fait dans tous les pays. Dans tous les pays, les militaires s'évertuent à prouver que la guerre viendra du voisin. Quand on aura compris que la prédiction militaire fait tout l'événement, chacun se trouvera devant les manœuvres et choses de ce genre comme devant une procession. On sera poli, mais on comprendra que le chantre est payé pour annoncer l'enfer, et que le marchand de cierges a des opinions physiques bien déterminées.

Ce qui n'empêche pas que le Dies irae soit émouvant. Et quel psaume, ici, sur ce plateau, quel psaume que la canonnade et la fusillade, quand les ruines sont à peine recouvertes de lierre ! Il ne se peut point que ce grand bruit ne remette l'homme dans la position d'attente, de crainte et d'obéissance. Ce bruit prouve seulement qu'il y a des militaires payés pour le faire. Mais l'émotion efface de telles pensées. La guerre apparaît dans le nuage et les éclairs, comme Dieu au Sinaï. La paix fait moins de bruit ; la paix n'a pas ces moyens de théâtre ; la paix ne nous fait point violence. C'est pourquoi il faut y penser.

19 Septembre 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LX

Le jeu de la guerre

31 Octobre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Une des difficultés de la guerre telle qu'on l'a vue, c'est le ravitaillement dans la nuit noire, et par des chemins boueux et défoncés. Les officiers n'y allaient point voir. Et qu'auraient-ils vu ?

Ils se fiaient aux hommes de peine, si bien nommés, et ils n'avaient pas tort. Les conducteurs laissaient faire les chevaux ; et ces bêtes, ingénieuses par l'expérience, avançaient prudemment, les naseaux près du sol, et sauvaient souvent le chargement ; non pas toujours. Imaginez un grand chariot d'obus versant dans un trou ; il fallait vider le chariot, le redresser, le recharger, cela dans la nuit, dans la boue, sous la pluie. Le ravitaillement à dos d'homme n'était pas moins pénible. Formez l'idée d'un homme portant un lourd rouleau de fil barbelé, et dans un sentier qu'il ne peut voir, pendant, que l'air est plein de bruits menaçants. Pour porter un rondin, qui est un tronc d'arbre de grosseur moyenne, on se met à trois ; représentez-vous cette marche de trois hommes dans un terrain difficile ; ce qui arrive si l'un des trois trébuche ; et je ne compte pas les éclatements, ni les balles. Ceux qui ont fait ces métiers-là peuvent rire des manœuvres. Et ceux aussi qui ont passé des nuits à relever

comme ils pouvaient des parapets de terre fondant sous la pluie et éventrés par les projectiles. Ces travaux, ces obstacles, ces dangers ne peuvent être réalisés par aucun artifice. Alors qu'apprend-on aux manœuvres ?

On me dit que cette guerre est déjà d'autrefois. Admettons-le. Mais n'est-il pas évident qu'on n'a aussi qu'un semblant de la nouvelle guerre ? Voilà des infirmières qui se portent au secours des blessés après les premières bombes. Elles ont un masque. Mais la difficulté n'est pas d'avoir un masque sur le visage ; il s'agit de le bien ajuster et serrer. On y arrivait, à la condition de faire entrer les hommes dans une chambre remplie de gaz irrespirables ; et c'était le major qui ajustait et serrait le masque. Je doute qu'un homme seul puisse s'équiper utilement. Ces infirmières ont-elles été soumises à ce dressage sévère ? Non, bien sûr. Elles ont fait semblant de mettre un masque, comme les blessés faisaient semblant d'être blessés.

Dans les livres d'imagination sur la guerre, que l'on lisait avant la guerre, un chef de musique mettait en déroute la cavalerie ennemie en faisant jouer aux trompettes l'air allemand de la retraite, qu'heureusement il leur avait appris. Les militaires ont plus d'un tour dans leur sac. Je pensais à cette invention burlesque, en lisant qu'un gros avion a transporté un groupe d'hommes sur les derrières de l'ennemi. Peut-on être enfant à ce point ? Ces jeux sont ridicules. L'invention de la poudre sans fumée, si célébrée, s'est trouvée ridicule en beaucoup de cas. Car la fumée des pièces a cet avantage de cacher un peu le feu, qui se voit de loin, et qui renseigne bien plus exactement que la fumée, et même en jour. Mais on n'avait pas pensé à cela.

À quoi pense-t-on quand on joue à la guerre ? On se sent leste, et emporté par un grand mouvement. On se sent invincible. On fait plus qu'imaginer la victoire ; on se donne le mouvement de la victoire, comme font les enfants. On prononce que l'ennemi est battu. On s'assure qu'on a résisté aux gaz et aux bombes incendiaires. Ces imaginations soutenues par la mimique des actions sont très puissantes. Elles préparent des hommes qui iront à la guerre sans savoir du tout ce que c'est. Après les premières catastrophes, et quelle que soit l'épouvante, il naîtra une colère terrible ; car l'homme n'est ni doux ni peureux. Alors on apprendra la vraie guerre, les vrais dangers, les vraies précautions. Et, en dépit des prévisions, qui sont toujours selon l'espérance, la guerre sera d'autant plus difficile à arrêter que les commencements en seront plus atroces. Mais ceux qui s'y préparent par jeu ne pensent qu'à l'action présente ; ou peut-être même ne pensent-ils qu'à leur pouvoir et à leur traitement. C'est dire que le jeu devrait être mis hors la loi, comme la guerre elle-même. Et c'est ce que le peuple fera quand il voudra. Mais je conseille de ne pas trop attendre.

31 Octobre 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXI

La guerre hyperbolique

28 Novembre 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Au sujet de l'Armistice du 11 novembre, célébré une fois de plus par ceux pour qui la guerre est métier, gloire ou profit, j'ai lu un peu partout que les espoirs du simple fantassin étaient tombés bien bas. Telle est l'apparence. Les guerriers nous gouvernent, et les ambitieux font encore sonner leur tambour, comme si la grande pensée d'un homme d'état était de remettre tous les hommes valides aux tranchées et de jouer toute la civilisation sur un coup de dés. Or, je crois que cette folle idée est maintenant dépassée et jugée. Mais pour saisir les signes de ce que je dis là, il faut regarder de près ; le progrès réel n'est jamais visible dans l'apparence, car les vieilles formes subsistent longtemps.

Je veux considérer les effets de cette expérience de la guerre, expérience qui a été mise au jour pour la première fois, sans aucun fard, en ces douze années de lumière. Je dis pour la première fois ; car, l'autre guerre, celle de Reichshoffen et de Sedan, fut déguisée à l'ancienne mode. J'ai encore, dans mon vieil atlas, des cartes péniblement tracées heure par heure, et qui me découvrirent quelques vérités peu favorables aux pouvoirs. Mais, surtout, de l'expérience des exécutants, il n'est rien resté. Ceux qui ont fait cette guerre-là

l'ont racontée selon les lieux communs. Cette fois-ci, il en fut autrement ; et nous avons, comme on sait, des centaines de documents qui tous concordent pour le principal. Le jeu des chefs, assurément très intéressant pour eux, nous est connu. Les métaphores usuelles sont percées à jour. Chacun peut mesurer la distance qu'il y a de la poignée de l'épée à la pointe, en ce duel éclatant. Chacun se fait l'idée des épreuves réservées à l'humble exécutant. Où je ne compte point au premier rang le risque continu de blessure et de mort ; ni non plus la misère de la boue ; car l'homme est brave et dur. Je compte surtout un genre d'esclavage qui ne se digère point, et un retour du pouvoir absolu, si affermi dans ses dogmes, si parfaitement irresponsable en ses terribles décisions, que l'histoire la plus sauvage n'en donne encore qu'une faible idée. Car, enfin, les tyrans d'autrefois avaient une vie courte et inquiète ; et le fameux Pygmalion ne dormait pas deux nuits de suite dans la même chambre. Or, tous les bourreaux de Pygmalion travaillant à pleine journée n'auraient pas approché du massacre si tranquillement administré que nous avons vu. Cette expérience est neuve ; et, de plus, elle est étalée en pleine lumière, ce qui est encore plus neuf.

L'idée ne s'est pas montrée tout de suite. Messieurs les penseurs essaient toujours leurs vieilles formes et leurs discours tout faits. Mais l'idée, enfin s'est montrée sous la plume du célèbre historien Ferrero ; et peut-être n'a-t-il pas conduit l'idée jusqu'à son plein développement. Mais il ne s'agit pas de discuter sur l'interprétation. Je prends l'idée pour moi ; je la cherchais, je la sentais au bout de mes doigts. C'est l'idée de ce qu'il nomme la guerre hyperbolique, de la guerre qui ne compte ni les morts ni les ruines, qui forme et reforme ses armées de tout un peuple, et qui ne se demande même pas un seul moment : « Qu'est-ce qui arriverait si on perdait ? » Et c'est bien ainsi que jouent les joueurs fous. D'où il est résulté en tous pays, en même temps qu'une violence inouïe des ambitieux, un esprit de révolte que personne n'a encore mesuré.

Tout est caché sous de vieilles formes. Les uns s'animent contre le péril clérical ; d'autres tiennent ferme sur les droits du citoyen en temps de paix ; les plus actifs partent en guerre pour les salaires et pour les droits du travail. Or, qu'est-ce que le pouvoir du plus puissant patron comparé à celui d'un simple capitaine ? Et qu'est-ce que le chômage auprès de la guerre des tranchées ? Non, après une expérience neuve, connue de tous, démesurée, il s'élève un genre de résistance aux pouvoirs, qui, sous les anciens noms de radicalisme et de socialisme, vise en réalité le plus énorme abus des pouvoirs que l'on ait jamais vu. Or, le pouvoir déroule plus que jamais ses vieilles ruses ; toutefois je n'y remarque rien de neuf, si ce n'est qu'il est quelquefois trahi par les siens. Imaginez-vous avant l'an quatorze un ministre de la guerre faisant, dans les termes suivants, l'éloge des grands chefs de guerre : « Ne risquer jamais que la vie des autres, quelle épreuve pour un soldat » ? Peut-on mieux juger et transpercer cette guerre d'école et ce savant massacre ? Mais aussi c'est un mot de fantassin. Pour la première fois, l'expérience est plus forte que le lieu commun.

28 Novembre 1931.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXII

Comment se guérir de la terreur

30 Janvier 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Quand l'homme au regard noir me dit tout bas : « Cette fois-ci, c'est la guerre », je vois très bien le bout de l'oreille. La manœuvre est claire. Le cri d'alarme va nous être jeté infatigablement jusqu'aux élections. Nous savons assez que la formation de guerre exclut la liberté du citoyen. Le cri d'alarme veut nous rappeler qu'il ne servira à rien de voter rouge ; car la menace de guerre est le triomphe du parti blanc, sous le nom d'union sacrée. Par cette idée paralysante, on espère que le citoyen votera à peu près comme il a fait, c'est-à-dire que l'effort des gauches s'enlisera encore une fois dans le marécage du centre. La manœuvre est bonne aussi contre toute menace du désarmement, si l'on peut ainsi dire. Sans compter l'assurance des gros crédits, des bonnes places et des dividendes, la course aux armements sert encore à prouver que quelques peuples veulent la guerre et que tous l'attendent. Et, par cette idée planant sur nous, de nouveau une poignée d'hommes orgueilleux et avides nous tiendra de justesse devant une résistance toujours prête à mordre. C'est tout ce que les tyrans peuvent espérer. Que le citoyen comprenne seulement la manœuvre, et il la fera échouer. En apparence, la politique intérieure dépend de la politique extérieure ; et c'est ce que nos Messieurs voudraient nous faire croire. En réalité c'est le contraire ; tout dépend premièrement de la politique intérieure ; que chacun en tous pays s'occupe à sauver sa liberté, et la paix sera.

« Mais enfin, dit le citoyen, ne craignez-vous pas que ce chantage, car c'en est un, amène un de ces matins le mal qu'il annonce ? » Je crois que chacun peut se guérir lui-même de cette terreur accablée. Et voici comment je raisonne pour mon propre compte. Les puissances de guerre sont présentement à un point mort. D'abord nous savons très bien que nous ne tirerons plus rien de l'Allemagne ; tout le monde le dit ; il est bien entendu que ce qu'elle pourrait payer ira à l'Amérique ; et nous nous hâtons de dire que nous ne paierons rien si nous ne sommes pas payés. Les plus sages arrivent à comprendre que de tels paiements, sans contre-partie, ne peuvent que troubler encore plus l'économie universelle. Or qui donc, pour des résultats aussi incertains, proposerait de faire avancer une armée ? Nul n'y songe sérieusement ; le temps de la Ruhr est passé.

Une autre raison, encore plus forte, paralyse à présent la pensée militaire. Elle vient des nouvelles armes, des nouveaux risques, et d'une nouvelle méthode de défense ; et celui qui prépare la guerre, et qui ne voit point dans les projets et exercices un simple jeu politique, est bien forcé de regarder en face ces choses inouïes, comme une grande ville brûlée ou asphyxiée en quelques nuits. Ces redoutables coups on ne peut les parer, on ne peut que les rendre. Et la première précaution à prendre est, comme on l'a dit, de préparer l'évacuation des villes, c'est-à-dire de dresser un plan d'émigration à toute vitesse, de prévoir des maisons ou au moins des tentes pour les populations, enfin de fixer pour chacun une direction de fuite, un moyen de transport, un point de refuge. Une perturbation aussi profonde des métiers, du commerce et des mœurs dépasse de loin ce qu'un État-major peut concevoir et exécuter. On en parle, on en écrit ; mais ce qu'on essaie est comme rien. C'est d'avance, remarquez-le, qu'il faut disperser les administrations en des logettes de campagne ; c'est d'avance qu'il faut prévoir la liaison par fils souterrains entre les bureaux invisibles. Ce travail effraie l'imagination ; il changerait profondément la vie sociale, l'hygiène, la police, le régime même des pouvoirs. C'est pourquoi ce travail ne sera point fait. La guerre nouvelle ne sera point préparée. Aussi l'on n'en courra point le risque.

Nous assisterons donc à un grand changement, mais lent, imperceptible, déjà commencé. Ne comptez pas que les pouvoirs renonceront avant longtemps à leurs phrases sonores et commodes. Plus d'une fois les diplomates discuteront, chacun essayant de gagner quelques canons ou bateaux sur l'arrangement. On n'espère pas que les pouvoirs renonceront tout d'un coup à leurs plus puissants moyens de gouvernement intérieur, ni que les fabricants d'armes cesseront de faire de la publicité pour leurs produits. L'homme n'a jamais cessé d'adapter ses vieilles manières de dire à des situations nouvelles. Mais tout changera et tout change par l'impossibilité reconnue de préparer la guerre de demain. L'autre guerre a éclaté par la prévision même des préparations ; chacun savait ce qu'il avait à faire ; chacun avait son livret, ses chaussures de marche et son avenir tracé. Cette grande machine n'est plus que ferraille. Les marchands de peinture nous prouveront qu'il faut encore la gratter et la peindre. Soit. L'homme a toujours fait des mausolées. Mais la vie neuve, la vie qui se délivre des morts, est plus belle à regarder.

30 Janvier 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXIII

L'individu seul compte

15 février 1932.

[Retour à la table des matières](#)

L'homme sérieux m'a dit : « Vous n'espérez pas empêcher la guerre par des conversations d'homme à homme et par une résistance aux lieux communs ; il y a disproportion entre vos faibles efforts et les immenses effets que vous prétendez changer. » Je ne sais. Je ne méprise aucun moyen ; mais je ne veux pas non plus me laisser étonner par ces grands objets qui ne sont que des sommes de petits. Une élection dépend de tel homme et de tel autre ; et ce que vous appelez courant irrésistible de l'opinion résulte d'une somme d'élections. Ce monstre que vous nommez société, je ne sais pas où le prendre ; je ne veux même pas le former dans ma pensée ; mon idéal serait plutôt de le défaire, d'abord dans mes pensées, et ensuite par mes actions. Le défaire et encore le défaire, car il sera toujours trop. C'est le dernier des Dieux. Je me défends de l'adorer ; je me défends d'en avoir peur.

Encore bien moins aurai-je indulgence pour ces folles et terrifiantes pensées qui font être les peuples, les races, les fleuves et les tempêtes d'hommes, et autres imaginations. Non, non. Je vais à l'élément, un homme, et puis un homme ; et l'action qui est à la taille de l'homme, c'est de persuader un homme, ou d'affaiblir un homme en bousculant ses discours, ou de le faire trébucher sur quelque fil de fer bien caché, dans le moment où il court

acclamer le tyran. Cette guerre à la tyrannie et à la guerre paraît chétive et misérable si vous ne considérez que moi. Mais de nouveau faites la somme, supposez dix, vingt, cent hommes qui ne se laissent ni effrayer, ni tromper, ni détourner. Cela ne vaut-il pas plus qu'un parti qui ne cesse de faire confiance à des chefs ? Cela ne vaut-il pas mieux que des chefs qui ne cessent de composer leur propre opinion comme on prend une moyenne ? Par ces moyens, tout sera neutre. Et l'aveugle force des choses balayera ces masses qui se disent organisées. On l'a vu, on le verra. Qui donnera résistance à ces masses, sinon des individus eux-mêmes résistants ? Mais, plus précisément, je dis que résister à la guerre, c'est refuser de croire aux masses et aux aveugles mouvements des masses. Et je pense très sérieusement qu'il ne faut jamais dire : « La masse pense ceci ou cela ; la masse veut ceci ou cela ; la masse presse ici ou là » ; bien plutôt, selon une vue bornée, mais positive, il faut se dire : « Voici un homme qui répète sans comprendre, un homme que l'on a trompé, ou bien qui a intérêt à se tromper. Il s'agit de l'éclairer un peu, de le réveiller à lui-même, de lui faire honte. Surtout en aucun cas, jamais il ne doit croire qu'il m'a persuadé et que je pense comme lui. » Oui, l'opinion est faite du silence des sages. La faiblesse du sage, c'est qu'il lui faut écrire quinze chapitres avant de décider paix ou guerre. Et encore il ne décidera point, attendant toujours de bien savoir ce que pensent les autres. Or, il ne s'agit pas ici de savoir, il s'agit de vouloir.

Vous voulez un exemple ? Je le prends très simple, et tout petit. Votre vieille femme de ménage demande en gémissant si c'est vrai qu'on va avoir la guerre. Réponse : « Vous ne comprenez donc pas, ma pauvre femme, que c'est le jeu des tyrans et des ennemis du peuple de répéter cela et de faire croire cela. Refusez de croire. » Cette opinion s'en ira dans les escaliers, tout aussi bien que l'autre. Et que chacun se jure de répondre à chaque fois au mot guerre, comme un écho :

« Manœuvre électorale. » Le sociologue hausse les épaules. Il doit bien savoir pourtant comment se propage l'idée que la guerre est pour demain ; c'est comme si chacun passait la torche de main en main, la torche qui brûlera sa maison. Au contraire, éteindre la torche à chaque fois qu'on la reçoit. Et qui donc osera dire que la guerre est encore possible, si les masses, ici et en face, se mettent à croire qu'elle ne l'est pas ?

Je considère ici la plus simple des résistances ; je la crois efficace. Mais on a souvent mieux à faire devant un illuminé, ou un pédant, ou un bavard qui dit ce qu'on a dit. C'est beaucoup déjà de marquer que l'on n'approuve pas ; c'est mieux de lancer une objection comme un lasso. Le fait-on ? On ne le fait guère. On se dit : « Que puis-je tout seul ? » Or, ils se réunissent à mille, chacun avec cette belle pensée, et s'enivreront de persuader des gens qui pensent comme eux. Au lieu que la désapprobation agit aussitôt, et d'autant mieux que l'adversaire, neuf fois sur dix, ne sait ni ce qu'il pense ni ce qu'il veut. Croyez-moi, jetez un peu de sable, à toute occasion, dans la grande machine à tuer. Un seul grain fait beaucoup.

15 février 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXIV

Le vrai père du peuple

30 Avril 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Mon discours sur les élections ? Il se compose de deux ou trois vérités désagréables, mais toniques. Il est clair que nous commençons les années maigres. Il faudra sacrifier quelque chose de cette vie sur caoutchouc. Adieu aux belles rentes, aux beaux traitements, aux beaux salaires. Mais, quand on en viendrait aux soupes communistes, sachez bien que ce serait douceur à côté de la guerre. Et quant à ces gaillards pleins de résolution qui se disent prêts à courir les chances de la guerre, je les connais ; on les connaît. On a parlé beaucoup d'une révision des valeurs, mais on ne l'a point faite. Pour ce qui est de l'économique, la révision des valeurs, hommes et papier, se fait toute seule. Mais la valeur du courage, qui donc la pèse ? On crie contre l'un ou contre l'autre, mais nul ne se défie assez de son propre cœur. Le cœur dépasse toujours l'attente. Vienne le danger, vienne le défi, vienne le grand mouvement d'amitié généreuse, et tout marche ; avec des avions, avec des canons, avec des bâtons, cela n'importe pas autant qu'on croit. De ses mains seulement, l'homme peut déchirer l'homme. Et j'ai assez remarqué que les raisons ne comptent pas beaucoup quand la colère monte. Seulement un commandant par régiment, un qui sache à quoi l'honneur l'oblige, et qui sorte le premier avec sa

canne et sa pipe, tous le suivront. Toute l'affaire est de reculer, et encore, et encore, ce terrible moment. Et c'est là-dessus que j'ai quelque chose à dire aux politiques.

Il y a un honneur honteux, c'est celui que l'on se donne aux dépens d'autrui. J'en ai assez du héros qui ne se bat pas. Les métaphores ont bien trop de crédit. Pousser un groupe d'armées, est-ce se battre ? Quelque énergie que l'on montre à ce poste d'arrière, je ne suis pas dupe de l'homme impitoyable qui sait vouloir. L'orgueil d'un grand pouvoir donne aisément ces vertus-là. Laissons ce subalterne qui, après tout, n'est pas cause de la guerre et fait son métier. Mais que penser du négociateur qui se croit brave parce que, devant l'ombre de la menace, il se redresse, frappe sur sa poitrine comme sur un tambour et fait un bruit effrayant, comme on a dit, avec l'épée du camarade ? Ce prétendu courage est parfaitement laid.

C'est là qu'il faut regarder. C'est là qu'est tout le danger. Le courage imaginaire a évidemment des charmes pour un pur littérateur, et ce genre de déclamation a toujours plus de succès qu'on ne croirait. Les réels combattants sont bien guéris de cette naïveté-là ; à eux d'en guérir les jeunes. Et quant au choix des négociateurs, de qui dépeindra la paix et la guerre pendant ces quatre ans, écoutez le ton, devinez le matamore, faites même la part de la sincérité dans ce qu'on nomme si bien le couplet de bravoure, et écartez sans pitié l'homme qui n'a pas peur de faire tuer les autres.

Qu'est-ce que je veux donc ? Quel est mon homme ? Mon homme c'est celui qui a compris tout seul ce que je dis maintenant. C'est l'homme, d'ailleurs souvent fort brave pour son compte, mais qui a juré d'être prudent et sans honneur dès qu'il s'agit de la vie d'un autre. Sans honneur ? Mais oui. J'entends que, recevant un défi, il saura faire le sourd, et s'en tenir alors plus que jamais aux formes de la conciliation, pensant toujours à cette fleur et à ce trésor de jeunesse qui sont en ses mains, qu'il peut broyer par indulgence à soi, par humeur, par silence, par absence. Avocat de son pays, oui ; mais pour le sauver, non pour le massacrer. Et comme l'avocat se garde des passions du plaideur, et au contraire transige, et trouve par métier les paroles convenables, c'est ainsi que je conçois le vrai père du peuple, qui sait ajourner, différer, concéder, ramener l'énergumène au calme de l'arbitre, et enfin qui s'est juré d'éviter le sang, le sang des jeunes, le sang des meilleurs. Or c'est là une vertu d'intelligence, sans emportement, sans vanité, non point sans amour. Un homme, et non point un de ces vieux coqs de combat, qui ne savent que chanter au poulailler. Un homme. Et ce n'est pas une chimère, puisqu'un tel homme, non étranger à la condition humaine, a vécu parmi nous. Pensons à Briand et aux ennemis de Briand ; alors nous voterons bien.

30 Avril 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXV

Guerre et tyrannie

7 Mai 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut bien plus que des intérêts, il faut des passions réelles pour faire des guerres ; et je ne vois de passions réelles, en n'importe quel pays, qu'entre gouvernants et résistants. Je comprends gouvernants à l'ancienne mode, étant bien entendu que cette mode pourrait bien durer encore longtemps. Le gouvernant, c'est celui qui se croit né pour exercer sur les autres un pouvoir de majesté. Tous les chefs militaires sont des gouvernants, et même des modèles de gouvernants ; la plupart des riches sont de même, non pas tous ; une bonne partie des prêtres aussi ; car, quoiqu'ils suivent des principes d'égalité, ils ne comprennent pas aisément que l'on résiste à leurs conseils, et à cette lumière supérieure qu'ils croient connaître. Ajoutez encore toute la haute administration et une bonne partie des subalternes, lesquels se consolent d'obéir en tyrannisant. Au reste, il y a un genre de gouvernement familial qui est en harmonie naturelle avec tout gouvernement de majesté. Est majesté ce qui ne souffre pas d'être contredit. Mettez donc ensemble tout l'orgueil, toute l'infatuation, à quoi j'ajoute la bonne intention, car tous ces gens à poigne sont persuadés que tout ira mal dès qu'on cessera de les croire, et qu'au contraire tout sera gloire et profit si l'on s'aligne à leur commandement. Nos apprentis

fascistes sont ainsi bâtis et ressemblent tout à fait à leurs chefs. Et je suis sûr que la troupe bruyante des Hitlériens est composée de même. Tous, ici comme là-bas, ont le même genre de philosophie, de politique, et d'économique ; tous pensent, et disent, et même crient qu'il n'y a de salut pour aucun peuple hors d'un gouvernement fort. Tous ont juré de museler les Chambres, et même s'il se peut de les renvoyer. Tous espèrent quelque dictature, et chacun d'eux se voit dictateur à sa place, petite ou grande. Cette race est remuante et violente. À tout problème, que ce soit grève, colonisation, tarifs, crédits, ou dettes, elle voit des solutions de force. Elle prépare tous les genres de guerre et finit par les faire avec ivresse, quand ce serait à ses risques ; car l'emportement est la loi de ces natures impatientes et irritées. Un grand roi sait merveilleusement conduire cette troupe redoutable, par un art de confier à chacun la petite ou grande royauté qui lui convient. Tel est et tel sera toujours, en tout pays, le parti de la guerre.

Le parti de la paix n'est pas, à ce que je vois, plus peureux que l'autre ; et même, dans le fait, comme il ne s'est pas réservé quelque commandement, c'est lui qui fait le plus dur de la guerre ; c'est lui qui tient bon dans le froid et la boue. Voilà des raisons assez sérieuses d'aimer la paix ; toutefois, ce ne sont pas les principales. L'homme, heureusement assez commun, qui n'aime pas exercer la tyrannie, et qui n'aime pas non plus la subir, commence à apercevoir que la guerre ou seulement la menace de guerre, supprime la liberté, et l'égalité qui font ensemble la justice. Il voudrait crier cela à ses frères, par-dessus les frontières ; peut-être commence-t-il à se faire entendre par toute la terre, et à recevoir de toutes parts l'écho de ses propres pensées. Telles sont les négociations réelles ; car, d'un côté, les tyrans en tous pays s'entendent très bien sur une manière de discourir, de disputer, de menacer et de traiter ; et jusqu'à ce point que les marchands d'armes, qui vendent au plus offrant, ne les scandalisent pas trop. Et, pourvu que les peuples soient tenus en aveugle obéissance, ils vous feront aussi bien une longue paix, mais selon la loi de guerre. Et ce que je vois de mieux en ce temps, c'est que les résistants, d'un pays à l'autre, commencent à se comprendre assez, et savent même peut-être que le refus de croire, s'il est assez fort en chaque pays, assurera une paix réelle selon la loi de la paix. Et, bref, la justice sera entre les peuples autant qu'elle sera en chacun des peuples par une résistance sans faiblesse. Tout à fait de la même manière qu'un homme ne peut être juste et pacifique à l'égard de son voisin qu'autant qu'il a paix et justice en lui-même.

7 Mai 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXVI

Où est l'ami du peuple

4 Juin 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Que les soldats allemands aient buté, à Douaumont, sur des barbelés fabriqués par leurs propres usines, que les canons Schneider aient tiré sur nos troupes, que nos marchands aient fait passer des explosifs, des métaux rares, ou des couvertures, par les neutres, qui les revendaient aussi bien à l'ennemi, je me permets de ne pas m'en indigner ; le commerce n'eut jamais de patrie, et n'en aura jamais. Il n'y a point de loi qui empêche qu'un Français soit actionnaire de Krupp. N'importe qui peut l'être sans le savoir, par la communication des banques.

L'homme de troupe est admirable. Il veut bien être tué mais être tué par un canon fabriqué en France, cela lui semble excessif. Il réclamait très fort quand nos soixante-quinze tiraient trop court ou bien, comme il est arrivé, quand les défenseurs d'un ouvrage supposé évacué recevaient le barrage français dans le dos. J'ai connu des chefs qui étaient responsables d'erreurs de ce genre ; je ne leur ai point vu de remords, et les grands chefs, autant que j'ai su, laissaient passer ces choses ; c'était la guerre ; ils n'en pensaient pas plus, assurés que ce n'était pas volontaire ; et qui en doute ? Ce métier de guerre est dur, il faut

bien s'y attendre. Et n'est-ce pas effrayant de penser qu'il faut quelquefois choisir, après un recul, une douzaine de victimes qui ne sont pas plus coupables que les autres ? C'est la guerre. L'homme de troupe est ici matière et instrument. Qu'on le pousse sous le feu de l'ennemi ou qu'on le fusille, ce sont toujours les moyens de la victoire. Je ne blâmerai pas plus un général qui fait son métier, que je ne blâmerai un marchand de canons qui fait son métier.

Je ne blâmerai même pas l'électeur qui envoie de tels hommes au Parlement ; l'électeur est libre, ou bien il n'a pas su se faire libre ; il n'a pas su, ou il n'a pas pu. Trop heureux je me trouve si de tels hommes ne sont pas en nombre. Je commence seulement à m'indigner, ou disons à m'étonner si ces hommes, en si petit nombre dans une assemblée de défenseurs du pauvre, sont considérés et écoutés, et finalement arrivent à décider de tout, d'armements, d'impôts, de paix et de guerre, d'alliances, de choses de ce genre, comme on a vu, et comme on verra peut-être. Et encore si les députés se laissaient acheter par les riches, je dirais que les électeurs ont mal choisi, et qu'ils paient leurs propres erreurs. Le mal, à ce qu'il me semble, c'est de croire, sans être payé pour cela, ce que disent les marchands de canons et les militaires. Il y a des gens de bonne foi, et aussi parmi les électeurs, qui trouvent naturel que l'on consulte un homme de l'armée pour savoir si nous avons assez de troupes, et un homme de l'acier pour savoir si nous avons assez de canons. Cette modestie de nos députés peut mener loin. Un homme politique se croit tenu de penser grand, ce qui est sacrifier le citoyen. Où est l'ami du peuple ? Où est le père du peuple ? Il se cache bien ; on ne l'entend jamais.

Un orateur dira d'une grande voix que les Français sont disposés à faire leur devoir. Cela est vrai et cela est beau. Mais d'où tire-t-il cette conséquence que l'on peut alors dépenser sans compter, et conduire les héros au massacre pour une question d'honneur, qui est souvent une question d'humeur ? Les citoyens, qui n'ont pas le temps d'examiner, de discuter, de défendre leur bourse et leur vie, voudraient au moins être défendus par délégués. Au fond ils devraient être mieux défendus par délégués, car on plaide mal pour soi, et, chose digne de remarque, on n'aime pas plaider pour sa propre vie. Malheureusement ces sursauts de l'honneur brouillent tout. Le délégué, est tout fier d'apporter l'offrande de ses amis sur l'autel de la patrie ; on sent pourtant bien, et il faut le redire, que ces choses-là ne se font pas par délégués, et qu'un homme d'âge, s'il a de l'honneur, devrait être fort jaloux là-dessus, et ne pas apporter, comme une simple monnaie, le dévouement de ceux qui lui ont fait confiance, leur travail et leur vie comme choses dues à d'ambitieuses entreprises. Un chef d'État est comptable de toutes les vies qui se sont confiées à lui ; mais non pas comme un colonel qui doit sacrifier deux cents hommes pour enlever une redoute. À chacun son métier.

4 Juin 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXVII

Une autre guerre

16 juillet 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Les anciennes armées fondaient la puissance, non la liberté ; nous nous servons de ce vieil instrument pour des fins nouvelles dont les esprits rétrogrades n'ont même pas l'idée ; aucun colonel ne formera l'idée que ses hommes combattent afin qu'il n'y ait plus de colonels. Et c'est le colonel qui a raison. Il y a contradiction entre la formation militaire et la liberté. Nous n'en sortons point et nous n'en sortirons point si nous ne prêtons attention à quelques idées neuves.

Nous avons joué la liberté sur un coup de dés, et encore en supposant que la victoire donne la liberté. Mais réservons cette question, et ayons le courage d'examiner l'autre. Dès le commencement de la guerre il apparut à tout arbitre que nous étions perdus, parce que nous n'avions pas le nombre. Le courage peut faire des miracles, mais tout est réglé finalement par la loi du nombre. Aussi, même appuyés de puissants alliés, nous avons risqué plus d'une fois la culbute. Alors après tant de sacrifices, nous aurions connu l'occupation, le tribut, la diminution, l'humiliation. Ce sont des choses, je le sais, qu'on ne veut pas même imaginer tant qu'on est dans le combat ; et on a raison alors ; car il

faut croire si l'on veut vaincre. Mais nous pouvons dire maintenant que la victoire est un résultat de hasards qu'on aurait à peine espérés. Quant à se fier absolument aux destinées de la France, c'est supposer que l'Allemagne était une nation condamnée ; ce sont des folies. En mettant même Dieu dans le jeu, il faut avouer que Dieu est égal pour tous.

Un esprit rassis conviendra que ceux qui ont joué ce coup d'audace nous ont mis à deux doigts d'immenses malheurs. Or ce jeu est le jeu de la puissance ; l'homme libre veut plus de sécurité. La guerre ne donne jamais de sécurité. Le vaincu nécessairement rassemble ses forces, cuit et recuit sa colère ; et tout risque de recommencer, les rôles étant renversés, et l'humiliation changeant de camp, comme l'histoire nous le montre. On nous dit : trouvez mieux. On ne trouve pas si on ne cherche pas.

À ce point des armements où nous en sommes, nous formons, d'après les gens qui savent, la perspective suivante. Une attaque aérienne massive et soudaine fait un massacre inouï au centre même de la vie nationale ; les villes sont abandonnées ; les survivants se terrent où ils peuvent, dans un désordre et une misère à peine concevables. À quoi le militaire dit : « Rien n'est perdu ; rien n'est même commencé. Nous rendons le coup, nous le rendons, s'il se peut, plus cruel encore, plus mortel encore ». En cette imagerie, où il faut bien reconnaître quelque chose de possible, et sur quoi nous devons donc régler nos pensées, en cette imagerie donc apparaît ce qui était diffus dans l'autre guerre, c'est que tous deux perdent à coup sûr. Nous voulions être libres comme des hommes, et nous ne sommes même point libres comme des animaux.

D'où cette idée que la résistance à l'oppression changera de forme, par nécessité. Comme nous savons résister aux tyrans de l'intérieur, nous résisterons aux tyrans de l'extérieur. Cette guerre est neuve ; nous en comprenons mal les ressorts. Ce n'est même pas quelque chose comme la guerre d'Espagne, qui coûta si cher à Napoléon. C'est une guerre de refus ; mais encore une guerre où la masse se dérobe, se fait insaisissable et muette, ce qui ne veut pas dire qu'elle reste inactive. La conspiration est permanente et secrète. Je prévois les emprisonnements, les déportations, les massacres d'otages, sans compter une grande misère, et un dur travail pour tous. Et je comprends que la partie heureuse du peuple ait horreur de ces choses. Mais il s'agit de savoir si, tout compte fait, cette guerre civile contre l'étranger coûterait autant de vies et de richesses que la guerre d'hier et que la guerre de demain, si évidemment pire. Maintenant, autre chose. Il s'agit de savoir si les hommes auraient assez de résolution pour fatiguer l'envahisseur ; pour ce qui est des riches, des chefs, des artistes, des parasites, certainement non ; pour ce qui est du peuple ouvrier et paysan, peut-être oui. On ne peut décider sur une situation entièrement nouvelle, où l'amour de la patrie et de la liberté se tournerait contre des chefs étrangers. Guerre nouvelle, guerre de tranchées plus profondes, de ruse, de silence et de surprise. Et j'avoue que ni bourgeois ni prolétaires n'y sont assez préparés. Est-ce une raison de n'y pas penser ?

16 juillet 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXVIII

L'armée fasciste

3 Septembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

En aucun pays, les fascistes ne feront jamais une armée, ni un commencement d'armée, ni rien qui ressemble à une armée. Ce sont des ambitieux, des orgueilleux, des impatients, qui bouillonnent de colère à la seule idée de l'égalité démocratique. Ils jouent leur jeu, qui est de punir promptement et cruellement la désobéissance. Ils s'enivrent d'un pouvoir réel, ils croient le mériter par le courage. Ils risquent leur vie ? Mais, qui ne risquerait pas sa vie pour quelque chose qui lui plaît ? C'est la guerre des Ligueurs ; c'est le bonheur de conspirer. Il ne s'agit pas d'attraper des poux, ou de passer une semaine les pieds dans l'eau. On ne creuse point de tranchées ; on ne se traîne pas le long des routes avec le sac sur les reins. Après une émouvante revue, ou une rapide expédition, on rentre chez soi, on se lave, on dort dans un lit. À ce prix, on peut se considérer soi-même comme le défenseur de la patrie, de l'ordre public, de la morale et de la religion. On est approuvé et admiré de tout ce qui dîne en habit ou en décolleté ; on a l'absolution des Messieurs Prêtres, l'amitié des généraux, l'indulgence de la police. Il faut que les jeunes aiment d'amour farouche des choses abstraites comme liberté, justice, humanité, pour

ne point se donner à ce jeu viril, à peine plus dangereux que le ballon ou l'auto, et mille fois plus excitant.

Toutes les petites guerres plaisent. On prépare secrètement quelque coup d'audace ; on se trouve ordinairement dix contre un ; si l'aventure prend la forme de bataille rangée, ou s'égaille, comme faisaient les Chouans. Et encore n'a-t-on pas devant soi l'armée des Bleus ; toutefois que pouvaient les soldats les plus énergiques et les plus attentifs ? Marche-à-Terre, le héros de Balzac, est un paysan d'apparence stupide, qui traîne ses gros sabots, et n'a d'autre arme que son fouet ; son fusil est couché dans le foin. Le fasciste se trouve encore mieux placé ; il n'a point d'ennemi tant qu'il n'attaque point. Il promène sans danger son uniforme redouté ; il se forme en colonnes sous l'œil de la police, et rien n'est commencé. Comparez cette situation à celle du fantassin, qui est une cible dès qu'il est vu, dès qu'il montre seulement la tête. C'est que le fascisme n'a point déclaré la guerre ; il la fait quand il veut et où il veut ; il la termine quand cela lui plaît. Le coup porte, il reprend son personnage, si semblable à celui du policier que le policier hésite et attend. Supposez une police féroce qui ouvre le feu aussitôt, sans provocation, sur toute chemise noire ou bleue. On s'indigne à cette supposition ; ce ne serait pourtant qu'appliquer les règles de la guerre. Il faudrait un fier tyran pour donner de tels ordres ; chacun approuve que la police soit patiente ; ainsi, le fasciste, outre qu'il a toujours le fier tyran de son côté, se trouve protégé par les employés, boutiquiers et gens de métier, à l'exception de quelques communistes, qui sont suspects, surveillés, traqués. Il n'y a bataille qu'entre deux cortèges ; et les fascistes, alors, s'ils refusent la bataille, ont la police pour eux. Les règles de ce jeu ne sont nullement des règles de guerre. Le fascisme devrait gagner toujours. S'il ne gagne pas toujours, c'est qu'il ne sacrifie pas ses troupes de choc comme on brûle la poudre. Mais le pourrait-il ? A-t-il des troupes de choc ? Les métaphores ne font rien. Le fasciste combat-il avec la mort devant lui et la mort derrière lui ? Non. Aussi n'apprend-il pas la guerre ; et jamais il ne la fera. Il commandera ; il forcera l'obéissance. Mais où est l'exécutant ?

L'exécutant c'est l'homme de métier, c'est le peuple ouvrier et paysan, qui, partie par contrainte, partie par honneur, partie par un idéalisme, partie par la patience des métiers et par une résolution de longtemps apprise, se trouve à creuser, à planter des piquets, à porter des fils de fer et des rondins, à ravitailler dans la nuit et dans la boue, faisant amitié avec les chefs proches, aussi misérables et moins durs que lui, et ignorant les chefs lointains. Il se venge finalement sur l'ennemi, et cela petit durer longtemps. Mais l'armée fasciste manque tout à fait de cet élément boueux et résistant ; c'est, au mieux, une armée de chefs et de sous-officiers, et encore qui n'apprend nullement le commandement ; cette idée, si on la suivait assez, expliquerait certains paradoxes du temps présent.

3 Septembre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXIX

Le dangereux progrès mécanique

10 Septembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Les gens qui s'ennuient sont terribles. Je ne puis comprendre tout à fait la curiosité du savant qui monte à 16 kilomètres ; je le plains d'avoir à chercher si loin des connaissances nouvelles ; et, quoique je sois au nombre de ceux qui ont du loisir, je suis bien éloigné de connaître assez ce que je peux voir sans changer de place, et même sans lunette ni microscope. Toutefois, dès que l'on a pour métier l'astronomie, ou les météores, ou les radiations, je comprends qu'on soit entraîné d'une chose à une autre, et que l'on s'interroge sur les frontières de l'air ; car il faut bien qu'on arrive au vide d'air, mais on ne peut y arriver. Entre la pesanteur qui le retient et le vide qui le dissout, l'air doit se résoudre en une poussière d'air où la distension, composée avec une température très basse, fait un milieu physique et chimique dont nous n'avons aucune idée. Ce fut déjà une grande surprise lorsque l'obus de la Bertha s'en alla tomber beaucoup plus loin que les tables de tir ne l'indiquaient ; on savait bien que la résistance de l'air devient très faible à de grandes altitudes ; mais le calcul était resté bien au-dessous du fait. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas alors d'explorer la stratosphère., et qu'on l'a fait sans l'avoir voulu ; il s'agissait de

mettre en pièces les gens de l'autre parti. La plupart des progrès partent de là et y reviennent ; et l'ivresse du métier y fait autant que la méchanceté.

L'ennui y fait peut-être encore plus que tout. Car il y a des touristes pour la stratosphère ; il y a des rêveries de fusées à propulseur explosif, qui sont folles, mais d'où il sortira sans doute quelque chose. On n'ira peut-être pas en fusée par-dessus l'Atlantique, et encore moins jusque dans la lune ; mais soyez assurés qu'on lancera des projectiles sans savoir au juste où ils tomberont, que l'on écrasera quelques maisons innocentes, et que finalement l'art de bombarder de très loin les gens de l'autre parti connaîtra d'admirables progrès. Savants, oisifs, marchands de canons, et politiques poussent ensemble, et nous ne faisons rien contre. Non, pas la moindre chose. Lorsqu'un avion passe, nous levons le nez, nous admirons, sans penser que ce lourd engin peut nous tomber sur la tête.

J'ai souvenir d'un vigneron de Touraine qui, aux commencements de l'aviation, voulut plaider contre les audacieux qui volaient au-dessus de sa vigne ; je ne sais ce qu'il en arriva ; il est probable que l'opinion paysanne ne le soutint guère, et l'on sait partout que les oisifs qui foulent les moissons ne manquent pas de payer. En droit, je suppose que le haut de l'air, comme le dessous du sol, est à l'État, qui en dispose, et en fait concession à qui lui plaît. Le vigneron avait pourtant une idée juste, à laquelle il faudrait revenir ; mais nul n'y pense. J'ai admiré souvent l'acrobate de l'aviation qui a inventé des ressorts en vue de rendre toute chute inoffensive ; évidemment, il n'a pas pensé du tout aux maisons et aux gens sur lesquels il pourrait tomber. Notre vie, comme on sait, est un bien vil, et qui appartient de droit aux audacieux. Il y eut un temps où, dans un canton de Suisse, les autos voyageaient sur des camions traînés par des chevaux. Les montagnards ne trouvaient pas naturel que les enfants et les vieillards fussent surpris et broyés au tournant. Mais ce sont des idées de sauvage, comme c'est une idée de sauvage de dire que l'exploration de la stratosphère n'est pas d'extrême urgence. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ceux qui voyagent péniblement dans les trains omnibus, et qui ont tant de choses à apprendre avant la physique de l'air raréfié, ne seront pas les derniers à s'élever contre le sauvage, et au nom du progrès. Il y a quelque chose de juste dans cette passion d'admirer ; car, sans l'esprit de recherche et d'invention, nous serions barbares et fanatiques. Mais il y a une limite aussi aux inventions tyranniques, et un retour nécessaire vers la situation des ignorants et des victimes, qui, aujourd'hui comme autrefois, sont enivrés du grand spectacle que donnent les maîtres.

10 Septembre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXX

Faux honneur

17 Septembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Sur les origines de la guerre et sur la conduite de la guerre, j'apprends chaque jour quelque petite chose ; le masque de l'histoire est arraché ; nous voyons à nu les effets de l'infatuation, cette maladie des pouvoirs. « Je ne vois pas, me dit l'Important, en quoi ces découvertes contribuent à notre sécurité ». Au contraire je le vois très bien ; car il est évident que le principal danger pour nous comme pour tous est dans notre propre enthousiasme. Nous savons maintenant ce que les généraux peuvent faire en tous pays. Ce sont des organisateurs souvent ; mais ils n'ont point de jugement. Cela ne peut étonner quand on sait que le lieutenant qui a de l'avenir est celui qui prend en toute sincérité non pas seulement les opinions du colonel, mais celles de madame la colonelle. La discipline est dure aux hommes, mais du moins elle ne demande rien à leur esprit ; aussi j'ai vu que souvent les fautes du commandement étaient bien connues dans les cuisines, centres d'information pour le troupier. La discipline dans le monde des officiers est bien plus rusée, mais elle vise à la tête, et encore indirectement ; car il est entendu que les opinions sont libres, et que les remarques critiques sont écoutées, mais il est sous-entendu que celui qui contredit sera retardé d'échelon en échelon jusqu'au grade de lieutenant-

colonel, où il restera accroché comme un noyé au barrage. Ainsi il se fera une sélection des esprits flatteurs, je dis sincèrement flatteurs, et ce sont les pires. J'aimerais mieux un hypocrite qui cache sa pensée pendant des années, comme le fameux pape Sixte-Quint, qui fut élu comme nul, et se montra terrible. Mais de tels hommes sont rares, surtout dans l'état militaire, où un certain genre de franchise est de manières, et du reste bien trompeur. La flatterie, ici, consiste à admirer et à approuver tout franchement le chef ; et cela ne déshonore pas le caractère, mais cela déshonore l'esprit. La coutume de compter les galons, comme on dit, au lieu de compter les raisons, donnera toujours des chefs sans idées. Sans remonter aux causes, chacun peut voir les effets, d'après des publications qui, heureusement, ne laissent rien dans l'ombre. Ainsi le peuple sera guéri de croire aux faiseurs de miracles. Ainsi sera rafraîchi l'enthousiasme, qui est un sentiment délicieux, mais qui se paye cher.

Quant aux préparations diplomatiques, il en est de même, et la confiance n'est pas près de régner. Le métier d'homme d'état devient difficile et ingrat ; c'est tant mieux. Un Delcassé ou un Poincaré ne sont plus possibles d'ici longtemps. Je veux essayer d'honorer leurs intentions ; mais merci bien. Cette ardeur à gouverner sur papiers secrets pour le bien du pays nous a conduits à entrer dans une folle aventure qui risquait de finir très mal ; car nous pouvions aussi bien perdre ; chacun peut s'en rendre compte ; et, en plus des énormes pertes que rien ne peut réparer, nous pouvons nous faire une idée des suites d'une défaite. L'audace des gouvernants va toujours à la catastrophe ; la politique extérieure ressemble alors au jeu d'enfer, où l'on finit par perdre. Delcassé jouait l'encerclement ; Poincaré jouait la revanche. Là-dessus, ils risquaient nos biens et nos vies. Cet esprit de joueur est beau dans le citoyen qui, d'après une petite affiche blanche, devient un autre homme, renonce au bonheur, se donne tout à l'honneur et à l'obéissance ; j'estime le combattant ; il me fait aimer l'espèce, qu'elle soit française ou allemande. J'estime moins l'homme qui ne risque que des cartes dans ce jeu gigantesque, et qui s'échauffe pour la patrie sans la condition de la mort toujours présente, sifflante et éclatante.

C'est un faux honneur, celui-là, c'est un honneur imaginaire, qui paye sa propre gloire de la mort des autres. On saura, on sait combien pesaient cent mille cadavres dans les projets d'un patriote enivré de puissance. Et, parce que tous les ambitieux sont faits de la même pâte, il faut limiter le pouvoir de cette dangereuse espèce d'hommes, et longtemps d'avance, fait agir le caveçon politique. Comme le nez du cheval dépend d'une corde bien placée et maniée à propos, ainsi l'arrogance politique baisse le nez par force dès que l'opinion appuie seulement un peu sur la corde. L'amitié même serait dangereuse ici, et il faut s'en priver. Un homme qui se cabre comme un cheval est une belle chose, mais folle et meurtrière pour les jeunes. Cette pensée doit donner force et ruse à la modération des hommes d'âge.

17 Septembre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXI

Les petits et les gros

8 Octobre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Je me souviens d'avoir étudié les premières batailles de 1870, en suivant un ouvrage russe, et aidé d'un homme clairvoyant qui savait le russe. Et, quoiqu'il n'y eût pas abondance de documents, nous étions conduits à nier à peu près tout ce que l'on disait. L'opinion était nourrie de lieux communs. Au contraire, la Grande Guerre est éventrée et disséquée sous les yeux du public, et cela est nouveau. Il s'est fait un éveil de l'esprit, auquel nous ne pensons pas assez, jusqu'à ce point que les pouvoirs n'ont plus le moyen, ni même le désir, d'empêcher que les secrets de la haute politique soient révélés à tous ceux qui lisent. Et cela rafraîchit l'imagination.

Il est permis d'enseigner dans les écoles ceci, qui est de notoriété. On sait ce que c'est que le bassin métallurgique de Briey. On sait que l'ennemi l'occupa dès le commencement et ne cessa plus d'en tirer de quoi nous rompre les os. Or c'est un fait connu par des témoignages concordants, et que Pierre-feu a cité comme tel dans son G. Q. G., livre digne de Tacite, c'est que jamais les aviateurs de cette région, qui voyaient flamber les hauts-fourneaux, n'eurent permission de bombarder ces lieux sacrés, et que deux, qui l'essayèrent sans instructions, furent sévèrement réprimandés. Cela fit scandale ; mais on se heurtait à une défense absolue, qui ne donnait point ses raisons. On

soupçonne ici quelque pouvoir occulte, intéressé à préserver d'abord ses propres biens. Mais enfin si le plus haut pouvoir, habilement conseillé, a pris sur lui de protéger Briey contre nos bombes, il ne nous doit point compte de ses raisons, ou bien il en trouvera de plausibles, par exemple l'espoir de reprendre Briey par une manœuvre indirecte, et de retrouver intact le précieux outil. Tout se plaide.

Or sûrement la chose se fit par des voies souterraines. Car M. Poincaré, dans ses Mémoires, s'étonne que Briey, réoccupé après le fameux recul de dix kilomètres, ait été cédé sans résistance ; donc le plus haut pouvoir ignorait le problème de Briey. Ces remarques éclairent ce que raconte le général Verraux qui commandait là ; il trouva un ordre cacheté d'abandonner Briey sans combat. Vous trouverez ces détails dans le Crapouillot. Le responsable, on ne le trouvera pas ; l'inspirateur, on ne le trouvera pas. Et d'ailleurs, on inventerait aisément des raisons purement militaires ; bonnes ou mauvaises, ce n'est pas la question ; un militaire a le droit de se tromper. Il n'y a donc pas matière à quelque accusation de haute trahison, mais peut-être matière à réflexion. Cette propriété privée, et, bien plus, utile à l'ennemi, s'est trouvée à l'abri pendant toute la guerre. C'est moins édifiant que l'histoire, peut-être inventée, mais vraisemblable, de cet artilleur du Nord pointant son canon vers sa propre ferme. La même injustice, se retrouve toujours. Les petits sont chassés, ruinés, tués par la guerre ; les gros en souffrent moins ; ils s'enrichissent avant, pendant et après.

Je développais ces choses avec l'éloquence bien naturelle du simple soldat. Mais le patriote pur et sans mélange n'en était point troublé. « Je ne vois pas, dit-il, le rapport entre ces scandales déplorables et la menace allemande. Trahis, soit ; mais c'est une raison de plus de nous armer et de nous préparer. Et quand le même marchand s'enrichirait à vendre des armes aux uns et aux autres, en serons-nous moins vivement attaqués ? Et si ces histoires de brigands doivent amollir les courages, c'est une faute de les raconter ».

L'homme est naïf et brave. Je lui répondis ceci : « Mon cher ami, je ne désire nullement vous voir accroché dans les barbelés, à l'honorable place qui vous revient de droit ; et j'en dis autant à tous les braves. Si l'Allemagne a juré de prendre sa revanche, et si elle va là d'un seul cœur, nous n'avons qu'à fourbir nos armes. Mais si, au contraire, comme je le crois, la chose dépend en partie de nous, d'un esprit de conciliation et même d'amitié, qui saura ménager l'honneur du vaincu, alors je crois sage de me méfier de ceux qui ne risquent guère et qui espèrent beaucoup, remarquant qu'ils annoncent la guerre, eux et leurs journaux, la guerre qu'ils mèneront, eux, comme une affaire très compatible avec leurs profits et leur pouvoir. Et la première chose qui me semble à faire est d'empêcher que la décision dépende d'eux. Pour le courage j'en réponds ; et vous savez bien qu'il n'est pas en question. Il s'agit là de n'être pas sot ».

8 Octobre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXII

Contre tous les tyrans

15 Octobre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Je ne crois à rien du tout. Je vois ici et là-bas les éternelles ruses de la politique intérieure, et je me permets d'en rire. Avez-vous remarqué comme le parti des barons a joué et gagné ? Le voilà maintenant substitué à celui des Nazis, qui se disent socialistes, et sans doute le sont plus qu'on ne croit. Voilà donc une alliance de tous ceux qui n'ont rien d'autre à faire que de manifester dans les rues. Voilà que la Social-Démocratie se trouve paralysée, peut-être même ébranlée. Tout cela par des déclamations de grand style sur l'Allemagne humiliée et tenue en tutelle. Il fallait renchérir sur les Nazis ; il fallait évoquer l'Ogre de France. L'Ogre de France, c'est vous, c'est moi. Nous maudissons et renions ceux qui ont osé la Ruhr. Nous voulons liquider le sanglant passé ; nous avons rêvé une simplicité d'honnêtes gens entre les peuples ; il en paraît quelque chose ; ceux qui s'écarteraient de cette belle règle perdraient tout crédit chez nous ; on le voit et on le verra. Évidemment les barons ne veulent point qu'on le voie. Il nous défigurent avec art, en vue d'assurer de nouveau leur pouvoir intérieur. Vais-je faire justement la grimace qu'ils espèrent ? Pas si bête. Je parle pour moi, je surveille mon visage ; c'est le seul que j'aie à gouverner. Que chacun ici fasse comme moi. C'est la seule défense contre les tyrans de là-bas et contre ceux d'ici. La seule. Donc je ne me laisserai pas déplacer un seul instant de ma tranquillité humaine, que quelques-uns jugent

inhumaine. C'est moins difficile que sous les obus. Il s'agit de n'avoir nullement peur ; et qui a fait la guerre peut faire la paix. Je dis la paix en lui-même. La paix commune ne peut être que la somme de ces paix individuelles. Commence par toi, mon cher ami de la paix.

Maintenant, reviens chez toi ; car chez les autres, chez ceux d'en face, tu n'y vas qu'en imagination ; tu supposes les ficelles vieilles comme le monde, mais tu ne les vois pas. Ici, tu les vois ; elles s'enroulent autour de toi. La situation est celle-ci. Tu as des barons aussi, et qui n'aiment pas du tout, à l'intérieur, la paix démocratique. Mais surtout tu as une association de chefs militaires qui se voient diminués, et qui prévoient pire. Car, premièrement, voici que le budget se plaint ; voici qu'on fait la revue des grandes places ; ne va-t-on point faire une économie de généraux ? Mais, bien plus, par une répercussion de la manœuvre allemande, nous sommes mis en demeure, devant toute la terre, de désarmer sérieusement et amplement, et tout de suite. Quelle défense de ces messieurs ? Tout simplement exciter de nouveau cette panique, déjà essayée il y a quelques mois. Profiter des circonstances. Mettre sous le bras du chef pacifique un terrible dossier sur les armements secrets ; le laisser secret, donc terrifiant. Ne pas s'arrêter à ceci qu'un tel dossier devient nul, par la très claire et très explicite résolution de s'armer au grand jour si le désarmement ne se fait pas ailleurs. L'homme de la rue n'y verra rien ; le secret le rendra stupide ; il se verra déjà mobilisé, asphyxié, brûlé. Ainsi, il se résignera à ses chefs, aux ordres, aux dépenses ; en tout cas, il considèrera avec stupeur celui qui oserait parler encore de réduire les dépenses de guerre. Ainsi, nos messieurs auront dupé les socialistes et dupé les radicaux. Les mêmes crédits couleront, les mêmes indemnités seront assurées aux vaillants qui montent la garde ; et, pour mieux dire, le rêve d'une politique, sage et douce aux ménagères, sera abandonné pour longtemps. Cette perspective est si agréable aux tyrans que je les crois de bonne foi, ou presque, quand ils tremblent, eux et leur bruyante armure. La plus grande sottise serait de me mettre à trembler comme eux. C'est justement ce qu'ils veulent ; je l'ai compris ; cela suffit.

La plus grande sottise ; car mon premier ennemi c'est ma propre peur. Mais le plus grand mal aussi que je puisse faire à ces enfants, à ces femmes, à ces jeunes hommes si prompts à surmonter la peur. Car il est clair que ces manœuvres des barons sont dangereuses pour la paix, comme les manœuvres de nos militaires sont dangereuses pour la paix. À force de tenir les peuples en camp retranché, et la main sur l'épée, ils peuvent être entraînés à une folle guerre, qui ne promet, comme toute guerre, et encore plus que toute guerre connue, que deuil et misère. Mais aussi ces manœuvres de politique intérieure ne peuvent réussir que par le faire croire. Si personne ne croit, c'est manqué. Eh bien, n'ayant que moi sous mes ordres, je commence et je continue par ne rien croire, ni dossier, ni traité, ni bombe d'avion, ni aucun genre de menace. Et maintenant je regarde le visage presque décomposé de mon compagnon, lui disant seulement : « Est-ce bien toi, mon allié, mon secours, mon frère ? Est-ce là ce que nous avons juré ? »

15 Octobre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXIII

La jeunesse des républiques

1^{er} Novembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Les républiques s'établissent lentement et difficilement. Leur charte est d'abord mal faite ; les légistes ne savent que dessiner une monarchie qui attend un roi. Tout règlement est une précaution contre le citoyen. Les anciennes compagnies de chemin de fer enfermaient sous clef les voyageurs dans les wagons ; et j'ai connu le temps où on les tenait dans les salles d'attente, le nez aux vitres, jusqu'à l'heure H où ils partaient à l'assaut. C'est cultiver l'anxiété, qui est le fond des sentiments guerriers. Tout homme, comme dit Stendhal, a son imagination pour ennemie. Un chef ne croit pas aisément à la liberté ; bien plutôt il la craint. Mac-Mahon était à peu près aussi républicain qu'Hindenburg.

Les défaites font souvent les républiques ; mais elles risquent aussi de les défaire, par mille causes qui ont agi aussi chez nous ; ces temps sont oubliés ; Déroulède est oublié ; Boulanger est oublié. Les gens de bonne foi considèrent avec stupeur cette Allemagne inquiète qui nous ressemble trait pour trait. L'Alsace recommence sous nos yeux l'éternelle histoire des provinces annexées ; nous n'y comprenons rien ; nous disons que ce n'est pas la même chose ; c'est exactement la même chose ; les fruits de la guerre sont amers.

J'aperçois encore une difficulté pour les républiques, qui est dans cette connaissance des moindres affaires jetée tous les matins sans précaution au nez des citoyens. Il faut s'habituer à trouver dans les gazettes que tout est perdu. Il faut se créer un optimisme à toute épreuve. Mais convenons que c'est plus facile pour le vainqueur que pour le vaincu, et pour une république d'âge mûr que pour une république enfant. L'inquiétude allemande n'est nullement un fait de race ou de climat ; nous n'étions pas plus tranquilles au temps du duel Floquet contre Boulanger.

Une tyrannie bannit les républicains. C'est un moyen sauvage, dont les effets sont étonnants. Les opposants n'ont plus de chefs ; ils retournent à leurs travaux ; république gagnée n'est pas vie gagnée. Si les républiques à leur tour bannissaient les tyrans, il y aurait de l'aisance dans les rues. Mais les républiques, comme on l'a cent fois dit, ont la liberté contre elles. Les tyrans occupent la rue ; car, pour les tyrans grands et petits, tyrannie gagnée c'est vie gagnée. D'où les républiques commencent par hurler qu'elles ne veulent pas être républiques. En gros, et vu de l'étranger, ce spectacle est incompréhensible. Et pourtant il est bien naturel que ce qui est républicain dans une république ne passe pas son temps à crier dans les rues. La presse est un autre genre de cri, et ses tyrans ont de l'argent. Ces causes étant connues, il faut garder la bonne humeur ; c'est la paix même en chacun, et c'est la véritable condition de paix pour tous.

Toutes les guerres sont d'humeur au commencement. Je citerai plus d'une fois l'aveu naïf de Viviani : « Les nerfs de l'Europe étaient à bout ». Mais je le commenterai à ma manière. L'alerte de l'an quatorze arriva comme tous les gens d'importance étaient en vacances ; les sous-ordres furent élevés à l'importance, et s'affolèrent. Ce fut une politique bilieuse et aigre, une politique réveillée en sursaut. Cela est physiologique et presque tout est physiologique dans ce que nous voulons appeler le mouvement de nos pensées. Un homme surpris est un homme offensé ; il l'est d'abord physiologiquement, par le sursaut qui est une réaction humiliante. Après cela, et fort promptement, il l'est dans ses pensées ; le mot continue le geste, et l'idée suit le mot. C'est pourquoi je crains les agités ; mais il importe que je ne les craigne pas trop ; je serais aussi un agité. Comprendre délivre de craindre, et remplace craindre.

Les nations ne s'affrontent point ; ce sont les hommes qui s'affrontent ; tels hommes. Et je n'ai jamais cru non plus que les intérêts contraires fassent les guerres ; je crois plutôt aux passions, parmi lesquelles la timidité n'est pas la moins redoutable. Et au contraire une certaine nonchalance, moitié naturelle, moitié apprise, se gagne si vite, que je suis assuré qu'un homme tranquille empêche les drames, sans même y penser. Si nous ne sommes pas représentés par un tragédien, nous n'aurons pas de tragédie. Le mot si connu de Briand : « Tant que je serai-là... » est un maître mot dont je n'ai pas encore saisi tout le sens. Mais j'essaie. Je ne suis pas le seul. Un certain promeneur à la pipe a eu plus d'un matin pour y penser.

1^{er} Novembre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXIV

Illusions à surmonter

29 Octobre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Le sage ne jure pas une fois pour toutes qu'il ne se mettra jamais en colère ; car il sait bien qu'il ne peut se démettre de sa nature, laquelle est sauvage comme elle fut toujours. Au contraire, sachant qu'il porte avec lui les appareils de l'emportement et du meurtre, il s'attend aux premiers signes ; il se rappelle alors les bonnes raisons qu'il a de se modérer, les suites absurdes ou funestes, les déclamations ridicules dont il a honte ; et s'il ne peut se priver d'un commencement de tragédie, il se hausse jusqu'au génie comique et rit de ce qu'il allait faire.

Les peuples, qui se renouvellent chaque jour par une recrue d'innocents, sont encore plus sujets que les individus à se faire de grandes et vaines promesses. Ils croient qu'ils aiment la paix pour toujours. Et puis ils se piquent, ils déclament, et ils partent enfin pour la dernière des guerres. Cette naïveté est redoutable. D'autant que l'esprit de négoce apercevra toujours d'immenses gains à faire sur le malheur commun ; d'autant que les pouvoirs, si pacifiques qu'on les suppose, aimeront toujours un peu d'alarme, assez pour rétablir l'obéissance, et même un peu trop ; d'autant qu'il y aura toujours des gens

aigris, des gens malheureux, des gens querelleurs. Rien de tout cela n'est si méchant qu'il prémédite des millions de morts violentes ; mais l'occasion vient toujours, et la nécessité excuse tout. Comme on dit, et comme il est vrai, nul ne peut jurer qu'un peuple voisin n'aura pas sa crise d'humeur et de colère. Et, bref, la paix ne va pas de soi ; c'est la guerre qui va de soi. La paix est difficile, et sera toujours difficile. Il y a et il y aura des moments critiques à passer ; ils sont courts, mais ils semblent sans fin. Au contraire, la guerre est longue, et semble courte. Au fond, chacun se voit invulnérable et vainqueur. Telles sont les illusions, qu'il faut connaître et surmonter.

Les pacifiques qui tendaient la main à l'Allemagne, ce qui signifie que toute colère passe, étaient quelquefois trop disposés à bondir sur quelque autre ennemi, parce que, disaient-ils, ce n'était pas la même chose ; il s'agissait de briser une tyrannie, de délivrer un peuple. Or, une guerre, c'est toujours la même chose ; c'est violence mécanique ; c'est vengeance sur vengeance ; c'est la justice écrasée ; c'est l'humanité méprisée ; c'est le mensonge honoré ; c'est le vol permis, le règne des méchants, la tyrannie chez soi. Il est très bon que l'on sache ces choses, qu'on les raconte, qu'on en trouve les causes dans la nature humaine comme elle est, et d'abord en soi-même. Alors, on sait arrêter un mouvement généreux. On démasque les belles apparences ; on rit de ce qu'on allait faire. On voit le piège, on en fait le tour, on en observe les pièces mécaniques. Les vieux renards détournent les jeunes d'y mettre la patte.

La démocratie est bonne, car on y rit. Le socialisme est redoutable par le sérieux ; car qui ne ferait la guerre pour la justice ? Mais c'est le plus dangereux des pièges, car toute guerre est absolument injuste, et se donne comme absolument juste. Le socialisme n'est bon que comme démocratie, et comme disposition à voir vrai. Le désarmement est bon ; mais il ne suffit pas à tout. Rien ne suffit ; rien ne peut régler la paix une fois pour toutes. Seulement avec des massues et des couteaux, l'homme peut tuer l'homme. Et l'homme est ainsi bâti que le mouvement de tuer est son premier mouvement. On raconte que Descartes s'est battu en duel ; il n'a pas désespéré pour cela de vaincre ses passions. Les peuples ont des folies plus dangereuses que celles des individus ; en revanche, il n'arrive pas souvent que tous les citoyens soient fous en même temps et de la même manière. Le sage apprend à aimer ces précieuses différences et à redouter au contraire la meurtrière unanimité. Tel est sommairement le travail de la raison contre les passions. Ce n'est pas toujours amusant ; on peut même dire que toute prudence est ennuyeuse ; en compensation, il est amusant de se moquer d'une grosse sottise qu'on allait croire. Tel est notre arsenal. Telles sont nos formations dispersées. Et surtout n'avoir pas peur.

29 Octobre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXV

Blocus

19 Novembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce que l'on tente d'organiser contre la guerre est difficile, et trouve des résistances. Et l'inconvénient des sanctions est qu'elles sont guerre encore. Il me semble qu'une police internationale du blocus aurait l'avantage du neuf. En payant bien, on aurait des artistes qui inventeraient tous les jours de nouveaux moyens de former autour des belligérants un cordon isolant, comme on fait autour des pestiférés. L'administration, comme on l'a assez remarqué, s'entend mieux à empêcher qu'à faire. Empêcher quoi ? Toutes communications, comme l'excommunication le disait bien. Et je n'entends pas seulement la coupure soudaine de tous les courants de charbon, d'explosifs, de pain, de riz, ayant pour point d'arrivée la région maudite. Je voudrais aussi un arrêt des nouvelles et signaux de tout genre. Toute correspondance allant là ou venant de là serait mise au pilon ; tous les câbles seraient muets, tous les postes de radio éteints. Par exemple tous les journalistes auraient une feuille de mobilisation qui, selon le cas ou le lieu, les changerait en censeurs absolus, ayant charge d'empêcher ce qu'ils font si bien. Et, afin que le blocus ne se changeât pas en guerre navale, tout se passerait sur le quai de départ. Les marchandises

suspectes et non nécessaires seraient arrêtées tout net. Les choses ambiguës, comme vivres, engrais, matières premières, seraient attendues et comptées à leur destination avouée ; les amendes et la prison puniraient sévèrement ceux qui changeraient de direction en mer. Il y aurait toujours des fraudeurs, mais les belligérants se ruineraient vite à les payer autant qu'il faudrait.

Les paiements aussi seraient coupés, et tous les genres de crédit. Cela serait moins difficile qu'il ne semble, dès que tous les messages auraient les ailes coupées. La ruse, le risque, l'inconnu même, élèveraient les frais de guerre à un taux inouï. Les nations folles devraient tirer tout d'elles-mêmes, et s'exterminer à coups de bâton. Le commerce craindrait la guerre au lieu de l'espérer. On dira là-dessus que marchands et banquiers, sauraient bien préparer leurs fraudes. Je ne sais. Il y a partout des douanes et des lazarets. Il n'existe pas sur la planète un seul câble privé, ni un seul port libre de contrôle. Les avions ont besoin de relais. Et même la chasse aux radiations ne serait pas impossible. La police, en tous pays, s'entend merveilleusement à barrer les chemins ; c'est son affaire. Demander ses papiers à tout homme et à toute chose, et, dans le doute, fermer une porte c'est le jeu du gendarme. De grandes nations ont pris, contre l'immigration aussi bien que contre l'importation, des mesures que l'on aurait jugées impraticables. Et ajoutons que l'on aurait ici le concours assuré des syndicats ouvriers, qui peuvent déjà beaucoup par eux-mêmes, et qui ont un fort préjugé contre la guerre.

On dira que les nations ne s'entendront jamais pour cette lutte d'un nouveau genre contre la guerre ; encore bien moins, alors, s'entendront-elles pour mettre en mouvement quelque armée internationale ; dont l'action, en tout cas, serait bien moins prompte que l'ordre d'excommunication commerciale, auquel chacun des mobilisés du blocus obéirait sans changer de place, sans changer de métier, et avec une efficacité dont tous seraient les témoins.

Sur quoi on voudra distinguer les bons et les méchants, ceux qui attaquent et ceux qui se défendent. Cette difficulté est commune à tous les systèmes ; car sur qui tirera le canon international ? On en pourrait revenir au signe le plus simple, qui est que l'agresseur est celui qui a violé la frontière de l'autre, par colonne armée, avion ou seulement projectile. Et s'il y a doute, je pense qu'on pourrait tout de suite tirer dans le tas, comme on dit ; car je parle d'un canon économique, qui ne tue pas tout de suite ; et ce serait plutôt un cordon à nœud coulant qui, sans étrangler, ferait sentir la menace. On peut même penser que la menace de la menace ferait déjà quelque effet ; car c'est l'imagination qui tire d'abord sur le cordon ; et il n'y a point de coffre-fort qui arrête l'imagination. C'est pourquoi je propose cette utopie, plus proche de nos mains que beaucoup d'autres.

19 Novembre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXVI

Chevalerie

10 Décembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai reçu la visite d'un Allemand. Il m'apportait un livre traduit dans sa langue, un livre qui est à mes yeux un message de paix ; non que je l'aie écrit pour la paix ; mais, bien mieux, selon la paix, du moins je l'espère. Il me semble toujours émouvant, ce moment si longtemps attendu, où l'homme terreux, inconnu, redoutable, sort de son retranchement et tend la main. Je vis bien que cette main était forte et sans peur. Mais, quand il posa le gros livre sur la cheminée, je compris que cette amitié qui entraît chez moi était plus ancienne que tout livre, plus proche de moi que je n'attendais, aussi rude que ma propre nature, aussi peu maniable qu'elle. N'est-ce pas toujours ainsi ?

Cet homme était un dompteur de chevaux, qui participait ces jours-là à un congrès de l'art équestre. Devant un cheval, la paix est faite aussitôt entre les hommes. Et, par une de ces rencontres que j'admire toujours, le mot de chevalerie a conservé intact son précieux sens, fondé sur sa rustique origine. Nous étions en situation vraie, et j'appris des choses.

J'ai appris à considérer le cheval comme un être qui voit très mal, qui entend très bien et surtout qui connaît l'homme par contact, par frémissement, par communication de courage, de peur, de résolution. Cette sensibilité de la peau, que l'on peut lire, en quelque sorte, sur le pelage bien lustré, est mieux qu'œil, oreille, ou narine ; elle est tout cela ensemble. Cet animal aveugle sent tous les mouvements de l'air, et même un doigt qui bouge. En ce sens, on peut dire que le cheval comprend l'homme, et même mieux que l'homme ne comprend l'homme. Mais c'est que l'homme, n'étant point esclave par sa structure, ne fait pas attention aux menus contacts. Bref, le cheval est-il intelligent ? Je m'attendais à quelque histoire de cheval calculateur. Je ne me trompais point. Mais cette fois-ci l'homme fut pleinement homme et nullement cheval.

Un cheval noir, racontait-il, lui fut montré, qui faisait l'addition et la multiplication comme un garçon de douze ans, marquant les unités d'un coup de sabot, jusqu'au total vrai, sans jamais se tromper. Croire à quelque ruse du dresseur et à des signes préparés, il n'en était pas question ; le maître du cheval était un vrai gentilhomme. Mais il restait encore à supposer que l'homme faisait signe contre sa volonté et sans le savoir ; et cette supposition fut vérifiée. Un homme qui compte en lui-même, en suivant le pied de son cheval, ne manque pas de se pencher imperceptiblement en avant, comme pour rassembler devant lui son attention, en cette région où les mains et les yeux se rencontrent pour quelque enquête que ce soit. Et quand le compte est fini, quand le dernier coup est frappé, l'homme ne peut manquer de se relever de cette surveillance, par une rémission des muscles thoraciques. Ces petits mouvements étaient sensibles au cheval. Les hommes surent arriver à les percevoir aussi, en disposant sur le front de l'homme chevalier un miroir, qui, au plus petit mouvement, faisait danser une tache lumineuse, comme vous savez bien. Le cheval ne connaissait point les nombres, ni les sommes, ni les produits ; mais il savait à un dixième de millimètre près, si son maître se cabrait. Ce genre de savoir le fait esclave pour toujours.

« Il n'est rien de plus stupide qu'un cheval, disait le chevalier. Imaginez au côté d'une route, dans un pré, dix, vingt, trente mulons de foin. Le cheval qui passe s'écarte au premier, quoi que le cavalier fasse ; il s'écartera encore au centième. Or, qu'est-ce que le foin ? C'est le caviar du cheval. C'est ce qu'il aime ; et il ne cesse de craindre ce qu'il aime ; on ne peut l'appivoiser à s'approcher sans crainte de ce qu'il devrait désirer ».

Par une chance que je n'ose dire que je mérite, mes enquêtes sur les nations prennent d'elles-mêmes cette forme, étrangère à tout ce qu'on dit, étrangère à tout ce que j'aurais peut-être la faiblesse d'attendre. Les idées, de même que les étoiles pâles, entrent par le côté de l'œil ; et l'on s'instruit admirablement à ne pas choisir, à ne pas poser de questions, à recevoir ce qu'on n'attend point. L'homme est devant nos yeux ; la paix est devant nos yeux. L'homme est fait, et la paix est faite. Nous regardons, comme dans un vide, un autre homme, qui ne sera jamais, et une autre paix, qui ne sera jamais. La paix de chevalerie est devant nos yeux ; le semblable est devant nos yeux. L'image tremble un peu par nos folles secousses, mais à l'instant même elle retrouve ses immuables contours. Sans compter que les bonds du cheval devant ce foin qu'il aime sont aussi pour nous instruire sur l'autre monture, plus intime, qui a ses écarts aussi. Descartes ne pouvait croire que

l'homme, qui arrive-à dresser le chien et le cheval, ne puisse arriver à se dresser lui-même. Esprit chevalier, paix du soldat.

10 Décembre 1932.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXVII

Le cœur humain, cet explosif

4 Février 1933.

[Retour à la table des matières](#)

On nous l'a assez dit, que la cause des guerres se trouve dans la puissance des grands financiers, soit qu'ils fabriquent et vendent des armes, soit qu'ils colonisent, soit qu'ils exigent que le trafic soit dirigé et imposé, selon leur avantage. J'ai fait sonner cette idée ; je l'ai trouvée creuse. Je ne vois point de proportion entre le pouvoir d'acheter, aussi grand qu'on le suppose, et cette folie meurtrière qui se lève à des moments comme une peste. Quand vous faites sauter une mine par un petit mouvement du doigt, ne dites pas que ce petit mouvement est cause suffisante de l'explosion ; comptez la fabrication de l'explosif et le creux de roche où on l'a enfermé. L'explosif qui fait la guerre, c'est le citoyen et c'est le fantassin. Si l'on ne trouvait pas, dans le citoyen et dans le fantassin, une proportion convenable de crédulité, de peur, de colère et d'enthousiasme, aucune masse de milliards au monde ne pourrait mettre le feu aux nations.

Car le citoyen qui fait la guerre n'est certes pas payé pour cela ; il n'est même pas forcé. Comment payer assez une vie ? Et comment forcer les combattants ? Ils sont la force. Ou bien alors soutenez que le colonel et cinquante

gradés forcent un régiment. Cela n'a aucun sens. Si le soldat n'est pas persuadé que la guerre doit être, la guerre ne peut être. Vous dites à cela qu'ils résistent tous plus ou moins, mais non pas tous ensemble, et que c'est ce qui permet de les forcer, en faisant peser tour à tour sur chacun le consentement supposé des autres. Mais ce redoutable jeu ne serait pas lui-même possible, si les citoyens, tous ou presque tous, n'ont consenti d'avance à être forcés ; c'est que l'éclipse du courage n'est que d'un moment ; c'est que l'homme moyen n'en est pas fier. Au vrai le courage est une chose gratuite..

Admettons que le mouvement guerrier soit surtout fort en ceux qui vont au danger sans le connaître, et même en ceux qui poussent les autres. Pesons ce mélange d'honneur et de colère qui rend comme insensibles les pères, et quelquefois les mères ; disons que cet orgueil civil, qu'on pourrait nommer l'orgueil romain, exerce une pression cruelle et irrésistible sur la masse des exécutants. Toujours est-il que cet impérieux sentiment n'est pas payé et ne peut être payé, pas plus qu'il ne peut être forcé. Supposons que l'opinion, à l'arrière comme à l'avant, déclare la paix ; alors la guerre est finie. Il y a une partie, moitié irritée, moitié généreuse, de l'homme, qui est cause que les guerres durent, et qui est cause aussi qu'elles commencent. Le cœur humain, tel est l'explosif.

On dira que c'est l'opinion payée qui allume la mèche. Que la grande presse soit vendue, je le veux bien. Mais j'ai souvent remarqué aussi que les plus grands trompeurs sont ceux qui commencent par se tromper eux-mêmes, se livrant avec bonheur au mouvement du courage irrité, inventant des ennemis, mâchant des humiliations imaginaires, croyant tout, réveillant les héros, piquant l'homme moyen au point sensible, et de bonne foi. J'ai entendu des déclamateurs, et très éloquents, qui avaient tout à perdre à leurs propres discours. Et ceux mêmes que l'on paie sont sincères plus souvent qu'on ne croit. On ne paie utilement que ceux qui déclamaient déjà pour rien. Toujours est-il qu'on ne paie pas ceux qui les croient ; au contraire, le bon public paie pour être ému de cette émotion reconfortante et enivrante qui est pour lui comme un plaisir de spectacle. J'en juge d'après de vieux amis, que j'ai entendu déraisonner sur la guerre, avec bonheur, et gratuitement. J'en juge d'après moi-même, qui ai dû plus d'une fois résister à l'entraînement d'acclamer et de menacer. Je crois que l'ivresse guerrière est une maladie qui a ses foyers en un bon nombre d'ambitieux de premier mouvement, et qui court promptement à travers les foules. Un fléau, dirais-je, comme peste, choléra, incendie, inondation. Un mal humain, contre lequel la sagesse et la résolution peuvent quelque chose en chacun, mais en revanche, un mal qui est honoré et honorable, parce que nous avons mille raisons d'estimer le courage.

Quand on dit que l'enthousiasme est payé comme les annonces sont payées, on parle trop vite. Tous les trésors du monde ne paieraient pas un million de morts. Au contraire disons que la guerre est gratuite, sans aucune espérance, mais bien plutôt assurée d'avance de gagner souffrance, mort et ruine, décadence, injustice, triomphe des faibles, des peureux et des avarés. La guerre, c'est rage et impatience, comme dans le blessé qui arrache ses pansements. Ceux qui font la guerre, soldats et chefs, ministres et rois, s'y jettent comme dans un gouffre. Les puissances d'argent gagnent sur ces passions-là comme sur toutes. Mais qui ne voit dans l'avarice quelque chose qui est profondément opposé à toute violence ? Et supposer que les hommes ne se

battront jamais, et sans espoir, pour le socialisme, pour la justice, contre les tyrans, jetant leur propre vie dans la balance de force, c'est penser contre l'évidence. Seulement il est naturel qu'au sortir d'une si grande folie, on cherche quelque cause fatale que l'on puisse maudire, au lieu de s'en prendre à soi. Et, parce que l'argent est une puissance peu honorée et mal supportée, et qui suit de près et soutient plus ou moins tous les mouvements de société, c'est cette puissance que l'on accuse. Cela dispense de se changer soi-même.

4 Février 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXVIII

Le jeu sauvage

25 Mars 1933.

[Retour à la table des matières](#)

La censure ayant livré ses secrets, on sait maintenant tout ce qui importe sur le mécanisme de la guerre et sur les pensées de guerre. Mais, de source impure, flots impurs. On se sent transformé en censeur à l'égard de soi-même, ne sachant plus du tout ce qu'il faut laisser passer ni ce qu'il faut arrêter. Je demeure stupide devant le général aux yeux de qui cent mille hommes à tuer représentent une carte qu'il joue pour essayer, comme on dit, sa chance. Mais le contradicteur, humain, trop humain, qui aurait voulu sauver soixante mille hommes, je vois bien qu'il les réserve pour les jouer en de meilleures circonstances, et les faire plus utilement massacrer. Cette remarque exténue le discernement. Car, dès que l'on considère les hommes comme un matériel coûteux et précieux, qu'il faut ménager comme on ménage les chevaux ou les pelles, il n'y a plus d'humanité. Pétain obtient un meilleur rendement que Nivelles ; mais, aux yeux de l'un comme de l'autre, l'homme est toujours moyen et outil.

Je sais comment l'emportement durcit l'homme ; et je comprends très bien qu'une guerre puisse durer longtemps. Mais je veux faire ici une exacte critique, ce qui veut dire une séparation et une distinction. On a dit que la vie n'est pas toujours facile, et, qu'il ne dépend pas de nous qu'elle le soit toujours. Supposons la peste, l'éruption volcanique, le raz de marée ; il faudra bien accepter et risquer. Ou seulement contre des bandits intrépides et impitoyables, il faudra accepter et risquer, faire avancer l'homme, et mépriser les lâches, aussi bien soi-même lâche. Plus d'un médecin tombera, plus d'un sauveteur, plus d'un policier. On leur sculptera des tombeaux, à juste titre, et l'on sera fier de compter un père, un frère, un fils, un ami parmi les morts. On méditera noblement sur cette imitation des héros, qui est notre livre sacré. Il n'y a point de doute ici, ni aucune difficulté. Or, c'est par cette large et haute porte que la guerre se glisse. C'est par cette résonance et ce rebondissement de sentiments, d'écho en écho, que ce temps de guerre a pu paraître à quelques-uns, qui n'étaient pas vils, un temps admirable où l'homme s'élevait au-dessus de lui-même. Aussi, je veux aller tout droit aux différences, transportant l'esprit de guerre tel qu'on l'a vu dans des circonstances qui ne sont point guerre.

Contre la peste donc, non seulement, moi médecin, je risquerai quelque chose, mais je paierai la victoire aussi cher qu'il faudra. Par exemple, j'essaierai sur des hommes jeunes et vigoureux un vaccin qui ne sera bienfaisant qu'après avoir fait un millier de morts. En sacrifiant cette première ligne d'hommes, je fatiguerai le virus, je le transformerai en remède. La peste sera vaincue. Absurde idée. Mais pourtant mes infirmiers volontaires et moi-même nous nous risquerons. Où est la différence ? C'est que jamais l'homme ne sera pris ici comme moyen et outil. Oser, oui ; mais toujours en vue de sauver l'homme, l'infirmier comme le malade.

Contre l'éruption, contre le fleuve de lave, vous ne concevez pas un général des sauveteurs qui, pour élever quelque digne, enverrait mille hommes, dix hommes, ou seulement un seul, à une mort certaine, disant : « On ne pouvait détourner le fleuve de lave qu'à ce prix ». Et même contre des bandits, même en usant de policiers enrôlés et payés pour cela, on n'aurait pas l'idée d'une offensive destinée à user les munitions de l'ennemi, et où les policiers de première ligne tomberaient à coup sûr. Même dans ce cas-là, qui ressemble tellement à une guerre, on n'achèterait pas délibérément le succès par la mort d'un seul homme. Il y aurait de nobles imprudences, mais toujours décrétées par la victime elle-même, les chefs dictant au contraire et organisant la prudence. C'est dire que si la guerre n'était qu'une œuvre de préservation, comme on dit, elle ne serait nullement ce qu'elle est. Et qu'est-elle ? » Un jeu sauvage, où les passions d'enthousiasme et de colère sont froidement dirigées par des ambitieux qui poussent au feu les hommes, que dis-je ! les divisions comme on pousserait des pions de bois. Nivelles, Poincaré, Pétain, Painlevé, c'est toujours le même jeu.

25 Mars 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXIX

La guerre civile

1^{er} Avril 1933.

[Retour à la table des matières](#)

L'Allemagne est plus naturelle à présent, selon mon opinion, qu'au temps où son immense armée nous faisait tant de mal. Chez eux comme chez nous en ce temps-là l'exécutant n'avait d'autre espoir que de mourir. Une froide administration poussait les vivants à la place des morts. C'était la vertu qui combattait ; scandale sans mesure. Au lieu que les voilà maintenant de nouveau Taborites ou Hussites, et tambourinant sur la peau humaine. C'est le train ordinaire. Chacun vise quelque profit, ou bien quelque vengeance. Les chefs sont des aventuriers qui risquent beaucoup. Les vieux pouvoirs négocient. À peu près comme chez nous au temps de Montaigne, où la vie d'un homme ne lui tenait guère, où il ne faisait pas deux lieues sans risquer d'être attaqué et dépouillé par un parti ou l'autre. Tout compte fait, il se trouvait moins de cadavres qu'après une de nos offensives de la grande guerre. Et j'avoue qu'en la guerre civile ceux qui ne combattent pas risquent autant et plus que les autres ; mais cela même est une espèce d'ordre dans le désordre, et une forte leçon d'où il peut sortir quelque chose. C'est moins sauvage que notre guerre mécanique. La violence y garde son air de crime. On y apprend le prix des lois, des pouvoirs contrôlés, des parlements ; toutes choses qu'il est

bien facile de mépriser ; du moins on éprouve ce qu'il en coûte de les mépriser.

« Effrayant ! dit l'émigré qui vient chercher refuge chez nous. Il n'y a plus de sécurité pour les personnes, ni pour les biens. La force règle tout ». Du moins la guerre montre à présent son vrai visage. Nous viendrons à aimer d'amour vrai nos Conseils Généraux, nos deux Chambres, et le petit jeu des partis. Il dépend de nous d'être sages, et la politique, qui est une chose médiocre et fort utile, va reprendre valeur. Le cadran de l'Europe a beaucoup tourné, et fort vite, et encore une fois contre les prévisions. Les peuples sages ont de grandes positions à prendre et à garder. Les droits de l'homme vont revivre.

Quelqu'un me dit là-dessus qu'au contraire cette guerre intestine se changera en guerre extérieure, comme on a vu. Je n'arrive pas à le croire ; et je veux mettre en ordre deux ou trois raisons qui conduiront à d'autres. L'important est de ne pas reprendre de vieilles idées qui ne s'adaptent nullement à cette expérience neuve. Au temps où nous sommes, et la guerre extérieure étant ce qu'elle est, un peuple en révolution peut très bien faire la guerre, à condition que la révolution soit faite contre les grands ; car alors ouvriers et paysans y mettent leurs mains calleuses, soit pour fabriquer, soit pour combattre. Mais si, au contraire, la révolution se fait contre la partie ouvrière et contre la partie pauvre, je ne vois point qu'un pays puisse faire la guerre, alors qu'il tient enchaînée, et non sans peine, la masse des troupiers véritables. Un tyran ne peut armer son peuple. Il n'a que sa garde, excellente pour la guerre des rues, mauvaise pour la guerre extérieure. Et toujours est-il certain que le tyran ne combat qu'avec une partie de ses forces ; et c'est pire encore si l'autre partie, l'opprimée, peut voir dans les ennemis des alliés et des libérateurs. Je ne compte pas les usines, et il faut les compter. Le tyran n'est pas sûr de ses usines. Et, à vrai dire, le tyran n'est sûr de rien, par cette habitude des guerres civiles, où chacun se bat pour gagner quelque chose. Les tyrans négocieront ; ils diront le contraire et je vois bien pourquoi ; toutefois ils ne feront rien de ce qu'ils disent.

« Mais, répond l'homme qui voit noir, l'unité allemande se fera, et peut-être très vite ». Non, je ne vois pas que cette unité soit pour demain. Au contraire une séparation profonde se fait. Je vois déjà qu'une grande force émigre pour longtemps, force de patience, de négoce, de crédit, d'organisation. C'est ainsi que Louis XIV chassa l'élite des protestants ; et l'on dit que ce ne fut pas une petite faute. Au pays d'Hitler les juifs émigrent en fait ; et d'autre part les marxistes émigrent en esprit, ce qui est plus dangereux encore. Vous ne concevez pas l'Allemagne raciste attaquant la Russie marxiste. Suivez un peu ce raisonnement.

On me dit encore que la folie fait n'importe quoi. C'est supposer que les tyrannies sont folles. Mais je dirais plutôt qu'elles font les folles. Il faut bien de la ruse, et bien de la précision, pour gouverner par la violence. Il y a des fous et des têtes brûlées, mais toujours subalternes. Si le chef était fou, il ne serait point chef. Il y aura des incidents qui ne seront que des incidents. Il y aura des excès de zèle, aussitôt réprimés. Bref j'aperçois un champ immense pour la diplomatie véritable, qui retrouvera, au lieu des nations équipées et

sans prudence, des hommes de Machiavel, regardant devant eux et derrière, et ayant grand besoin de paix extérieure afin de mener leur guerre intérieure. Certes la sagesse est toujours difficile ; mais il me semble qu'elle aura beau jeu en somme dans le temps qui vient.

1^{er} Avril 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXX

Police des mers

15 Juillet 1933.

[Retour à la table des matières](#)

On ne comprend pas assez la différence entre les armements terrestres et les armements maritimes. La police des mers est une chose sérieuse. Il n'y a guère plus de cent ans, un civilisé pouvait être saisi en Méditerranée et vendu comme esclave. Rousseau se félicitait de ce que son Émile imaginaire était préparé à quelque événement de ce genre. Et l'on sait, d'après les histoires de Du Casse et autres corsaires, au temps de Louis XIV, que le métier de pirate était bon. On peut voir ce qu'osent les bandits, dans un pays de grande étendue où la police est insuffisante ou peu sûre ; et les contrebandiers de la bouteille ont régné quelquefois sur des parties de la mer. Que ferait un grand paquebot contre la sommation d'un sous-marin à pavillon noir ? L'étendue est immense, et, hors des routes fréquentées, il y a de grands déserts. Pour ce qui est de la construction et du ravitaillement, il ne manque point de criques mal surveillées. Et telle est la raison principale des colonies, si l'on y fait attention. De toute façon, il faut des bâtiments rapides, bien armés, et qui tiennent longtemps la mer.

Nos guerres d'honneur ont tout mêlé. Car nous nommons communément ennemis ceux qui nous ressemblent, et qui ont le même honneur que nous. Si le bon sens ne se réveille pas assez, nous en viendrons à massacrer femmes, enfants et vieillards chez le voisin, et lui chez nous, tous deux ayant pour règle de vie acceptée et pratiquée de protéger les faibles et de ne pas s'enrichir par le vol. Cette aberration, comparable à la coutume du duel, mais bien plus funeste par les effets, vient de civilisation et non de barbarie. Un homme digne du nom d'homme doit être capable de protéger les faibles au prix de sa propre vie. Cette disposition est grande et belle ; tous l'admirent ; mais, par le progrès même des mœurs et de la police, on n'a plus souvent occasion d'admirer. On veut des preuves ; on craint d'estimer trop un lâche qui s'habille en brave. De là vient que l'homme qui portait l'épée se jugeait tenu de fournir la preuve devant le moindre doute. Or, il y a mille manières d'exprimer le doute, et souvent sans l'avoir voulu. On rit, on hausse les épaules, on se détourne. On regarde en face un homme agité, ou bien on regarde à côté, ce qui est pire. On comprend un code des insultes, et des subtilités étonnantes. Et, ce qui me paraît à remarquer dans l'honneur, c'est qu'il n'est vraiment chatouilleux que devant un honneur qu'il suppose pareil. Que petit bien lui faire l'impolitesse d'un lâche, qui ne sera point soutenue ? D'où les règlements des duels, qui ont tous leur raison. Aussi, sans même compter les rivalités d'ambition ou d'amour, il y eut des combats mortels entre amis et alliés, par cette idée que, dès qu'un doute se produit sur le courage, la chose n'a plus qu'un remède, qui est le combat dangereux.

Je ne crois pas que nos guerres, bien nommées fratricides, soient d'autre sorte ; et je conclus qu'une estime réciproque est bien loin de pouvoir toujours les empêcher. Toute négociation doit être de politesse, et premièrement reconnaître le courage ; et surtout il faut que le négociateur ne se pique jamais, ce qui irait de soi si l'amour de la patrie n'était pas le plus déréglé des amours, et celui qui s'affranchit le plus aisément de politesse. Tout cela changera, j'en suis persuadé, dès que l'on fera plus d'attention aux causes de ce genre. Mais toujours est-il que la force armée a deux usages, que les passions confondent aisément. Les armes des fameux Mousquetaires étaient de police ; mais elles servaient ordinairement au pur jeu de la guerre entre amis. Encore faisaient-ils aisément la différence. Mais quand ce sont des peuples qui se battent, on mêle tout. Les faibles des deux côtés, qui n'ont d'autre renfort que la peur et l'indignation, crient que le peuple ennemi est barbare, massacreur, pillard, et qu'il faut l'effacer de la terre. C'est ce que les combattants ne croient jamais ; ils savent bien que ce serait trop facile de mettre en fuite des gens qui se proposeraient seulement de gagner quelque chose. Ils ne sentent que trop l'honneur de l'autre. Et cela n'avance pas la paix, dès que les épées sont engagées.

Si l'on débrouillait ces notions, on arriverait à ne se battre à nombre égal et à armes égales, comme on l'a fait finalement pour le duel ; et cela a tué le duel. De même l'idée bien claire du combat d'honneur entre peuples tuerait le combat d'honneur. Et cela fait, il n'importerait guère que la police des mers fût faite par un peuple ou un autre. En bonne justice, on remercierait ou on paierait celui qui voudrait s'en charger. Cette idée est un rêve, comme toute idée. Mais que faut-il faire d'une idée, sinon un instrument de mesure, qui

limite nos sottises ? Présentement, un patriote qui acclame son pavillon ne sait pas au juste ce qu'il acclame. Est-ce son honneur ? Est-ce sa sûreté ? Cette distinction ne paraît pas encore dans les discours. Comment paraîtrait-elle dans les faits ?

15 Juillet 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXI

Quelques conditions de la paix

30 Septembre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Les marxistes sont vaincus, mais l'idée marxiste n'est pas vaincue. L'idée, je ne la prends point dans un système d'idées, mais dans les choses mêmes, c'est là qu'elle travaille. C'est là que la production et les produits règlent les pensées, d'après ce principe évident qu'on ne vit point de parler, ni même de penser. On vit de fabriquer et d'échanger. On vit de faire comme les autres ; on se défend et on conquiert par les mêmes moyens. Il faut être moderne, et l'esprit barbare est sans puissance.

Je veux bien estimer l'esprit barbare. Il faut et il faudra toujours revenir à la vie du laboureur. Il faut et il faudra toujours rompre les villes et retourner aux champs. Il faut et il faudra célébrer le Mai et chanter comme les oiseaux. La méditation sur les ancêtres, fils de la terre, sera toujours saine et heureuse. L'ivresse de nature, en Rousseau, annonçait quelque chose, et son discours fameux sur les lettres et les arts allait brûler les livres. Très bien. Cela ne nous dit rien parce que nous nous sommes toujours tenus fort proches du point de santé, qui est en ceci que la très haute raffinerie, de musique, de peinture, et d'analyse ne compte pas beaucoup ; voyez nos paysans, très sagement

barbares, et tout à fait ignorants de ce petit coin de Paris, où l'on pense trop. Paris même, pour les neuf dixièmes, est une province très campagnarde.

La guerre est très civilisée. Elle fut préparée et conduite par des brevetés, qui sont des intellectuels ; elle n'en fut que plus terrible ; mais finalement elle fut gagnée par les ruraux sur les citadins. D'où les citadins jurent de se faire ruraux. Ce mouvement est guerrier dans l'apparence, mais pacifique dans le fait. Car le retour à la nature, si irrésistible par les forces élémentaires qu'il réveille, ne peut manquer de faire réussir une nouvelle distribution des travaux, réduisant les proportions de la mine, de la métallurgie, de la chimie, enfin de tous les moyens de guerre, qui sont aussi des raisons de guerre. Le temps n'est plus où les populations débordaient comme des rivières. Homme contre homme, et par la pique et la hache, qui sont outils de paysans, c'était le nombre qui décidait. De nos jours il faut que la barbarie désarme ; et la préparation ou plutôt la retrempe des hommes suppose moins d'usines et moins de machines ; le temps même de la gymnastique morale est nécessairement pris sur l'ajustage, qui est de luxe ; et le mot même de gymnastique l'implique, car gymnaste veut dire nu. J'ajoute que le gymnaste est heureux, ce qui enlève deux raisons de guerre. Notre époque mécanique a du moins ceci de bon que l'enthousiasme ne donne plus la puissance. Toute réaction contre l'excès de l'industrie est réaction contre la guerre. On s'en apercevra aux négociations.

Il reste l'embarras d'un excès de population ; telle fut la cause des invasions, qu'on nommerait plus justement infiltrations, qui portèrent les campagnes contre les villes ; mais, outre que l'armement a changé, et l'agriculture aussi, il y a de grands pays sur la terre, qui peuvent nourrir aisément mille fois plus d'habitants qu'ils n'en ont. Il faudra seulement ouvrir les vannes si l'on ne veut pas qu'elles crèvent. Au reste, l'empire pacifique ou ethnographique ou géographique, ira de soi par un moyen ou par un autre, comme il a toujours fait. Il y a beau temps que les races sont mêlées, car, à supposer une forte race, elle essaime et elle se croise, et cette supposition n'a jamais cessé de se nier elle-même. Contre ces marées de mille et dix mille ans, les fortifications d'ingénieurs me font l'effet de ces forts de sable que les enfants dressent sur le rivage. Il faut naviguer sur cette nécessité comme on navigue sur la mer, par la finesse, et en prenant la vague comme elle vient. La guerre n'est jamais qu'un naufrage ; c'est lâcher la barre. À mon sens la négociation interminable, c'est la navigation même. Il est vrai que rien ne s'arrangera jamais, car après une vague il y en a une autre, et le vaisseau ne va pas de soi ; bien plus, de soi il se brise. D'après cette comparaison, aussi vieille que les bateaux, ce serait tout le fin de la politique d'éviter une guerre après une autre. Ce que Briand avait fini par comprendre. Mais les passagers sont ingrats, car le naufrage évité n'est rien pour eux. Ils débarquent, courent à leurs affaires, et ne disent même pas merci.

30 Septembre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXII

La patrie homicide

14 Octobre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Le problème de la patrie est clair comme le jour. Mais qui a donc brouillé tout ? Qui donc nous a mis en défiance à l'égard de l'amour le plus naturel et le plus fort ? Jaurès l'a bien dit, « les pauvres n'ont que la patrie ». Comment se fait-il que même l'homme des champs se serre et se refuse ? Comment se fait-il que l'homme de l'atelier médite une autre patrie, une patrie qu'on pourrait aimer ? Pourquoi l'homme d'étude, en son grenier, se prive-t-il de preuves faciles, de sentiments nobles, de sublime poésie ? Qui donc a abusé ? Qui donc a prostitué notre mère ?

J'ai goûté ce reproche aux malheureux, aux malheureux foulés, piétinés, usés comme des pioches, changés en outils, changés en bétail, par un pouvoir sans pitié, et emphatique encore, et fier de soi. J'ai goûté ce raisonnable impératif, qui achève les preuves, et cette baïonnette pour finir, qui, piquant aux reins les plus courageux, leur donne encore un peu plus d'élan. Mais le jugement, qu'est-ce que vous en faites ? Pensez-vous que vos menaces pousseront aussi l'esprit ? – Ah ! Quel bonheur, mes amis, quelle belle union, quelle famille retrouvée, si vous vouliez seulement penser comme les généraux, comme les marchands de canons et comme les marchands de couvertures ! N'avons-nous pas tous profité ? N'avez-vous pas votre petite part

de quatre sous ? Et pour vous, les élites, pour vous qui savez conduire un raisonnement, pour vous qui avez belle parole et belle plume (car c'est à vous surtout que je parle), ne savez-vous pas bien que les quatre sous se changeraient en or, si vous vouliez, au Temps, ou aux Débats, ou à l'Illustration, faire reluire ces lieux communs, qui sont vrais, sachez-le bien, et que de toute façon vous devrez vernir au cul de bouteille, sous les yeux d'un adjudant bien moins poli que moi. Petits ! Petits ! Au poulailler ! C'est là qu'on jette le beau blé, le blé doré ! Ô Liluli ! Quel chant joli !

Non. Non ! Il y a quelque chose qui ne va pas. Il y a une suite de discours trop cohérents. Il y a trop de contentement de soi, en des hommes qui, depuis l'an quatorze, auraient dû vivre à genoux. Quoi ? Pasteurs des peuples, est-ce donc là ce que vous aviez promis ? Voilà ce que vous nommez la sûreté ? Voilà ce que vous nommez le salut ? Gouverner selon les passions les plus enivrantes, défier sans risques, prendre à témoin la justice, la liberté, la fraternité même, et après cela, d'un cœur léger, (cela fut dit une fois, cela est vrai toutes les fois) pousser les hommes comme on pousse les fagots dans le feu, et se réchauffer à leur courage, et se louer, et se féliciter d'avoir vécu dans ces temps héroïques. Après cela, décorer, et statufier, et discourir, et plaider, et continuer, et recommencer. La Ruhr, la sombre Ruhr, ce n'est pas un rêve.

J'avoue qu'il y a quelque chose de changé. Si c'est la peur, ou si c'est le remords, ou si c'est quelque pensée plus juste, qui distingue un peu les nécessités réelles des nécessités inventées, je ne puis le dire. Je ne le puis, parce que c'est le temps d'examiner. Parce que je sais trop ce qu'ont coûté les pensées faciles. Parce que je crains l'applaudissement qui vient d'en haut. Parce qu'il est sain de penser difficilement. Il y va de l'honneur. Et l'honneur d'être approuvé de celui qui paie, cet honneur-là est trop rouge. Cette couleur avertit.

La première règle, la règle des règles, est de mettre en doute ce qui séduit. Nous serons par ordre tout ce qu'on voudra, égorgés, empoisonnés, et tout cela ne fait pas doute ; le fil de l'épée ne fait pas doute. Ainsi établis, et la pointe si près des reins, nous avons la résolution de n'être pas bêtes. Nous essayons de comprendre au moins ce grand mécanisme qui n'est même pas méchant, mais seulement aveugle et sot comme sont les mécanismes. Nous essayons de comprendre, contrairement à l'ironique maxime de l'exécutant. Nous essayons de juger ce qui est vil, et d'aimer ce qui mérite. Certes cela est sacrilège ; mais c'est la faute aussi de ces dieux qui voudraient tout. Non ! Le jugement est libre et restera libre. Infaillible ? C'est trop espérer. Le droit de penser c'est le droit de se tromper. Et quant à la bonne foi je demande où elle est. En celui qui gagne toujours, et s'élève sur l'aveugle obéissance, ou en celui qui perd à chaque pensée, à qui la sincérité coûte à chaque fois quelque chose, et qui s'expose, à coup sûr, au blâme des bien payants ? Ma foi, on peut trahir, et je le pardonne, car la pente est bien savonnée. Mais à ceux qui remontent péniblement vers la justice, et roulent en bas, et recommencent, j'envoie mon fraternel salut. C'est un reste d'honneur ; J'y tiens beaucoup.

14 Octobre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXIII

La paix d'honneur

4 Novembre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

L'homme de la guerre commence à gouverner. Les discours sonnent neuf. Les vieux secouent les oreilles ; ils ne reconnaissent plus leur politique. L'idée de la force est étrange dans les faibles. Faute de l'avoir maniée, et avec les risques qu'emporte le coup de hache, ils la conçoivent mystiquement, sans lois, sans conditions, sans limites. La victoire est une propriété inhérente au vainqueur. Le vainqueur n'a qu'à penser, à parler, à agir en vainqueur. Qu'il lance la foudre, puisqu'il la tient. Cette conception enfantine est proprement religieuse. L'amour de la patrie est alors délirant ; c'est l'orgueil d'être invincible, d'être adoré de ses amis, d'être craint de ses ennemis. Tel est le rêve d'un enfant qui imagine qu'il est roi. Tout est grand et facile dans un roi ; tout est permis ; la puissance s'exerce par le regard, par le prestige, par un continuel miracle. En réalité, tous les rois sans exception furent des partisans très rusés, et toujours menacés, et toujours négociant. C'est qu'ils savent ce que c'est que force, et ce que c'est que victoire, et ce que c'est que pouvoir. C'est qu'ils ont posé ce que c'est qu'ami et ennemi ; sans quoi ils ne seraient pas rois. Nos vieux enfants ressemblent à des acteurs qui joueraient le roi. Rien ne leur résiste ; ils lèvent seulement le fouet. Cela est ridicule et dangereux.

Les hommes de la guerre n'étaient pas nombreux. Sauvés par hasard, ayant jugé cent fois les pouvoirs, retrouvant au-dessus d'eux les anciens discours, et n'y reconnaissant rien de leur pensée. Cependant, d'année en année, ce vide des générations voyageait dans le temps. Les guerriers d'imagination s'usaient et s'en allaient ; de l'autre côté, les jeunes poussaient, et même très fort, par l'absence des morts. Ils interrogeaient sur la guerre et sur la paix. On leur jetait au visage l'éternel Empire, c'est-à-dire la puissance et la richesse, choses pour lesquelles ils devaient mourir jeunes. Mais c'est se moquer ; c'est déshonorer la patrie. S'il s'agit de puissance et de richesse, alors il ne faut pas se faire tuer. Tout au plus courir la chance une fois ou deux, mais s'échapper bien vite vers les postes d'où l'on pousse les autres, ceux qui ne savent être qu'exécutants. Cette morale, si c'en est une, fait horreur ; l'injustice y est partout ; le pire y gouverne ; et, comme on voyait, dans le haut des sociétés, le beau résultat de cette sélection à rebours, on maudissait cet ordre sans pitié et sans beauté. Mais comment débrouiller ses propres sentiments, puisqu'il reste vrai que le courage est la plus haute valeur ? L'éloge prodigué aux morts sonnait trop bien, même en des bouches indignes. Les jeunes commencèrent à sauter ici ou là, piqués par d'étranges flèches. Mais enfin, les vieux archers de rhétorique se fatiguaient.

C'est alors que les véritables survivants se firent entendre. Et que dirent-ils ? D'abord que le vainqueur s'use comme le vaincu. Que l'ordre de force, même en son triomphe, est fragile et périssable. Que les intérêts qui, dans les jeux de la force, sont nécessairement souverains, sont, par les mêmes lois, cyniques, hypocrites et méprisables. Que ni millions, ni milliards ne valent une vie humaine. Et qu'au surplus, ce n'est jamais pour régner sur les autres que l'on se bat comme il faut se battre, mais bien pour régner sur soi, par sentiment de liberté et de dignité. Qu'ainsi les adversaires, avant de mourir, avaient eu le temps de s'estimer d'un camp à l'autre, et de juger tout le reste. Mais que, malheureusement, cette grande leçon était aussitôt perdue, parce que les plus dignes de vivre étaient aussitôt massacrés. Qu'ainsi l'immense duperie, qui sacrifie les meilleurs, durerait toujours, si la jeunesse, avertie par les gueules cassées et autres morceaux d'hommes, ne s'avisait d'honorer les héros comme les héros auraient voulu.

Au vrai, ce qui ressortait, c'était une autre patrie, c'était l'honneur, qui, selon une constante tradition, ne tue jamais que ce qu'il aime. L'honneur, qui jamais ne se soumet à la force, qui méprise le deux contre un, qui n'a que faire d'une patrie forte, qui ne peut aimer qu'une patrie fière, et qui ne méprise jamais le vaincu. Les jeunes ont très bien compris. Ils commencent à distinguer très bien l'ambition avare, qui fait une patrie pillarde, et l'ambition généreuse qui fait une patrie petite ou grande, pauvre ou riche, il n'importe, mais libre et indomptable. Ce sentiment est par lui-même arbitral. Il fera la paix entre des forces inégales par la considération du courage égal. D'après les héroïques légendes, si éloquentes partout, il est clair qu'il n'y eut jamais d'autre paix que cette paix d'honneur, ni d'autre justice que cette justice d'honneur. Société d'hommes alors, et non meute de chiens.

4 Novembre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXIV

L'HUMANITÉ

18 Novembre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

« Fils, dit le père, tu fais bien d'apprendre l'histoire, afin de ne pas être étranger à ce qu'on dit. Mais je veux que tu ne croies pas trop ce qu'on raconte des projets des rois et des querelles des peuples. Le peuple, c'est moi, ta mère, ta grand'mère, tes petits frères et tes petites sœurs, cette ferme où tout le monde travaille selon sa force ; autour de nous il y a d'autres familles, d'autres maisons, d'autres fermes, des villes, des fabriques. Travailler, échanger, soigner les vieux, élever les jeunes, c'est toute la vie de n'importe quel peuple. Cela tu le sais. Mais tu ne peux pas savoir encore pourquoi ceux qui parlent au nom des peuples parlent presque toujours mal. Ce sont des hommes riches et instruits ; je ne les envie pas, et j'espère que tu ne les envieras pas non plus. Mais enfin il faut voir ce qui est. Ils vivent facilement, ils voyagent, ils font conversation avec leurs pareils. Ils sont trop loin des travaux ; tout au plus ils les commandent ; aucun d'eux ne les fait. Ce n'est pas du tout comme le maître maçon, le patron menuisier ou le fermier, qui travaillent autant et plus que ceux qu'ils emploient ; ceux-là, ce qu'ils ordonnent, eux-mêmes aussi le font. Les hauts dirigeants ne font qu'ordonner. Cette facilité les rend souvent plus légers et plus frivoles que tu ne peux imaginer. Le plus fameux

de nos hommes d'État était un joueur qui perdait en quelques nuits la valeur de vingt fermes comme celle-ci ; c'est qu'il s'ennuyait. Selon mon opinion les politiques sont plus ou moins des joueurs. Il n'en peut être autrement. Cependant notre bien et notre vie dépendent d'eux. Quel remède ? Ne pas croire ce qu'ils disent ; ne pas croire ce qu'on dit d'eux.

Je ne sais si tu seras appelé au jeu de la guerre. J'espère que non. Mais si cela arrive, tu seras joueur aussi ; tu te passionneras à ce jeu comme au jeu de barres, car tu n'es ni mou ni poltron. Cela peut durer toujours ; et tous ces maux viennent de trop croire ; absolument comme les procès viennent de trop croire les avoués et les avocats, qui en vivent. Les hommes d'État, qu'on les nomme rois, présidents ou ministres, sont nos avoués et nos avocats. Faire durer les querelles entre peuples, en inventer, s'allier à celui-ci pour gagner sur celui-là, c'est toute leur vie ; et c'est nous qui payons. Il n'y a qu'à ne pas croire. Le fermier de l'Étang, que tu connais, a eu la bonne chance de trouver à ses débuts un sage avocat qui lui a dit : « Ne plaidez jamais ; arrangez-vous ; quand vous y perdriez quelque chose, sûrement vous perdrez moins qu'à plaider ». Nous n'avons eu qu'un homme d'État qui nous ait parlé ainsi ; son portrait est là, au-dessus de la cheminée ; il s'appelait Briand ; nos paysans l'ont surnommé le Père de la Paix. Il est mort. Ne compte pas qu'il s'en trouvera un autre pour gâter ainsi son propre métier. Donc méfie-toi de l'histoire ; méfie-toi des historiens d'hier et d'aujourd'hui. Paysan ne croit guère ; mais il croit encore bien trop.

Il faut croire, mon fils, il faut croire à une autre histoire, que tu connais, qui est la vraie histoire. Celui qui a inventé la charrue a été utile à tous les hommes de toutes les nations ; son nom est oublié ; mais il y en a d'autres, dont tu sais mieux les noms que moi, qui ont passé leur vie à chercher, et souvent sans secours, des choses utiles à tout homme ; l'un invente un métier à tisser, l'autre une moissonneuse, l'autre un engrais, l'autre un remède au choléra, à la peste, aux campagnols, aux maladies de la vigne ; d'autres ont inventé quelque sagesse, quelque doctrine sur le monde ou sur l'homme. On honore ces grands hommes sur toute la terre ; on leur dresse des statues, on conserve leurs écrits, on célèbre l'exemple qu'ils ont laissé. C'est ainsi qu'on fête et qu'on fêtera en tous pays Gœthe, Hugo, Shakespeare, Edison, Darwin, Pasteur, Einstein et bien d'autres généreux esprits. On te dit quelque fois que l'Humanité sera ; mais bien mieux elle est ; elle est formée de tous ces Grands Hommes et de la multitude de ceux qui les honorent. Les empires sont tombés, après bien des maux ; mais les Bienfaiteurs restent. En vivant et en pensant d'après eux, tu ne risques rien. Tu as avec toi l'opinion des hommes de tous pays et de tous climats ; tu es un homme, et non une bête méchante entre peur et colère. »

18 Novembre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXV

Les villes ouvertes

3 Décembre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Si j'étais maire de Lyon, – quel beau poste de secours ! je serais plus fier de cette masse d'amitié toute proche que de toutes les gloires. Et quand on annoncerait pour mon peuple, si bien tassé dans son creux, quelque peste pire que la peste, j'irais droit aux vrais remèdes. C'est dire que je ne m'arrêtera pas à révoquer une douzaine d'employés qui auraient refusé de participer à des manœuvres sanitaires. Bien plutôt j'examinerais de près ces manœuvres elles-mêmes, et je m'instruirais, auprès de ceux qui savent, sur le danger que représentent exactement cent avions au-dessus d'une ville. Je demanderais si les masques, même devant les gaz les plus connus et les moins actifs, préserveraient aussi les nourrissons. En cas de réponse douteuse, je n'aimerais pas à imaginer les mères survivant à grand'peine pendant que les innocents petits mourraient à coup sûr. Mais pourtant je ne me détournerais point de ces images atroces, car il faut savoir ce qu'on fait, ce qu'on veut, ce que l'on permet. Je n'en serais pourtant qu'aux portes de l'enfer. Car il existe bien d'autres gaz, qui empoisonnent par la peau. Quoi ? Va-t-on munir les hommes, les femmes, les enfants, d'étuis protecteurs qui les enveloppent des pieds à la tête ? Nullement. Alors quelle est cette parade mensongère ? Mais, pour finir,

je demanderais quels genres de boucliers ou d'écrans on prévoit, contre les bombes incendiaires et les foyers de 3 000 degrés. Du silence qui serait la seule réponse, je conclurais que cette mobilisation des citoyens a encore une fois pour but prochain de créer ou de conserver de bons postes de directeurs, de surveillants, d'inspecteurs. On dit que cela est naturel, et que jamais un colonel ou un général ne prononcera de lui-même qu'il est de trop ; on fait remarquer que les autres fonctionnaires n'ont point non plus cette vertu, de former jamais une opinion contraire à leur traitement, à leur avancement, à leurs indemnités. Soit. Les hommes sont ainsi faits. Mais je me dirais pourtant qu'il est bien malheureux qu'ils soient ainsi faits, lorsqu'ils n'exigent rien de moins, pour être contents, qu'un état général d'épouvante et d'anxiété. Un maire ne peut former ici que des souhaits ; mais quant à la protection des enfants et des mères, et disons même de tous, je sentirais vivement que je n'aurais pas le droit d'attendre le pire sans chercher mieux.

Alors j'étudierais le vieux droit des gens. Je me ferais expliquer la différence qu'il y a entre une ville fortifiée et une ville ouverte. J'apprendrais qu'une ville ouverte est celle qui annonce d'abord qu'elle ne transformera jamais ses rues en tranchées ni en embuscades ; en échange de quoi il est convenu qu'on n'y jettera pas de bombes. Je me souviendrais que Lille, dans la dernière guerre, fut déclarée ville ouverte, et Paris faillit bien l'être, si je ne me trompe. Alors je demanderais si cette procédure est abolie, et certainement on me dirait que non. Remarquez que jusqu'ici et dans la suite, je ne me proposerais jamais rien qui fût contre l'ordre et contre les lois. Simplement j'exercerais mes fonctions de maire.

Et, suivant toujours la même idée, je demanderais que des négociations fussent conduites à l'effet de déclarer Lyon ville ouverte, déclaration qui serait applicable aussi, par réciprocité, à telle ou telle ville hors de nos frontières. Et même je me permettrais d'écrire quelque lettre pleine de sens aux maires de ces villes-là, afin qu'ils missent en mouvement aussi leurs chancelleries. Et ces négociations auraient déjà l'avantage de ramener les politiques de leurs sommets abstraits jusqu'à l'action même qu'ils se proposent de faire ou de laisser faire. Il y aurait des résistances très violentes, presque toutes fondées sur l'amour d'un traitement et l'amour d'un pouvoir ; quelques-unes sur un parti pris de désespérer et de mourir. Les plus habiles soutiendraient que la guerre telle qu'on la fait maintenant ne peut plus tenir compte, en ses vastes opérations, de ces îlots ou de ces asiles qu'on propose d'instituer. Ma réponse serait prête. Il me paraîtrait étonnant et même scandaleux, que la protection dont les fourneaux de Briey avaient joui pendant toute la guerre, ne pût pas être assurée aux mères et aux nourrissons de mes dispensaires. Et, si à la fin on expulsait poliment le gêneur, il aurait encore à dire à ses administrés que l'on prend tout simplement leurs vies comme monnaie d'échange dans les jeux de la haute politique. Chose à savoir.

3 Décembre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXVI

Le devoir de mourir

9 Décembre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Pendant bien des années la politique fut un art facile. Le geste immobile de Gambetta montrait l'unique devoir. Toutes les questions revenaient à une seule : « Êtes-vous résolu à envoyer toute la jeunesse à la mort au premier défi ? ! – Oui, j'y suis résolu. – Mais, disait un autre, êtes-vous sûr que cette jeunesse marchera sans hésiter ? – Oui, j'en suis sûr. Partout on l'y prépare, par leçons, discours et cérémonies ; je n'exige que cela, mais j'exige cela ». Aussi y avait-il de grands émois si trois instituteurs, ou quatre postiers, ou cinq cheminots s'assemblaient pour discuter le grand coup, l'unique coup, et, par exemple, demandaient facétieusement pourquoi les chefs ne se faisaient pas tuer les premiers ; ou bien, plus sérieusement, par quel miracle les pouvoirs avaient droit de vie et de mort sur des citoyens irréprochables, alors que le ministre de la justice n'avait même pas ce droit sur les assassins. C'est alors que le Président du Conseil se suspendait au téléphone : « À vous, ministre de l'éducation ! » Ou bien : « À quoi pensez-vous donc, sous-secrétaire des postes ? » Sur quoi l'intéressé rédigeait une circulaire où la logique le disputait à l'indignation ; où il était rappelé que, quelles que fussent les fonctions, il n'y avait qu'un devoir, qui était de se déclarer prêt à traverser en courant un terrain

mitraillé. Après cela les petits attachés de cabinet admiraient la prose du patron et se voyaient six mois de bon temps.

Un misanthrope, descendu de la lune et écoutant cette histoire, dirait sans doute qu'une déclaration ne coûte pas cher, et qu'un homme décidé à fuir ne manque jamais de promettre le plus fier courage. Dans le fait les habitants de cette planète ne sont pas ainsi. Les uns font voir un enthousiasme infatigable, à la manière de Déroulède ; beaucoup approuvent poliment ce qu'on leur demande d'approuver ; quelques mauvaises têtes contrarient et se font noter ; mais au sinistre jour J. tous ceux qui ont du sang et du souffle traversent en courant la prairie mitraillée, non pas une fois mais dix fois, jusqu'à mort ou blessure ; et les blessés, une fois guéris, et même encore boitillant, y retournent sans enthousiasme, mais souvent avec obstination. Ce qui permettait de dresser, pour chacun des services publics, d'admirables statistiques de tués, de blessés et de mutilés, d'où chacun des ministres, – des cheminots, des postiers, ou de l'éducation, – tirait une légitime raison d'être fier de lui-même ; et ce qui permettait, finalement, de dresser l'admirable statistique générale, qui est l'honneur du régime. Car de même qu'un colonel objecte légitimement à son compétiteur pour le grade supérieur : « J'ai eu plus de morts que lui », de même la République peut regarder de haut l'Empire et dire à la face du monde : « J'ai eu plus de morts que lui ». Ces choses ont été dites et redites, et cent fois acclamées. Étant donc bien établi que l'honneur des gouvernants est de faire massacrer les gouvernés, l'histoire de l'avenir offrait des perspectives admirablement monotones. Car, que l'on fût vainqueur ou vaincu, il fallait toujours, pour des raisons que l'on devine, se préparer à traverser en courant la même prairie, de mieux en mieux mitraillée ; et tout homme vigoureux, entre vingt et trente, trouvait naturel de se dire le matin, avant d'aller travailler pour lui et ses enfants . « Si mon ministre s'avise de faire le brave, je n'ai pas un mois de vie ». Les hommes sont de fiers philosophes.

Comment donc sont-ils sortis de ce cercle infernal ? (Car, regardez bien, ils en sont sortis). Non point à force d'avoir peur ; l'homme n'est pas un animal peureux ; mais plutôt par un regard direct enfin jeté sur cette absurde existence, toute fondée sur le massacre systématique des meilleurs. Je soupçonne que l'éternel fantassin a fini par rire ; je le suppose, parce que je préfère cette manière à l'autre, ayant horreur des violences inutiles. Mais, sérieux ou non, le citoyen finit par lire tout en clair dans cette politique qui n'a d'autre moyen d'action que la mort. Il comprend alors comment tant d'abus ont été possibles, pourquoi tant de crédits follement dépensés, et comment la tyrannie politique a aggravé l'inégalité naturelle. C'est que tout cela ne pesait guère devant la lugubre perspective continuellement présente aux pères, aux mères, aux fils : « Pourquoi réformer, puisque de toute façon les meilleurs sont condamnés à mourir jeunes » ? Ce raisonnement a été fait plus d'une fois, et par des hommes qu'on croyait raisonnables, avant l'année quatorze. Et, tout de suite après la victoire, j'ai vu qu'on allait entonner la même chanson. Mais cette fois la jeunesse n'a pas voulu entendre ; partout elle se rassemble, elle se regarde grandir, et elle exige autre chose que la patrie homicide ; une patrie ingénieuse et sage, protectrice des siens, nourricière, et douce à aimer. Cette idée circule maintenant au-dessus des peuples. Volontairement ou non, les gouvernants la font et la feront entrer dans leurs discours. Et ceux qui n'ont pas compris ce nouvel âge des yeux ouverts, je ne leur annonce même pas qu'ils vont

disparaître, car déjà ils ont fondu dans un brouillard d'oubli. Évidemment ils méritaient pire. Mais c'est bien malsain de haïr.

9 Décembre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXVII

Le devoir d'espérer

30 Décembre 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Le soleil repart du plus bas, bondissant vers l'été, à travers neiges, glaces et brouillards. Nul ne s'y trompe, nul ne confond le piquant et joyeux Janvier avec le triste Novembre. Comme l'aurore ne ressemble nullement au crépuscule du soir, parce que chaque moment est plus clair que celui qui le suit, ainsi maintenant, à l'aurore de l'année, nous naviguons, si je puis dire, sur une espérance substantielle, et chaque jour vérifiée. Puissent nos pensées, comme seraient celles de naïfs animaux, se tirer aussi de la brume inerte. Voilà mon souhait.

Ce n'est pas que je croie qu'il y ait une saison pour l'espérance ; je suis assuré que même sans soleil et dans les plus tristes brouillards, il faut vouloir ce qu'on souhaite, et jurer qu'on l'aura. Toutefois, pour ceux qui ont perdu leur propre vouloir, et le demandent au voisin, à l'allié, à l'ennemi, c'est maintenant l'occasion, s'ils osent, de faire marcher leur esprit du même pas que la nature, et de prendre élan pour l'hiver prochain. Mais tout craindre, ne rien essayer et s'exercer seulement à s'attacher sur le visage le masque à gaz, c'est se vouloir malade et refuser de guérir. Je me souviens qu'au printemps dernier un de ces

hommes qui subissent le destin me disait . « Cette fois nous y sommes ; la guerre est pour demain ». Je disais non et non ; et de raison en raison, je me retranchai dans une dernière raison : « Parce que je ne veux pas qu'il y ait la guerre ». Ce qui fit rire un peu, mais non pas longtemps. Car, leur disais-je, il suffit bien d'un million d'hommes qui pensent comme moi pour que ce que je pense soit vrai ; mais aussi j'entends bien que chacun de ces hommes, au lieu d'aller demander aux autres ce qu'ils en pensent, se décidera d'abord et par lui-même, comme je fais.

Il est clair que, si tous consultent, et si chacun attend qu'on l'aide à vouloir, cette phalange d'hommes ainsi attachés par le dehors tombera dans les conditions de la chose, à laquelle en effet, il arrive tout ce qui peut lui arriver. Fruit d'un siècle maintenant passé, qui s'intéressait plus à savoir qu'à vouloir. Et la plupart de nos vieillards ont cette coutume d'essayer de prévoir, plutôt que de se mettre à changer. Et comme les hommes mûrs, et formés par la guerre, sont peu nombreux, on ne le sait que trop, il n'y a donc que jeunesse sans expérience contre vieillesse de trop d'expérience. Mais chaque tour d'étoiles précipite les uns et fortifie les autres. Et, ainsi que le disait récemment un homme de la guerre (de quel parti, de quel pays, cela ne m'occupe guère) : « Ce que l'on veut, il ne faut point se hâter de le dire impossible ».

Lisez l'histoire de ces derniers mois d'après ce contraste entre les Congelés et les Dégelés. Comme il était clair, par le progrès de l'armement, par la nécessité d'attaquer d'abord, sans avertir, et avec la dernière brutalité, comme il était clair que la catastrophe dépendait d'un mouvement d'humeur, et qu'elle nous jetait tous en des vengeances sans fin, jusqu'à destruction totale de cette civilisation à grand'peine conquise et sauvée, voici quel fut le raisonnement des Congelés : « Puisqu'il est clair que la catastrophe arrive, prenons des mesures en conséquence, masques, abris, armements nouveaux, et tout ce qui s'en suit ». Mais le raisonnement des Dégelés fut tout autre : « Puisqu'il faut à tout prix empêcher la catastrophe, prenons des mesures à cette fin, et vivement ». D'où vint le Pacte à Quatre, premier essai, vaille que vaille, et qui a servi, et qui a fait frein tout de suite, et qui servira encore. Mais s'il ne peut plus servir, on inventera autre chose , et encore autre chose, d'après une idée qui paraît évidente aux Dégelés et absurde aux Congelés : « Puisque nous voulons empêcher cette guerre , ne chicanons pas sur les moyens ; mettons-y le prix ; nous y gagnerons certainement ». On emploie cette méthode, et sans hésiter jamais, quand des mineurs sont pris par l'éboulement ; la fin commande les moyens. Et c'est ainsi qu'on arrive à éviter, à retarder, à diminuer les malheurs, dès qu'on a le moyen de les prévoir. Mais, chose étrange, dès qu'il s'agit de maux seulement humains, dès qu'on les prévoit, aussitôt on s'applique à les redoubler. Dieu sait les plans de sécurité qu'inventent les Cervelles Refroidies : « Un million d'hommes tout de suite par terre, et des meilleurs, sans compter d'immenses risques ». Voilà le remède qu'ils nous préparent ! On hésite à comprendre. On ne sait si on doit rire. On ne sait même pas si c'est permis.

Heureusement, il s'élève des voix plus jeunes, et qui osent dire ceci : « L'Europe est saignée et ruinée ; le remède à ces maux n'est certainement pas de la saigner et ruiner encore plus ». Je laisse les Congelés couler de givre, qui jamais ne comprendront. Mais à ceux du milieu, qui peuvent encore se réchauffer par l'exercice, je dis (car aux jeunes ce n'est pas utile de le dire) :

« Apprenez à vouloir, ce qui est la vraie méthode de prévoir. Apprenez à espérer de vous-même, au lieu de tout craindre des autres. Voyez, le soleil grimpe. Profitez de la saison ».

30 Décembre 1933.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXVIII

Le vieux maréchal

21 Janvier 1934.

[Retour à la table des matières](#)

« Non, dit cet aigle vieux, déplumé, et presque aveugle non, quand je m'avançai contre vous tous, vous frappant tant que je pouvais, selon mon amour et selon ma colère, non ce n'était pas juste à vous de me frapper sans ménagement ; vous deviez me comprendre et me respecter. Mais le remords vous viendra. Vous saurez ce qu'il en coûte d'humilier une Majesté qui est la vôtre propre. Et les Dieux, finalement, vous puniront ».

Il est vrai, nous osons une chose neuve et non permise. Nous mettons en ordre et en doctrine la révolte, qui n'est que d'un moment. Nous ornons et couronnons le Non des esclaves, qui n'a point d'être ni de durée. Nous prenons le sceptre pour ce qu'il est. Ce n'est qu'un bâton. Autrefois il n'avait qu'à toucher l'homme à l'épaule. Eh, parbleu, Alexandre fut-il jamais plus fort que son armée ? La belle affaire, de lancer vingt bataillons contre un homme seul ! On ne peut. Essayez ; on ne peut. Tout chef se désigne comme chef et s'offre à la vengeance. La vengeance regarde ce flanc nu, cet enfant nu, ce cruel agneau qui ordonne, qui immole, et jamais ne se défend. La force du pouvoir c'est qu'il n'est rien sans l'obéissance. Le pouvoir est miraculeux. Le pouvoir est aimé. C'est pourquoi le vieil aigle a raison de dire que nous avons triché.

Un chien ne montre les dents qu'aux haillons. Tel est le sens du chien. Ne prenez pas le chien à l'envers ; ne changez point cette chose ancienne, et, sinon vénérable, du moins vénérante, qui est le chien. Et voyez comment le chien considère le fouet. Ce n'est pas une chose qui fait mal au corps ; c'est une chose qui fait mal à l'âme. Le chien, en ce sens, prouve l'âme. Donnez-lui des coups de pied par jeu, il est heureux, il jappe, il bondit. Mais montrez sérieusement le fouet ; voilà qu'il rampe. Et il léchera, comme chacun sait, la main qui vient de le battre. Tels sont les vrais rapports du pouvoir et de la force. Car enfin le chien n'a qu'une ombre d'âme ; mais l'homme doit sauver toute son âme. Et la sauvera-t-il en frappant sur son roi légitime ? Le désordre ne sauve rien et ne sauve personne.

Vous représentez-vous ce vieux maréchal, prenant la tête d'une colonne, et guidant toutes ces mains blanches contre des mains ouvrières ? Est-ce là un problème de force ? Non. Cela est dérisoire. Le nombre, les poings durs, la colère qui n'a rien à perdre, l'outil, la machine, l'ajusteur, le régléur, le peinteur, tout est du même côté. De l'autre côté il y a l'enfant des rois, il y a le Messie, il y a qui vous voudrez, devant qui cette force rampera et servira. L'homme fort commande aux choses ; cela va de soi. Tout ce qui est brisé, creusé, entassé, porte la marque de l'homme fort, qui est bien nommé l'Ouvrier. Oui. Mais commander aux hommes c'est tout à fait autre chose ; car nul n'est jamais assez fort pour commander à dix, à vingt, à cent. Nul n'est assez fort pour creuser l'homme, couper l'homme, et hacher l'homme, comme on fait du bois. Et songez que le grand nombre peut seulement forcer, ce qui est bien facile, mais non point commander.

Toute révolte a réussi ; il n'en peut être autrement. Quand le chef serait, comme au temps des anciennes armes, invincible à deux ou à trois (et même cela n'est point), il serait encore vaincu, d'avance et sans combat, par une centaine de réclamants ; c'est donc que force n'est point raison de puissance. Ainsi la méthode matérialiste, qui frappe sur l'homme comme sur le fer, peut tuer le chef, et ne peut rien de plus ; elle peut ruiner l'ordre, elle ne peut faire l'ordre. Il faut que l'homme consente, verse une larme, et prenne la faction. Ainsi en ont décidé les mains blanches, qui ne peuvent rien. Toute puissance étant de persuasion, pourquoi frappez-vous sur la puissance ?

C'est ainsi que j'essayais de suivre, anneau après anneau, la dialectique des méchants, qui est notre chaîne. Et avouons une bonne fois que, quand un homme a choisi d'être roi, quand il a juré d'imposer aux autres ses volontés, ses caprices, son humeur, ses opinions, ses leçons et son inflexible mépris, c'est une sorte de paix si on le supporte, et qu'au total il vaut mieux l'aimer. Et la raison cachée de cet ordre étrange, c'est que l'homme fort n'aime pas être en colère et craint d'avance même les opinions qu'il pourrait former s'il serrait seulement les poings. Alors on attend. On se dit, comme un héros de Georges Sand : Patience ! Et les siècles s'écoulent.

21 Janvier 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

LXXXIX

Napoléon et ses favoris

26 Février 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Dans les Mémoires de Caulaincourt, j'ai retrouvé la retraite de Russie. Tolstoï, dont le récit est justement célèbre, m'avait déjà délivré des abstractions historiques ; je prenais cette aventure comme un objet de pure physique, où les pensées sont déterminées par le froid et la faim. Je ne pouvais prévoir que le Grand Écuyer de l'Empereur se montrerait plus positif encore, plus soucieux d'ajuster les effets aux causes, sans rien laisser à l'imagination. J'avais galopé avec les cosaques de Tolstoï ; je n'ignorais rien de leur manière de vivre, de combattre, de fuir. Caulaincourt me montre l'autre face de l'événement. Les cosaques ne sont pour lui que des ombres dans le brouillard ; il ne les trouve jamais où il les cherche ; mais en revanche il suit de l'œil le destin de nos hommes et de nos chevaux. Et quel merveilleux accord entre deux récits si profondément séparés par toutes les circonstances ! Ces cosaques maraudeurs de l'aube, je crois les avoir vus deux fois ; j'ai vu deux aspects du petit bois où ils étaient cachés. Tolstoï est allé aux bonnes sources, et finalement, par l'attention propre au génie, il a deviné le vrai. Caulaincourt a vu et décrit. En l'un et l'autre le même esprit physicien.

Caulaincourt m'a donc appris deux ou trois choses, que j'ajoute à la vraie histoire. La première, c'est que la Grande Armée n'a guère moins perdu d'équipages en son avance sur Smolensk, et par belle saison, que dans la fameuse retraite hivernale. Et la raison ? Simplement le pas vif de l'Empereur, qui poussait, qui stimulait, qui n'admettait ni délais ni retards, plus soucieux d'arriver tôt que d'arriver tout. Par cette méthode il bousculait les prévisions ; l'ennemi croyait rêver ; on perd courage devant l'impossible. Bref, par cette folle vitesse, l'Empereur était assuré de faire peur. Or ces foudroyantes marches ne sacrifiaient pas moins d'hommes et de chevaux que les foudroyantes charges. Mais le terrible homme s'établissait d'avance dans la victoire et disait : « Tous ces sacrifices seront oubliés ». Lui les oubliait d'avance. Tel était l'opium qu'il se donnait et qu'il voulait donner aux autres ; il vivait, pensait et parlait dans l'avenir. Ce mouvement endiablé fut de tout son règne. Mais je reviens à la physique.

Les pertes de chevaux, et par conséquent de matériel pendant la retraite, sont dues, dit Caulaincourt, à deux causes très précises. La première est le manque de ferrements à glace, d'où il arrivait que les chevaux tombaient plusieurs fois à chaque montée, et finissaient par ne plus se relever. L'autre cause fut la soif. À la fin d'une journée fatigante, il ne se trouvait guère d'hommes pour penser à faire un trou dans la glace afin d'abreuver les chevaux. N'oublions pas une troisième cause, toujours la même, le pas vif du maître. Napoléon, soit qu'il revînt sur un ennemi toujours insaisissable, soit qu'il se remît en retraite, imprimait toujours aux troupes une vitesse quasi impossible. Il est hors de doute que cette méthode de déconcerter ne produisit presque aucun effet sur l'immense Russie et sur ses indolentes populations. Ce que Tolstoï avait senti ; mais Caulaincourt a très bien vu comment l'impérieux et l'impatient est venu buter contre une puissance qui lui était incompréhensible.

Ce que Tolstoï ne pouvait deviner, c'est la liberté de parole en cette petite cour si proche de l'Empereur, et formée par les trois fameux et fidèles, Berthier, Duroc et Caulaincourt. Ils ne cessaient guère de contrarier le maître, le ramenant toujours aux réelles conditions. Et lui secouait la tête comme un cheval, car il ne pensait jamais à ce qu'il laissait et perdait ; toujours il comptait ce qui lui restait en pointe d'attaque. Aussi leur disait-il : « Vous n'entendez rien aux affaires ». Mais il savait bien aussi le prix des exactes connaissances ; c'est pourquoi il boudait, et puis revenait ; lui aussi leur était fidèle, et méprisait les flatteurs. Seulement, une fois les conditions connues, ce génie dévorant forçait contre ces conditions mêmes, en s'appuyant sur elles. C'est qu'eux disaient la vérité, au lieu que lui faisait la vérité. Et l'on voit très bien dans ces pages que s'il n'aimait pas l'actuelle vérité, la donnée, il savait pourtant la regarder. Eux trois ils savaient bien qu'il allait arriver quelque chose d'imprévisible. Mais bah ! Ils galopèrent à la croupe de la jument impériale, toujours grognant, et toujours sans peur. Choses à comprendre, en vue de s'en garder.

26 Février 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XC

Associations sans pudeur

28 Mars 1934.

[Retour à la table des matières](#)

J'étonnerais beaucoup ce bouillant colonel de la guerre, si je le rencontrais sur quelque terrain de politesse. Car j'ai une idée du héros, et j'en ai même connu quelques exemplaires, idée qui ne va pas avec un genre de bruit et de revendication. J'ai beaucoup admiré cet aviateur assez démoli, mais non très visiblement, qui un jour se fit huer par tout un tramway, pour n'avoir pas pris trop au sérieux la carte rouge d'un mutilé très allègre. Lui-même avait oublié premièrement de réclamer pour lui une telle carte, deuxièmement d'orner sa boutonnière d'un ruban rouge bien gagné. Si le peuple avait connu ces détails, le peuple aurait acclamé. Mais comment ne pas se tromper, quand si souvent le matamore est pourvu de titres, quand si souvent le héros a oublié les siens ? Je connais un authentique combattant qui a refusé avec indignation la carte, de combattant et les avantages qui y sont attachés. Qu'il prenne garde ! On lui fera peut-être regretter cette négligence où il y a peu de respect. Par exemple est-il permis de ne pas porter la décoration qu'un colonel vous a donnée ?

Bref je n'aime pas beaucoup que l'on se vante d'avoir combattu pour la patrie, surtout si l'on en a fait métier. Tant d'hommes l'ont fait, dont ce n'était pas le métier ! Et tant de morts ! J'ai très bien compris cette idée de faire une différence entre les combattants, et par exemple d'honorer plus ceux qui furent blessés ; je l'ai bien comprise, et j'y ai même aperçu quelque chose de vil ; c'est se parer souvent d'un hasard, et c'est toujours s'admirer soi, chose à peine croyable. Et je suis assuré qu'aucun de ces bruyants héros auxquels je pense, pris individuellement, ne manquerait à la simplicité et à la modestie. Plus d'un saurait dire comme le grand Condé : « Je fuyais ». Beaucoup répondraient à mes questions (car je suis curieux des héros) que tout cela est oublié, qu'on n'y pense plus, comme disait un ancien fantassin et aviateur, qui avait tout vu. On demande pourquoi les combattants n'ont pas tellement figuré dans la politique. Mais c'est que souvent on ne sait même pas qu'ils furent combattants ; ils ne se sont pas mis cet écriteau dans le dos.

Qu'y a-t-il donc de nouveau maintenant ? C'est l'association ; ce sont les mouvements de groupe, les revendications de groupe, choses qui sont sans pudeur, et qui nécessairement découvrent le moins beau. Telle est la loi des associations que le mélange des caractères atténue ce qu'ils ont de grand, et que le médiocre ressort seul. Cela n'est pas vrai seulement des combattants ; c'est seulement plus visible pour les combattants. Car on voit que cette société de héros se trouve étrangement attachée à la monnaie de la gloire, et vante sa marchandise ; chacun a pour excuse qu'il réclame pour les autres ; mais finalement il se trouve devant la situation difficile de ceux qui se proposent à l'admiration. À quoi ils diront que la modestie est dupe, et que le pays ne s'en trouve pas mieux. Il se peut qu'un peu de publicité soit nécessaire à la vraie gloire. Mais j'avoue que j'aimais cet autre genre de héros, si bien de chez nous, et qui, si ou le soupçonne d'avoir combattu à Bordeaux, simplement rira. Et c'est une si terrible loi, et si souvent vérifiée, d'entendre les poltrons parler de leur courage et les filous parler de leur probité, que j'ai bien le droit de me défier un peu, et de regretter ce recrutement d'effronterie, si dommageable à la délicate fleur du courage, si charmante à deviner. Qu'il se soit formé chez nous une Société des Admirables, c'est une aventure que je n'aurais pas prévue en l'an 16 de ce siècle ; dans le fait il a fallu un peu d'oubli et de recul pour qu'on osât jusque-là.

Remarquez que le suis persuadé pour ma part que la guerre a forgé ceux qui l'ont faite, chacun selon sa nature ; de façon que celui qui était né pour comprendre tout près de la chose et vouloir sans peur, s'est trouvé poussé un peu plus avant dans ses vertus propres par la pression du grand événement. Mais celui-là, s'il gouverne, n'y sera point porté par une association de combattants. Il les représentera justement parce qu'il sera tellement au-dessus des idées moyennes et tambourinaires qui sont celles de tous les groupes sans exception.

28 Mars 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCI

Le lampiste devant Herriot

25 Avril 1934.

[Retour à la table des matières](#)

J'imagine le Lyonnais contemplant du haut de la célèbre colline cette sorte de cuve bouillonnante d'hommes et de travaux, et pensant sérieusement à l'effet d'une centaine de bombes jetées là-dedans. Il ne s'attarde point à discuter en lui-même ce que peut un gaz toxique et caustique, ce que peut un masque, comment on protégerait les tout petits enfants, et choses de ce genre. Il réfléchit seulement à ceci que le coup d'avion le plus meurtrier sur Paris fut celui qui, au quartier Saint-Paul, creva une conduite de gaz et alluma une colonne de feu de trente mètres, devant quoi tous les occupants d'un immeuble furent exactement rôtis. Or il existe des bombes incendiaires de petit volume, chacune capable de créer pour le moins un foyer de ce genre. À quoi bon masques et abris ? Et n'est-ce pas se moquer du monde, se dit notre Lyonnais, de former la population à des manœuvres si parfaitement inutiles. Inutiles ? Attention ! Elles ne sont sûrement pas inutiles aux marchands de masques. Elles ne le sont pas non plus à la nuée de généraux et de subalternes qui sont inspecteurs de ces choses, et très bien payés. Mais moi, pourquoi me ferais-je leur complice ? Quelle loi m'oblige ?

Et au vrai, continue-t-il, que signifie cette atroce menace suspendue sur tous, et telle que la seule défense possible consiste en une riposte pareille ? Que signifie cette puissance d'assassinat, égale en toutes les nations, sinon la fin d'un régime où le plus fort impose sa volonté ? Comprendre cela, tirer leçon de cette situation neuve, c'est premièrement renoncer à un simulacre de protection qui occupe inutilement l'attention. C'est secondement considérer ces pistolets armés, dirigés chacun sur le cœur de l'adversaire, et qui sont destinés à partir tous à la fois, sans que la vivacité de l'attaque et l'horreur des premiers effets puissent arrêter ou retarder la vengeance non moins prompte ; et c'est comprendre que l'ancienne guerre, qui se soutenait par le chevaleresque apparent, et qui pouvait se donner pour une épreuve d'honneur, est maintenant parmi les choses dépassées. Bien plus, que les peuples, par ces monstrueux moyens, ne peuvent même pas avoir l'espoir d'obtenir ce qui leur manque, à savoir travail, commerce, crédit. Et certes, se dit l'homme, ces pensées que je forme sont bien étrangères à la plupart de ceux qui se donnent comme importants. Car ils ne savent que dire : « Eh bien, courons aux armes, et rendons le mal qu'on nous fera » ; et, cette belle politique, ils la nomment politique de sécurité. Mais moi, se dit l'homme, devant cette grande vallée pleine de travailleurs, de femmes, d'enfants, de vieillards, aussi serrés que des épis, je jure de m'opposer à cet étrange aveuglement, quand je devrais risquer tout ce que j'ai.

Or celui qui a pensé ainsi, qui a parlé ainsi, qui a agi ainsi, ce n'est pas Herriot, maire de Lyon, responsable et en quelque sorte comptable de toutes ces existences, Herriot puissant par le suffrage populaire, puissant par l'éloquence, puissant par l'espoir des foules. Non, ce n'est pas Herriot. C'est l'éternel lampiste, le symbolique lampiste, celui qui, dans toute crise, est le payant, dans toute guerre est l'exécutant, dans toute catastrophe est le sauveur, s'il n'est pas d'abord la victime. C'est celui-là, qui n'a guère le temps de penser, et qui s'est cette fois avisé de penser. C'est lui qui s'est improvisé tribun du peuple, et qui s'est mis en travers des marchands d'avions, des marchands de canons, et des militaires. Quant à Herriot le généreux, vous savez ce qu'il a fait ; il a courageusement frappé le lampiste. Et il s'étonnera que la Ligue des Droits de l'Homme se soit soulevée contre lui. Quel crédit pourtant nous avons fait à Herriot ; quelle belle amitié nous lui avons vouée ! Et en échange nous ne demandons guère. Mais quoi ? Si en toutes choses il nomme raison ce que nous nommons folie ; s'il nomme honneur et courage ce que nous nommons lâcheté ; s'il a juré, lui après tant d'autres, de faire précisément le contraire de ce que les électeurs espéraient de lui, il faut bien que la séparation se fasse, et qu'il soit compté au nombre des ennemis du peuple. Mais enfin est-ce croyable ? Et quel philtre lui a-t-on fait boire ?

25 Avril 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCII

Ce qu'on a appris à la guerre

19 Mai 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Un esprit formé par l'exercice du commandement militaire est nécessairement plein d'illusions. La plus grande erreur est qu'il croit que le peuple aime un chef énergique et fait peu de cas de la liberté. Telle est en effet l'apparence dans une troupe bien entraînée. Toute espérance étant abolie de se voir jamais aucune liberté reconnue comme un droit, on convoite alors quelque licence de faveur, ce qui fait qu'on acclame l'humeur du chef, et qu'on le veut content. La plupart des hommes prennent ce parti, parce que la révolte impuissante se traduit par des sentiments désagréables. La gaieté d'un bon troupier est ce qu'elle peut être. Un chef habile comprend ces choses, et permet beaucoup, pourvu qu'il soit admis, affiché, proclamé que son bon plaisir est la seule loi. Aussi vous entendrez le soldat faire l'éloge du chef, et de bon cœur, jusqu'à une mutinerie soudaine, qui étonnera. La règle est donc que le chef se croie aimé, et que, par suite, il soit assuré qu'il n'est pas difficile de gouverner les hommes. S'il vient à l'essai, il trouvera des résistances qui l'étonneront. Il devra négocier ; ce mot est plein de sens. Toutes les affaires de politique ressemblent au négoce, par ceci qu'on n'obtient jamais rien sans donner quelque chose en échange. Seulement le chef militaire s'indigne à cette seule pensée.

Une autre erreur du militaire vient de ce qu'il est nourri, vêtu, armé. Il ressemble sous ce rapport à l'enfant en bas âge, et croit naturellement que les biens qu'on lui fait passer, aliments, vêtements, munitions, solde, coulent d'une source intarissable. Aussi la coutume des militaires est de demander ce qu'il faut, sans s'occuper de savoir si on peut. C'est dire qu'ils s'entendent à dépenser, et non à produire. Dans le fait le travail forcé est ruineux pour le maître. Faute de liberté dans les échanges, la richesse se cache ; chacun vit en avare, et le chef risque de mourir de faim, lui et sa garde. Mais d'avance le chef ne peut prévoir ces choses ; il se voit obéi, comme il fut toujours ; et il se promet de prendre, selon une expression séduisante, l'argent où il est. En réalité l'argent ne peut être pris où il est, mais seulement où il agit, ce qui suppose liberté et sécurité, et encore une fois négociation. Je suppose qu'un grand chef qui a vraiment compris ce qu'il a fait, devine bien cet autre ordre de pouvoir et d'obéissance si profondément différent de l'organisation militaire. Et c'est pourquoi vous entendez quelquefois un militaire éminent dire qu'il n'a jamais fait de politique, qu'il n'en fera jamais, et qu'il n'y entend rien. Et au contraire le chef médiocre s'élançait déjà vers le trône, persuadé que rien ne lui résistera.

J'ai souvent pensé que les anciens combattants avaient appris à la guerre quelques-unes des vertus républicaines qui rendent capable de gouverner le peuple au nom du peuple. Car le combattant s'est formé premièrement à penser devant l'obstacle réel, c'est-à-dire à la muette et l'outil en mains. Deuxièmement il a porté sur ses semblables un jugement sévèrement égalitaire, sans être dupe jamais des apparences ; disons aussi qu'on juge mieux des pouvoirs quand on les voit par-dessous. Très bien. Mais celui qui s'est formé à cette rude école, ce n'est point le chef, c'est l'exécutant. Le chef, j'entends colonel et au-dessus, n'a pu acquérir pendant la guerre que des idées tout à fait inapplicables au temps de paix. C'est donc parmi ceux qui ont fini capitaines ou au-dessous qu'il faudrait chercher les hommes d'énergie et de jugement qui se montreront supérieurs dans la politique. L'expérience, dans l'Europe, autour de nous, n'a point, que je sache, donné le sceptre et la maîtrise à beaucoup d'officiers supérieurs. En revanche, deux hommes de troupe ont su gouverner. C'est qu'eux ils savaient ce que c'est, qu'obstacles et ressources ; c'est qu'ils savaient plaider et négocier. Et il est évident qu'un caporal s'instruit mieux à commander qu'un général, car il y a plus de peine, et il faut qu'il y emploie ses réelles vertus d'homme sans aucun semblant. Aussi je m'étonne de ces régiments d'élite qui se constituent, qui se donnent pour colonel un vrai colonel, et qui partent, ainsi formés, à l'assaut du pouvoir civil. Erreur de méthode. Le pouvoir politique n'est pas un fortin à prendre, et les vagues d'assaut n'y arriveront point. Politique n'est pas guerre.

19 Mai 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCI

La violence

14 Juillet 1934.

[Retour à la table des matières](#)

On voudrait écrire un traité de la Violence, qui ne serait ni un conseil de violence, ni une flatterie aux violents. Travail sans récompense. J'ai remarqué que les violents corrompent les pensées. J'ai remarqué aussi que tous les faibles et impotents veulent au moins former des pensées violentes. Je cherche un homme fort qui soit juste. Je l'ai quelquefois trouvé. Mais il perd patience à la fin. En sorte que nous sommes tous guerriers en imagination. Nous rêvons aisément que nous sommes les plus forts ; c'est une pensée saine et agréable. Aussi nous forçons en pensée celui qui n'obéit pas à nos pensées. Vienne l'occasion ; il n'y a rien de plus naturel que de tuer, dès que l'on est soutenu par un parti. J'ajoute que celui qui l'essaie une fois s'étonne de la facilité, des effets paisibles qui suivent, et, je crois bien, de l'absence des remords si redoutés de l'homme d'imagination. Il y eut de ces cruautés dans toute révolution, dans toute chouannerie, dans toute tyrannie. Les histoires de France, d'Allemagne, de Russie, d'Italie, d'Angleterre, apportent toutes le même témoignage, et servent à comprendre ce qui arrive en d'autres peuples, où l'assassinat est le moyen ordinaire.

Là-dessus, je ne voudrais pas dire que l'homme est barbare et méchant ; je dirais seulement qu'il est violent à l'occasion, et que les institutions politiques ont pour fin d'éviter l'occasion. Hitler n'étonne que ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes. Un général, venu pour persuader, répond à un opposant : « On vous collera au mur ». Il faudrait pourtant savoir ce que ces paroles annoncent. La guerre nous fournit cent exemples, et plus, de cette violence non délibérée, dont les auteurs, ceux qui survivent, sont connus, vont et viennent, sous la sauvegarde des pacifiques citoyens. Ces Messieurs des Croix de Feu sont très décidés de nous civiliser selon leur idée, par de tels moyens ; ils le disent ; ils s'exercent à le faire. Je crois qu'ils ne seraient pas moins prompts qu'Hitler, ni moins féroces, s'ils trouvaient l'occasion de vaincre. Mais eux ne doutent pas de leur bon droit ; et Hitler ne doute pas non plus de son bon droit. Les uns et les autres croient qu'ils ont raison, et que celui qui a raison a le devoir de forcer s'il peut forcer. Au fond, une gifle donnée à un enfant représente toute la brutalité et toute la sauvagerie possibles ; mais on s'y laisse aller. Sauvagerie et brutalité ne sont point dans le passé, ni dans les forêts inextricables, ni dans les montagnes inabordables ; elles sont dans nos muscles, si prompts à s'irriter et à se gonfler devant la moindre résistance. Pour mon compte, je me représente très bien mon marchand de beurre en Danton, mon cordonnier siégeant au tribunal révolutionnaire, et mon pâtissier dans la charrette. Semblable au pilote qui évite la vague et se relève à chaque fois, nous naviguons au plus près de ces redoutables passions, qui n'attendent que d'être justifiées par la raison pour faire les folles. Pour qui voit les choses ainsi, la paix est par elle-même justice et raison ; elle passe avant tous les autres biens.

Vous pensez que je parle ainsi parce que j'ai peur. Tel est, en effet, l'argument qui allume les guerres ; et il allume les guerres exactement parce que l'homme n'est pas un animal peureux. Et si je crains la violence, c'est exactement parce que je n'en ai pas peur, parce que je sens la colère bondir, parce que je sens la pitié ajournée, parce que je me vois le plus fort, et mes adversaires en petits morceaux. « Tout beau ! », me dis-je à moi-même, comme on dit à son chien. Cette expression est bonne aussi pour l'homme, car la colère est bien laide.

Tous s'accordent là-dessus. Le bon accueil et la politesse sont estimés en tous pays. Mais ce qui est remarquable, c'est que la colère efface toutes ces pensées de civilisé. La forme humaine, qui est prompte et puissante, enferme une guerre toute prête ; et celui qui la nommait fraîche et joyeuse n'exagérerait rien. Le danger est de croire qu'il exagérerait, ou bien que c'était un genre de brute indomptable. Tout homme est une brute indomptable dès qu'il entre en action contre l'homme. Cette chasse est sacrilège, on le sent bien ; mais cela excite la fureur ; cela même exige que l'on se monte à un certain niveau. C'est pourquoi il ne faut compter ni sur la peur, ni sur la sagesse, ni sur la pitié ; mais plutôt, par des barrages d'institution, rendre l'occasion rare et presque impossible. C'est pourquoi la plus sauvage erreur de politique est de vouloir un peuple en défense et de lui mettre aux yeux la violence comme le plus grand de ses devoirs. L'effet inévitable sera une ambition de violence partout, et une attente impatiente de la preuve à coups de hache. Qui n'a senti ce dangereux mouvement ? C'est toute la guerre. Et, au contraire, il faudrait que les punitions soient des violences de fait sans aucune violence de l'homme. En

sorte que la guillotine représente un progrès sur la hache. Le coup de hache est plus près de l'assassinat.

14 Juillet 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCIV

La colère du tyran

25 Juillet 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Un zouave de la guerre, d'ailleurs naturellement paisible, disait, lui lieutenant, de son capitaine : « C'était un homme qui ne marchandait pas avec le devoir. Je suis assuré que, s'il m'avait vu hésiter dans une attaque, il m'aurait tué sur le champ ». Le même raconte que le Maréchal Pétain, en ce temps-là général, haranguait en ces termes les officiers d'un régiment d'élite : « Régiment admirable, à qui j'ai déjà beaucoup demandé, à qui je demanderai bien plus encore ! » C'est toujours montrer qu'on tient la vie et la mort en ses mains. Ce genre d'énergie, sans la moindre trace de pitié, explique les pistolades d'Hitler. Et qu'on le traite de monstre sur ce sujet-là, je ne le puis souffrir. La guerre n'est pas si loin qu'on ait pu oublier à quel point cette méthode de gouverner était ordinaire en ce temps-là. On en arrivait, comme de récents procès le rappellent, à désigner un numéro au hasard, sans du tout connaître l'homme, dès que l'on jugeait qu'un exemple était nécessaire. Hitler n'a pas tiré au sort ; il a choisi et jugé. Les mêmes motifs sont communs à tous les chefs ; c'est toujours au nom du salut public qu'ils sacrifient leurs concitoyens. Et, si nous regardons le dessous, c'est la même fureur qui les pousse, qui vient, je suppose, de ce qu'ils se sentent prêts à se sacrifier eux-mêmes, entendez à se faire tuer sur l'heure plutôt que de reculer ou de

renoncer. Il faut pourtant comprendre ce que devient l'homme moyen dans ces extrémités. Qui n'a nulle pitié de lui-même, ne comptez pas qu'il sera bon.

Le courage n'est pas seulement redoutable aux ennemis il l'est à ses amis et à soi-même. Le Grand Condé ne comptait absolument pas l'obstacle humain ; il l'écrasait comme nous faisons d'une fourmi. Retz se demandait quelquefois si, en telle circonstance, Monsieur le Prince avait voulu le faire tuer ; et afin de le savoir, il le lui demandait. Rien de plus simple ; c'est qu'ils s'étaient réconciliés depuis. Comme font les chefs de deux équipes rivales, ils s'entretenaient d'une belle partie. Je ne crois pas aux monstres ; je crois que tout homme est un monstre quand il est pris dans une situation où c'est la force absolument qui décide. En ces passages resserrés, et tant que la victoire n'est pas reconnue, bonté et justice n'ont point de lieu. C'est seulement à qui frappera le premier. Et, ce qui est à remarquer, c'est qu'aucun homme n'a jamais de remords de ces moments inhumains. Au contraire, s'il vient à y penser, il s'étonne et s'admire d'avoir osé contre la pitié et la peur, si étroitement parentes. Hitler, soyez-en assurés, est disposé ainsi à l'égard de lui-même. Il s'enivre très certainement de ces actions féroces, et, même en souvenir, il s'approuve encore. Ce que je veux remarquer c'est que tout chef de guerre est ainsi, et aussi bien le soldat, qui se trouve le chef de guerre de lui-même. C'est pourquoi j'ai horreur des déclamations. Le héros est partout le même, partout redoutable, et partout très ordinaire. À considérer les choses ainsi, on aime la paix pour elle-même, et on craint la guerre, non pas comme une contrainte extérieure, mais comme une explosion intérieure, non pas comme une marque de barbarie, mais plutôt comme un triomphe de l'homme, bâti pour tout braver.

Je le vois dangereux, non pas méchant. Je souhaite un état des mœurs et des coutumes où je ne me heurte pas continuellement à quelque défi, où je n'aie pas à m'éperonner moi-même, et à prendre le galop contre l'homme. Par exemple la mode des duels est heureusement passée ; mais au temps où le premier bretteur pouvait s'amuser à vous tirer le nez, seulement pour voir ce qui arriverait, qui pouvait répondre de vivre selon la paix ? Or je remarque que les ambitieux d'aujourd'hui reviennent à l'éternel jeu de piquer l'honneur au bon endroit et de tout résoudre par batailles. Très beau, Messieurs. Eschyle en son Prométhée, mettant en scène Force, la fait accompagner d'un personnage muet, qui est Violence. Où se joue la force, violence n'est pas loin. Je lisais, dans le dernier volume de Romain Rolland, le récit d'un attentat fasciste contre un vieil homme, coupable de pensée ; ce tableau est d'après nature. Et qui pourra supporter de voir quatre ou cinq brutes, à coups de pied, à coups de poing, à coups de bâton, rompre ce malheureux, et son jeune fils qui le veut défendre ? Qui n'ira point au secours avant même de savoir de quelles opinions il s'agit ? Que celui-là le dise, et se rengorge d'honneur, s'il l'ose. Non. Le témoin résigné de ce genre de politique est en réalité écrasé, humilié, mutilé dans son intérieur, sali dans sa propre pensée. C'est qu'il n'avait pas bien pesé Force, et encore moins Violence. C'est qu'il n'avait pas bien remarqué comment une troupe en enfonce une autre. Tout honneur périt dans l'horrible gloire d'être le plus fort. Tel est ce vin à boire.

25 Juillet 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCV

L'art de négociier

8 Septembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

On n'a pas oublié ce mot d'un naïf qui, vers la fin de la guerre, et comme à la Chambre on parlait de paix, s'écria : « Comment ! vous allez faire la paix avec ces gens-là ? » Sur quoi quelqu'un de gauche demanda : « Mais avec qui voulez-vous que nous fassions la paix ? » Voilà où l'imagination nous mène quand toutes relations sont rompues. De loin on hait merveilleusement. Au contraire, quand on aborde, on trouve le semblable. Mais ce fut une pudeur, encore après la guerre, de ne point vouloir aborder l'ennemi, et de ne négocier qu'avec ceux qu'on sentait d'accord. C'est la méthode des passions, non moins absurde entre les partis qu'entre les nations. Ne prêcher que des convertis, c'est très agréable. L'école Poincaré qu'on nommera plus tard l'école des timides, a fait plus d'élèves qu'on ne croirait. On voit encore des hommes d'État chercher des succès faciles, et banqueter chez les amis. Dès que l'ennemi est représenté, dès que l'on suppose qu'il va parler pour contredire, alors c'est une peur d'esprit et un refrain invariable ; le ton refuse tout. La guerre continue, autant qu'elle peut continuer quand personne ne veut la faire. On se souvient que, pendant la guerre, toute offre de paix était considérée comme un piège. Je ne vois pas que la victoire ait rétabli l'esprit de négociation véritable, lequel, remarquez-le, implique naturellement l'égalité des droits. En sorte que notre

politique s'est appliquée, et surtout depuis la mort de Briand, à empêcher la paix, comme si la paix était un régime détestable et redouté. Je ne crois point les hommes si méchants ; mais je vois plutôt, en cette politique sans bonheur, le mauvais ton que l'on remarque dans les timides, toujours tremblants et intempérants.

Un célèbre diplomate a dit que les manières sont tout. Je suppose qu'il pensait à l'Empereur Napoléon, qui n'avait guère de patience. Or, ce mot de diplomate, je crois qu'il faut le prendre absolument, c'est-à-dire conclure que c'est la mauvaise éducation qui est cause des guerres. Et les très savants historiens, qui croient que les guerres sont des cataclysmes inévitables, hausseront ici les épaules. Il faut craindre en ces matières les hommes de lecture, qui n'ont jamais touché aux affaires, et qui sont en même temps timides et furieux. Au rebours Briand disait : « Tant que j'occuperai ce poste, il n'y aura point de guerre ». Qu'exprimait-il ainsi, sinon l'idée de Talleyrand, retrouvée par l'expérience ? Que les manières sont tout, cela signifie qu'il y a un art de négocier, de présenter sa propre thèse, et d'abord celle de l'adversaire, de façon qu'un entretien en amorce toujours un autre, comme on voit aux Mille et une Nuits. Seulement il ne s'agit pas alors de négocier avec ses amis, comme nos intrépides timides font toujours. Il ne faut pas craindre la discussion, ni même d'être d'abord mal reçus. Les bonnes manières aplanissent tout, par cette économie des signes qui est la règle de toute politesse. Et comment manquerait-on à cette précieuse politesse, lorsque l'on est témoin, en quelque sorte, d'un duel redoutable ? On a remarqué bien des fois que les vrais braves sont conciliateurs et arrangeurs, lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes en cause. Mais nos coqs de négociation se croient eux-mêmes en cause. C'est ainsi que Barrès, que le recul d'un fusil aurait mis par terre, ne se privait pas d'injurier les mangeurs de saucisse. On dira que ce genre de combattant fait ce qu'il peut. En tout cas il est clair que l'esprit de combat et le ton de combat sont absurdes dans la négociation. Je dirai même que l'extrême politesse, qui ne nuit déjà pas entre amis, est de toute nécessité en présence de celui qui se croit notre ennemi ou que nous croyons notre ennemi.

On ne veut point admettre que toutes les haines sont d'imagination, et que tout conflit d'intérêts peut être conduit jusqu'à un arrangement, si les hommes de loi prennent la place des plaideurs. On ne veut point l'admettre parce qu'on invente à soi tout seul son ennemi. Et au contraire l'homme de loi demandera simplement au parti adverse ce qu'il réclame, ou de quoi il est mécontent. Ainsi allant de l'un à l'autre, il arrivera à changer beaucoup l'idée que chacun se fait de l'autre. Si l'on se persuadait de ceci, que l'homme, et surtout en masse, est un dangereux et courageux animal par la terrible imagination, on viendrait à penser que les causes des guerres ne sont jamais les intérêts, et l'on regarderait toujours à apaiser les passions, au lieu de les exciter. Se concentrer avec ses amis, s'isoler de ses ennemis et les isoler, c'est cultiver ses ennemis, c'est préparer la guerre, c'est déjà l'art militaire. La politique, tout au contraire, est l'art de vivre bien avec ses ennemis.

8 Septembre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCVI

Négociations véritables

15 Septembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

On peut négocier sur tout. Et si la négociation est difficile, c'est une raison de s'y mettre sans tarder. Par exemple, ce pouvoir nouveau des avions d'incendier les villes et d'asphyxier ou empoisonner vieillards, femmes et enfants, n'est pas encore limité que je sache. Au lieu de rechercher des moyens de protection, ce qui est admettre qu'une telle attaque se fera, et même en rendre l'idée familière, on ferait bien mieux de considérer d'abord une telle action comme monstrueuse, ce qui sera aisément accordé, et de mettre publiquement en délibération quelque convention sur ce sujet, analogue à celles qui règlent déjà le sort des blessés, des médecins, des prisonniers, le droit des populations civiles dans les régions envahies, la protection des hôpitaux, et choses de ce genre. Il faudrait revenir à la définition des villes ouvertes, ce qui reviendrait à désigner d'avance, dans tous les pays, et d'après une réciprocité des garanties et avantages, quelles agglomérations serviraient de refuge aux populations sans défense. A quoi l'on dira qu'il est ridicule de faire des conventions avec des gens qui sont décidés à les violer toutes, dès qu'ils y auront avantage. Mais, parce que ce genre de déclamation empêche toute convention et même toute espèce de paix, il prouve trop.

En fait, il y eût des hôpitaux bombardés. Mais la raison en était toujours, autant que j'ai su, que les hôpitaux de campagne étaient tellement serrés entre les camps d'aviation et autres formations de combat, qu'il était impossible de viser les uns sans atteindre les autres ; et plus d'une fois l'avertissement en fut donné par l'aviation ennemie. De même, il arriva que des villes non fortifiées reçurent des bombes ; mais c'est qu'il s'y trouvait des usines de guerre, des fabriques d'explosifs, des réservoirs de gaz toxiques. Et comment savoir ? On aperçoit des conventions vraiment neuves, et des moyens de les rendre applicables. N'a-t-on pas vu que des commissions neutres de médecins visitaient les camps de prisonniers ? Des inspections du même genre feraient connaître que les villes dites ouvertes n'auraient pas cessé de mériter leurs privilèges. De toute façon, il faudrait négocier là-dessus, car cet objet est très déterminé ; il ne s'agirait point de principes de désarmement général qui, dans leur perfection, effrayent et découragent. On délimiterait seulement quelques régions protégées, ou bien, si l'on ne pouvait mieux, on réglerait les sommations et délais, comme on voit que font les populations les plus sauvages, qui ménagent toujours un temps entre la déclaration de guerre et les premiers actes. De telles discussions auraient au moins pour effet de rappeler l'humanité à elle-même, car il y a des précédents, et la guerre fut toujours humaine et non pas animale ; je veux dire qu'on n'a jamais fait la guerre comme les animaux tuent. De telles pensées méritent bien d'être mises au jour. Les peuples applaudiraient.

Peut-être craint-on quelque moment d'heureuse respiration. Peut-être a-t-on juré d'affoler par un redoublement de météores et par une sorte de figuration du fait accompli. Il y a de la frénésie dans ce genre d'inventions, dans ce genre de dépenses, dans ce genre de spectacles, qui ne tiennent, en effet, que par l'universelle terreur ; car cette industrie laissée à elle-même, et soumise seulement aux conditions du commerce, devrait se changer profondément ou périr. L'un défend ses profits, l'autre ses appointements. Sans compter que les exploits de l'air, même sans guerre réelle, veulent du courage, chose estimée de tous et partout. En sorte que le plus étonnant des progrès est ce qui rend impossible une existence humaine selon la paix. Cet obstacle, en son ampleur, accablerait. C'est pourquoi je recherche quelque sujet de négociation aussi acceptable à l'esprit de guerre que furent les échanges de prisonniers, par exemple. Car c'est une bonne règle des négociations véritables de n'arriver jamais aux principes que par les cas particuliers. Ce sujet-ci est ingrat, inabordable, et comme cuirassé de toutes parts. Nous sommes transis et sans espérances devant une masse d'intérêts et de faits acquis que nous ne savons pas diviser. Je ne vais pas demander, espérer, ni même souhaiter qu'il n'y ait plus d'avions nulle part. Patrons, actionnaires, ouvriers, spectateurs, tous se moqueraient. Je veux bien que l'homme essaie toute sa puissance, et d'ailleurs pourrais-je l'empêcher ? Je demande seulement pour les enfants la même protection qui est assurée aux hôpitaux. Dites que ce n'est pas beaucoup ; vous ne pouvez pas dire que ce n'est rien. On peut donc négocier, et toute négociation continuée est une parcelle de paix sauvée.

15 Septembre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCVII

Vertus de la bienveillance

24 Octobre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

La plupart des journalistes secouent la guerre comme un fruit qu'ils croient mûr, et qu'ils voudraient faire tomber. Cette ardeur et même cette joie au malheur irriterait ; mais les hommes ne sont pas si méchants ; simplement ils suivent la pente de leur métier et la pente de leur esprit.

La profondeur politique est du genre triste, par la même raison que la misanthropie a de la profondeur. Il faut évidemment ne rien connaître de l'homme pour croire à la paix. Quels sont les ressorts de la politique ? L'ambition et la cupidité. Nos maîtres sont des hommes qui adorent le pouvoir, ou bien qui adorent l'argent. Or, par l'effet de ces passions, la guerre est partout avant qu'on la déclare. Devant ce thème, qui est celui des hommes à qui on n'en fait pas croire, l'opinion que la paix est possible et même probable est absolument sans portée. C'est supposer que les tranquilles, les indifférents, les réfléchis sont ceux qui mènent le monde. Opinion ridicule si l'on pense à ceci que les pacifiques sont ceux qui ne veulent mener personne. Mais surtout les nouvelles en faveur de la paix ne sont rien ; elles annoncent la fin d'un intérêt vif. Or il est de métier de réchauffer les nouvelles, et même de les faire flamber un peu. Je pose en axiome que tout article sur la paix est contre la paix.

D'autre part, la pente de l'esprit est vers le triste. Remarquez que l'attention aux sourcils froncés est toujours un peu plus que sérieuse. Ce qui mérite attention, c'est ce qui est inquiétant. Faire attention, c'est craindre quelque chose. Ainsi quiconque pense, pense noir. Les optimistes sont des insouciantes ; leur pensée est comme un agréable sommeil ; elle écarte les pensées. Au fond, le sérieux est à peu près la même chose que le triste. Donc, si vous voulez être content, n'essayez point de penser. Toutes ces choses, que j'ai bien remarquées dans le moment des passions, m'ont fait supposer quelquefois que la pensée vraie est un remède aux pensées. Mais il fallut un long temps de réflexion encore pour arriver jusqu'à cette idée que tout ce qui est misanthropique est faux. J'entends faux concernant l'homme ; et c'est ce faux-là et ce vrai-là qui nous intéressent. L'autre vrai, le physiquement vrai, on le trouve aisément. Mais le vrai sur l'homme, tel est l'axe de nos pensées ; et si on le manque, tous les maux possibles résultent de cette erreur. Je veux dire tous les maux que l'homme fait à l'homme ; et cette longue liste est celle des maux évitables. Donc, en avertissement à moi-même, je me garde de décider que les hommes sont méchants, voleurs, ignorants, imbéciles ; remarquez que jamais ces choses-là ne sont prouvées ; il reste un doute ; il s'agit de profiter du doute et de courir au secours de nos pensées ; car la misanthropie les fait crouler toutes. Si vous décrêtez qu'un enfant est imbécile, alors que voulez-vous lui enseigner ? Pourquoi l'instruire ? Et si votre associé vous paraît un voleur, il faut le lâcher. Vos projets sont à l'eau.

Mais les hommes sont plastiques, et les enfants encore bien plus ; ils dépendent beaucoup de ce que vous pensez d'eux. Car ce que vous pensez d'eux se reconnaît à des signes bien clairs. Pour revenir à la politique, je tiens qu'on gagnerait beaucoup en supposant la probité et la bonne intention toutes les fois qu'on le peut. J'ai observé, et ce n'est pas difficile, que la calomnie rend méchant le calomnié. Ainsi il faudrait traiter les hommes politiques doucement et humainement ; non point durement. On y gagnerait. Mais que nous sommes loin de compte ; là-dessus je fais plus d'une faute par jour. Je m'amuse à haïr des ennemis imaginaires. Cela empoisonne l'air.

Observez la politique extérieure. Si un homme d'État dit qu'il craint la guerre, on conclut qu'il la prépare ; s'il annonce la paix, on explique que cette profonde dissimulation lui est bien utile, tant qu'il n'est pas assez fort. Bref, les hommes suivent leur pente. Ils n'ont guère le courage d'espérer et de vouloir que les choses aillent bien. On ne fait point crédit à l'ennemi ; on ne cherche que pièges en ce qu'il dit ; mais songez qu'en interprétant ainsi, on lui fait sa pensée ; absolument comme on voit qu'à la scène l'antagoniste de Néron fait sortir Néron de son nuage et le rappelle à son devoir d'être bien méchant. Tout cela s'exprime d'un mot, c'est la bienveillance, sans laquelle il n'y a point de paix. Mais vous dites à cela que vous serez seul. Hélas ! vous êtes dix millions peut-être à vous dire cela, Au reste chacun de vous ne répond que de lui. Commencez donc la semaine de bienveillance, et puis l'année de bienveillance.

24 Octobre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCVIII

Au royaume des ombres

3 Novembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

On peut parler tranquillement avec les combattants ; il y a maintenant assez longtemps qu'ils sont morts. Si on les évoque en petit cercle, dans ces brouillards, tous perdus comme ils étaient, et bien nettoyés qu'ils sont de tout le poids des chairs, on entendra des discours assez philosophes. Et c'est ce qui nous manque. Nous croyons tout ; ils ne croyaient rien ; leurs ombres feront une moyenne.

« Remarquez, disent-ils, comme nous avons été sages, comme nous avons bien mérité le prix d'excellence du citoyen. Le maître de morale de la nation nous l'avait bien dit : « Tu seras soldat. Les rois achetaient des hommes comme du bétail et les envoyaient mourir. Mais nous, vos maîtres, qui sommes vos égaux et vos amis, nous vous demandons de courir aux frontières si besoin est, et d'abord d'aller au camp d'entraînement pour y apprendre le métier de soldat. Nous vous le demandons au nom de la raison et au nom de l'amitié ; et souvenez-vous que vous consentez et que vous êtes volontaires. Nous en sommes tellement assurés que nous punissons de mort ceux qui font mine de refuser. Mais cette menace ne concerne point des hommes libres comme vous. Vous serez et nous serons la nation armée. Nous jurons tous de travailler au salut commun, chacun invincible à sa place ; les uns combattant, les autres fabriquant, ou soignant les blessés, les plus âgés délibérant et

conduisant les affaires comme un père conduit sa maison. » Admirable, dit le combattant, comme ces choses, mises en discours, sont faciles.

« Très bien, dit une autre ombre. Mais nous avons fini par savoir comment les choses se passaient. Le Grand Quartier était une maison de jeu. Qui se souciait des pions ? Des hommes pleins d'audace, et quelquefois de talent, menaient la partie, où ils risquaient leur gloire, pendant que les exécutants périssaient. Ils devinaient ; l'idée leur venait de vérifier quelque supposition sur l'ordre de bataille ennemi. Il fallait un prisonnier. L'ordre de sondage était lancé ; les hommes partaient dans la nuit. Un ou deux morts, naturellement ; les survivants rapportaient un prisonnier ; par malchance le prisonnier ne sait rien ou ne dit rien. « Votre prisonnier est une gourde, dit le commandement ; allez en chercher un autre ! » De nouveau patrouille : un ou deux morts, ou bien des blessés longs à mourir ; mais un prisonnier enfin qui parle. S'il confirme les raisonnements du deuxième bureau, alors tout est à la joie, excepté quelques veuves et orphelins. Et, chose étrange, dit l'ombre, vingt-cinq mille morts comptaient encore moins que deux, car alors la victoire, seulement imaginée, effaçait tout. Tels étaient les chefs militaires ; et nous ne pouvions les comprendre. »

« On comprend trop tard, dit une autre ombre. Le métier militaire use les citoyens comme il use les chevaux. Comment voulez-vous qu'il reste seulement un espoir de liberté ? Il est aussi fou de consulter sérieusement les citoyens sur ce qu'ils veulent ou ne veulent pas, que de faire voter les soldats sur une offensive ou sur une patrouille. Volontaires, oui, de loin, mais il vient toujours un moment où il faut les forcer ; et la mort, si seulement on hésite. Quand je comprends, c'est pire. Et, se tournant vers les vivants, il ajoute : « Vous voilà pris au lacet ».

Là-dessus, on peut consoler les morts. Pour moi je parie que les pères et grands-pères, instruits par l'excès même de ces choses, ont juré, sans le dire, de jouer de ruse et de gagner. Puisque la guerre établit la tyrannie la plus inhumaine, le bon sens dicte de faire la paix d'abord, et d'assurer la paix avant tout. Car enfin l'existence politique devient absurde, si le droit et la sûreté sont absolument refusés à chacun. Aussi s'avance, comme je l'espère, la génération des négociateurs, qui, par le détour de la prudence politique, triomphera des militaires. Mais ce que savent les morts, c'est que le plus haut pouvoir civil, pendant la grande guerre, mit son honneur à se montrer plus obstiné, plus impitoyable, plus insensible, plus militaire enfin que les chefs militaires eux-mêmes. Car ces professeurs de morale civique lisaient seulement leur dernier verset : « Ô morts, je vous envie ! Bien heureux ceux qui ont donné leur vie pour le salut commun ! Bien heureux leurs parents ! » Une simplicité, une assurance, une évidence, capables de tuer une seconde fois les morts, et de tuer les vivants. Car, que répondre à un homme qui, évidemment, croit ce qu'il dit ? À un homme qui se bute là, qui ne voit point passage, qui ne cherche même point passage et qui nomme intelligence le jeu de ces raisonnements sans issue ? Cette autre ombre vient de partir à son tour vers le royaume des morts. Comment y sera-t-elle reçue ?

3 Novembre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

XCIX

Le système de la force

15 Novembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Une mère, qui venait d'avoir son fils tué aux armées, se plaignait à une amie, sur le thème qu'on devine : « Assez de morts ; assez de sang ! » Cela se passait sur un banc du Luxembourg, et à portée d'une large paire d'oreilles, D'où cette pauvre femme eut trois mois de prison. C'était au temps où Clemenceau poussait aux dernières conséquences le système de la nation armée. Certes, il serait ridicule, quand on n'hésite pas devant vingt-cinq mille morts, de se laisser piquer et exaspérer par quelque opinion moucheronne. Tout est aux ordres du chef, corps et pensées. Tel est le système de guerre. Tel est aussi le système d'attente de guerre. Et, comme on peut toujours attendre la guerre, et qu'en cela même consiste la fonction du chef de guerre, on comprend que l'opinion secrète, et quelquefois déclarée, d'un chef de guerre, soit qu'il est bon de dicter au peuple ce qu'il doit penser et ce qu'il doit dire. Autant donc que la fonction de guerre l'emporte sur les autres soucis, il n'y a plus de libre examen. Donc liberté de la presse, droit de réunion, publicité des actes et des comptes, discussion au grand jour, tout cela est comme nul devant l'esprit colonel.

Cette puissante aimantation attire vers un centre unique tous les corps hésitants et légers, et encore plus les pensées qui sont comme des fumées au vent. Aussi voit-on beaucoup d'hommes d'État tourner comme des chapeaux de cheminées, et s'émouvoir à des morceaux de doctrine ; ce qui fait un mélange de force armée et de droits de l'homme, très instable et fort bavard. On peut nommer système Poincaré cet amour restant du droit, contrarié aussitôt par les actes. Un des thèmes favoris est alors que les citoyens meurent pour la liberté. On peut donc ajourner la liberté ; on n'oserait pas la nier. On espère alors dans la raison ; on en appelle à la bonne foi des citoyens ; on leur parle ; on leur donne la preuve ; on s'étonne qu'ils ne l'avalent point ; on recommence. C'est pourquoi je disais que ce système est bavard. Ici toutes les questions sont posées de biais ; toutes les discussions sont un peu à côté. Par exemple on essaie d'empêcher que les instituteurs s'écartent de la doctrine officielle ; au fond c'est qu'on voudrait conseiller de même, et toujours sous la menace de forcer, tous les citoyens sans exception. Mais, en cette fausse position, le pouvoir civil va rarement jusqu'à l'idée. Il n'y a guère de civils qui avouent que le suffrage universel et secret est une hérésie énorme ; plus d'un pousse cette pensée devant lui, sans la reconnaître. Cette pensée explique la peur radicale.

Le système opposé traduit les vœux du peuple, et même des gouvernants, et même des militaires ; car nul n'avoue que l'épreuve de guerre doit durer toujours. Le système de la force ne se donne jamais que comme une nécessité dont il est vain de se plaindre, mais qui n'est ni juste ni belle. Et, au contraire, la revendication du droit est un sursaut de liberté, une audace admirable, un héroïsme à proprement parler. Il s'agit de savoir si l'homme fera son destin, ou subira un destin étranger. Dès qu'on y pense, si peu que ce soit, on aperçoit que la révolte c'est proprement l'homme. Tel est le premier éclair de la pensée ; tel est le dernier. La pensée elle-même est une révolte. Jamais la nécessité n'obtiendra grâce ; jamais le tyran n'obtiendra grâce ; jamais ce à quoi l'on est forcé n'effacera ce que l'on voudrait. Ainsi ce parti a pour lui ce qu'il reste d'âme dans l'autre. Aussi vous voyez que l'autre fait le fou, soutient et prouve n'importe quoi ; et je vois là une certaine profondeur. Car, dès que ce parti en vient à un ordre de raison, c'est vers nous qu'il glisse.

Ainsi, les bouillonnantes cervelles étant si confusément partagées que tous sont médusés par la force une fois par jour, mais tous séduits un peu par l'ordre juste, je comprends assez les piétinements du juste milieu, misérablement partagé entre deux évidences. Or c'est là, dans cette région de la raison effarouchée, qu'il faut agir, qu'il faut reprendre, qu'il faut partager et composer, qu'il faut rassurer, qu'il faut raisonner. Certes, de loin, avant l'armistice, et encore entre les dents du monstre, on se promettait mieux. Mais que faire devant le naïf semblable, sinon commencer et recommencer par l'a b c ; enfin l'aider à surmonter en lui-même l'animal ombrageux, qui croit ce qu'il espère, oui, mais qui croit encore plus ce qu'il craint ?

15 Novembre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

C

Chercher le semblable

8 Décembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Quand l'opinion se précipite comme une voiture à la descente, on freine où l'on se trouve, et l'on sent que l'on n'est pas seul. Cela se fait sans bruit, et vraisemblablement de voisin à voisin. Je ne compte pas beaucoup les journalistes, les orateurs, les penseurs, même de notre bord ; car eux-mêmes penchent toujours du côté du malheur ; ils poussent le cri d'alarme ; or je remarque que le cri d'alarme est ce qui fait le danger. Le grand chavirement que l'on nomme la guerre ne se fait pas moins par ceux qui le craignent que par ceux qui l'espèrent, s'il en est. Je lisais hier un bon article concluant qu'il fallait prendre Hitler au mot. Et si je me trompe, continuait-il, si nous sommes dupes du tartufe le plus énorme, alors va pour la guerre, et que l'humanité périsse ; elle ne mérite pas mieux !

Notre cœur, fait comme il est, n'est que trop disposé à se jeter au désespoir ; c'est ce mouvement-là que je crains. La misanthropie, longtemps cachée, remonte à la fin et noie tout l'équipage. Mais non et non ; l'humanité n'a pas mérité cela. Je ne dis pas que les hommes ne présentent pas les verges

pour les fouetter ; c'est bien ce qu'ils font à nos Messieurs fouettards ; mais ils le font de bonne foi ; ils le font de tout leur courage et par amour de la paix. Ils usent de violence, mais c'est pour tuer la violence. Ils croient ! Que ne croient-ils pas Ils croient qu'il y a en Europe comme un foyer de méchants ; ils y courent ; ils soupçonnent trop tard que ceux qu'ils veulent massacrer ne sont ni plus méchants ni plus barbares qu'eux-mêmes. Au moment où ils le soupçonnent, ils sont déjà morts, et l'esprit de vengeance est déchaîné. Tel est le fond du précipice. Nous ne cessons pas de le contourner, car l'homme ne change guère ; c'est pourquoi je dis qu'il faut veiller au frein.

Non, la guerre n'est pas faite par des méchants. Les méchants, s'il y en a, veilleront un peu mieux sur eux-mêmes ; ils ne se jetteront point à corps perdu ; ils feront battre les autres. Mais vais-je dire que les emphatiques vieillards, vais-je dire que les illustres embusqués que l'on découvre parmi les enthousiastes, vais-je dire que ces spectateurs-nés sont des méchants ? C'est juger trop vite. L'homme qui ne peut combattre veut payer en discours ; par les discours il se console peut-être ; il oublie de se mépriser. Peut-être, tant qu'il a un peu de force, a-t-il toujours du courage par repentir, du courage pour la prochaine. Et n'oublions pas les beaux prétextes qui font qu'un homme vigoureux choisit Bordeaux ou Orléans. Et qui donc, au bord même de la guerre, ne s'est pas abrité avec bonheur, quand le sort en désignait d'autres pour le guet ou la patrouille ? Le premier travail, le plus difficile, le plus important, est de ne point mépriser.

Cherchez le semblable, vous le trouverez. Un peu matamore, comme vous, un peu poltron comme vous, plus courageux quelquefois qu'il n'espérait, comme vous. Cherchez autour de vous selon l'amitié, vous trouverez. Telle est la petite source de paix. De là on va fort loin ; on comprend le chef ; on comprend l'ennemi. Il n'y a plus de monstres ; il y a des hommes engagés dans une terrible aventure. Le tout est de ne point s'y laisser glisser, quand ce serait en paroles ; et chacun ici ne répond que de soi. Qui mieux qu'un ancien combattant saura garder l'équilibre ? Car, de montrer son courage, il ne s'en soucie guère. Et quant aux illusions d'imagination, il en est bien guéri. Tels sont donc nos serre-freins.

Il y en a d'autres. Car la guerre en perspective n'offre guère aujourd'hui de visions chevaleresques. Il ne s'agit plus de se jeter au-devant d'une femme, d'un enfant, d'un vieillard, pour les défendre. On espère seulement les venger par d'autres crimes. Et quant à l'espoir d'effrayer l'adversaire, on en peut juger d'après soi-même ; car on sait bien que l'homme n'accepte pas d'être conduit par la peur. Encore une fois cherchez le semblable ; vous verrez que par contrainte et menace on ne fait que tremper son courage. Et cette juste vue du héros des deux côtés, du héros non grossi, du héros avec ses faiblesses, ses erreurs, ses passions, toutes ces réflexions bien aisées à faire (et l'aîné ici éclaire le jeune), tout cela fait tomber enfin cette sécurité aux pieds d'argile, cette misérable sécurité des rhéteurs, qui nous promet seulement un excès de malheur et même l'excès de tous les malheurs, qui est le massacre des meilleurs par les meilleurs. Arrivé à ce point, l'homme se jure quelque chose à lui-même, et cela change profondément tous les discours, tous les gestes, tous les actes. Aussi, au lieu du : « Oui ! oui ! Et finissons-en ! » qui sifflait comme une flamme en l'année quatorze et faisait bondir l'opinion, à présent quand la rumeur revient, quand les mauvais prophètes secouent la torche, il se trouve

une quantité d'hommes qui se privent même d'un geste, qui retirent leur jugement, qui font « Non » de la tête ; non, aux nouvelles ; non, aux raisons ; ce qui est la suffisante manière, sachez-le bien, de dire non à l'horrible chose. Qui veut vous perdre, il vise d'abord vos yeux. Attention là !

8 Décembre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CI

Au maréchal

12 Décembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Aux enfants on ne peut mentir. C'est ce que le militaire ne peut comprendre, lui qui, par son terrible métier, nomme vrai ce qui augmente la valeur offensive d'une troupe, et faux ce qui la diminue. Dans l'état de guerre, il s'agit de bien bourrer l'arme. Mais est-ce une raison de bourrer déjà les enfants, comme on bourre des armes et de les préparer seulement à bien tuer ? Cela mène loin ; car il vaut mieux évidemment représenter l'ennemi probable comme un peuple de sauvages et disons même d'animaux sauvages. Cette doctrine explosive est toute fabriquée ; il n'y a qu'à lire les journaux des années sinistres. Après cela on jettera la jeunesse au milieu des ennemis comme des grenades. Cet homme de guerre a raison, si la guerre est l'état ordinaire.

Je me souviens des maximes de Quinton, qui sont en effet bonnes à retenir, parce qu'on n'y trouve point d'hypocrisie. Rien n'est que force ; et ce que l'on peut faire, par cela même on a droit de le faire. Vous dressez des lionceaux ; je ne vois pas comment vous les ferez obéir. Je ne vois pas comment la loi de guerre ne règlera pas les moindres actions de l'adolescent et de l'homme, dès qu'il aura compris que le droit est écrit avec les griffes. C'est vite compris ; mais essayez de faire avec cela seulement l'ombre d'une morale ; je

vous en défie. Si le devoir de guerre est le plus haut, alors le lionceau peut faire sa guerre à lui, en consultant seulement sa puissance et son plaisir ; et gare au chef !

En réalité, les chefs de guerre, qui sont des spécialistes et des subalternes, se trouvent en présence d'une pâte tout autre ; et c'est ainsi qu'ils mènent au doigt des armées immenses, sans leur promettre jamais ni conquêtes ni pillages. Et quels leviers, pour faire ce miracle ? Deux principaux, il me semble, qui sont l'honneur, et l'espoir de paix. Or ces hautes idées dépassent la puissance, et même l'humilient. Il est contre l'honneur d'abuser de la force ; il est contre la paix de vouloir une paix de force. Puisque le chef de guerre se met à réfléchir, qu'il entrevoie au moins les profondeurs de cet autre métier, qui a l'ambition de former, non pas des animaux de combat, mais premièrement des hommes.

L'honneur enferme une haute idée de l'homme. Dès que l'on veut de bonne foi louer le Bayard sans peur et sans reproche, il faut reconnaître le Bayard de l'autre côté ; il faut l'honorer ; il faut croire en lui autant qu'en soi-même. Ce trait appartient au héros ; vous ne pouvez le lui ôter. Vous arracheriez de lui ce supplément de courage qui vient de ce que l'adversaire est un égal. Chassez le lion, vous n'aurez jamais cette idée de vous faire tuer par lui pour lui prouver que vous aussi vous savez mourir. C'est pourquoi le chasseur protège premièrement sa vie, emploie les filets et les trappes, et toujours cherche le moindre risque. Ce qui fait que la chasse à l'homme n'est nullement une chasse, mais une mystique bien plutôt, et une preuve de l'homme ; c'est le culte même de l'homme. Ainsi l'idée du semblable est au-dessus des patries.

La paix, c'est la reconnaissance du semblable. Ainsi la guerre ne dure que par l'espoir de paix, et je dirai même plus justement par le serment de paix. Souvenez-vous. Les hommes sont partis de plein gré, et par une décision prise en leur solitude, ils sont partis en guerre pour tuer la guerre ; et cette idée sublime a survécu ; on commence à s'en rendre compte. Eh bien, la paix c'est l'humanité même ; c'est l'honneur trouvant enfin ce qu'il cherche, c'est-à-dire une parole, une foi, un respect. Faites bien attention ici, Monsieur le chef de guerre. Votre inflexible énergie ne pouvait rien, si elle ne trouvait pas sur quoi s'appuyer ; et il faut de bien grandes idées, ou tout au moins de grands sentiments, pour faire accepter la mort à qui pourrait si aisément la donner.

Je sais que ce règne de l'humble exécutant ne plaît pas. Le chef aimerait mieux qu'on ne réfléchisse point. Mais que faire dans un abri ? Votre armée était fidèle. En quoi fidèle à vous ? Plutôt fidèle à elle-même. Fidèle à son idéal de paix et de justice. Et donc ce n'est pas la patrie qu'il faut enseigner, mais l'égalité, la dignité, l'honneur des patries, et la certitude de la paix, certitude fondée sur tant de courage. En sorte que c'est l'humanisme, par son invincible foi et son invincible espoir, qui vous a sauvé de mort violente, Monsieur le chef de guerre. Ne soyez pas ingrat.

12 Décembre 1934.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CII

La passion du jeu

24 Janvier 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Ceux qui annoncent querelles et guerres pourraient bien passer pour méchants ; tout au moins, ce sont des misanthropes, qui ne peuvent croire que l'homme cesse jamais de nuire à l'homme ; et c'est pourquoi, du mauvais pli de leur bouche, ils nous prédisent un redoublement de maux, dans le moment même où il semble permis d'espérer des temps meilleurs. Ils grimacent naturellement ; ils méprisent naturellement ; comme ils vivent, ils écrivent. Et moi-même je me plais à leur dire ces amères vérités. Mais les choses humaines vont par des ressorts bien plus simples qu'on ne croirait. Tous ces journalistes qui ne cessent de découvrir au loin nuages et tempête sont seulement des gens qui n'ont rien à dire sur le beau temps.

Il faut convenir que le plus facile moyen d'émouvoir c'est de faire peur. Même un diplomate, il n'a d'importance que par les maux dont il nous sauve ; aussi ne dira-t-il jamais que tout va bien. À plus forte raison le petit informateur ne sait que jeter l'alarme. Au reste, un roman ne peut intéresser que par le malheur, ou tout au moins par l'incertitude. C'est ainsi qu'ils ont fait un roman de ce plébiscite de la Sarre, dont le résultat était pourtant facile à prévoir ; et ce qui est arrivé était désirable ; car pourquoi vouloir prolonger un état provisoire et irritant ? Mais qu'importe ? Le tout est d'imprimer un journal sur

lequel on se jettera, un journal qui remue les passions. Le journalisme est un genre littéraire qui n'est pas sans ressemblance avec la tragédie. Il y faut des secrets bien noirs et une espérance de cadavres. J'admire le lecteur héroïque qui s'amuse à avoir peur ; héroïque, car il lui faut quelque chose à braver, ou bien il s'ennuie.

On a dit quelquefois que la vraie cause des guerres c'est l'ennui. Le soldat s'ennuie à la caserne, et l'officier aussi ; l'ouvrier s'ennuie à la chaîne ; et l'homme aux millions s'ennuie de ses millions ; il a envie de les risquer, même sur un coup de cartes. Cet excès fait bien voir que l'on ne peut s'empêcher d'être curieux du malheur, et peut-être de la manière dont on le supportera. La passion du jeu, si commune, consiste sans doute dans un libre essai du malheur. On ouvre la porte toute grande au mauvais sort, et puis on la referme. Ce qui plaît alors c'est l'exercice de la liberté, car il suffit de ne pas vouloir pour que la menace du malheur soit aussitôt écartée. Ainsi je choisis le moment du risque ; je me découvre quand je veux et comme je veux. Ce malheur gouverné n'est presque plus un malheur.

L'explorateur joue aussi. Car s'il souffre de faim, de soif ou de fatigue, c'est qu'il l'a voulu. Toutefois le malheur n'est pas tout à fait à ses ordres ; le malheur se fait attendre, et puis surprend, et dépasse ce qui était prévu. L'explorateur qui est mis en croix n'avait pas l'intention de braver une telle épreuve ; il découvre trop tard qu'il est dangereux de jouer avec le malheur. Trop tard ! Mais tant que le malheur n'est que possible, on aime s'en approcher volontairement, et gratter la patte du lion ; si après cela on a la paume déchirée par la griffe et si l'on souffre un mois ou deux, il n'est plus temps d'en délibérer. C'est ainsi que les gens s'approchent de la guerre, et irritent un peu le monstre ; c'est qu'ils se fatiguent de la craindre, et peut-être la crainte sans aucune action est-elle ce qu'il y a de plus pénible à supporter.

L'homme étant ainsi, il ne faut pas espérer beaucoup de la peur. L'homme jouera une partie difficile justement parce qu'elle est difficile. Aussi le raisonnement selon lequel il faut faire peur si l'on veut avoir la paix est tout à fait ridicule. J'y insiste, parce que je devine ici une sorte de candeur, qui nous mènerait aux abîmes. Par exemple, pour détourner un peuple d'une attaque brusquée sur les villes, et par avions, on se met en mesure de riposter par une action non moins cruelle. C'est dire qu'à la menace on oppose la menace ; et cette double menace est justement ce qui donnera à l'un et à l'autre une sorte de droit d'attaquer. « Comme il médite de me traiter, je le traiterai ». Sans cette sorte de peur, qui se change aussitôt en colère, peut-être l'agresseur aurait-il horreur de sa propre action. Peut-être découvrirait-il que le jeu du défi n'a point de fin ; qu'il multiplie les moyens et les risques ; en sorte qu'il n'y a même plus de risque, ni de partie à gagner, mais des deux côtés, la certitude de l'extrême misère, sans compter le plus dur esclavage. Mais sans doute faut-il avoir fait soi-même l'expérience de ce qu'est la guerre pour la considérer sans la parure d'honneur et de courage qu'elle prend dans l'imagination. Nous voyons présentement à l'œuvre cette pensée réaliste, qui finira par rabaisser la guerre au rang des paris stupides.

24 Janvier 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CIII

Le défi

26 Janvier 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Le diplomate du modèle 1900 est maintenant oublié. On ne retient que ses opinions, on ne pense plus aux chaussures trop étroites, aux vêtements serrés, au col empesé, au chapeau perché sur le haut de la tête. On ne pense pas à cette voix métallique nécessaire à l'orateur, à cette colère qui n'est que bruit, à ce courage malheureux qui tambourine sur soi. Ces mal contents ne mènent plus rien. L'homme moderne a fait la guerre ; il a un grand pas ; il appuie ses pieds sur la terre ; il n'a pas éteint en lui-même le bonheur de survivre. Aussi ne lui voit-on pas l'air offensé qui était autrefois de cérémonie. J'ajoute que le micro lui permet de parler aux foules sans crier. Ces conditions nouvelles font un nouveau ton et une politesse plus libre. L'homme s'adapte au lieu de se tendre, On n'admettra pas que le naturel dénoue sans effort les problèmes les plus serrés ; et c'est pourtant ce que l'on voit.

Peut-être n'avons-nous pas tant besoin d'hommes justes et sages que d'hommes premièrement déliés. Comparez l'enfance d'aujourd'hui, si déliée dans ses vêtements de laine, à l'enfance torturée des anciens dimanches, qui marchait sur des œufs, qui souffrait pour être belle, qui endurait tous les carcans de l'importance. Sûrement les enfants d'aujourd'hui ne connaissent

plus ce genre d'ennui, et cette colère toute cuite qui ne cherchait qu'un prétexte. Sans compter qu'une libre enfance fait déjà un autre homme, il est toujours bon à tout âge de ne pas vivre et de ne pas penser sur un fond de mauvaise humeur. Toutes négociations en deviennent plus faciles. Aussi voit-on que les hommes nouveaux font des miracles. N'en cherchez point la cause dans leurs idées, mais plutôt dans le ton et les manières, et dans le costume d'abord. Car c'est la bonne humeur qui a éclaté au-dessus de nos têtes, comme un heureux météore, nettoyant le ciel politique. Et pourtant les intérêts sont les mêmes, les forces d'expansion les mêmes, les rivalités les mêmes.

Il est vrai. Mais c'est une erreur énorme aussi de vouloir expliquer les guerres par un jeu d'intérêts. C'est à peu près aussi raisonnable que si l'on voulait expliquer par le désir de gagner les jeux insensés d'un chef d'usine devant le tapis vert. Ici les passions éclatent et la vanité qui les nourrit toutes. Il suffit d'observer des joueurs pour être assuré que l'homme n'est pas principalement conduit par la prudence et la peur. Au contraire il se moque volontiers de la prudence, et, quant à la peur, il se jette contre, procédant par excès et sursauts, bravant la ruine et bravant la mort. Car il leur donne rendez-vous devant ce tapis, ces cartes, ces croupiers. Ce fou qui met un million au jeu n'est pas fou. En d'autres circonstances il organise, il prévoit, il négocie. Seulement ne le défiez pas.

Il se passe assurément quelque chose de tel lorsque tout un peuple court aux armes, risque tout son avoir, méprise prudence et raison. Il n'y a point de remède à cet emportement, qui se jette lucidement dans l'excès du malheur. C'est crier au monde que l'on est capable de tout oser. C'est alors que l'administration de la guerre, bien plus froide, prend en main cette fureur ; et en voilà pour des années. Les hommes d'État disent bien qu'alors ils n'ont pu que suivre ; mais pourtant tout le mal vient d'eux. C'est que le problème s'est trouvé posé en termes de colère ; c'est que les négociateurs n'ont pas su garder la politesse ; c'est qu'ils ont flatté leurs amis et menacé leurs ennemis ; au lieu que la politesse devrait être de règle à l'égard des ennemis surtout. Au contraire, loin d'avance, ils ont annoncé que patience et sagesse ne serviraient point ; ils ont voulu faire savoir au monde qu'ils n'avaient peur de personne ; ils ont joué l'énorme partie en se laissant exciter par la grandeur du risque ; et tous ces maux sans mesure résultaient d'un mauvais départ, d'un sourcil froncé, d'un œil irrité, d'une avant-garde de sinistres messages. Quelle erreur d'avoir tant applaudi le courage ; oui, le courage prématuré, et d'ailleurs trop facile, qui ne résout jamais rien. Jamais un défi n'a confirmé la paix. C'est que de l'autre côté il y a l'homme, le semblable, celui qui ne supporte pas non plus d'avoir peur. Le courage répond au courage et le défi au défi. Dès que l'homme se hausse et brave l'homme, il n'y a plus d'espoir. Aussi jamais on n'estimera à son vrai poids la politesse, cette chose légère. Jamais on ne comprendra assez que les gestes entraînent les passions et que les passions entraînent les pensées. Cette physiologie de la guerre est malheureusement souvent ignorée, souvent oubliée. Nous aimons les grands motifs.

26 Janvier 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CIV

Devant la patrie

7 Février 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Oui, nous sommes en fausse position devant la patrie. Je ne vois pas pourquoi nous ne regarderions pas bien en face cette idée peu agréable. Rien ne nous assure qu'une situation politique puisse être dénouée par des partis métaphysiques ; au contraire il semble que tout y soit prudence et arrangement. Toujours est-il que les hommes de gauche ne sont pas portés, en général, à l'objection de conscience pure et simple. Ils ont de la sympathie pour ces martyrs ; mais ils soupçonnent que le parti métaphysique de la paix absolue doit favoriser les brutaux et les voleurs. Aussi inclinons-nous à penser que la liberté et la justice devront être sauvées par une sorte de guerre contre les tyrans. Bref, la situation humaine n'est pas si simple qu'il n'y ait qu'à se coucher et à se laisser piétiner ; c'est trahir ses frères, et c'est achever tout le mal possible.

Autre vue encore sur nos frères ; nous devons vivre avec eux, nous qui sans doute n'en sommes pas dignes. Qui ne veut faire société qu'avec des saints, il vivra seul. Donc, comme dit Marc-Aurèle, instruis-les si tu peux ; si tu ne peux, supporte-les. Dans le fait il faut bien finir par se ranger à l'avis du

plus grand nombre. Car de quel droit ceux qui se croient les plus sages viendraient-ils tyranniser ? Donc si nos associés se mettent dans un mauvais cas et appellent au secours, il faudra bien y aller, au lieu d'examiner et de reprocher. Cela revient à dire qu'il faut obéir à des lois qu'on n'approuve pas. Vivre en société c'est cela même. Aussi je les vois venir de loin, les arguments des maréchaux et autres professeurs de guerre, Et, absolument parlant, je n'espère pas de les réfuter. Mieux encore, en août 14, on a vu partir du pied gauche anarchistes, socialistes et radicaux. Je lisais encore Mer que Poincaré ne manque pas de féliciter les instituteurs, qui d'ailleurs pensent si mal, de s'être si bien conduits en face de l'ennemi. Croyants ou non, il n'y a guère d'hommes qui, même le pouvant, regarderaient les autres se battre. En raison et en sentiment, voilà donc comment nous sommes faits.

Bon. Mais ce n'est pas une raison non plus d'approuver les autres métaphysiciens, ceux qui vivent si bien de préparer la guerre et de la faire. Et l'idée du maréchal Pétain me paraît répondre très bien, par la naïveté, la simplicité, l'abstraction, à celle de l'objecteur de conscience. Car le maréchal, une fois posé le dogme, veut que nous tombions à genoux et que nous adorions sans examiner, oui, que nous adorions tout, c'est-à-dire les profits des marchands de canons, la multiplication des postes bien dorés, le massacre des meilleurs, la ruine publique et privée, le triomphe des lâches, et les millions des détrousseurs de cadavres. Oui, tout cela est couvert par le manteau doré. Pourquoi ? Parce que le manteau doré est seul juge ; parce que discuter est impie ; parce que faire mine de refuser est criminel. Nous ne vaincrons, dit le manteau doré, que les yeux fermés, attentifs au pas, aux rangs, et à l'obéissance. Et c'est pourquoi dès le jeune âge, il faut répéter sans se lasser : « Tu seras soldat », et former, en quelque sorte, ce nouveau fanatisme ; sans quoi nous perdrons droits, liberté et tout.

Absurde thèse. Si je vis en société avec des hommes qui ne pensent pas comme moi, il faut au moins que j'aie le moyen de les éclairer. Le jour où la modération dans les armements, l'art de négocier, la considération de notre semblable l'homme, la volonté et l'espoir de vivre selon la justice, le jour où cette sagesse sera approuvée par le plus grand nombre, il faudra bien que le manteau doré obéisse ; et donc, à moins de vouloir écarter à jamais cette méthode de vivre, il faut permettre dès maintenant la contradiction et le refus d'adorer. Je dis qu'il faut même s'ordonner à soi de contredire et de refuser l'adoration. Sans quoi on voit bien que nous tomberons dans un esclavage de plus en plus serré, par le simple mécanisme de l'administration militaire, qui, peut-être en toute sincérité, ne se trouve jamais assez pourvue d'argent ni de pouvoir. Donc soupçonner, en cette doctrine du manteau doré, les calculs d'abord du marchand d'armes, et puis l'ardent espoir de ceux qui sont nés tyrans, et puis l'intérêt de ceux qui auraient trop à perdre au règne de la justice, et enfin l'intérêt tout naïf de ceux qui ont choisi le métier de guerre. Eh oui, résister, non pas métaphysiquement, mais positivement. Telle est notre charte ; et maintenons-la.

7 Février 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CV

Lieux communs meurtriers

16 Février 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Je ne sais pas. d'où vient cette idée ridicule que, pour ramener à la sagesse un peuple supposé mal intentionné, il faut lui faire peur. Ce sont de ces erreurs énormes et presque grossières que chacun répète comme un axiome. Et c'est bien plutôt le contraire qui est vrai, à savoir qu'en voulant faire peur on a toutes chances d'éveiller dans un rival une résolution désespérée. C'est l'honneur qui fait les guerres, comme il faisait autrefois les duels. Et croyez-vous qu'on ait jamais supporté l'injure de celui que l'on savait supérieur au jeu de l'épée ? Souvent un homme a pris le parti de se faire tuer noblement. Ces sentiments sont applaudis au théâtre ; c'est donc que chacun en a quelque expérience. Et au surplus, sans de tels sursauts, les guerres ne dureraient pas, les guerres ne commenceraient pas. Pourquoi donc les diplomates ne cessent-ils de lancer la flèche empoisonnée : « Soyons forts, ayons des alliés ; nos ennemis n'oseront pas ». N'oseront pas ! C'est une insulte étudiée. Et voyez comme des hommes qui ont fait la guerre, et qui ont une meilleure connaissance du fantassin moyen, ont du mal à tirer les discours hors de l'ornière diplomatique, c'est-à-dire à tenir l'honneur hors de question.

Je suppose que l'empire des lieux communs meurtriers vient des militaires, qui en effet ne peuvent régler leur terrible art que d'après le compte des forces. Et il est très évident qu'on ne peut vaincre sans avoir l'avantage du nombre et de l'armement au moins sur le point d'attaque que l'on choisit. D'où il est clair que le militaire ne doit cesser d'évaluer les forces ennemies, et d'en tenir compte en tous ses projets. Le militaire est un technicien de la victoire, ; il présuppose la guerre ; il est un très mauvais technicien de la paix. Consultons le militaire sur le sujet de la sécurité ; il voudra tout le monde au créneau, et toute la nation en camp retranché. Mais c'est encore trop peu dire ; car n'importe quel état de l'armement et de la tactique, si parfait qu'on le suppose, n'est supérieur que durant un court moment ; et, bien mieux, celui qui se trouve en retard sera bientôt en avance par cela même. Le plus habile serait donc, quand on a devancé le voisin, de l'attaquer sous un prétexte, afin de transformer cet avantage passager en une victoire de vingt ou trente ans de durée. Arrivé à ce sommet de l'art militaire, le citoyen qui suit le nouveau cours de Sorbonne a perdu toute espérance.

Et pourquoi ? C'est qu'il a oublié que les militaires sont des subalternes, qui pensent d'après une hypothèse. C'est qu'il a oublié le gouvernement, qui a bien d'autres fins que de faire la guerre, et qui doit penser la fonction militaire par rapport aux finances, à l'instruction, à l'hygiène, à l'industrie, au commerce. Bref la politique des militaires n'est nullement une politique. Mais trop souvent c'est le gouvernement lui-même qui oublie cela ; c'est lui qui se livre aux militaires, et les laisse entrer en maîtres dans le budget, eux et leurs axiomes. Au reste qu'est-ce que les laisser entrer à la Sorbonne, sinon afficher la démission de l'esprit ?

De tels succès s'obtiennent par le temps et l'intrigue. Il y a une espèce de gouvernant qui ne peut voir un haut militaire sans lui céder tout. Il y en a d'autres qui jugent plus froidement ce métier cynique, qui a toujours pour fin d'occuper un terrain ou un autre. Celui-là jugera le militaire comme il juge l'architecte. « Vous êtes orfèvre », pensera-t-il. Et, malheureusement, même un gouvernement de cette énergique espèce ne donne pas aisément le ton aux diplomates, qui par tradition pensent militairement. D'où les propos querelleurs dans lesquels le citoyen reconnaît mal sa pensée. Et encore dois-je tenir compte aussi des citoyens qui par avance soumettent leurs biens et leurs vies à l'absolu arbitre des militaires. Ces citoyens démissionnaires font une redoutable armée. Et surtout n'allez pas les croire sots ; ils font intrépidement, les sots. Ils en sont récompensés par le plaisir de croire et d'admirer dont, nous autres, nous devons nous priver.

On voit qu'un chef de gouvernement a beaucoup à apaiser, beaucoup à reprendre de ses prérogatives ; et que, ce faisant, il peut compter sur un bon nombre d'ennemis, quelques-uns très intimes, cachés en lui-même. Car l'impatience et l'ardeur guerrière sont en tout homme ; et l'on n'est jamais si fier de sa raison que, de son courage. Aussi c'est un parti à prendre de desserrer les poings et de conduire flegmatiquement la politique, autant qu'on en a l'occasion. À cet œil froid la guerre n'apparaît pas tant comme effrayante que comme stupide. Qu'est-ce que victoire quand les meilleurs sont tués ? Que peut le courage, quand il est cent fois prouvé que le nombre, les munitions ci

l'armement décident de tout ? Qu'est-ce que la querelle d'honneur quand on voit que l'honneur est le même des deux côtés ? Il s'agit donc de redresser mille sottises meurtrières et encore sans se fâcher.

16 Février 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CVI

Ruse administrative

9 Mars 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Cette année a bien commencé. Il nous fut évident, pour nos étrennes, que l'on allait enfin négocier véritablement, négocier humainement, en reconnaissant franchement le semblable, les raisons du semblable, le droit du semblable. Cela fut préparé et réalisé par d'anciens combattants. Il ne s'agissait plus de pousser les forces comme des pions sur l'échiquier. Les pions faisaient enfin leur politique. L'air devint bon à respirer.

Il l'est encore. On n'entend plus, on ne lit plus, dans les discours des chefs, les éternels lieux communs des diplomates, ce que nous avons bien le droit de nommer des scies, de meurtrières scies. Cependant, beaucoup entendent sans plaisir ce même bruit de scie dans les commentaires des journaux, et non pas seulement dans les journaux de droite. Insensiblement voilà qu'on parle de nouveau de s'allier contre quelqu'un, de contrarier les manœuvres d'un ennemi supposé, et de soupçonner l'un, et de démasquer l'autre, comme si la négociation était encore une sorte de guerre. On croit rêver. Quand les faillites tombent les unes sur les autres ; quand chacun peut voir les chômeurs à la porte des mairies, ce qui est mieux que savoir ; et quand on sait que partout

c'est ainsi ou pire, on se demande quels sont les vieux enfants qui jouent au soldat. Il faut considérer en face ce paradoxe, que nos affaires sont menées en grande partie par les administrations, lesquelles n'ont jamais en vue que d'étendre leurs pouvoirs et de mener et jouer les ministres. Quand le ministre se défend, il reste encore les journaux, les conversations et le métier même ; c'est beaucoup.

L'administration de la guerre, comme on le sait, comme on l'a vu, ne lâche jamais un million qu'elle n'en rattrape trois ; c'est souci d'importance encore plus qu'avarice ; et tout cela déguisé en zèle, de façon à tromper ceux-là mêmes qui empiètent si bien. Vous voyez qu'ils ont juré de gouverner tout ; et on le comprend par le souvenir d'un temps qui n'est pas si loin, où, en effet, ils gouvernaient tout. Faites encore une remarque, c'est que l'administration de l'Éducation Nationale sert très bien les militaires, non sans compromettre son propre ministre, ce qui est gagner deux fois. Les grands bureaux sont occupés sans cesse à ce genre de farces, qui sont très sérieuses. Une autre comédie enfarinée, qui visait à installer la science militaire à la Sorbonne, n'a pas tout à fait réussi ; mais c'est toujours un pas de fait de ce côté-là. Or comptez que si les militaires ne peuvent pas peser directement sur les négociations comme ils l'ont fait si souvent, ils peuvent toujours indirectement changer l'atmosphère. N'oubliez pas qu'à côté du diplomate, il y a l'attaché militaire. Et ces deux grands corps tendent toujours à faire un état dans l'État, et avec l'appui de toutes les administrations, naturellement favorables à ce genre d'entreprises. Si vous avez encore des doutes là-dessus, après un quart d'heure de conversation avec un chef de bureau pris au hasard, vous n'en aurez plus.

Tout cela, qui est d'abord œuvre de finesse, et servi par ce qu'il faut nommer le style perfide, se trouve grossi dans le porte-voix de la presse, aussi bien de notre presse. Il faut comprendre que l'informateur a sa vie à gagner, qu'il chasse aux nouvelles, et qu'il n'en peut espérer que s'il se fait bien voir de l'ambassade. D'où ces tartines qui semblent d'abord inoffensives, et où l'on trouve soudain un grain de poison. Par exemple l'entente internationale au sujet de l'aviation a ouvertement pour fin d'accorder tous les peuples européens par la vue d'un même danger et d'une même ruine pour tous. Cette entente se fera. Mais il est bien facile au diplomate, et encore mieux au journaliste, de faire croire qu'il s'agit une fois de plus d'une union des peuples justes contre les peuples méchants. Cette petite trahison qui ne coûte pas grand effort, attendu qu'elle ne fait que reprendre une chanson connue, peut pourtant rejeter l'opinion dans les incertitudes et les craintes du temps passé. Au reste, toute occasion est bonne ; l'assassinat de Marseille fut comparé à celui de Sarajevo ; le plébiscite de la Sarre fut l'occasion de prophéties aussi méchantes que sottes.

Et voici maintenant que l'alliance franco-russe éveille d'anciens échos et d'effarants souvenirs. Cela est absurde, j'en conviens ; il n'y a ici qu'un bruit de mots. Je remarque même que ce genre de musique, à proprement parler diabolique, ne fait plus peur ; toutefois, il irrite, et c'est encore trop ; il irrite parce qu'il fait voir comment l'élite travaille, et par quel mélange d'ambition et de futilité elle tente de retirer la direction aux ministres pour la remettre aux bureaux. Cette lutte durera toujours, parce qu'on ne pourra jamais se passer d'administration. Et il s'agit de gagner maintenant, aujourd'hui, tous les jours, en nous appuyant sur les traditions parlementaires, bien loin de nous donner

l'air de les mépriser. Qui donc les méprise ? Regardez bien. Vous trouverez encore la même élite de brevetés. Ces subalternes gouverneront toujours assez ; il faut s'opposer à l'abus et frapper juste, ce que chacun peut faire en ses discours quotidiens et entre amis. Fantômes qu'il suffit de regarder en face.

9 Mars 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CVII

Les souvenirs de Poincaré

16 Mars 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Je n'aime pas lire une histoire impossible. Par exemple les pacifiques Français trompés par des hommes comme Delcassé, Poincaré, Millerand, Barthou, cela ne sonne pas bien. J'aime mieux croire que les Français formaient tout naturellement les folles idées qui font qu'une guerre commence et continue. Parmi ces idées, une des plus puissantes est que le bon droit triomphera, ou encore qu'on peut tout par le courage ; et toutes les idées de ce genre reviennent au sentiment que chacun a de sa propre vie, sentiment qui exclut la défaite et la mort. C'est donc l'effet d'une belle santé de croire qu'une guerre sera courte et facile ; et sur ce thème l'imagination brode de mille façons. À force de se dire que l'ennemi sera battu, ou mis en fuite, on arrive à croire qu'il manque de force et de résolution, que ses armes ont peu de puissance et ainsi du reste. Ce sont des pensées agréables et l'on s'y livre de tout son cœur. Si au contraire on résistait là, si l'on se disait par précaution que toutes les suppositions de ce genre sont fausses, si seulement un citoyen sur mille essayait de voir les choses, non point comme il désire qu'elles soient, mais comme elles sont, alors toute la politique serait autre, et la guerre cesserait d'être le moyen adoré.

Pour juger des anthropophages de 1914 (je puis bien nommer anthropophages ceux qui trouvent tout simple de tuer leurs ennemis s'ils le peuvent), je n'ai qu'à regarder les anthropophages d'aujourd'hui. Combien d'hommes, et

dans les partis les plus opposés, ont rêvé de punir Hitler comme ils avaient rêvé de punir Guillaume ! En imagination, ces choses-là sont belles et promptes, tout simplement par le feu de l'enthousiasme ou de la colère. Instruisez-vous là-dessus par le revirement d'Einstein, qui n'est ni ignorant, ni crédule. Il fut froidement et totalement pacifiste ; c'est que, dans la précédente guerre, il n'avait de passion contre personne et ne voyait point d'ennemis à manger tout crus. Mais depuis qu'il a eu des raisons de maudire Hitler, il a changé comme un enfant naïf ; il a pris l'âme du fantassin, cet homme bon qui rêve d'embrocher les méchants. Plus d'un communiste a fait cette conversion, plus d'un ami des droits de l'homme aussi.

Le remède vient trop tard et seulement à ceux qui ont pour travail d'embrocher directement les méchants. Alors se révèle, trop tard, le semblable qu'on n'a pas su deviner ; alors il se montre prudent, courageux, enthousiaste, bien armé. Cette désillusion est naïvement peinte dans les récits du fantassin ; mais cette idée ne peut mûrir ; l'énorme mécanique entraîne les actions ; et, sous cette contrainte, le combattant se redresse encore, par un mélange d'honneur, de résignation et de colère qui n'est connu que de lui. Cependant, l'imagination gouverne, et ceux qui sont à l'abri imaginent des héros joyeux, insensibles, invincibles, enfin tels qu'on les voudrait ; d'où une résolution inflexible et sourde, qui enlève tout espoir au fantassin.

Une jeune femme, vers la fin de la guerre, et comme on se demandait s'il fallait pousser dans le territoire ennemi, disait : « Qu'est-ce que 25.000 hommes ? » Et Pétain, de son côté, si économe de notre sang, disait à des guerriers d'élite : « Admirable régiment, à qui j'ai tant demandé, à qui je demanderai bien plus encore ». Il faut bien admettre que le métier de commander joint au sentiment d'une énergie personnelle intacte, arrive à donner aux mots un sens étrange. J'admire les subalternes qui écoutaient cela sans faiblir ; J'admire moins l'homme dont toute l'action est de persuader ; mais il faut pourtant que, les uns et les autres, je les voie comme ils furent. Poincaré est réel comme une pierre lorsqu'il écrit dans ses souvenirs : « Les nouvelles de Russie se précisent. Les pertes en hommes ont été très importantes, mais elles peuvent être assez rapidement réparées. Il y a de nombreux soldats dans les dépôts. Ce qui manque, ce sont les fusils ». Des pensées de ce genre sont comme les fusils de l'arrière. Les refuser avec horreur, cela revient à nier qu'il y ait eu la guerre. La guerre est une suite de l'aveuglement humain ; et l'aveuglement humain est lui-même un fait. C'est pourquoi je vais chercher la vérité historique dans les souvenirs de Poincaré, et je l'y trouve. C'est alors que je vois et que je touche les difficultés ; c'est alors qu'il faut que je travaille pour retrouver l'homme dans l'homme ; et les sources de la paix m'apparaissent bien plus loin de nous que je ne croyais. Je crois deviner que presque tout le mal des guerres est dans les pouvoirs non contrariés ; et qu'il faut remonter loin si l'on veut enlever tout crédit et toute autorité à un genre d'éloquence et à un genre d'homme. Et ce travail ingrat me paraît plus urgent que tout souci d'organiser la production et la répartition des biens. Car les misères de la paix sont bien peu de choses à côté des misères de la guerre. Seulement cela même n'est réellement connu que de ceux qui ont fait la guerre. Les autres parlent effectifs et sécurité en croyant savoir ce qu'ils disent.

16 Mars 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CVIII

La révolte des subalternes

23 Mars 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Il fallait désarmer ; c'était le moyen de restaurer l'économie ; et d'ailleurs nous l'avions promis. Les militaires ont réagi énergiquement, ils se sont maintenus ; ils gouvernent encore. Est-ce que cela signifie la guerre ? Je ne le crois pas. Les militaires importants n'aiment pas la guerre. Ils aiment les grands postes, les effectifs, les armements ; ils ne céderont pas plus là-dessus qu'ils ne cédaient pendant la guerre sur le logement et l'effectif des états-majors. Nous serons donc un peuple en armes ; jusqu'à quand ? Je ne sais. Essayez seulement de comprendre que tout ce bruit militaire n'annonce qu'une administration qui ne veut pas être diminuée. La plus grande faute serait de croire que les militaires et les armements nous conduiront à la guerre. Ce qui nous conduirait à la guerre ce serait le sentiment, en nous tous, que l'attaque brusquée est pour demain. Il dépend de chacun de nous de sauver la paix par une incrédulité extrême.

Deux mouvements dans la politique universelle se superposent continuellement, de façon qu'après avoir suivi l'un on croit voir l'autre. Souvenez-vous de la querelle entre Soviétiques et Japon. Les négociations se développèrent ; mais en même temps les voix annonçaient la guerre. Les voix ? Cherchez bien. Ce ne sont qu'une douzaine de journalistes qui adorent l'événement et qui détestent l'arrangement. On voudrait dire qu'ils sont méchants ; mais non ; c'est le

métier d'informateur qui noircit leurs vues. Ils sont avides d'annoncer les premiers la catastrophe ; ils se persuadent qu'on ne l'évitera point. Remarquez comme ces magiciens, par un petit changement, transforment tout à fait les apparences. Toujours est-il qu'en cette circonstance que je rappelais ils se sont trompés, comme cent fois depuis la guerre ils se sont trompés. J'aime à me redire qu'ils se sont. trompés ; cela prouve qu'ils ne peuvent pas grand'chose.

Eh bien, voyez-les à l'œuvre maintenant. Il est hors de doute que depuis le pacte à quatre (que les informateurs avaient prétendu tuer), l'Europe est entrée peu à peu dans des négociations qui chaque jour s'élargissent, et qui prennent grand soin de n'exclure jamais aucune puissance. Pourquoi ce courant de négociations ne passe plus par Genève, on l'expliquerait aisément par ceci que l'informateur a pris possession de la Société des Nations, et y secrète maintenant son venin.

Ce qui pousse à cette infatigable négociation, c'est d'une part le sentiment (ou ressentiment) des anciens combattants, et d'autre part l'universelle pauvreté, qui pose de plus humbles questions que celles qui concernent le prestige. Il faut aussi compter, et il faudra compter de plus en plus, l'influence propre aux Soviets dont le travail interne secrète, si l'on peut dire, un esprit de paix entièrement neuf. Seulement sur et dernier point l'information dément bruyamment ce que je dis là, et invente une grossière imagerie (renouvelée de 1912) où la coalition des bons s'organise contre les méchants.

Vous me demandez comment je sais que cela est faux. Je le sais par les démentis que ce qu'il faut appeler l'Information Noire reçoit tous les jours. On sait que le rhume d'Hitler a fait bondir journaux et chancelleries Enfin ! La détestable négociation était rompue. Elle reprend ; elle n'a pas été rompue. Voici maintenant plus grave. Hitler déclare une résolution depuis longtemps connue ; le réarmement se fera désormais au grand jour. Évidemment cela ne change rien aux négociations véritables. Mais voyez cet effort désespéré, ce tumulte de presse, cette rumeur qui prétend gouverner. J'ai déjà admiré plusieurs fois que les négociateurs soient si parfaitement indifférents à cette tempête d'écritoires. Aussi j'espère qu'ils le seront encore cette fois-ci. Et je comprends pourquoi, si je fais attention que les négociateurs sont à présent des chefs responsables, et non pas d'obscurs chefs de bureau. Occasion de faire remarquer encore que les états modernes sont menacés de mort par le développement de cette puissance d'entre-deux, qui n'est ni le peuple, ni le chef, et qui va toujours tout droit à sa propre importance, résultat de son indiscutable compétence. Cette révolte permanente des subalternes, toujours liés entre eux par le métier, toujours étayés sur la presse et sur la finance, et bavardant d'un salon à l'autre, toujours dictant à l'opinion leurs venimeuses maximes, cette révolte, qui n'est nullement cachée, est ce qui nous conduirait aux catastrophes si nous laissions faire. Waldeck, Briand, Clemenceau, par divers moyens, surent faire peur à ces gens-là ! On comprend quel est à mes yeux le sens de la question : « Sommes-nous gouvernés » ? Je conclus qu'il faut aider les ministres.

23 Mars 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CIX

Sans pitié

28 Mars 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a point de pitié dans le militaire. Et, à considérer la règle de guerre, qui est qu'on ne doit pas hésiter à sacrifier des hommes dès qu'on aperçoit une chance de victoire, on comprend que le métier consiste à exiger toujours, à frapper toujours plus fort, jusqu'à obtenir des miracles, même d'un homme qui tremble de fièvre. Quand on n'a point encore vu la guerre, on comprend mal le médecin-major du quartier, qui semble considérer comme une injure personnelle qu'un homme se dise malade. On explique cette humeur par la crainte d'être trompé. Or un homme sain aime certainement mieux sauter dans le champ de manœuvre et sortir à cinq heures, qu'aller s'ennuyer à l'infirmerie. Mais pourquoi alors cette violence qui s'exerce aussitôt contre la fièvre ?

Quand on a vu la guerre, on comprend très bien que le soldat mérite pitié dès que la nécessité inflexible règle les marches, le sommeil, l'abri. Il n'y a qu'à lire, dans Capitaine Conan, la description d'un fantassin qui remet ses souliers. Si le chef cédait là, il n'aurait bientôt plus de troupes. Mais le chef veut ignorer ces difficultés ; il envoie l'ordre et il exige l'exécution. Or le fantassin a bien d'autres difficultés à surmonter que ses pieds meurtris. Et

l'expérience fait voir qu'il va bien au delà du possible, pourvu que le chef ne cède jamais. On peut lire, dans le Vauquois de Pézard, en quel état se trouvaient les hommes du 89^{me} arrivant avant le jour à l'attaque, après marches et contre-marches, ordres et contre-ordres. Ils dormaient, couchés dans le boyau, et quelques-uns debout ; ceux qui étaient couchés on marchait dessus ; ils semblaient ne rien sentir. Mais le métier apprend qu'on peut encore tirer quelque chose de ces espèces de cadavres. D'après tant d'exemples, essayez de comprendre pourquoi la réclamation la plus raisonnable est considérée comme un commencement de révolte par le chef qui sait son métier.

Revenons maintenant à la caserne, et supposons qu'à la suite d'une manœuvre dans la neige il se présente un certain nombre d'hommes à la visite, toussant, éternuant et grelottant. Le major pourrait bien leur dire : « Enfants que vous êtes ! Vous êtes promis à bien d'autres maux ; et vous devrez vous en tirer par vos propres moyens, sans que vos chefs en aient le souci. Et, pour commencer, apprenez à guérir vos rhumes par l'énergie et par le mouvement ». Il n'en dit point si long, parce que, dès que l'on discute ou que l'on veut persuader, on donne espoir à cette partie méprisable de l'âme, qui se croit au bout de ses forces et demande secours. Ne pouvant en dire long, il n'en pense pas long ; et à quoi bon ? Au reste, s'il voulait faire le philanthrope, il serait blâmé, déplacé, brisé. Le colonel couvre toutes ces choses, et vous dira : « Trouvez-moi une méthode douce qui conduise les hommes à tout supporter ». Mais il ne le dit même pas, parce qu'il sait bien où les discours conduisent et où les pensées conduisent. Quand le chef a donné un ordre, il n'admet la réclamation qu'après que l'ordre a été exécuté. Tout est cohérent dans l'art militaire, et même la grosse voix ou colère feinte, qui ne fait que rappeler et annoncer la violence inévitable et prochaine.

Un homme de guerre, et très brave, me disait : « Quant à ce qui peut nous arriver de toutes ces canonnades et mousqueteries, il n'y faut pas penser ». On y arrive par diverses causes, par exemple par l'attention nécessaire à d'autres choses qu'à soi, et souvent par la fatigue. Ainsi tous ferment les yeux, de toute leur volonté, devant des choses qu'ils savent bien. Les civils d'âge territorial ont moins de peine encore à refuser la réalité, car ils ne l'ont point devant les yeux. Si pourtant, me suis-je dit quelquefois, tous prenaient le parti d'examiner la chose de bout en bout, est-ce qu'on n'arriverait pas à surmonter l'illusion militaire, qui nous vient des temps où les soldats étaient des esclaves achetés ? Est-ce qu'on n'arriverait pas à pourvoir à la défense comme on fait la police, c'est-à-dire sans user d'abord les forces des exécutants dans la boue, le froid, la marche, et sans considérer la mort des exécutants comme un prix fait pour le résultat ? Je conçois quelquefois une défensive éveillée, clairvoyante, industrielle en quelque sorte, et qui userait froidement la fureur offensive. Certes nous semblons être à mille lieues de cette conception, puisqu'on ne trouve d'autre défense contre les avions que la riposte à corps perdu. Mais c'est peut-être aussi qu'on ne veut pas étudier la politique défensive, de peur d'exténuer le courage.

28 Mars 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CX

Vieille monnaie

13 Avril 1935.

[Retour à la table des matières](#)

« Mon cher, vos affaires sont paralysées par l'incertitude, vos fils sont en péril ; vous dormez mal, et vos cheveux hérissés lancent des étincelles. Tout cela parce que vous n'avez pas voulu changer deux ou trois idées auxquelles vous venez buter. Vous vous répétez à vous-même que les Allemands sont ainsi, et ne changeront jamais. Qu'ils n'attendent qu'une concession pour faire aussitôt une autre demande ; qu'ils ne respectent que la force ; qu'il fallait les effacer de la terre si l'on voulait la paix, et que d'ailleurs on n'a jamais pu et on ne pourra jamais les effacer. Il faut sortir de là ; il faut trouver une porte. Vous plairait-il de considérer l'Allemagne avant Napoléon ? La race est la même, mais la nation n'existe guère. On aperçoit de petits princes, de petites intrigues, un goût réel pour les arts, un ordre de tradition, un esprit d'obéissance et de paix. Ces vertus se peuvent retrouver. N'est-ce pas Napoléon qui a réveillé en ce peuple l'esprit de nation et l'esprit de race ? Je vous propose ces idées, qui n'ont rien de difficile, afin de réduire à leur valeur les opinions fantastiques que nous formons volontiers sur les races et sur les peuples. Vous dites vous-même que la France est mal jugée ; allez jusqu'à penser que vous pourriez bien vous tromper sur les autres peuples, comme ils se trompent sur vous.

Le fait est que la vieille monnaie des diplomates roule plus que jamais sur le tapis. Les jeux sont faits ou presque. Les parieurs hésitent entre deux

systèmes. Selon les uns l'Allemagne sera bientôt prise dans un cercle tellement fort qu'elle n'osera bouger. Selon les autres le cercle se forme en réalité contre la Russie rouge ; et l'on peut prévoir le temps où, comprimée à l'est et comprimée à l'ouest, elle sera diminuée autour de l'Oural. Et, alors, que doit faire la France ? Veut-elle être en mesure d'attaquer les ennemis de la Russie, disons l'Allemagne et la Pologne ? En ce cas il ne s'agit nullement de défensive, et nous devons franchir allègrement nos propres fortifications. Ou bien travaillerons-nous à rompre ce cercle et à former l'autre ? Les combinaisons se présentent, les risques apparaissent, les objections s'élèvent. Mais ce genre de pensées n'est rien. Ce n'est que de l'histoire pour enfants, et qui pis est, inventée d'avance. Et cela dans un monde où les prévisions, même à courte échéance, sont démenties à tout coup. Qui a prévu le plébiscite de la Sarre ? Quel Français a osé prédire, avant le fait, que la Pologne se rapprocherait de l'Allemagne ? Quant à la guerre du Pacifique, il y a pas mal d'années qu'on nous l'annonce pour le lendemain. C'est le métier des diplomates de se tromper passionnément. C'est le danger des diplomates de finir par désirer et appeler de tout leur cœur la catastrophe qu'ils ont annoncée. On gagnerait beaucoup, j'en suis sûr, à refuser de prendre au sérieux leurs puériles conceptions, qui ne sont dangereuses que si le plus grand nombre y croit.

Vous secouez la tête ; vous désespérez. J'aperçois pourtant quelques passages pour le libre jugement du citoyen. La politique est de persuasion. Pourquoi ne pas résister à cette persuasive arrogance, qui s'exprime partout, qui gagne peu à peu, qui nous envahit, qui nous resserre, qui nous presse ? J'ai souvent observé qu'elle recule et perd assurance devant la contradiction. C'est que cette dangereuse pensée n'a point de preuves ; elle paie seulement d'audace. Elle joue sur la peur, sur le courage, sur l'intérêt, sur le devoir ; mais, vous, n'ayez crainte, et vous n'aurez pas besoin de vous aveugler de votre courage. Si des millions d'hommes votent calme, la tempête est impossible. Tel est le paradoxe des sociétés. Et je sais bien ce que vous pensez ; c'est que votre jugement ne compte guère en cette masse de jugements. Vous n'espérez pourtant pas que guerre et paix dépendent de vous seul ? Qu'elles ne dépendent nullement de vous, cela est absurde à soutenir ; vous n'existez pas moins que chacun de ces millions d'hommes ; et très évidemment vous n'avez d'action sur eux que par vous, c'est-à-dire par votre puissance sur vous-même, puissance de résister, de défaire les lieux communs, de démasquer l'intrigant, de confondre le sot. Et si vous me dites que le temps vous manque pour cela, vous pouvez du moins soutenir les hommes qui vous paraissent capables de braver la rumeur, de regarder avant de juger, et d'attendre, aux moments difficiles, que les opinions folles retombent comme une poussière. Que vous vous portiez au secours des hommes, ou au secours des idées, le travail est toujours le même. Il s'agit de faire l'incrédule devant des opinions qui se croient évidentes ; il s'agit de troubler le jeu des importants et des fanatiques. Et à leur folle colère je vois que ce n'est pas peu de refuser de les croire. Le rire les tuerait. Telle est notre guerre. »

13 Avril 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXI

L'éternel recruteur

20 Avril 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Les recruteurs d'autrefois étaient des marchands d'esclaves. Voltaire nous conte dans *Candide* l'aventure d'un de ces grands imbéciles qui se vendaient pour un bon déjeuner et une petite masse de monnaie, avec la promesse d'une solde et d'un uniforme. En réalité ces hommes vigoureux, à l'âge où l'on s'ennuie, avaient envie de gloire, et de voir du pays ; sans compter que souvent ils étaient bien pauvres et mangeaient trop pour des pauvres. Je crois pourtant que les motifs de gloire étaient les plus fors, comme ils sont encore aujourd'hui. Il faut jeter un regard sur les affiches qui sont à la porte des gendarmeries. On y voit dessinée toute la partie de l'existence militaire qui peut plaire à un garçon qui par lui-même n'est rien. On imagine d'après cela les recrues de l'ancien temps. On en trouvait autant qu'on voulait, si l'on avait seulement provision d'argent. Quelquefois, un parti en vendait à un autre. L'armée de Turenne était faite ainsi, et c'était une bonne armée.

Ici, je veux réfléchir un moment ; car il est remarquable que nul ne pense à rien. L'armée nous paraît un corps de nature, et profondément étranger à la vie civile. Nous ne jugeons point l'armée. Or, la vieille armée à laquelle je veux penser était faite de révoltés, en ce sens qu'il n'y avait pas un soldat qui ne fût promptement désespéré, et qui ne méditât de s'enfuir. Mais les recruteurs, très

habiles techniciens en cela, avaient l'œil sur ces poulains encore mal dressés ; et l'on achevait le dressage comme on fait pour les animaux, par un système de rigueur sans aucune faiblesse. On poursuivait le déserteur ; on le retrouvait, on le ficelait, on le passait aux baguettes ; on le tuait plutôt que de céder. C'était une dépense à laquelle on se résignait. Ainsi tout espoir était effacé ; et cependant la vigoureuse jeunesse se faisait des joies, jusqu'à trouver du plaisir dans les travaux où l'homme devient habile, comme de nettoyer l'arme, de bien tirer, d'être un habile dompteur de chevaux. Les aînés, achevaient le dressage des jeunes ; car, ayant traversé les mêmes expériences, ils se consolait du métier par le métier même, et vivaient de l'honneur et de l'esprit de corps. C'était beaucoup d'être par eux redressé, rudement consolé, sacré enfin et adopté. Ainsi se formèrent de tout temps les vieilles troupes et l'esprit militaire. Appuyés sur un parfait mépris du civil et des lois civiles, ces soldats avaient pour bonheur d'être redoutables et de passer à la fin pour invincibles. Et il leur restait encore la ressource d'adorer leur général.

Par cette formation la guerre s'est trouvée définie. Des armées petites et bien entraînées, des soldats promptement irrités devant la résistance, et n'épargnant alors rien ; car l'expérience montrait que celui qui ne fait pas voir de crainte prend par cela seul un ascendant sur l'adversaire. Ainsi était la Vieille Garde, quand elle daignait combattre ; ou plutôt c'est une légende ; mais la légende agissait ; la légende poussait les bonnets à poils. D'où les théoriciens de la guerre ont tiré une doctrine raisonnable de l'audace déraisonnable. Rien n'est impossible pour celui qui ose. Marchez aux fusils, les fusils trembleront et tireront trop haut. Essayez une attaque absurde, c'est justement le moyen de faire qu'elle n'est plus absurde. C'est pourquoi il faut dépenser l'homme au moment décisif, sans pitié, sans faiblesse, afin de faire peur. Toutefois ces grands moments étaient rares ; les guerres usaient presque tout le temps en manœuvres, fourrages, pillages, quartiers d'hiver.

Depuis que les peuples entiers font la guerre, qu'a-t-on vu ? Toujours l'ancien sergent ; toujours le recruteur et les maximes du recruteur. Et ces braves volontaires, car ils sont volontaires, sont traités exactement comme des esclaves achetés. Le pire est que le général les a pour rien, et en réalité, puise dans un réservoir d'hommes dont il ne trouve pas le fond. D'où ce prodigieux pouvoir dont Napoléon eut le premier l'idée. Mais, depuis, tous les peuples et tous les chefs en ont eu l'idée ; et, non contents des hommes, ils ont recruté en chaque pays l'esprit public, de façon que les volontaires se sentent forcés d'être volontaires. Quand cet entraînement a produit tous ses effets, comme il arrive en trois ou quatre peuples, alors on assiste à une dépense d'hommes véritablement folle, suite des principes enseignés à l'École Militaire, et qui sont eux-mêmes pris aux anciens chefs de bandes et à la pratique des anciens recruteurs. Ainsi l'honnête citoyen, et réellement pacifique, se trouve pris dans une institution absolument sauvage, et, parce qu'il ne sait pas la comprendre, ne sait pas non plus s'en garder, la discuter, la limiter. Il la subit comme la mort elle-même. Par cette tyrannie absolue des hommes de guerre, tous les projets de justice, d'amitié, d'humanité sont annulés aussitôt. Et notre civilisation consiste surtout en ceci que nous pleurons de bon cœur sur toutes ces pensées perdues.

20 Avril 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXII

Police n'est pas guerre

7 Mai 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Je veux expliquer un procédé de la guerre, qui ne se remarque point dans la lutte contre le feu, l'inondation, les pestes, les criminels. Dans la guerre il est convenu que le héros digne de ce nom se fait tuer ; cela est si vrai qu'une batterie qui n'a pas de pertes, comme on dit, attendra vainement d'être récompensée dans la personne de son chef. Et que dire de l'infanterie, que l'on pousse à l'assaut, en comptant des milliers de morts et de blessés comme un moyen, et même le seul moyen. D'où résultent des châtimens terribles, qui reviennent à remplacer le sacrifice volontaire par le sacrifice forcé. D'où enfin ce pouvoir souverain, maître de la vie et de la mort, et qui le sait ; cette pensée doit le rendre inhumain, et presque comparable aux idoles, ce qui rabaisse le pouvoir civil, bien moins assuré de lui-même. Convenons même que ce pouvoir de fait, parfaitement incompréhensible, attache à la fonction militaire une idée mystique, à peu près comme si l'on tuait une partie de la jeunesse sur l'autel d'un dieu avide de sang. Je me demande si cette sauvage doctrine est nécessaire ou seulement utile à la défense. Mais il faut reprendre les choses de loin.

Un pompier est bien placé pour diriger le jet d'eau, mais en revanche il est fort exposé. Bientôt moitié brûlé, moitié asphyxié, il tombe. Or on n'a point l'idée de dire qu'on ne manque pas de pompiers, que l'homme tient en moyenne cinq minutes, et qu'il faut donc sacrifier douze hommes à l'heure, d'après la règle que qui veut la fin veut les moyens. Bien loin de là, ces maximes et ces méthodes feraient horreur. Il est clair aussi qu'on ne consentirait point, même pour un barrage contre l'eau de toute nécessité, à joindre aux sacs de ciment les corps mêmes de ceux qui les porteraient ; alors que de tout temps, dans l'assaut d'une place, on marchait sur les hommes, en même temps que sur les fascines, sans s'occuper de savoir s'ils étaient morts ou seulement blessés. On a même conté que les premiers rangs, dans un assaut russe, avaient l'ordre de se coucher sur les fils de fer, les suivants marchant sur le corps des premiers. Je sens bien que cette histoire est inventée. Mais, puisqu'on l'invente, elle est bien le signe de cette sauvage mystique que je disais.

D'où vient alors que pour combattre la peste et le choléra on n'essaie point témérairement des virus sur des citoyens mobilisés ? Le médecin irait pourtant plus droit et plus vite s'il avait à sa disposition autant de cobayes humains qu'il en voudrait. Vous haussez les épaules ; vous dites que ces suppositions sont horribles et absurdes. Mais il se peut que les doctrines d'État-Major soient non moins horribles et non moins absurdes. Il n'est pas d'homme, même militaire, qui n'ait réfléchi sur l'immensité de nos pertes au commencement de la grande guerre, et qui n'ait regretté de n'avoir plus pour la défense cette merveilleuse infanterie qui courait si bien à découvert. Mais je veux achever mon développement, et bien étaler l'idée, de façon qu'on soit obligé d'y regarder, qu'on l'aime ou non.

Les criminels, qui sont quelquefois en bande, on a intérêt à leur enlever tout espoir. On conçoit donc un préfet de police qui, à l'imitation des généraux, aurait sa troupe de choc et la lancerait sous le feu de revolvers, seulement pour user les munitions de l'ennemi ; et qui compterait les pertes comme très honorables pour le corps d'élite et pour lui-même. Or c'est ce qu'on ne verra point. Et la règle très sage de tout policier sera de se couvrir d'abord, et de détruire l'adversaire. Cette défense ne se fait donc nullement à corps perdu ; et l'avancement des chefs de colonnes ne se règle point d'après les pertes, mais tout au contraire d'après le résultat obtenu sans aucune perte. Or je touche ici à la question, puisqu'on a loué sans réserve, au cours de la grande guerre, des opérations bien préparées, et où les hommes venaient après les obus, et l'arme à la bretelle. Je sais bien qu'il y a encore de la légende dans ces récits-là. Mais je voudrais que l'idée qu'ils enferment soit tirée au clair, et qu'on étudiât avec sérieux et avec suite, le moyen de repousser une attaque sans avoir des morts autrement que par accident et imprudence, Cela changerait profondément la guerre et l'esprit de guerre.

7 Mai 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXIII

Le héros, on l'a pour rien

1^{er} Juin 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Les héros, on les a pour rien. Les aviateurs, ceux des tanks, ceux de la mitrailleuse, ceux de l'assaut, ceux de la mine, on les a pour rien. Si l'on croit les acheter par la Presse, on se trompe. Ils feront le terrible métier, ils le feront parce qu'il est terrible. Ils ne laisseront pas faire à d'autres ce qu'un homme peut faire. Mais ils ne croiront rien de ce que l'on imprime pour leur donner du cœur. Ils savent bien que Messieurs les fifres et mirlitons ne les accompagneront que jusqu'au dernier gendarme. Ils savent bien que les plus grands crieurs reculeront jusqu'à Bordeaux. Ces plaisanteries intarissables seront toujours comprises. Le jeu des marchands de canons est connu et jugé. Tout le monde sait que les plus éminents moralistes sont ceux qui trichent sur les coupons, et chacun comprend pourquoi. Les fabulistes savaient déjà toutes ces choses ; cette amère sagesse est partout citée, partout comprise. Les plumes dorées n'y changeront rien. Tous les soldats ont mauvais esprit.

Ils tiennent ? C'est que chacun a un travail très précis à faire et qu'au contraire la révolte n'offre rien à l'imagination. La grande peur de l'homme moyen, c'est d'avoir à refaire tout ; c'est d'inventer un état nouveau qui ne soit

point la copie de l'autre. Et comment se passer de chefs, de juges, de gendarmes ? Comment se passer de fifres et de mirlitons ? Comment croire qu'il n'y aura plus de privilèges ? Ils tournent cela dans leurs têtes et ne voient point de rapport entre l'ordre nouveau et l'action violente qui les vengerait. Bien au contraire ils soupçonnent que cette autre guerre serait conduite, elle aussi, par les rusés, les prudents et les bien parlants. Une idée bien ancrée, c'est que ce sont toujours les mêmes qui sont à la peine et que tout héros est dupe. Alors, entre le changement mal défini auquel ils pensent et leur présente besogne, ils n'hésitent point. Ils font leur dangereux métier ; ils le feront demain ; ils ajourneront tout autre projet. Une des idées familières aux combattants était qu'ils ne voyaient point comment cette guerre pourrait finir. On trouve les mêmes pensées dans l'Iliade. Et à quoi cela mène-t-il ? La trompette sonne. Il s'agit de courir à son rang ; cela du moins c'est clair.

La guerre ressemble beaucoup à un sauvetage. On sait que les hommes de métier courent au sauvetage sans hésiter jamais. L'homme est en péril, il suffit. À la guerre on ne cesse d'aller au secours de quelqu'un. Plus précisément il y a toujours, se dit l'homme, quelqu'un qui compte sur moi, qui est perdu si je l'abandonne. Cette fraternelle pensée n'est jamais repoussée. Je ne compte pas le courage gratuit qui est fils de l'esprit tout autant que la peur même. Chacun sans doute a ses moments d'héroïsme, faits d'insouciance, de fatalisme et de résignation. Ces raisons, assez ignorées des moralistes à feuilles de chêne, n'empêchent point le mauvais esprit. Et, quant aux illusions du départ, on y peut compter ; car tout sera neuf et surprenant une fois de plus. Il sera évident, et d'après des apparences qu'on ne peut pas prévoir, que l'occasion s'offrira d'en finir à jamais avec la guerre.

Je veux dire qu'un peuple, armé ou non, exercé ou non, est un dangereux explosif. Et les gouvernants et diplomates, bien loin de grossir les incidents, devraient les diminuer au contraire, et les dissimuler, prenant sur eux et à leur compte la prudence et même une sorte de déshonneur. Comme on voit que les témoins quand ils ont à régler quelque querelle qui peut tourner au sang et à la mort, ne s'avisent jamais de faire les braves, mais au contraire ne cessent de négocier, d'apaiser, d'atténuer. Je ne comprends pas qu'un homme d'âge mûr provoque l'ennemi et brandisse une épée imaginaire. J'attends que l'opinion déshonore, en application des règles communes de l'honneur, ceux qui se battent par procuration. Un certain genre d'éloquence n'oserait plus se montrer. Le négociateur ne ferait plus l'acteur tragique, il laisserait passer les moments d'humeur, s'il y en avait ; il annoncerait toujours un arrangement possible ; ses communiqués laisseraient de l'espérance, d'après ce principe que gagner un jour c'est gagner tout. Imposerons-nous à la fin ce genre de sagesse, à force de répéter les mêmes choses ? J'aperçois un progrès en ce sens-là, d'après des signes placés assez haut. Mais gare à l'aigre subalterne, qui ne surmonte la timidité que par la colère.

1^{er} Juin 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXIV

L'éternel bonapartisme

18 Juin 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut redire qu'il n'y a pas de guerre qui soit réellement pour le droit. En intention peut-être ; mais les effets vont tous contre l'intention. Sans parler des prétendus traités qui préparent un avenir d'injustice et de ressentiment, il suffit de savoir que les meilleurs amis de la justice, ceux qui seraient chefs et arbitres, sont massacrés à coup sûr, ce qui laisse tout pouvoir aux intrigants et trafiquants. On dira que les hommes ne sont pas ainsi divisés en deux espèces, et je le sais bien. Mais les demi-justes, dont tout dépend, ne peuvent manquer d'être déformés par le régime de guerre, si directement contraire au droit. Assurément une contrainte sans pitié, et, ce qui est peut-être pire, sans égards, ne prépare pas à une noble égalité. La méthode de forcer est trop honorée. Lever une armée est un moyen de gouvernement ; et bref chacun exerce toute la puissance possible. Les idées nobles se dissipent comme des fumées. Les obstinés qui comptent sur persuasion et instruction font rire ; on les dit niais, et quelquefois lâches. Ce dernier reproche fait rire, il est vrai, ceux qui ont fait la guerre ; mais les jeunes finissent par en être troublés. Finalement les amis de la paix forment aussi leurs bataillons, et le haut adjudant rit bien.

D'après une expérience fameuse, il faut appeler bonapartisme cette position politique où l'homme attend toute justice d'un homme juste et fort qui fera sauter les gens de loi par les fenêtres. Cette sorte d'idolâtrie touche l'imagination, au lieu que le règne du droit, n'est saisissable qu'à l'entendement. La mystique de la force se communique ; elle enivre ; elle opère des conversions étonnantes. C'est alors qu'on voit renaître tous les respects ; prêtres et moines sortent d'entre les pavés ; toutes les vieilles polices se reforment, et malheur à qui prétend n'être d'aucune. Celui-là est seul ; on l'écrase sans peine. Tel est l'éternel coup d'État. L'inégalité prépare la guerre, et la guerre confirme l'inégalité. Nous tournons dans ce cercle. Et là-dessus le sage nous renvoie à deux ou trois mille ans, disant que le progrès suit une route en lacets, et autres mirages. Je voudrais voir clair, et j'aperçois plutôt que nous n'avancions nullement par la violence au service du droit ; car la violence est directement contraire au droit. Il faudrait donc nier la guerre comme moyen, même la guerre juste, et soumettre toutes les querelles à l'arbitrage, d'après ce principe de droit que nul n'est juge en sa propre cause. Cette pratique n'a jamais été ouvertement essayée ; elle changerait les mœurs, et bien plus vite qu'on ne croit.

On se moquera ; on dira que rien n'est résolu sans la force, puisqu'il faut toujours une police et des prisons. Je sais bien que ce n'est pas simple, et je mets en garde contre les solutions simples. Hitler méchant, nous et nos alliés bons ; nous allons tous ensemble rosser Hitler, et ce sera l'âge d'or. On remarquera que les anciennes niaiseries reviennent, et qu'elles ne sont pas même beaucoup changées. Ce genre de pensée fait tout le mal possible. Si l'on veut renouveler l'analyse politique, il faut porter l'attention sur la notion de police. Car la police n'est pas l'armée, et n'emploie pas les moyens de l'armée. Il ne faut pas se laisser tromper par les armes. L'armée sert à décider par la force dans un cas disputé et auquel on ne trouve point d'autre solution. Or la police ne fait jamais qu'exécuter une sentence arbitrale. On demandera des exemples de ces belles sentences arbitrales ; tous les procès civils et les jugements qui les finissent en sont des exemples ; tous les verdicts de cours d'assises en sont des exemples. On peut tout critiquer et l'arbitre n'est certes pas infallible. Toutefois nul nommera arbitrale une sentence imposée par le parti le plus fort. Un juge menacé n'est pas un juge. Sans doute il y a des menaces couvertes, comme il y a des attaques nocturnes ; mais aucun juge n'attribue la propriété d'une montre d'or à celui des deux qui a assommé l'autre. Il faut tenir ferme à cette précieuse idée, d'après laquelle aucune force ne peut décider jamais d'aucun droit. Là se trouve le commencement de toute liberté, de toute égalité, de toute civilisation véritable.

La Russie des Soviets a fait du neuf, oui, certes, lorsqu'à Brest-Litowsk elle a déclaré la paix à son ennemie, sans se soucier du consentement de l'ennemie ni de la coutume, ni du traditionnel honneur. Mais quand elle veut prouver maintenant que l'homme libre des temps nouveaux est capable de se faire tuer joyeusement pour la conquête de l'air, cela est bien vieux, cela rappelle les défis et les combats pour l'orgueil sur quoi les anciennes tyrannies assuraient leur durée. Est-ce que les héros commenceront toujours par mourir ? Est-ce que le courage occupera toujours la scène pendant que la justice attendra encore quelques siècles ? Et cette même Russie libre, cette Russie qui n'a pas peur, va-t-elle demander à son tour la sécurité impossible,

la sécurité comme la voulaient Poincaré et Barthou ? C'est promettre aux communistes le même esclavage militaire, le même travail fou employé à détruire, les mêmes nuées d'avions, les mêmes éventrements, les mêmes incendies, les mêmes asphyxies. C'est les former encore une fois à ce jeu sauvage où les meilleurs sont détruits à coup sûr, où la vertu est punie de souffrance et de mort, où cent mille beaux cadavres sont le moyen ordinaire de la politique, où les faibles ont le privilège de penser et de gouverner. Et pourquoi ? Pour un honneur aussitôt immolé. Pour une égalité qu'on nous demande d'ajourner encore à quelques siècles. Ainsi les mêmes discours à Moscou qu'à Paris, à Berlin, à Rome ! Tant de discoureurs vainement noyés ; et voilà que les vieilles et légères idées reviennent sur l'eau, les meurtrières idées de l'ancien monde, bien plus redoutables que les hommes.

18 Juin 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXV

La nouvelle alliance

22 Juin 1935.

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai rencontré enfin vos Bolcheviks, m'a dit M. de Norpois, et je me suis gré, une fois de plus, de chercher toujours, sous les noms nouveaux, des choses anciennes ». Il faut dire que M. de Norpois est sorti d'un volume de Proust pour me rappeler que les diplomates sont toujours les mêmes et toujours nos maîtres. « Je ne crois pas aisément, ajouta-t-il, aux histoires de petits enfants mangés tout crus ; mais je sais bien aussi que les révolutions ne sont pas douces. Et quel peuple n'en a pas dans son histoire ? Il y a toujours quelques petites choses à oublier ; c'est une affaire de temps et de convenances. Et quant à l'idéal lointain, je suppose qu'il fut toujours le même depuis qu'il y a des hommes ; toujours le même et toujours impossible. Et qu'est-ce que cela fait, si on l'ajourne par des considérations de sécurité ? J'ai consenti, en qualité de diplomate honoraire, à visiter le pays où la liberté et l'égalité sont pour demain, mais sérieusement pour demain. C'est comme partout, ainsi que vous voyez. J'y ai trouvé canons, avions, munitions, divisions, généraux, amiraux, et la fidèle alliée, et l'affinité des deux peuples, tout à fait comme dans mes jeunes années. Et quant aux diplomates, vers qui j'étais porté par une

affinité de carrière, il ne leur manque qu'un peu d'usage, et l'art de ne penser guère, ce qui est encore le meilleur moyen de n'être pas deviné. »

Il faisait danser avec bonheur les lumières verticales de ses yeux bleus. Je le voyais rajeunir pendant qu'il parlait. « Il faut, dit-il, que j'avoue encore que ces Messieurs ont bien voulu prêter attention à quelques causeries improvisées, où j'ai mis toute mon expérience. Et c'est bien ancien, tout ce que je leur ai dit. Mais aussi il est plus vite fait d'apprendre que de deviner. Et pourquoi du neuf quand tout est pareil ? Pourquoi du neuf quand vainqueurs et vaincus de la dernière guerre disent ce qu'ont toujours dit vainqueurs et vaincus après toute guerre ? Tous les discours faux et tous les discours vrais ont été faits cent et mille fois. Sécurité est toujours le grand mot, obéissance est toujours le grand secret. Permettez-moi, ajouta-t-il gaiement, de rire un peu de ces nouveaux despotismes. Je ne vais pas par quatre chemins ; dans un pays armé, le pouvoir est militaire, c'est-à-dire absolu. Après cela nommez les choses comme vous voudrez, vous ne changerez pas les choses, et la seule garantie de la liberté, en tout pays qui se compte, sera toujours l'autorité la plus inflexible. Voyant donc, après l'énorme poussière d'une guerre, tout s'éclaircir et se remettre en place, d'après les lois assez connues, j'aperçois que les jeux de la paix sont toujours les mêmes, et que la sécurité commande toujours l'acceptation des mêmes risques. Aussi je ne suis point de ces pessimistes qui prévoient de grands et noirs changements, des refus de mourir, une paix à tout prix, et enfin toutes les horreurs. Non ! Non ! La guerre sera, par les soins du sergent-major, aussi sage que la paix. L'infanterie occupera les territoires, non sans des pertes élevées ; mais il ne viendra à personne l'idée de sauver sa vie au prix de l'honneur. Je ne veux pour garants que ces généreux instituteurs qui se sont fait tuer dans la dernière et qui se feront tuer dans la prochaine. Et je n'écoute pas ce qu'ils disent, qui est parfaitement vrai et tout à fait louable, à savoir que les hommes devraient s'entr'aider partout, et travailler à diminuer partout la souffrance imméritée. Ils le devraient ; je dis bien plus, je dis qu'ils le feront. Cela vous étonne ? Mais comme je laissais entendre à vos Bolcheviks (je dis maintenant Bolcheviks comme on dit Turcs, Bulgares, Éthiopiens), donc, comme je leur disais, aucune hardiesse ne m'effraie si elle se réclame de la justice ; aucun projet ne me paraît trop beau, pourvu qu'on veuille bien peser ce petit mot : attendre. Oui, attendre que la liberté soit mûre, que la justice soit mûre. J'en juge par vous, leur disais-je ; jamais peuple ne fut plus résolu, plus unanime que le vôtre en ses conceptions d'avenir ; mais le voilà pourtant organisé selon le sergent-major et la mitrailleuse, et encore une fois préparant la guerre afin d'avoir la paix. Des ennemis, des alliés, la prudence, le travail, l'instruction militaire, des canons, des avions, des munitions, nous en sommes tous là, et non pas pour notre plaisir ! »

À ce point de son discours, M. de Norpois n'était plus qu'un léger brouillard ; en revanche ses paroles m'éclairaient crûment la politique de ces temps-ci. Il est donc vrai que les Norpois nous feront toujours descendre au plus bas de nos pensées, jusqu'à la région où la nécessité nous dicte les solutions les plus anciennes, les plus paresseuses, les plus connues et rebattues, et qui n'ont jamais fait que perpétuer les maux humains et barrer tout net le moindre progrès. Toutes les ressources sont consumées en instruments de guerre ; toutes les pensées ont pour refrain le massacre certain des plus vigoureux et des plus braves ; toutes les paroles et toutes les actions des gouvernants sont

surveillées par les hauts militaires qui, en cela, font très exactement le métier pour lequel nous les payons si cher. Nous vivons dans une veillée d'armes, et l'austère pensée de mourir en combattant doit passer avant toutes les autres. Et j'entends des voix pourtant, et jeunes, et persuasives, qui nous conseillent de penser à neuf, d'inventer, de nous tirer d'ornière. Très bien ! D'abord tirons-nous de guerre ! Mais, à les écouter, je découvre que ce n'est pas à cela qu'ils pensent. Personne ne se permet d'y penser. Domaine réserve, sacré, fermé. Alors que voulez-vous que fassent ceux de droite ou ceux de gauche ? Ils font semblant d'ignorer que nous roulons sur rails et toujours vers la même catastrophe. Ils font mine de délibérer, quand tout se décide de jour en jour par une nécessité aveugle. Et ils discourent monnaie ; ils discourent travaux ; ils discourent traitements ; ils discourent impôts. Ils cherchent du neuf, sans voir du tout les vieilles, funestes et mécaniques pensées qui rendent impossible toute espèce de neuf. Alliances, défiances, divisions, avions, canons, munitions, sécurités, calamités, monuments aux morts, tel est le refrain que fait entendre sur terre, sur l'eau et dans les airs, le redoutable phonographe national qui marche tout seul.

22 Juin 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXVI

L'art militaire

20 Juillet 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Je ne suis pas sûr que l'unité forcée, l'acclamation, les fêtes, les défilés, les effets de la masse sur elle-même, enfin l'entraînement du citoyen feront une armée. On me le prouve par des spectacles ; mais l'apparence ici ne compte pas. L'art militaire est muet et ne cherche point les confidences, ni même l'approbation. Et comme cet art est très ancien, je le prends tel qu'il est et j'essaie de le comprendre. Un chef qui connaît le métier ne se paie point d'acclamations ; bien mieux, il ne permet rien de tel. C'est peut-être qu'il pressent que le moment viendra bien vite où le plaisir ne portera plus l'homme, et, en vue de ce passage difficile, et qui est plein de conséquences, il n'est pas bon de grossir la part du jeu dans l'exercice guerrier.

En fait, ce ne sont pas ceux qui aiment la guerre qui la font. Dans les enthousiastes du commencement, il faut faire deux parts, ceux qui sont tués tout de suite, et ceux qu'on ne revoit plus dans la région dangereuse. Les premiers sont sans prudence aucune, font massacrer leurs troupes et tombent eux-mêmes noblement ; mais ces sacrifices n'ont point de suite. Et quant aux

autres, ceux qui se refroidissent si promptement, je ne crois pas que ce soient des hypocrites ; sincères dans l'enthousiasme, ils le sont encore dans le découragement ; la désillusion les saisit comme une maladie. Voilà où conduit l'habitude de compter sur la partie sauvage de soi. L'enthousiaste est un homme sensible ; un homme sensible sentira trop vivement le malheur et le désespoir ; il sera touché, affaibli, changé par de petites causes et misérables, la faim, la crasse, la boue. Bien mieux, ne trouvant pas en lui cet enthousiasme dont il fait gourmandise, il ne se reconnaîtra plus ; et il prendra parti d'être ce qu'il est ; c'est ce qu'il faisait quand il était si brave. Et cela revient à dire que les misères réelles du soldat ne trouvent point un remède suffisant dans l'humeur. L'humeur suit la saison et l'occasion.

Ceux que j'ai vus à la guerre n'aimaient point la guerre. Ils n'en attendaient point de plaisir. Et ils n'avaient point non plus une folle adoration de leurs chefs, lointains ou proches. Encore bien moins auraient-ils pris pour maxime que le chef ne se trompe jamais. Tout au contraire, ils exerçaient le droit de discussion et de critique sans se gêner le moins du monde. Et je dois dire aussi que les chefs ne s'en inquiétaient guère, mais usaient eux-mêmes sans prudence de la liberté de parole. Et je parle d'officiers qui étaient redoutés et obéis. Toujours est-il que l'esprit de leurs hommes était bon ; j'y trouvais un dévouement qui venait on ne savait d'où. Car je ne leur voyais point non plus les opinions des patriotes professionnels. Bien souvent, ils comptaient amèrement la dépense et les récoltes perdues ; et tout ce qu'ils espéraient était de mettre dehors l'envahisseur ; enfin ils ne formaient pas de mirages. Nulle mystique en eux. Je crois qu'ils se voyaient engagés dans une aventure dangereuse, mais que le recul et l'abandon leur paraissaient inconcevables. Ils disaient de l'ennemi : « Qu'est-ce qu'il fait ici chez nous ? Qu'il s'en aille chez lui, et on pourra causer ». En attendant, ils faisaient leur métier avec une sorte d'obstination. Je crois avoir bien compris ce sentiment du soldat qui sait que d'autres comptent sur lui. Il en résulte des vertus qui ne sont nullement brillantes, mais qui sont très résistantes. Comment comprendre ce mot d'un sous-officier : « Va pour celle-ci ; mais pour la prochaine, ils ne m'auront pas ! » L'homme était très brave, et scrupuleux dans le service. Son mot n'exprime-t-il pas justement le contraire de l'enthousiasme ? Peut-être, par une belle pudeur, se gardait-il de l'éloge de soi. Jamais je n'ai entendu un homme de guerre parler de son propre courage. Ils semblaient plutôt penser qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je fus alors tout à fait guéri d'une idée qui ne m'avait jamais tenu beaucoup, c'est que les hommes se vantent volontiers. Je sais que ce qu'ils promettaient ils le tenaient ; j'en ai vu cent exemples. Peut-être alors craint-on de promettre. L'homme, selon mon opinion, est beau à voir dès qu'il n'est pas comédien. Et la guerre efface le comédien.

J'ai cru deviner une autre vertu plus cachée, et qui sans doute porte toutes les autres. On peut la nommer honneur. Mais c'est un honneur tout intime, qui ne rougit pas devant les autres, mais devant soi. N'être pas fier de soi après une épreuve pénible, c'est un malheur qui arrive. L'homme n'aime pas ce malheur-là. Quand il a eu occasion de rougir de lui-même, il se le fait payer ; d'où des témérités sans aucun emportement. Cette belle politique à l'égard de soi, je l'ai remarquée en tous. Un pitre forain, un marchand de cravates, un scribe, un meneur de chevaux, tous étaient de la même famille ; chacun se détachait seulement par son tour d'esprit, je dirais presque par une manière propre à lui de s'excuser d'être courageux. Il faut noter patiemment et

scrupuleusement ces traits de l'homme. C'est que je le vois alors dans le danger, c'est-à-dire libre. Il ne l'est que là. Lorsqu'au contraire il ne fait encore que se ranger, chanter, acclamer, et s'enivrer de mouvement, de bruit et de spectacle, quand il ne fait encore qu'offrir sa vie et défier l'univers des peuples, je ne tire pas mon carnet ; ce n'est par, le moment. De la même manière le sculpteur laisse son crayon tant que le modèle prend une pose ou une autre. Mais si le modèle se baisse pour ajuster une sandale ou enlever une écharde, c'est alors que le sculpteur prend son crayon.

20 Juillet 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXVII

L'armée territoriale

27 Juillet 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Si les peuples libres n'inventent pas une nouvelle manière de se défendre en même temps qu'une nouvelle politique entre les nations ils ne feront non plus rien de neuf à l'intérieur d'eux-mêmes ; ils changeront seulement les noms. Ils se diront démocrates, radicaux, socialistes ou communistes ; en réalité, ils seront militaires, c'est-à-dire que les chefs de guerre y feront la loi et que les formations de guerre déferont la République. Nous le voyons chez nous, où, sur la seule menace d'un gouvernement civil et appuyé sur le nombre, se forme et s'exerce une armée d'officiers. Car les ligues factieuses, tout rabattu, compte fait de ceux qui y vont par mode ou par contrainte, se composent d'officiers en révolte contre la république radicale ; non pas contre toute république, mais exactement contre tout pouvoir fort qui ne sera pas militaire. Il faut donc réformer de ce côté-là, ou bien les autres réformes attendront toujours.

Je m'étonne que l'analyse des institutions militaires n'ait pas tenté quelque élève de Marx. Il y a certainement à changer quelque chose dans une discipline féroce, qui est un reste des bandes d'autrefois, où en effet il ne fallait pas

moins que la pendaison après jugement sommaire, pour retenir en pays ennemi des aventuriers qui ne savaient que violence et pillage. On devrait traiter autrement des citoyens qui défendent leur pays. D'après ce qu'on sait des campagnes de Trotsky, ce Napoléon du XX^e siècle, il usait de persuasion à l'égard des troupes révolutionnaires, et il le fallait bien. Nos militaires n'osent pas représenter, dans leurs leçons de guerre, ce général qui, rencontrant ses soldats fatigués de se battre et débandés, montait sur une table en plein champ, les rassemblait par son éloquence, et de nouveau les lançait contre les Blancs. Ces moyens ne conviennent que dans la défensive, où la nécessité de combattre apparaît à tous. Mais nos chefs de guerre aiment mieux des soldats qui ne cherchent pas à comprendre, et c'est par la même politique du commandement qu'ils enseignent l'offensive et encore l'offensive. Cette doctrine se tient. Toutefois, appliquée dans une armée de citoyens libres comme était la nôtre, elle n'a pas connu le succès. Bien plus, l'offensive sans précédent, menée par toute l'armée allemande d'un seul pas et d'une seule volonté, cette offensive n'a pas obtenu ce qu'on en espérait. C'est la méthode défensive qui a gagné. La victoire décisive remportée autour de Reims, environ le dernier 14 juillet de la guerre, fut une victoire défensive, où des procédés entièrement nouveaux, et tirés de l'expérience, furent mis en œuvre, par exemple la première ligne discontinue et faiblement occupée, les cordons explosifs tendus devant les chars d'assaut, et bien d'autres qui seraient à étudier sans préjugés. Que ferait une armée par ces moyens, non pas une armée décimée et fatiguée, mais une armée neuve, et employée selon l'économie des forces, c'est ce qu'on peut à peine imaginer. On ne peut pas imaginer non plus les profonds changements qui se feraient dans l'esprit militaire, si le but avoué était de nuire à l'envahisseur et en même temps de se protéger soi-même. Alors le soldat ne serait plus outil ou marchandise ; et l'on sauverait toute la République à partir de là.

Quelles sont les conditions de politique extérieure qui s'accorderaient à cette guerre de forteresse ? On le devine. Le système des alliances exige que les armées se mettent en marche pour des raisons cachées, pour des intérêts lointains et non directement nationaux. Le peuple ne peut alors se dire pacifique, car la paix, j'entends celle dont il est responsable, ne dépend pas de lui seul. Le seul traité acceptable, d'après le principe strictement défensif, c'est ce qu'il faut appeler, en donnant plus de précision à un langage nouveau, un pacte, entendant par là une promesse de non agression. Le pacte se conclut entre voisins ; il peut être à court terme, et renouvelable après négociations. Rien n'est plus simple qu'un tel pacte, que de tels pactes. L'énoncé même de la promesse, qui exclut toute réserve et tout piège, établit aussitôt la confiance. Toute l'armée vient s'exercer aux frontières, sur le terrain de la seule bataille permise ; ainsi, tout le temps est bien employé, et la vie de caserne est presque toute abolie. Les inventeurs s'ingénient à barrer tous les chemins le cas échéant. Ici, les moyens modernes trouveraient un emploi ; les explosifs tendraient leurs pièges. Mais ce problème n'a jamais été sérieusement étudié. Voyez ; à peine nos fortifications étaient construites qu'on parle de nous mener à l'attaque. Non. Il ne faut plus d'alliances.

On répond qu'il faut bien des alliances pour garantir les pactes. C'est le vieux refrain ; ce n'est qu'un vieux refrain. Le pacte est garanti par les moyens défensifs et par la résolution d'un peuple, qui est toujours unanime quand il s'agit de défendre le territoire même du pays. Mais le pacte est garanti encore

par l'opinion des peuples, auxquels, selon le pacte même, on enseigne que l'armée n'est faite que pour la défense. On m'a dit que les armées russes portaient de grandes banderoles sur lesquelles il est écrit que leur devoir est seulement de défendre la République Soviétique, sans jamais attaquer le voisin. Si cela est, demanderons-nous que ces inscriptions soient effacées ? Oserons-nous faire ce pas en arrière ? Non. Au contraire, il faut écrire partout et en tous pays que toutes les armées sont désormais territoriales, et que l'autorité des chefs expire à la frontière. Cela dit (car nul ne peut refuser de le dire), et cela commenté, l'état d'esprit sera tout autre dans les troupes et dans la masse des citoyens qui fournit l'homme de troupe. Il y aura une limite au pouvoir absolu ; chacun saura qu'il ne participera jamais qu'à une guerre absolument inévitable. La complication des jeux diplomatiques sera surmontée. On n'accusera plus le voisin ; non ; simplement on l'attendra. On ne discutera plus sur l'agresseur. L'agresseur sera celui qui aura passé la frontière ; et en tous cas les hommes auront ici comme partout une raison précise de désobéir. Je sais que le chef militaire a horreur de ces idées-là ; car elles le déposent de son pouvoir surhumain. Raison de plus pour chercher par là, et changer enfin le statut des peuples. Quand tout sera clair, quand les peuples pourront comprendre, alors je parie qu'ils sauveront la paix.

27 Juillet 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXVIII

Contre l'aveuglement d'esprit

17 Août 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Les amis de la paix tiennent leurs conseils. Ils voudraient intéresser et soulever l'opinion européenne qui, en effet, retombe à craindre sans apercevoir le remède ce qui finit par engourdir l'esprit. Je sais ou je devine que partout les simples exécutants, sans qui les chefs ne peuvent rien faire, sont résolus contre toute guerre. Mais je vois aussi que tous les gouvernants connaissent cet état d'esprit, s'en inquiètent et ont recours aux vieux moyens, armements, rumeurs, répressions. On serait tenté de rire de ces négociations publiques, de ces alliances, de ces chimériques et instables constructions entreprises au nom de la paix, et qui finissent par la menace de guerre. Cette propagande, bien vue, comme on sait, des marchands de canons, est faite très habilement au nom des droits les plus sacrés de l'individu ; et j'avoue que l'Allemagne nous fournit un admirable prétexte de partir encore une fois en guerre pour tuer l'esprit guerrier. Encore une fois les sentiments généreux, l'horreur des persécutions et des proscriptions, l'espérance de temps meilleurs où il n'y aura plus ni tyrans, ni marchands de morts, tout ce qu'il y a de meilleur en chaque homme se retourne contre l'homme et médite d'horribles massacres par amour de la paix. Cette contradiction n'est pas d'aujourd'hui, Napoléon ne parlait que d'organiser la paix. Toutefois, cette contradiction est maintenant bien piquante, et l'on enrôle pour la liberté, avec la secrète approbation de tous les tyrans, comme on pense bien.

Cette obscurité et cet emmêlement des pensées sont le pire danger à ce que je crois. Et, puisque l'on veut faire du neuf il me semble qu'il est important de mettre sous les yeux de tous la contradiction même qu'ils ne veulent point regarder. Car le simple appel pour la paix à tout prix soulève des questions sans fin. Les objecteurs sont emprisonnés. L'opinion hésite à les approuver, ne voyant rien dans l'avenir après le refus d'obéissance, et imaginant la conquête des pacifiques par les violents, ce qui lui paraît le contraire de ce qu'elle espère. De toute façon, c'est viser trop loin que de s'efforcer à supprimer l'état militaire. Pourquoi pas la police et l'impôt aussi ? De telles entreprises ne peuvent que ramener à l'obéissance la partie moyenne, de qui tout dépend. Il est mieux, je pense, de traiter de la guerre comme on ferait d'un mal contagieux, qui s'étendra ou reculera selon les précautions qu'on saura prendre. Et d'abord expliquer les causes ; mettre au jour les intérêts d'ambition et d'avarice qui détournent certains hommes de croire à la paix, ce qui fait que, sans vouloir expressément la guerre, ils sont conduits naturellement à tout embrouiller, à tout aggraver, à tout noircir. Il s'agirait d'empêcher, d'une manière ou d'une autre, que certains gagnent d'énormes fortunes parla guerre et la préparation à la guerre. Ces idées sont maintenant dans le public on en verra les effets.

Il est plus difficile de faire entendre au public que lui-même pousse souvent à la guerre, par une peur, par une rumeur, par une indignation, et au fond parce que presque tous sont las d'attendre, et demandent qu'on en finisse avec les ennemis du genre humain. Il faut savoir qu'il n'y a point d'ennemis du genre humain qui soient pires que ces naïfs et impatientes qui croient finir la guerre par la guerre. Ici, selon mon opinion, nous tenons sous nos yeux la cause principale qui fait que les honnêtes et les pacifiques se battent furieusement pour la paix, tandis que les violents et les pillards s'élèvent et s'enrichissent. Ces folles passions qui font que les pères et les mères sacrifient leurs enfants et que ces enfants mêmes semblent défier le danger et chercher la mort, ces folles passions sont trop honorées. Il faut honorer le courage, mais il n'y a pas lieu d'honorer jamais l'aveuglement d'esprit qui fait que l'on redouble les maux que l'on voudrait guérir. Mais quoi ? Il n'y a d'autre remède ici que la connaissance. Il faut la répandre comme on a fait pour les notions d'hygiène. Il y a peu d'hommes qui poussent à la guerre par intérêt ; il n'y en a peut-être point. Plus souvent ils s'irritent contre ce qu'ils appellent les ennemis de la patrie, ou bien les agents de l'étranger, ou bien ils se voient menacés de guerre civile dès que la résistance aux lois trouve des partisans. Ou bien ils s'enivrent de courage, et insultent du nom de lâches ceux qui espèrent dans la modération, la négociation, les concessions. La précaution la plus efficace serait d'affirmer à la fois la résolution d'obéir et celle de critiquer, d'examiner, de mettre toute la guerre au plein jour. Cette position est encore peu comprise, parce que le mouvement naturel et premier est de se jeter à un excès ou à l'autre. Hélas, il y a des siècles de siècles que les partis extrêmes assurent le massacre de l'honnête homme par l'honnête homme, comble de l'odieux et du ridicule.

17 Août 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXIX

La cruauté dans l'histoire

7 Septembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Cruauté des rois Mérovingiens ! Voilà ce que je lis dans un résumé d'histoire. Et quelle idée les enfants formeront-ils de l'homme ? Ils croiront que l'homme est devenu meilleur ; ils se fieront à l'homme. De cette idée folle naîtront les rêves politiques, les tyrannies, les guerres ; car l'indignation vient toujours d'un choc que l'on reçoit de la situation humaine, trop souvent injurieuse à l'homme. Or je veux que l'on se fie à l'homme, d'après la noble idée de l'égalité ; mais je veux aussi que l'on pèse le risque, d'après cette même idée. Car mon semblable est souvent généreux et sublime, toujours profond par le sentiment et par les pensées ; mais on ne peut pas dire qu'il soit doux, mon cher semblable. À le contrarier vous le trouverez encore raisonnable ; mais si vous l'insultez, gare à vous ! Après cela si, non content d'avoir éveillé en lui l'honneur, déjà assez redoutable, si vous allez éveiller en lui la justice, alors ce sera pire. La vertu fait plus de massacres et de vengeances que le vice. Il faut s'y attendre, d'après la façon dont l'homme est bâti. L'impatience est la loi de ses mouvements. Il a bientôt tordu ce qui lui résiste, ne regardant guère si c'est inerte ou vivant. Or, ce qu'il faut encore savoir, c'est que l'homme est bien plus terrible à l'homme qu'il ne l'est aux bêtes. Pourquoi ? Parce que l'homme est son semblable. Parce que l'homme a le privilège de l'insulter. Parce que l'homme oppose un droit à son droit, un droit incontestable, un droit reconnu ; d'où il résulte qu'une faible différence

d'opinion irrite, que la contradiction n'est pas supportée, et que la liberté n'est jamais laissée que sous la condition de l'accord, qu'on nomme quelquefois aussi la condition d'en bien user. Le père frappe l'enfant parce qu'il le voit indigne du sang et indigne du nom ; cela ajoute à la colère une noble colère.

C'est une très bonne méthode de remonter du temps présent aux temps passés et d'éclairer l'histoire qui nous est racontée d'après celle que nous voyons. Mais peut-être est-il ordinaire, que l'on voit très mal le temps présent, d'où vient que nos prédécesseurs nous semblent des monstres. Sans remonter à Clovis, on peut comprendre la Saint-Barthélemy d'après ces partisans féroces que nous voyons courir un peu partout. Le sang et la torture ne sont pas loin de nous. Mussoliniens et Hitlériens frappent vite et fort, et cela explique assez l'unité qu'ils montrent avec orgueil. On sait que la Révolution russe n'a pas été plus douce que la nôtre ; et encore maintenant le pouvoir russe a des réactions fort brutales. J'avoue sans difficulté que les principes de la Révolution russe me paraissent se rapprocher beaucoup de la justice universelle. Mais certainement les autres tyrans sont assurés eux aussi de faire une œuvre grande et belle ; et les massacreurs de protestants croyaient aussi servir la religion et Dieu. La cruauté est le moyen des honnêtes gens, car ils se savent bons, et leur conscience les absout.

Pendant la grande guerre ceux qui n'étaient pas cruels étaient réputés traîtres. Et j'y vois même cette nuance qu'alors il n'était pas permis d'avoir pitié même de ses plus sûrs amis. Il s'agissait toujours de massacrer, et même très explicitement de massacrer les meilleurs. Un chef qui passait pour humain disait très bien à un régiment d'élite dix fois renouvelé : « Vous avez fait beaucoup ; je me propose de vous demander plus encore ». Ces mots paraissent simples et grands si on ne pense pas aux yeux brûlés, aux membres arrachés, aux ventres défoncés, et choses de ce genre. Mais direz-vous que celui qui ordonne ces choses soit moins cruel parce qu'il se défend d'y penser ? Ce que je vois d'effrayant dans nos guerres, c'est qu'elles sont préparées et faites par d'honnêtes gens qui ne veulent que notre bien. Assurément ils ne sont pas méchants. Mais y a-t-il des méchants ? Ceux qui passent pour méchants auront toujours à invoquer quelque nécessité mêlée à quelque bonne intention. Croyez-vous que nos réformateurs qui défilent par rangs soient des méchants ? Croyez-vous que leur chef soit un méchant ? Au contraire ils se disent et se croient bons ; ils sont nos amis. C'est pour notre bien qu'ils ont résolu de nous crever les yeux et le ventre à la première occasion. D'après ces beaux projets, imaginez ce que seraient les supplices si la fureur de venger les morts s'ajoutait à l'ardeur de réformer l'État. Vous direz que le bien se fait toujours par un certain massacre. Je désire, pour ma part, que l'on essaie autrement. En attendant ne dites pas que les anciens étaient cruels, ce qui implique que les modernes le sont moins. L'adoucissement vient en réalité de ce que le pouvoir absolu a reculé un peu. Mais, dès que l'on revient au système du maître fort, alors la torture revient aussitôt, car c'est le moyen de l'orgueil, toujours impuissant à faire plier les volontés, toujours à la recherche d'une humiliation nouvelle pour celui qui refuse d'adorer.

7 Septembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXX

La peur n'empêche rien

14 Septembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

La peur est un mauvais moyen, et, à vrai dire, un moyen nul. C'est qu'elle vient trop tard, et quand on ne peut plus reculer. L'avion certes est un instrument dangereux. Le risque de guerre se montre quand l'apprenti essaie ; mais il se montre au spectateur, et encore à celui qui veut se rappeler toutes les chutes et toutes les morts d'homme. L'enfant de dix ans qui répète : « Je serai aviateur » se met par l'imagination dans un personnage brillant et honoré, qui vole, qui étonne le monde, et qui ne tombe jamais. L'adolescent tient les promesses de l'enfant. Alors il touche la chose même, et s'étonne peut-être de la trouver si peu effrayante. En fait il ne tombe pas ; il manque, il se rattrape. Quand il tombe réellement, ce n'est plus le temps de délibérer ; aucun accident n'est pensé ; la rapidité des changements dépasse notre puissance de concevoir ; il nous faut, dirait un photographe, un certain temps de pose pour fixer l'image. En sorte que la peur imaginaire est faible et méprisable, et que la peur réelle vient à un moment où elle ne peut plus changer l'action. Bien mieux l'homme sain jette comme un fardeau inutile toutes les pensées désagréables ; l'homme sain n'aime pas être triste.

La même chose est à remarquer en celui qui part pour la guerre, avec cette différence que le risque est encore moins déterminé. Il se présente à l'esprit, si inquiet qu'il soit, une quantité de chances d'arriver trop tard, ou d'occuper un des nombreux postes où l'on ne risque rien. C'est ce qui fait que la peur imaginaire est alors aisément effacée par le moindre mouvement d'enthousiasme, par l'action, ou seulement par la curiosité. On part donc, on fleurit son fusil, on avance de degré en degré en disant à chaque fois : « Ce n'est donc que cela ? » Bien des hommes ont couru le risque qui ne se montre qu'un moment. Promptement délivrés, ils se savent gré d'avoir osé. Quand vient le moment où la guerre se referme sur eux, alors il n'y a plus qu'un parti, car on ne voit même pas de quel côté on pourrait fuir. Bien mieux, la guerre se présente alors comme une nécessité d'aller au secours de quelqu'un. Cette voix est toujours entendue.

Quant à l'entreprise de faire peur à celui qui commande et qui négocie, on peut en rire. Lui se croit vainqueur, c'est le rôle qu'il doit jouer ; et qui est agréable à jouer. J'ai vu des hommes graves prendre parti fort légèrement. L'homme politique est encore mieux soutenu par l'acclamation, et par le bruit du pas militaire ; le mouton se change en lion. Mais pourquoi se moquer ? Il y a vraisemblablement dans tout homme un lion et mieux qu'un lion, qui s'éveille au commandement. Communément ce problème est traité de trop haut ; on se borne à dénoncer les lâches qui se sont mis à l'abri. Or j'ai cru remarquer que cette faiblesse, d'accepter ou de demander un poste où l'on soit plus tranquille, s'explique autant par les conditions pénibles et dégoûtantes de la guerre réelle, que par la vue du danger proprement dit. Enfermez ce même homme dans le cercle de feu, vraisemblablement vous trouverez une sorte de héros.

La peur n'étant ainsi qu'un vain fantôme dans les cas où nous délibérons, l'homme n'hésitera jamais entre la nécessité de se battre et le sentiment de l'humiliation. Au reste, vous qui avez horreur de la violence, vous bouilliez à l'idée d'une juste violence qui s'opposerait à cette violence-là. Ainsi nous ne gagnons rien par nos précautions et nos essais de faire peur, si ce n'est des chances de guerre multipliées ; car sachez bien qu'il faut frapper et encore frapper avant de faire réellement peur. Notre politique de paix continue à chercher la paix dans un chemin où il n'y a que guerre. Et le vrai chemin de la paix est de veiller à ce que les pouvoirs ne tyrannisent pas. Art de choisir les hommes, et de les tenir serrés, et dépendants. Alors ils administrent selon la prudence. C'est surtout ne pas leur dire à toute occasion qu'on est prêt à mourir sur un signe d'eux. Ce qu'il en sera, on le verra, et promettre est plus facile que tenir. Au contraire il faut le laisser en doute, et jouer le mauvais sujet, même si on ne l'est point. Ce jeu est permis. Car je dois des actions, je ne dois pas des paroles et du reste il est vil de payer en paroles.

14 Septembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXI

Matamores

21 Septembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Les hommes ont grand besoin de bonne foi. Tous les travaux sont de bonne foi. Sans la probité des métiers il n'y aurait point d'armes. Et le respect de soi, qui est ce qui dirige l'outil, est le seul fondement possible du respect des autres ; ce qui fait que même Gobseck a une signature, et que ce qu'il promet il le tient. L'étrange Rickett est presque sublime lorsque, dans le fracas des menaces et des peurs, il fait entendre sa tranquille voix : « La convention qui me donne les pétroles d'Éthiopie je l'ai dans ma poche, signée et paraphée ». De quoi les armées rient. Car nous autres, pensent-elles, nous paraphons autrement. De sang et de fumée nous paraphons. De cervelle pilée, oui, nous marquons la frontière. Et nos promesses nous les tenons ; oui, promesses de coups, nous les tenons. Rickett n'est pas un homme qui a peur. Et aucun homme n'a autant peur qu'il le dit. Je suppose que l'homme moyen craint surtout le ridicule.

Or, écoutez cette tempête de cris, ce renouveau de cris qui vient de partout, qui nous poursuit, qui nous assourdit. Depuis 1914 le monde est comme une école de la peur. L'acteur vocifère et roule des yeux terribles. Il faut

trembler de politesse, car tout le monde s'y met. C'est une mode des esprits de former des pensées tremblantes. Et je jure que je ne sais jamais si ce tremblement est de peur ou de colère. C'est que le froid courage est mort, premièrement parce qu'on l'a tué. Mais les survivants non plus ne l'ont point retrouvé. Il y a une manière d'être brave qu'on ne sait jamais d'avance ; aussi on l'oublie. On est brave alors comme au théâtre, où l'on joue à se faire peur et à braver en même temps la peur qu'on se donne. On voudrait se moquer de l'impudent déclamateur. Mais, hors de l'action terrible, où l'homme mesure son pas et son geste sans penser aux autres, il n'y a sans doute sur le courage que d'impudentes déclamations. La honte s'oublie si l'on est en foule. Et telles sont les conversations pudibondes d'où coulent le sang et le pus. Mais qui donc pense au sang, au pus, à la fièvre ? Quant à la souffrance, oserai-je dire que nos matamores s'y sont accoutumés, en l'infligeant encore et toujours aux autres, et toujours dix contre un ? Ce concert de discours et d'assassinats a formé l'esprit de ces temps-ci. Et qui le craint, il est pris. Car je défie qu'on imagine contre force autre chose que force. Qui donc n'a pas pendu, en légère effigie, quelqu'un de ces aventuriers ? C'est ainsi que la poussière des combats nous aveugle.

Attendez. Examinez. Rien n'est changé. Tous ces tueurs sanglants sont des subalternes. Quand les armes auront tout réglé une fois de plus, une fois de plus il apparaîtra qu'elles n'ont rien réglé du tout. Une fois de plus le notaire paraîtra sur le champ de bataille, le notaire avec l'arpenteur. Une fois de plus le droit montrera son tranquille visage. Aussi à tous les papiers signés vous voyez le conquérant qui dit : « Tous les droits sont réservés ». Il ne peut dire autrement car il ne trouverait plus rien au marché. Le droit nourrit la force. Eh bien, alors, pourquoi se battre ? En voilà une question, dit l'homme à la mode ! Se battre ? Mais on ne parle que de cela ; on ne fait que cela. C'est le bel air. Il n'y a point d'académicien qui ne massacre cent mille hommes avant son petit déjeuner. Tragédiens ! Comédiens ! Mais au lieu que la comédie soit le remède de la tragédie, hélas, il faut que la comédie tourne enfin à la tragédie, car ce sont des hommes. Et vous verrez qu'ils nous décervelleront par peur du ridicule. Ô Dieux, faites qu'ils soient vils !

21 Septembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXII

Pouvoir spirituel

20 Octobre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons tous envie d'improviser sur les sanctions, et quelquefois d'après le nez de l'adversaire, en tout cas d'après le sentiment vif qui dresse tout homme de cœur contre l'assassinat prémédité. Très bien. Nous voilà à la guerre contre la guerre ; ou tout au moins nous frôlons la guerre. Et au rebours, voilà nos adversaires intérieurs changés en pacifistes, surtout par l'idée de nous déplaire. On voit alors les difficultés, qui ne se trouvent jamais qu'au bord même de l'exécution. Dans ce cas-là je choisirais les expédients rapportés au principe.

Les expédients apparaissent quand on voit les choses de près. Par exemple visiter les navires soupçonnés de porter des armes à l'agresseur, ou barrer la route à l'agresseur même, tout cela se change en guerre aussitôt. Pourquoi ? Parce que c'est intervenir dans le conflit même, et évidemment faire jouer la force. Suivons un peu cette idée. Il est clair que l'agresseur, dans le cas présent, est promptement mis à la raison. Oui si la force agit comme police seulement. Mais cela ne se peut. Vous n'arrêterez pas les passions folles, indignation ou peur. Vous n'empêcherez pas les peuples intéressés de s'armer

et de s'agiter, de chercher des alliés, d'inventer des ennemis. Chacun guettera une occasion. Les incidents et répercussions sont inévitables dans une guerre maritime, où les nations sont mêlées par leur commerce ordinaire.

Ceux qui ont proposé d'armer la Société des Nations n'ont point pensé qu'il lui faudrait une flotte, des postes d'eau, de charbon et de pétrole, des chantiers, des ports fortifiés. Rien ne permet encore de prévoir le désarmement général et l'organisation fédérative qui rendraient ces choses possibles. Il y a à dire sur la police des mers, qui ne ressemble point à celle des continents. Et la règle que toute nation doit rester dans ses frontières et ne pas pousser ses troupes au delà ne vaut plus ici. En tout cas il est trop tard pour organiser maintenant une telle flotte. Il faut déléguer cette police des mers. Et à qui ? Ici s'élèvent les soupçons, les faux bruits, les passions de la rue ; car il y a partout des intérêts, partout des requins. D'où l'on voit que la méthode de délibérer et d'attendre est presque la plus sage, et que le secret diplomatique a du bon. Ce sont toujours des expédients ; l'histoire en est pleine. Or j'aime la prudence, mais pourvu qu'elle regarde aux principes.

Quels principes ? Il s'agit de savoir si la Société des Nations est un pouvoir moral, ou bien une puissance armée. Si elle est une puissance armée, c'est un autre nom donné à une alliance de beaucoup de nations contre quelques-unes. La guerre plane sur les délibérations. Vieille idée. L'idée neuve au contraire c'est celle du pouvoir spirituel, qui seulement éclaire l'opinion et fait prévaloir la morale humaine. Auguste Comte a reconnu dans la papauté un essai de ce pouvoir spirituel, malheureusement fondé alors sur des dogmes invérifiables ; au reste on n'en peut plus parler, de ce pouvoir spirituel, puisque cent fois il a refusé de juger. Cette grande idée est à reprendre ; et l'on voit que la seule excommunication (car c'est le mot juste) a produit grand effet, puisqu'une propagande à grands frais s'y oppose.

Comte ne bornait point au jugement public l'action du pouvoir spirituel, que, par une vue admirable, il confiait aux savants, aux femmes, et aux prolétaires. Le dernier effet d'un pouvoir sans armes, c'est le refus de concours, qui en effet ne provoque point, n'attaque point, ne déclame point. Ici nous revenons à la précieuse règle, que nul ne doit agir hors de ses frontières. Et simplement toute action à l'intérieur d'un pays, comme fabriquer, expédier, ouvrir un compte, qui pourrait aider le peuple excommunié, se trouve arrêtée, ralentie, blâmée, et plus même par l'opinion que par les pouvoirs. Et chacun sait que les prolétaires peuvent ici exercer une pression très efficace, cependant que les négociateurs officiels useront le temps en froides politesses et promesses d'examiner. Cet art de différer n'est pas estimé assez haut. On aime mieux les cris et les défis ; cette méthode n'est pas bonne dans les foules ; elle est très mauvaise dans les gouvernants. Il y a dans le refus de concours quelque chose de froid et de silencieux qui sera la grande force de l'esprit. Une guerre est comme une énorme machine dont les rouages sont partout. Non pas y mettre du sable, mais seulement n'y pas mettre d'huile. Et moins dire que faire.

20 Octobre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXIII

La terreur militaire

26 Octobre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Supposé que l'on trouve un pays où le chef, qu'il soit savant, prêtre, ou guerrier, dispose absolument de la vie de ses sujets, leur fasse enseigner et réciter cela même, et en fasse tuer de temps en temps quelques-uns pour l'exemple, et pour voir si les autres ne cilleront pas ; on trouvera que de tels peuples sont tout à fait barbares. On ne songera seulement pas à les comparer aux soldats et marins de chez nous, ni le chef à un colonel. Et le colonel saute dans sa peau à la seule idée d'une telle comparaison. C'est que le colonel est assuré que ceux qu'il appelle si bien ses hommes sont absolument d'accord avec lui sur les causes qui méritent qu'on se fasse tuer ; c'est que le colonel est assuré que tous sont volontaires pour lui obéir. Et il en est tellement sûr qu'il fera tuer, pour commencer, celui qui refusera obéissance, et tout de suite après, celui qui demandera des explications. Un tel régime étant établi et même publié, il y aura en effet autant de volontaires que le colonel en voudra. Et jamais on ne saura s'ils sont volontairement volontaires. Bien mieux il sera défendu, sous de graves peines, de leur poser jamais cette question. Tout est parfait si celui-là même qui écrit de telles remarques, comme je le fais maintenant, est aussitôt averti, puis malmené, puis privé de ses moyens d'existence,

puis exilé, après avoir attiré toutes sortes d'ennuis à ses parents, à ses amis et à ses patrons.

Quand cette terreur militaire a produit tous ses effets, on remarque que parents et enfants n'ont plus qu'une pensée, qui est d'acclamer et d'obéir. Quand un jeune périt, que ce soit en avion, ou en sous-marin, ou par l'éclatement d'un canon, ceux qui le pleurent sont priés d'y mettre de la discrétion. Car enfin le colonel est bien bon de leur laisser courir le risque, alors qu'il pourrait les faire avancer tout simplement en terrain découvert sous un feu de mitrailleuses. Et sachez que si le colonel ne le fait pas, c'est qu'il ne le juge pas utile. Quant à savoir quelle mort est utile, cela ne regarde personne d'autre que le chef. On l'a bien vu en tant de circonstances où l'on faisait recommencer une attaque simplement pour punir les hommes de n'avoir pas réussi la première fois. Ces accès de rage ne sont jamais réellement jugés. D'abord qui peut dire qu'il n'y pas d'espoir d'emporter une position ? Et qui osera le dire ? Enfin, quand tout condamnerait le chef hautain et irrité, il lui arrivera au pis de changer son commandement pour un autre moins glorieux.

On dira que c'est la guerre qui fait de telles mœurs. Je ne sais. Je croirais bien plutôt que c'est une féroce ambition en quelques-uns qui fait de telles mœurs. Ambition de quoi ? Simplement d'exercer un tel pouvoir. J'ai observé quelquefois de la bonhomie, et un esprit d'égalité, dans des chefs subalternes ; les choses n'allaient pas plus mal qu'ailleurs, où je voyais que l'humeur du chef crevait en mépris, en injures, en lâches railleries, lâches puisque le droit de riposte n'existait pas. Au reste si l'amitié ne suffisait pas à faire la guerre, il n'y aurait pas de guerre. La supposition d'hommes refusant tous le service et attendant d'être forcés, est aussi absurde que celle d'un sauvetage pour lequel on ne trouverait pas de volontaires. Les héros ne manquent pas pour une guerre d'indépendance qui serait sans fin. Et je dirais même que chez les moins disposés à l'obéissance, il y a un genre d'héroïsme qui se montre dans l'absence de toute contrainte. Je vois deux conditions parmi d'autres de cette armée vraiment nouvelle, à laquelle je rêve quelquefois. La première est que les combattants restent toujours sur le territoire national. La seconde est que le pouvoir appartienne en dernier ressort au chef qui vit comme ses hommes et partage leurs dangers. Est-ce absurde ? Et tout est-il perdu parce qu'un colonel aussi boueux que ses hommes refuse de les faire massacrer ? Cela s'est vu, et neuf fois sur dix c'est le signe que l'attaque en question est mal préparée, de trop loin, et par des gens qui ne savent pas. J'avoue aussi que l'art de commander supposerait alors autre chose que cette violence contre le subordonné, qui fait horreur à l'homme libre. Il est vrai que de proche en proche l'esprit d'égalité remonterait jusqu'aux deux cents familles qui ont juré de tout mener. Et c'est pourquoi ces deux cents-là et leurs roquets, qui font du bruit comme cent mille, disent qu'il faut absolument choisir entre le fascisme et l'anarchie.

26 Octobre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXIV

Etes-vous mûrs pour la paix ?

10 Novembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons eu chaud. Déjà les imaginations vives voyaient avancer à toute vitesse les puissants navires, et les tourelles envoyer, à plus grande vitesse encore, les puissantes salves d'obus qui coulent un cuirassé de premier rang à dix-huit kilomètres, et tous les passages fermés, l'agresseur affamé, le tyran détrôné, choses agréables au cœur des démocrates. Et cependant les âmes fascistes de chez nous méditaient quelque riposte foudroyante sur notre dos ; car c'est toujours la guerre intime qui est l'âme de la guerre étrangère. Ainsi chacun formait une nouvelle Europe selon son désir.

Quant au millier de marins qui, de chaque côté, auraient payé de leur vie la courte opération de police, personne n'y pensait. Tout guerrier d'imagination paie ses rêves de la vie des autres ; et en effet il n'y aurait point de plaisir à s'imaginer soi-même mort à la première salve et condamné à ne rien savoir de la belle suite tant espérée. C'est ainsi qu'une fois de plus, et de tout cœur, nous cherchions la paix par la guerre.

Il est bien heureux que les hommes d'État, qui sont ici nos avoués, nos avocats, et nos notaires, ne prennent point nos passions et marchandent tout. On pense quelquefois que tout s'arrangerait si ceux qui doivent se battre étaient chargés de négocier ; mais c'est ce que je ne crois point du tout. L'esprit de combat s'élève si vite dans l'homme jeune, et la dispute l'exaspère si vite, qu'au contraire le parti de se battre serait pris tout de suite. Et j'ai craint un moment que le désir de rendre la liberté à l'Italie, si bien née pour être heureuse, fût aussi fort en tel homme d'État qu'en moi-même. Et pourtant je me méfie beaucoup d'un héroïsme qui ne coûte rien ; je suis capable de me rappeler à moi-même que lorsqu'on hait le tyran, il faut alors marcher soi seul contre lui, ce qui se peut toujours. Ces pensées sont rafraîchissantes. Heureusement les hommes d'État n'ont rien pensé de ce qu'on voulait leur faire dire. Au lieu de se mettre en colère et de faire les invincibles, ils ont cherché et proposé des solutions honorables, et de telles solutions sont surtout de politesse. Selon l'esprit de politesse, qui est aussi l'esprit de paix, on ne menace jamais, on ne roule pas des yeux terribles ; encore moins quand l'autre prend des airs d'anthropophage ; c'est alors, c'est devant de tels partenaires que la politesse sert à quelque chose. Et à part les cuirassés, qu'on ne peut cacher, il n'était pas nécessaire de montrer la force ; et c'était déjà trop que les amateurs de politique prissent le problème comme un pur problème de force.

Dans les romans et dans l'histoire on voit de ces défis. On suppose, je ne sais pourquoi, qu'un homme qui se voit serré et sans ressources cédera. Ni le romancier, ni l'historien ne s'attardent aux discussions et marchandages ; mais en réalité, lorsque la force est évidemment d'un côté, l'issue dépend encore de la manière. Car la colère ne compte plus rien, et n'importe quel homme prend aisément le parti de mourir avec gloire ; les guerres le prouvent bien. À plus forte raison le tyran, qui s'est donné pour règle de toujours forcer et de ne jamais céder. C'est pourquoi quand on est fort, il n'y a point tant de besoin de le dire, et l'on ménage alors l'irascible, si redoutable à lui et aux autres. Là-dessus vous direz qu'il n'y a pas lieu de ménager l'irascible. D'accord, mais je pensais seulement à un millier ou deux de marins descendant par le fond ; car ce sont de joyeux garçons, et qui ne demandent qu'à vivre, et qui ne menacent pas la paix des peuples.

L'esprit de négociation, quand l'adversaire accepte de considérer les intérêts, tout le monde l'a. Mais c'est devant un adversaire qui fait le fou, qui défie à la fois toutes les forces sur mer et sur terre, et enfin qui ressemble à une bombe dont la mèche est allumée, c'est devant celui-là qu'on reconnaît le véritable négociateur, celui qui ne met pas en jeu sa propre sensibilité ni son propre courage, celui qui est avoué ou notaire de la chose, comme je disais.

Et supposé que je dirige une école des Diplomates, je ne me contenterais point de leur faire apprendre l'histoire, la géographie, et l'économique. Plutôt je les ferais disputer entre eux, et j'écouterais si leur propre parole les irrite, ou s'ils ont le geste prompt et violent. Les adversaires qui se monteraient comme des coqs de combat, je les ferais passer à l'École Militaire. Je retiendrais, au contraire, les flegmatiques, ceux qui baissent le ton à mesure qu'on leur crie sous le nez. Ce genre d'homme existe, et non pas seulement par la fatigue de l'âge ; j'en pourrais citer qui baissent la voix dans le moment même où le poing va partir. Et soit, on ne donne pas de coups de poing dans les visages au cours d'une négociation ; mais je n'aime point ceux qui en donnent sur les

tables. Et quant à la force pure, qu'elle parte sans menace. Ainsi devrait faire la force de police ; alors on y penserait de sang-froid, dans le temps qu'elle est immobile et indifférente ; on n'aurait point la sottise idée de l'effrayer. L'idée d'effrayer et d'humilier est la source des guerres. D'où l'on voit que la paix suppose un travail de finesse et une obstination de bon vouloir. Et si là-dessus vous grincez des dents et fermez les poings, je vous dis que, quelles que soient vos idées, vous n'êtes pas mûrs pour la paix.

10 Novembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXV

Fasciste n'est pas militaire

30 Novembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Le politique dit : « La puissance d'un système d'éducation longtemps suivi est pour effrayer. Je comprends les Spartiates et la Cyropédie. Nous ne pouvons oublier qu'ici et là toute la jeunesse, et depuis la première enfance, est formée comme des coqs de combat. Ce ne sont que chants guerriers et défilés ; ce ne sont que serments et défis. On forme ainsi, je le crains, d'autres soldats que nos sages réservistes. Et comment vivrons-nous passablement selon le droit au milieu de sauvages conquérants fabriqués en série. Ce nouveau fanatisme ne va-t-il pas nous envahir d'une façon ou d'une autre ?

– Je ne sais, dit l'ancien combattant. J'ai quelquefois l'idée, au contraire, qu'on ne forme nullement une armée véritable par ces moyens-là. J'ai connu, je puis bien le dire, une des meilleures armées qu'on ait vues. Si le bon soldat chante, défile, adore, acclame, et croit tout, je n'ai donc vu autour de moi que de mauvais soldats ; car ils critiquaient tout fort librement, et ne croyaient rien de ce qu'ils lisaient au Bulletin des Armées ; et ils ne disaient jamais qu'ils aimaient la guerre ; non ; ils attendaient qu'elle fût finie. Avec cela, et peut-être à cause de cela, une patience sans limites, un calme étonnant et une sorte

de dureté de carapace. Ils ont vaincu sans enthousiasme et presque sans amour, par de très solides et peu brillantes vertus, par l'esprit d'ordre et de travail, qui fait presque toute la justice. Et bien loin du matamore, d'après ce que j'ai vu. Au lieu que, dans ces soldats des rues, où est la peine, où est le silence, où est la vraie discipline ?

– Nullement, dit le voyageur, dans les fascistes que j'ai vus. On les élève dans l'idée qu'ils sont invincibles. Quand ils ont seize ans, on leur donne un fusil, un revolver et un poignard, et tout pouvoir sans aucun risque. Dans leurs expéditions de police, ils sont dix contre un, toujours contre des gens surpris et mal armés. Ils apprennent à ne respecter rien, et à punir féroce­ment ceux qui refusent de craindre. Les bourgeois de là-bas ne se gênent guère pour en parler, dès qu'ils se sont assurés que ces terribles policiers amateurs ne sont pas dans l'escalier, ni dans le grenier, ni dans la cave. Je logeais une fois dans une auberge en face de la maison du Faisceau ; c'était un bruit toute la nuit durant ; j'en fis mes plaintes. Mais l'aubergiste me fit entendre qu'il n'y avait rien à espérer, que cette jeunesse se moquait de tout et se plaisait à molester les gens tranquilles ; sans compter, ajouta-t-elle en baissant encore la voix, qu'ils étaient peut-être en train de tourmenter quelqu'un. Cela fait frémir, ajouta le voyageur ; mais cela ne ferait nullement frémir un bataillon de chasseurs à pied. Les chasseurs à pied sont des gens paisibles et très raisonnables, qui ne se laissent pas étonner par les cris et la turbulence.

– Et c'est bien ce que je voulais dire, répondit l'autre. Je ne veux pas confondre ceux qui jouent à la guerre et ceux qui font la guerre. J'avoue qu'avant d'avoir appris le métier je ne me faisais aucune idée d'un sergent-major. C'est un comptable qui fait de beaux rapports, avec des colonnes pour les chaussures, les pantalons, les cartouches, les morts et les blessés. Vous ne savez peut-être pas qu'un blessé est suivi d'une fiche en langage de notaire, signée de trois témoins. Or ce comptable diligent est aussi un combattant. Le premier sous-officier que j'ai vu dans ses fonctions de guerre était sous une toile de tente, assis à une table, éclairé d'une lampe à pétrole ; il faisait ses comptes par une pluie de déluge. Cela se passait dans un bois souvent bombardé. Ces spectacles relèvent l'âme ; car on se jure d'être digne de ces hommes-là. Pensez au matériel ; pensez aux travaux de ravitaillement et de fortification. Nous étions littéralement comme les légionnaires romains ; nous portions sur notre dos les rondins et le fil barbelé. Cette sagesse d'artisan a tenu bon. Pour moi je suis assuré que si l'on se bornait à la défensive au lieu de faire tuer d'abord follement les plus jeunes et les plus vigoureux, aucune troupe jamais ne passerait sur le ventre des soldats-citoyens ; et j'entends des citoyens amis de l'ordre et ennemis de toute violence. Pour moi je me suis juré de ne jamais craindre aucun discours. Et, entouré de braillards et de bourreaux tant qu'on voudra, je ne m'en inquiéterai guère tant que je sentirai nos tranquilles garçons coude à coude.

– Vous me réveillez, dit le politique. Peut-être faut-il se fier aux anciennes maximes, selon lesquelles le tyran a trop d'amis pour avoir de vrais amis. L'esclavage politique ne forme pas les grands caractères ; et c'est le sort d'un pouvoir brutal de tenir en disgrâce ceux justement qui serviraient le mieux. Au contraire un régime de liberté redresse l'homme ; sans compter qu'il se bat alors pour quelque chose qui en vaut la peine. J'avoue que l'expérience de la Grande Guerre n'a pas été assez considérée. Pour un peu on nous ferait croire

que la crainte est le ressort principal des armées ; ce qui est absurde à bien regarder. Aussi il n'est pas dit, il n'est pas dit du tout que les peuples tyrannisés submergeront de toutes parts les peuples libres, Et au contraire le feu de la liberté doit vaincre. Tout nous le promet.

– D'autant, dit quelqu'un, qu'on ne s'est jamais fié à la liberté toute fière. Ah ! Si l'on osait s'y fier ! »

30 Novembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXVI

Témérité

7 Décembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Le Matamore est un personnage mal connu. On en rit. Mais la Grande Comédie, qui montre ici un de ses masques, ne s'arrête point à des caractères. Bien plutôt elle nous dresse, là comme toujours, notre portrait à peine grossi, où il faut que nous nous reconnaissons. Et qu'est-ce que c'est que Matamore ? C'est un gaillard qui roule ses épaules et qui est courageux de loin. Je me demande s'il existe un homme qui ne soit courageux de loin. Cela est physiologique. Nous ne vivons bien qu'en imaginant que nous pouvons tout et que nous ne craignons rien ; et en effet, la peur est une maladie et un commencement de mort. Aussi n'y a-t-il point d'homme qui ne se soit raconté, au moins dans son enfance, des aventures dangereuses dont il était le héros. Invulnérable, alors ; et c'est bien naturel ; car c'est déjà être malade que se penser soi-même blessé et mutilé ; pour mieux dire, on ne le peut. Qui m'empêche d'imaginer que de mon avion j'écrase les peuples ? Qui m'empêche d'imaginer qu'ils fuient ? Dès qu'un peuple ou un tyran nous met en colère, le premier mouvement est de l'arrêter, de le cerner, de le couper, de couler ses vaisseaux, et d'une première salve. Qui imagine qu'il tire au canon, celui-là touche toujours le but. Le nettoyage est donc bientôt fait, et après cela on

rentre chez soi avec bon appétit, et l'on a quelque chose à raconter. Toute guerre commence par plaire.

Ceux qui approchent de la guerre ne sont pas tout de suite dans le désespoir. Ils font tout pour éloigner cette peste d'esprit. C'est pourquoi ils croient tout ce qu'ils espèrent. Ils croient que les ennemis se rendent en masse, qu'ils n'ont plus de munitions, qu'ils n'ont plus de pain. L'idée, si naturelle et si raisonnable, que l'ennemi résistera, est toujours mal reçue. Les états-majors sont là-dessus aussi naïfs que les cuisines ; ils sont plus subtils seulement en ceci qu'ils considèrent comme des ennemis publics ceux qui parlent d'obstacles et de difficultés ; c'est faire l'éloge de l'ennemi. Toute guerre se développe dans le faux ; c'est comme un air qu'elle porte en elle. La résolution bien prise de nier l'expérience passe même pour courage ; et au contraire une vue exacte des risques est soupçonnée de lâcheté. Matamore roule ses yeux et ses épaules.

Jusqu'où cela va-t-il ? Quelle est l'expérience qui rafraîchit le courage ? On ne peut le dire ; car l'assurance efface le péril le plus évident. Un escrimeur qui se bat à épée nue ne craint qu'autant qu'il doute de son art. Très exactement craindre la pointe c'est ne pas savoir parer. Il est trop tard alors pour rompre. La blessure arrive aussi vite que la peur. L'on comprend la témérité des porteurs d'épée au temps des duels. Or, tous les combats ont la même perfide pointe, qui frappe sans avertir. Un aviateur qui sait le jeu ne peut pas craindre de tomber. Mais craindre c'est tomber. Ainsi la peur vient trop tard. Telle est la physiologie de la chose, qui toute seule expliquerait déjà une belle chevauchée de matamores. Il s'y joint l'honneur, qui veut qu'on tienne d'imprudentes promesses. Celui qui ne s'est point vanté est sans doute moins sensible à l'honneur. Le matamore a cet avantage que la crainte du ridicule le pique. Il avance et le danger l'enveloppe de tous côtés ; alors il n'y a plus de question ; il faut mourir en héros. Peut-être l'avenir est-il aux matamores, et cela expliquerait que les discours emphatiques ne soient pas méprisés. Je soupçonne que l'art militaire sait là-dessus quelque chose ; car je le vois qui va tranquillement à des fins impossibles jusqu'à Décimus sautant tout armé dans le gouffre ; ce qui fait un beau symbole ; car la violence est ainsi, tout impatience.

D'où vient que la témérité est mise en système ? De l'ennemi, qui observe, et à qui on veut faire peur. Il faut faire peur, car on ne peut tout tuer. Il s'agit de faire plier une volonté, ce qui revient à enlever toute espérance à l'adversaire, qui veut faire peur aussi. Il ne suffit donc pas de n'avoir point peur ; il faut montrer qu'on n'a pas peur ; faire croire qu'on n'a pas peur. Les couleurs de la joie, même peintes, seraient encore une arme. De même le bonnet à poil était une arme ; on voyait avancer une armée de géants. Tous les mensonges sur l'armement, sur l'effectif, sur la joie des mères, sur la bonne humeur des troupes, apportent chacun un petit supplément de force, dès que l'on entreprend de persuader. Si l'ennemi croit qu'il sera vaincu, cette croyance deviendra vraie. Le mouvement de braver tout et de montrer une folle confiance est tout aussi utile que n'importe quelle escrime. Et c'est ce qui n'a pas lieu dans les autres luttes, contre l'eau, contre le feu, contre l'éboulement, car on ne persuade point ces choses. Aussi l'attaque à corps perdu ne se fait jamais contre ce genre d'ennemis. Le courage est alors prudent, ingénieux, et sans mensonge aucun. Il n'en est pas de même s'il s'agit de dompter les animaux ;

l'apparence du courage est alors aussi utile que le courage. Même les chevaux devinent le moindre mouvement de peur, et se moquent aussitôt du cavalier. Aussi est-il connu qu'en maniant un cheval on apprend déjà un peu l'art de la guerre. On voit que l'espoir de vaincre en vociférant est caché en tout homme qui part pour la guerre. C'est donc parmi les pompiers et sauveteurs de mer et de mine qu'il faut chercher le héros tout pur. L'autre est toujours garni d'épaules et pousse devant lui un masque tragique. L'auteur comique s'empare de ces accessoires et en fait un homme, encore assez ressemblant pour qu'on en rie.

7 Décembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXVII

Les sanctions

25 Décembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

« Comment les amis de la paix, dit l'enthousiaste, ne seraient-ils pas d'accord pour voler au secours de l'Éthiopie, j'entends par les sanctions, dont l'effet sera prompt et décisif si on le veut bien. Voilà, et à notre portée, l'occasion de faire cesser le massacre. Pourquoi hésiter ? Pourquoi faire des offres qui ne peuvent qu'affermir l'agresseur dans ses résolutions ? J'avoue que je ne comprends rien à cette diplomatie perfide. Est-ce seulement pour gagner du temps ? Et à qui profite le temps gagné ? »

Le sage répondit : « Je compte aussi les cadavres. Mais j'avoue que tous les mouvements sont dangereux dans l'équilibre instable où je vois les choses. Vous voulez arrêter la guerre en Éthiopie. Je le veux aussi, mais à condition que nous évitions toute apparence de guerre à la guerre. La contrainte n'apaise pas les passions ; bien plutôt elle les exaspère. L'honneur s'en mêle, l'honneur qui se jette si aisément au pire mal. »

– N'importe, dit l'enthousiaste. Le lacet passé au cou et serré calme l'honneur, et même la folie. Les guerres à présent se nourrissent de pétrole et d'essence. Il n'y a qu'un robinet à fermer.

– Vous ne comptez pas, dit le sage, les derniers sursauts de la colère. Or c'est là au contraire que je regarde. J'ai craint un moment que l'Angleterre ne montrât sa force.

– Et moi, dit l'enthousiaste, j'ai espéré un puissant blocus, de tous les chemins. C'était police, et non pas guerre et l'issue ne faisait pas doute.

– J'ai pensé avec application, dit le sage, à tous les risques et à toutes les répercussions. Supposons la puissante flotte engagée, si loin de ses bases ; nous ne pouvons lui refuser nos ports militaires. Nous voilà en guerre, et avec cette circonstance que nous sommes à portée de subir la riposte la plus violente.

– Comment ? dit l'autre. Vous pensez donc que la victoire hésiterait un petit moment ?

– Nous sommes en un temps, dit le sage, où sans espoir et sans puissance de vaincre, on peut cruellement nuire. Supposez les avions sur nos villes. Il est entendu que cela ne change pas l'issue. Mais quelles colères ! Quel esprit de vengeance ! Quelle mobilisation spontanée ! Je vois les armées de la liberté descendant sur la Lombardie.

– Ce serait, dit l'autre, la fin d'un tyran.

– Comptez les cadavres, dit le sage. Et ne dites point qu'il est beau de mourir pour la liberté. La liberté y perd ses forces les plus précieuses ; et au reste elle est perdue elle-même même dans l'état de guerre. Nous sommes pris de nouveau dans le cercle de la guerre à la guerre, qui nourrit et fortifie la guerre.

– Alors, dit l'autre, nous permettrons tout et nous laisserons tout faire ?

– J'avoue, dit le sage, que je risquerais encore beaucoup pour punir l'insolente affirmation de la violence. Car les forts avaient ordinairement cette politesse de prouver qu'ils se défendaient ; mais cette fois-ci nous avons entendu louer la guerre comme un exercice de santé et comme un plaisir national. J'avoue que je me laisserais aller à la colère si j'étais seul en cause ; mais je ne suis même pas en cause ; c'est pourquoi j'ai résolu de peser la vie des autres comme un avaré pèse l'or.

– N'empêche, dit l'autre, qu'à montrer les dents on aurait la paix. Je cherche le moindre mal.

– Je ne puis, dit le sage, limiter les maux qui suivraient le premier coup de canon sur la mer. D'abord la cruelle riposte des avions, puis l'inévitable vengeance, que je crois d'ailleurs facile et prompte comme vous le croyez vous-même. Toutefois, à peine remis d'un grand effort, nous voilà encore une fois saignés et ruinés. Je passerais là-dessus si l'état de l'Europe était tel que

l'on puisse partir en guerre sans regarder derrière soi. Mais il n'en est rien ; et l'on peut parier au contraire qu'au premier déplacement de pression tout remuera ; auquel cas nous voilà encore une fois à porter seuls les premiers effets d'une guerre terrible. C'est pourquoi je comprends qu'on recule, je comprends que l'on préfère la négociation à l'action, même sans espoir, et que l'on gagne un jour après l'autre. Et c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde de s'opposer à la guerre sans faire la guerre. Un tel effort paraîtra toujours gauche, maladroit, hésitant ; et moi-même en ce moment j'ai l'air de faire l'éloge des gouvernements sans honneur. J'avoue que je crains ceux qui ont de l'honneur, et que je crains même mon propre honneur.

– Craignez, dit l'autre, de trahir la justice.

– La justice, dit le sage, avance à pas certains, par l'action même du criminel. Quoi de mieux, et quelle meilleure leçon ? »

25 Décembre 1935.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXVIII

La vieille politique

11 Janvier 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Je comprends très bien la grande politique, et je me sens capable d'écrire sur les grandes puissances et sur l'avenir de la paix aussi bien que ces messieurs en ont parlé, dans la célèbre séance que j'ai lue à l'Officiel. Au total cela me fait l'effet d'une scolastique, qui revient toujours dans les mêmes chemins, bute toujours sur les mêmes obstacles, et arrive enfin aux mêmes désolantes conclusions. Les grands diplomates d'autrefois reconnaîtraient leur échiquier et leurs coups favoris.

Au fait, quoi de plus simple ? Voici l'Allemagne qui s'arme et qui annonce des conquêtes à l'Est. Voici l'Angleterre qui se détache de nous. Par l'effet d'une politique qui veut plaire à tout le monde et faire la paix avec toute la terre, nous voilà, ou peu s'en faut, complices de l'agression la plus cynique. Et, pour n'avoir pas voulu parler ferme, ce qui était sans risques réels, nous nous trouvons isolés devant un admirable mouvement d'opinion, et, en somme, ennemis de la paix, par trop d'amour pour la paix. Tous ces coups tombent droit sur un homme que je n'ai nullement envie de défendre, et sur le célèbre projet de découpage de l'Éthiopie, qui m'a paru l'œuvre de fous, à ce point que d'abord je n'ai point cru un mot de ce qu'on en disait.

On comprend bien que je ne tiens pas pour la politique de prime à l'agresseur. Et même je la repousse avec horreur, semblable en cela à presque tous les citoyens du monde. Me voilà donc rejeté à la politique contraire, qui

peut se dire de précaution et même de punition contre tout agresseur. Mais non ! Je voudrais bien ne pas tomber d'un mal dans un autre. Je voudrais bien rompre un cercle de pensées trop connu, et dont les effets sont trop certains. C'est toujours le vieux jeu, et les puissances préparant leur coup de poignard. La seule différence c'est que les puissances que nous disons nos ennemies donneront le coup par prédilection, au lieu que nous et nos amis nous poignarderons avec horreur et pour la paix. Cette chanson est bien ancienne ; et, au bout du compte, je vois toujours paysans et ouvriers dans les mêmes tranchées, massacrés et massacrant, sans progrès et sans espérance. Car soyez sûrs qu'après ce nouveau règlement de comptes, et quel que soit le vainqueur, il y aura des offensés et des humiliés qui se mettront à faire l'exercice et à défiler par quatre. Et le vainqueur se sentira menacé. D'où naîtra une guerre doublement juste, comme toutes les guerres hélas ! Car quoi de plus juste que de reprendre sur la force ce qui a été arraché par la force ? Et quoi de plus juste que de défendre la paix du monde, si ouvertement menacée. Héros contre héros, donc, et glorieux massacres.

Or l'idée populaire a toujours été qu'il faudrait changer tout cela, et qu'il n'y a de sécurité pour personne tant qu'on prendra seulement la précaution de s'armer, de chercher des alliés et de faire peur à l'ennemi. L'expérience a assez montré que l'homme n'est pas un animal peureux. Que faire donc ? On comprend bien que ce n'est ni simple ni facile. Mais certainement il serait bon, dans tous les cas, de ne jamais offenser et de ne jamais humilier. Les fautes passées sont passées. Un autre esprit se montre ; et la preuve en est que la Méditerranée n'a pas entendu le canon. Les plus forts se sont privés de menacer. Quant aux menaces des humiliés, on a fait comme si on ne les entendait pas. C'est-à-dire que, pour la première fois peut-être, les forts ont pris comme fin la paix tout de suite, et non point la victoire. C'est en quoi la politique de ces dernières semaines a été réconfortante tout compte fait ; à coup sûr neuve ; et cela suffit à donner espérance. Car, que les raisonnements et moyens traditionnels donnent à chaque fois tout le mal possible, c'est ce qu'on ne sait que trop. Le principe qu'il ne faut point commencer la guerre, quand on aurait cent fois force et cent fois raison, s'est traduit dans les discours et dans les faits. On peut critiquer, et, comme je disais, il est facile de critiquer ; sans compter qu'il est bien plus facile encore de raisonner à l'ancienne mode, d'après cet axiome ridicule qu'on n'attaque pas les forts. On oublie que le désespoir est la loi de ceux qui combattent, aussi bien des forts. Il y a peut-être des guerres d'intérêts ; oui, pour celui qui reste à l'arrière ; mais, pour celui qui part à l'assaut, il n'y a que des guerres d'honneur et de désespoir. Il faudrait donc parler toujours aux peuples, et jamais aux gouvernants. Il faudrait renoncer aux armes offensives, et s'interdire absolument de pousser les armées au delà des frontières. Il faudrait administrer les colonies de façon que tous les hommes y aient la même entrée et les mêmes droits. Il faudrait tant de choses qu'on n'ose point les rechercher ni les dire, ce qui revient à refaire la vieille partie de piquet, dont l'enjeu est la vie des meilleurs et la justice même.

11 Janvier 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXIX

Faire peur ?

15 Janvier 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Combien de fois l'entendrons-nous encore, qu'il faut être fort et faire peur si l'on veut avoir la paix ? Cela plaît au premier regard, cela semble évident. C'est pourtant misérable. L'homme n'est point ainsi fait qu'il se range à la menace, comme font les bêtes. Et c'est bêtise si l'on croit qu'on fera céder un peuple en lui serrant le garrot. L'expédient de la Ruhr a commencé la résurrection du peuple allemand. Ces temps-ci qu'avons-nous vu ? Que la première annonce des sanctions a piqué d'honneur le peuple italien, et que le tyran s'est trouvé plus puissant par ce soubresaut, directement contre l'avis des niais. Et, heureusement, tous les canons chargés ont donné à réfléchir, en sorte qu'on a évité les brusques mouvements, sans quoi tout sautait. Nous avons la force. Mais il n'y a peut-être pas d'exemple de pays armé qui ait cédé devant une force supérieure. On a loué l'héroïque Belgique ; il vaudrait mieux comprendre qu'il y a des héros partout. Alors on saurait qu'il ne faut point toucher à l'homme sans précaution. Nous sommes aveuglés souvent par des opinions misanthropiques. C'est bien vite dit qu'un peuple est lâche, et qu'il n'y a qu'à parler ferme pour le faire rester tranquille. Cette méthode ne réussit même pas avec des enfants. À les battre, on les rend terribles ; cela on a fini par le savoir. Mais il est si agréable de penser que l'ennemi a peur. Napoléon disait qu'il fallait se méfier des opinions agréables.

L'honneur, l'orgueil blessé, la colère, l'action désespérée sont des faits de l'homme. On dit qu'ils avaient trouvé sans peine deux cents aviateurs pour se jeter, eux, leur appareil et leurs bombes, sur les vaisseaux ennemis. Le croyez-vous ? Ou bien allez-vous dire que ce sont des discours de matamore ? Alors vous ne croyez pas à la guerre ; car elle n'est possible que par ce genre de désespoir et par la mort regardée en face. Vous direz que la mort regardée en face c'est encore un moyen de faire peur. Eh ! oui. L'homme calcule sur son propre courage. La Vieille Garde savait bien pourquoi elle faisait peur. N'empêche qu'elle payait en héroïsme ; et c'est un des traits de l'homme que le défi l'entraîne bien au delà du raisonnable ; et c'est ce que l'on voit tous les jours. La guerre n'est nullement une opération commerciale. C'est un défi que l'on soutient. Et, dès qu'on oublie de sauver sa vie, il n'importe guère que l'ennemi soit le plus fort ; ou plutôt c'est encore une raison d'oser ; car on ne veut pas céder au plus fort. Tous les traits d'héroïsme reviennent là, et l'histoire en est pleine. Peut-être sommes-nous dupes, au fond, de cette erreur puérile, qui ne veut point croire qu'il y ait des héros aussi chez l'ennemi. Parmi les préjugés que fortifie l'histoire abrégée, il n'y en a peut-être pas de plus dangereux que celui-là. Un enfant, de tout son cœur, jure de donner sa vie pour sa patrie ; mais il n'a point l'idée qu'il y ait d'autre patrie que la sienne !

Dans le cas qui est si proche de nous, disons que nous ne sommes pas disposés à prendre au sérieux l'armée italienne. Cette pensée est par elle-même si offensante qu'en vérité elle suffit pour expliquer que cette armée soit capable de se faire massacrer sans espoir, pour rien, pour l'honneur. L'humiliation n'est pas un état durable ; bien plutôt nous voyons qu'elle produit d'elle-même son contraire, c'est-à-dire un orgueil exaspéré, et un appétit de mourir en combattant. Quand les Japonais eurent résolu de se faire compter, au lieu d'être traités comme un troupeau, on vit les équipages de torpilleurs se faire sauter en même temps quelle vaisseau ennemi. Légende ? Mais, au fond, toute légende est vraie ; et ces extrémités de courage sont comprises partout. On s'en croit capable ; on le dit ; on promet ; et, le moment venu de payer de soi, on paye de soi. Telle est l'histoire des héros, même flegmatiques ; et il faut tenir compte encore d'une chaleur de sang et d'une colère en action qui rendent ces choses plus faciles. Cela revient à dire que l'homme est le seul animal qui fasse la guerre. Mais je ne sais pourquoi nous raisonnons souvent comme si l'homme était le plus lâche des animaux ; et c'est de ce beau raisonnement que résultent toutes les guerres sans exception ; car elles sont toutes d'honneur.

Ces remarques sont bien faciles à suivre ; je crois qu'elles entrent peu à peu dans les pensées ; seulement les vieilles mécaniques à moitié rouillées continuent à répéter l'ancien refrain. Qui ne voit que les chemins de la paix s'ouvriraient tout autres si ces vieilles mécaniques cessaient de bavarder ? Alors la politesse entre nations serait la première condition de la paix, comme elle est déjà entre les personnes. Alors on prendrait pour règle de ne jamais menacer ni défier. Et toute dispute serait portée devant l'arbitre. C'est ainsi qu'on a mis fin aux duels, et non pas en essayant de faire peur aux porteurs d'épées. L'espèce est ainsi faite ; je ne la voudrais pas autre. Je demande qu'on ne l'insulte point.

15 Janvier 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXX

Le taureau

22 Janvier 1936.

[Retour à la table des matières](#)

On ne persuade pas le taureau. Simplement on use avec le moins de risque cette force éruptive qui s'excite elle-même. On fatigue le taureau ; on ne le rend point sage ; on n'essaie même pas de le rendre sage. L'idée ne vient pas, par exemple, de l'entourer d'épées nues toutes tournées vers lui. On sait qu'il foncera n'importe comment et à tous risques. La menace, la résolution, le courage de l'homme, l'intérêt bien entendu sont des motifs qui n'existent pas pour le paquet de muscles. Nous avons ici en spectacle la colère pure ; et c'est un très ancien spectacle que l'adresse et la ruse se jouant de la force, Mais je vois que cette sorte de parabole en action est perdue pour MM. les Cerveaux. Ils n'ont point l'idée de la colère comme mouvement de nature. Encore bien moins ont-ils l'idée de la fureur causée par la pensée ; ils ne se rendent pas compte que le taureau humain est encore plus taureau que le taureau ; qu'il y a une ivresse de faire le taureau ; qu'il y a un emportement de ce rôle qui efface l'humain, qui brave l'humain. On dirait qu'ils n'ont aucune expérience des passions.

Il n'y a pas longtemps que la seule idée de faire grâce était repoussée avec fureur, et par des hommes qui n'étaient pas tellement féroces ; mais le rôle les emportait. Il paraissait tout simple alors de se raidir contre l'attaque, et de

repousser d'avance toute paix qui ne serait pas victoire. Cette sorte de folie était louée. Mais leur image devant leurs yeux, et telle qu'ils étaient, ne les instruit pas ; ils ne s'y reconnaissent point. « Qu'est-ce qu'un homme en guerre, se disent-ils, c'est un homme qui veut obtenir un avantage, ou des garanties ; c'est un homme qui est poussé par le besoin ; il n'est pas assez fou pour se jeter dans un malheur sans espoir. Raisonçons ; montrons-lui l'avenir probable ; il calculera ; il comprendra ».

Telle est la ruineuse doctrine de la sécurité. On l'applique au tyran italien lorsqu'on demande que la force pacifique se resserre autour de sa gorge. « Il comprendra ce que c'est que le concert des nations, ce que c'est que sanction, ce que c'est que blocus. Il saura que son armée d'Éthiopie est coupée et perdue si les nations pacifiques le veulent. Donc parlons ferme et vous verrez comme il comprendra. Mais nous mourons d'avoir peur, et par cette mauvaise prudence nous donnons audace au méchant ». Ce qui m'effraie, ce n'est pas seulement qu'on parle de courir un tel risque ; c'est qu'on croie qu'il y a doute, et que l'on peut toujours essayer de faire peur. Au lieu qu'il n'y a point de doute ; tout essai de faire peur à un furieux qui fait le furieux va droit à la catastrophe. Et je dis plus ; tout essai de faire peur au plus raisonnable des peuples fera de lui un furieux indomptable, qu'il faudra donc hacher menu avec tous les risques de la violence en action. Tous les risques, ce n'est pas peu ; car le punisseur s'anime lui aussi au combat, c'est coq contre coq ou taureau contre taureau. Mais l'animalité ne nous instruit donc pas ?

Encore plus ridicules et plus dangereux me paraissent ces raisonnements politiques concernant l'Allemagne telle qu'elle est et telle qu'elle sera. Je suis persuadé qu'un peuple en formation militaire peut rester longtemps sans attaquer, si l'on négocie avec patience et politesse. Mais si au contraire on lui montre le cercle des canons et des mitrailleuses fermé autour de lui, c'est alors qu'il bondira, sans se soucier du possible. Ainsi nos projets de coalition ne peuvent que conduire à une guerre de désespoir. On dira alors, et c'est l'arrière de ce raisonnement, que la victoire des coalisés est certaine ; je réponds que la défaite des meilleurs est certaine ; je réponds que le triomphe des médiocres est certain, par le massacre des meilleurs. Je réponds ce que pense le peuple des travailleurs, dont les vertus sont dépensées d'avance et piétinées par ces prétendus projets de paix européenne. Et en attendant la négociation humaine, fondée sur l'égalité et sur la justice, et toutes armes posées, j'approuve faute de mieux la vaine négociation, celle qui n'a d'autre espoir que de gagner du temps ; car c'est quelque chose que de gagner du temps, surtout contre une force en éruption qui ne peut durer. C'est prendre les passions à leur niveau qui est celui du taureau.

22 Janvier 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXI

Peuples assassinés

26 Janvier 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Romain Rolland est le grand remueur d'esprits. Il jette toutes les idées par terre, et nous laisse là. D'autres estiment plus sage ou plus habile de refaire l'édifice sans troubler les locataires. Aussi combien de penseurs essaient de mettre debout une sorte de justice en laissant dans les possibles la guerre, cette totale injustice. Pour dire vrai, il y a des siècles que les penseurs travaillent ainsi pour les tyrans. Les doctrines du droit sont faites dans les prisons, et cela se voit. Platon est l'inventeur de cette terrible image ; mais il ne vise que le tyran ; la guerre va de soi, dès que la République est gouvernée par les meilleurs. Où Platon a trahi, on peut trahir ; aussi la doctrine roule de siècle en siècle, jusqu'à cette perfection de politesse où nous la voyons maintenant. La guerre injuste est au-dessous de l'assassinat, mais la guerre juste est une guerre sainte. Preuve qu'il fallait secouer un peu plus fort et mettre d'abord la doctrine en morceaux.

Romain Rolland poussa son cri fameux : « Aux peuples assassinés ». Tout le monde a compris. Il n'y a pas des peuples assassins et des peuples assassinés. Tous les peuples en guerre sont assassinés. Par qui ? On le voit aussitôt, et quand on l'a vu, on ne peut plus l'oublier. Pourquoi ? On le comprend. En

tous pays les pouvoirs jouent leur jeu. En tous pays l'inégalité de droit et de richesse se refait par le massacre des justes. La liberté, pour laquelle tous se battent, est perdue dans la poussière du combat. La patrie on la veut libre, et c'est pour cela qu'on se bat. Mais la guerre fait jouer ses lois de structure et de fonction. La liberté est perdue dans la guerre même ; elle est perdue par la seule idée de la guerre. Ainsi les hommes les plus généreux sont dupés comme des enfants ; et, comme ils meurent promptement, la duperie est oubliée, et tout recommence. « Allons, enfants de Liluli ! »

Liluli, c'est l'illusion ; c'est ce qu'on croit toucher, ce qui s'envole toujours, ce qui est toujours loin, ce qui est toujours beau. Liluli est femme, et cela même est cruel. Mais cela frappe juste. Y a-t-il héros plus imperturbable que l'infirmière-major ? Et quelle est la femme qui n'adore pas le héros ? C'est le tuer à coup sûr. C'est le tuer dans le dos, et sans risque. La solution ? Cherchez-la, paresseux que vous êtes ! Liluli, ce hardi poème, ne nous dit pas ce qu'il faut penser, ni ce qu'il faut faire. Mais quant à ce qu'il ne faut pas faire, et quant à ce qu'il ne faut pas penser, il ne reste pas de doute. Polonius fait sa harangue, Polonius décoré jusqu'au derrière. Les Cerveaux Enchaînés produisent leur horrible danse et leurs cris dogmatiques. Tous sont jugés sans retour. J'admire qu'un livre comme Liluli n'ait pas été brûlé publiquement en tous pays. Cela est irréparable.

La riposte n'a pas manqué. Partout les pouvoirs ont senti la pointe. Partout ils ont tenté de reprendre et de sauver la notion même de guerre et l'essentielle politique. En deux pays au moins ils y ont réussi. Mais comme tout est clair ! Comme les petits arrangements sont foulés ! Quel cynisme effrayant ! Quoi ? Pas même le libre A B C ! Pas même la religion, si utile aux tyrans ! Non ! Non ! dit le tyran ; point d'autre pensée nulle part que la pensée du tyran, et encore qui se garde le droit de changer selon le besoin. Les Cerveaux Enchaînés ! Et, parce que tous les voiles ont été déchirés, il faut mettre en clair la pure doctrine de la conquête et du droit des forts. Mais qui ne voit qu'il n'y a plus de demi-mesures maintenant ? Si la doctrine d'État-Major ne conquiert pas le monde, la voilà en horreur au monde. L'homme d'un côté, le tyran de l'autre. Les anciens pouvoirs sont en grand risque. On veut du neuf.

Et j'avoue que c'est bien gênant pour vous, pour moi, pour tous. Il n'y a plus de doctrine moyenne. Il faut sauver la liberté par d'autres moyens que les canons et les munitions. Il faut inventer un nouveau héros, qui n'affermisse pas le tyran. Il faut inventer un nouveau courage, une nouvelle résistance, une sorte d'armée où tous sont chefs, et une méthode de frapper qui ne se trompe point d'ennemi. Ne soupirons point ; cela ne mène à rien. Ne nous raidissons point selon l'antique méthode. Le mal est fait, qui est un bien. Tout est clair maintenant dans le tyran ; l'énorme tyran éclaire les petits ; l'esprit de guerre a jeté son défi au monde. Il faut penser. Le nom de génie convient à cette force perçante et tumultueuse qui nous remet aux éléments. Que vous fassiez guerre ou que vous fassiez paix, cela ne sera plus jamais comme autrefois.

26 Janvier 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXII

La grande politesse

31 Janvier 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Montrer la force, c'est guerre. On devrait cacher la force. Mais nous vivons si naturellement selon la guerre qu'au contraire nous publions nos armements. Ainsi la paix n'est qu'une trêve. L'esprit de guerre implique que l'on enseigne la fureur sacrée. Le fascisme n'est absolument pas autre chose que le développement de l'ardeur offensive, dont l'obéissance totale n'est qu'une condition. Et où voyons-nous que se montre cette fièvre de camp retranché ? Dans le vaincu, et parce qu'on l'a foulé sans précaution. Aussi dans un des pays vainqueurs, mais que l'on n'a pas pris au sérieux. Ici comme là c'est l'imagination du déshonneur qui brûle le sang. Par quel mécanisme ces sentiments violents risquent de nous empoigner à notre tour, c'est ce que nous voyons tous les jours ; et notre politique intérieure tourne autour de ces menaçantes épines. La force exerce ses ravages.

Tous les orateurs, dans nos délibérations, traitent un problème de forces ; tous les orateurs sont militaires. On dirait, que, selon leurs vues, tout est fait si, par des armements et des alliés, on s'assure la victoire. Or le simple citoyen ne veut pas de victoire ; il veut la paix. Et qui donc a parlé au nom du simple

citoyen ? Il s'agit toujours de faire impression sur un ennemi possible. Faire impression par un compte des forces, c'est-à-dire par -raison. Par raison ! Alors que les ennemis en question se rendent fous par méthode, et s'entraînent à oser contre raison. Il me semble que la force devrait rester sous-entendue, comme un recours dernier, que l'on considère toujours comme mauvais en soi. Je ne dirai pas qu'il vaudrait mieux désarmer ; cela n'irait point avec nos passions ; l'état de désarmement peut apaiser le voisin ; il ne peut pas nous apaiser nous ; il ne peut que nous exaspérer, en nous rendant sensibles à la moindre rumeur. Alors quoi donc ? Avoir la force comme condition du calme. C'est ce qui arrive aux athlètes exercés, qui communément ne sont point querelleurs. Mais tout ici est en nuances ; ici se montre de peuple à peuple un art nouveau, mal connu, et qui risque d'être mal compris. Ne jamais faire peur ne jamais déshonorer, effacer par le ton les différences de vainqueur à vaincu. On ne sait que dire de plus ; mais une comparaison peut éclairer la chose.

Un enfant est vaincu d'avance dans la guerre qu'il mène contre ses parents ; et cette idée ne fait que nourrir la révolte et la fureur. Aussi a-t-on bien changé depuis le temps, qui n'est pas si loin, où Locke recommandait une bonne rossée pour guérir le petit menteur. Nous avons changé, et pourtant le rapport des forces est toujours le même ; si l'enfant veut frapper et mordre, cela ne l'avancera pas ; il le sait. Or tout l'art de l'éducation consiste à faire qu'il ne pense pas à cela, qu'il ne sente pas la contrainte, et qu'au contraire toutes ses démarches soient toujours de liberté. On l'élève par l'égalité ; on le rend respectueux en le respectant ; on ménage son farouche honneur ; on sait même céder si l'honneur le pique ; on parle d'autre chose, et les passions s'apaisent d'elles-mêmes. Ce n'est pas tout permettre ; ce n'est pas anémier l'autorité ; cela tout le monde le sait. Il s'agit d'appliquer entre peuples cette grande politesse qui est tout le secret de l'éducation. Cette diplomatie est dans les faits ; la situation même la dicte ; mais, chose à regretter, elle n'est point du tout dans les idées.

La paix n'est pas une guerre d'effectifs, d'armements, d'alliances. La paix suppose une courtoisie des plus forts, et une patience qui ne voit pas ses propres limites ; un art de ne pas répondre tout de suite ; même un art de ne pas entendre. L'homme d'État est alors négociateur comme l'est un avoué ou un notaire ; car on sait que les affections vont très vite à la guerre. Or il me semble que l'homme d'État doit arriver aisément au calme de l'avoué, s'il considère la belle jeunesse qu'il a en garde. L'honneur d'un ministre est pour la paix ; voilà un avantage certain.

31 Janvier 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXIII

Politique enfantine

15 Février 1936.

[Retour à la table des matières](#)

On nous disait taillables et corvéables ; et Dieu sait si nous le sommes ! Sur cent coups de pioche, combien pour payer les ministres, le Conseil d'État et les administrations publiques ? Mais il faudrait inventer l'adjectif tuable ; car nous le sommes, au moins les plus jeunes et les plus vigoureux d'entre nous.

On se souvient du temps sinistre où l'État-Major, tout entier à la préparation de la bataille de la Somme, laissait à Pétain, défenseur de Verdun, quarante divisions pour en jouer comme il voudrait. À ce moment-là, comme a dit Romain Rolland, le sang était tiré, il fallait le boire. Le citoyen à casque n'a pas reculé ; mais il ne faut pas croire qu'il était content. Toute sa politique maintenant vise à ne point se laisser prendre dans quelque autre grande nasse. Une fois entré, il n'y a plus d'espoir ; il s'agit donc de regarder avant d'entrer.

La combinaison est très séduisante ; et, comme disait un zouave de l'armée Mangin, c'est une affaire d'or. Les Russes se sentent menacés par l'Allemagne. Or qu'auraient-ils à craindre si nous étions disposés à sauter sur le dos de

l'Allemagne au moment critique ? Ils n'auraient rien à craindre, ou peu de chose. Mettons un million de morts et un million d'infirmes. Et nous ? Qu'aurions-nous à craindre si nous étions soutenus et défendus à coup sûr par l'Armée Rouge ? Peu de chose ; autant dire rien. Mettons un million de morts et un million d'infirmes, choisis sans la moindre erreur parmi les plus capables de mener une vie noble et utile. C'est ce que l'on appelle vaincre. Et de nouveau le peuple des vieillards, des auxiliaires, et des embusqués célébrera la victoire, et l'administrera en vue d'une autre guerre encore.

Le citoyen connaît ces perspectives. Il sait qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'avec une jambe de moins on aime encore à se dire que l'on n'a pas été lâche ; et enfin que l'histoire de France est une belle chose à continuer. Oui, oui, sans ironie, je le dis. Les droits de l'homme sont quelque chose, les émigrés allemands sont fort éloquents. Le citoyen ne fait point fi de cela. Il demande seulement à réfléchir avant de donner deux petits millions d'hommes au ministre des Affaires étrangères, afin qu'il en joue comme il voudra.

Ces réflexions assez amères sont la suite d'un éloge que j'ai fait de Romain Rolland, éloge dont je ne retire rien ; la suite aussi d'un plan de politique que ce grand homme nous propose fraternellement, et qui a un peu étonné l'homme de troupe. Selon mon opinion, Romain Rolland est sorti de son emploi. Il a parlé en homme de gouvernement ; ce n'est point son affaire. Un beau génie comme le sien, s'il avait vingt ans d'observation et de pratique, ne nous proposerait pas ce coup de bridge, à trois et beaucoup de morts, où les cartes se nomment Russie, Allemagne, Angleterre, France. C'est qu'il connaîtrait les choses de plus près ; c'est qu'il aurait essayé, non pas un raisonnement, mais dix, mais cent ; c'est qu'il aurait formé quelque idée des opinions réelles et des intérêts réels en tous ces pays ; c'est qu'il apercevrait, dans l'ensemble de cette redoutable partie, des contradictions bien naturelles et une folle instabilité.

C'est simple comme tout de dire que la Russie nous soutiendra parce que nous sommes démocratiquement gouvernés et elle aussi. Mais approchons un peu plus. Nous ne sommes pas communistes ; nous n'avons nulle envie, je parle du plus grand nombre des deux millions d'hommes consommables, de nous faire tuer pour établir le communisme chez nous ou ailleurs. La Russie soviétique ne peut pas ignorer cela. Elle ne peut pas sacrifier de plein cœur deux millions d'homme consommables pour l'intérêt du petit bourgeois français. Alors comment jouera-t-elle ? (Je continue à raisonner en homme d'état novice). Elle jouera la carte française d'abord et temporisera le long de ses kilomètres jusqu'à ce que France et Allemagne se soient un peu pilées au grand profit de la révolution. Je demande excuse pour ce raisonnement offensant ; il n'est ni plus faux ni plus vrai que l'autre. Et croyez-vous que l'Angleterre, si elle était assurée de ne point voir la flotte allemande dans la Manche, croyez-vous qu'elle se porterait promptement et efficacement au secours de la Russie et de la France ? Ces considérations sont désagréables, mais elles se tiennent aussi bien que celles que Romain Rolland nous fait valoir.

La conclusion est que le citoyen, sans du tout refuser de mourir, souhaite de tout son cœur quelque homme d'état qui ne soit pas novice, qui ait pesé à leur prix tous ces raisonnements abstraits dont je viens de donner des exemples, et qui pèse aussi ces lourds morts à son cou comme des meules de

moulin, remords de toute sa vie, s'il raisonne en professeur d'histoire. Enfin un homme qui prenne délibérément comme fin la paix, et non pas la victoire. Cet homme-là, nous jurons de l'élever et de le soutenir, et même de le croire et de le suivre le jour où il nous demandera de mourir. Nous le jurons quand même la rusée Proportionnelle dresserait un mur d'hommes d'État entre lui et nous.

15 Février 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXIV

Remarques sur l'honneur

22 Février 1936.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai rêvé que je faisais la classe (vienne habitude) aux embusqués de la prochaine guerre. Il s'y trouvait une extrême variété d'hommes, depuis le petit rat tout blanc jusqu'au jeune raisonneur à la tête trop grosse. Tous étaient aussi bien doués pour la parole que mal bâtis pour l'action de guerre. Sans compter les hors-d'âge, si turbulents, j'y voyais des myopes comme Hervé, des étroits comme Barrès, et une quantité de cœurs fragiles, et un point névralgique sous le téton gauche. Et comme je sais que ces infirmités sont dangereuses surtout pour les, forts et les courageux, j'essayais de les mettre hors de combat par quelques leçons sur l'honneur. Vous pensez que cela ne mène pas loin. Savoir. Toujours est-il que je m'efforçais de leur passer la notion au travers du corps.

« Toujours en guerre, et toujours mousquetaire, disais-je au vieux rat blanc. Vous l'étiez en l'an quatorze. Par quel miracle n'avez-vous pas suivi l'exemple des Bayet et des Collignon, vos aînés, qui se sont très bien fait tuer, et dans l'infanterie encore. Vous faisiez sonner votre honneur, mais c'était le sang des autres que vous versiez pour la patrie. Ne sentiez-vous point le ridicule et même l'odieux d'insulter quand d'autres devaient répondre pour

vous. Laissons le passé. On pouvait encore croire, alors, que vous alliez partir un matin ou l'autre ; vous pouviez le croire vous-même, et, de toute façon, la poudrière sautait. À présent, la politique est de toutes parts ambiguë. Chacun trouve en lui-même une pensée contre sa pensée, Le vieil esprit paysan de chez tous ne peut faire confiance tout à fait au communisme russe, doctrine si profondément urbaine et ouvrière ; et la réciproque va de soi. L'Anglais, assez occupé à garder la mer, écoute froidement les appels qui viennent du continent ; son avenir est sur l'eau. On ne fera pas croire que l'Allemagne se lancera toute armée vers l'Est si elle obtient de ce côté-là un bon traité de commerce. Au reste, en tous pays, il y a un parti des tyrans qui ferait volontiers amitié avec les gouvernements forts. Individus et nations sont ainsi divisés contre eux-mêmes. C'est dire qu'il faudrait un délire des passions pour nous remettre aux bords de la guerre. Eh, bien, vous, le rat blanc, qui avez envie de délirer, je le vois bien, je vous avertis que cela n'est pas beau. Je sais que ce reproche vous touche au cœur ; c'est parce que je vous honore que je compte bien vous blesser, ce qui, en apaisant la rumeur guerrière, peut sauver la vie d'un bon nombre de solides garçons ».

« À vous maintenant, le jeune homme à grosse tête et à poitrine maigre, à qui les pensées ne coûtent guère. Je comprends bien que vous gonflez les pensées, pour faire gros et menaçant. Mais convenez aussi que vous n'y risquez pas assez. On peut toujours dire qu'on se proposera, qu'on se fera même recommander pour une mort prompte. Oui. Seulement Barrès et Hervé nous ont déjà raconté de ces choses-là. Il se peut qu'on vous refuse malgré vous. Et alors quelle honte à vous si vous avez battu le tambour ! Une fois de plus donc la partie faible aura poussé aux tranchées l'éternel paysan, qui ne hait guère, parce qu'il ne craint guère, mais qui obéit et qui tient bon par un amour de l'ordre tel quel. Encore une fois, il sera vrai de dire que ceux qui forment des pensées méchantes ne sont point ceux qui les paient. Silence donc à la petite classe ! »

Quant au pur guerrier (me disais-je au sortir de mon rêve), je n'ai pas d'objection à lui faire. Son projet, son poignard et sa poitrine sont toujours ensemble. Ce n'est pas lui qui poussera les autres ; mais plutôt il se poussera lui-même et à ses seuls risques vers l'entreprise qu'il juge légitime et sainte. Celui-là, le pur guerrier, ne veut même pas compter sur des chances toujours possibles en de telles masses. Il ne se dit pas : « Je suivrai les ordres, au premier rang comme au dernier ». Il n'a même point l'intention de conduire les autres à cette pointe d'avant-garde où il se porte de lui-même. Il n'attend pas. Je l'imagine venant m'annoncer qu'il est mobilisé par lui-même contre un tyran qui lui fait horreur. Il me fait voir son passe-port. Il me dit comme le fameux Ducrot : « Je pars ; de toute façon, vous entendrez parler de moi. Je ne reviendrai que mort ou victorieux ». Que pourrais-je lui dire ? S'il sacrifie sa vie, n'est-il pas maître au moins d'une vie ? Et quoi de plus naturel que d'exécuter soi-même celui que l'on a condamné dans son cœur. « Va donc, lui dirais-je. Ce n'est pas moi qui te refuserai le titre de brave ». Seulement, tout cela est imaginaire. Ce pur guerrier, qui paie absolument de lui, et nullement des autres, je ne l'ai jamais rencontré.

22 Février 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXV

La démocratie et l'armée

7 Mars 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Tous les amis de la liberté attendent des projets un peu neufs. Cependant, que voyons-nous ? L'État-Major, après avoir bâti des fortifications coûteuses, reprend la vieille chanson de l'offensive. Et voilà que les civils en sont revenus, eux aussi, au discours Poincaré : « Il n'est pas question de négocier ; les jeux sont faits. Nous avons des ennemis auxquels nous ne nous fierons jamais ; nous avons des amis auxquels nous serons fidèles, et qui nous seront fidèles. Il ne s'agit plus que d'être forts et d'être prêts ». C'est annoncer la guerre, et chacun comprend que cette annonce étant très explicitement une menace sous condition, l'annonce vaut prédiction. Et cependant, les droits de l'homme et la démocratie, choses neuves et jusqu'ici à peine essayées, se trouvent renvoyés à des temps meilleurs ; en sorte que, pour donner la liberté à l'Europe, nous commençons par la perdre chez nous. Une république qui joue le jeu d'empire est un empire. Le militaire gouverne. On peut se résigner et dire : « Tant qu'il y aura des tyrannies en Europe, elles donneront le ton ; il faudra penser comme elles et agir comme elles ». Pour mon compte, je ne me résigne pas ; je cherche comment on pourrait sortir de ce cercle.

C'est un long et difficile travail. Il faut faire avancer peu à peu et ensemble toutes les réformes, si nous voulons échapper à l'Union Sacrée et au petit million de cadavres qui en sera la suite. Très certainement, il faudra que l'État-Major soit réduit à son rôle d'exécutant ; je veux dire qu'il nous fera l'armée et l'armement qui conviendront à notre politique. Mais en même temps, il faudra changer notre politique, ce qui ne peut se faire en un jour. Quelle sera notre politique ? Celle d'une démocratie, c'est-à-dire une politique défensive, ce qui exigera une stratégie défensive et une armée seulement territoriale. Et, à mon sens, ce changement de méthode entraînera un changement de mœurs et de discipline dans l'armée, depuis le haut jusqu'en bas. Tant que ce changement ne sera pas obtenu, on parlera de démocratie, mais on pensera oligarchie, tyrannie, fascisme ou comme on voudra dire.

Là-dessus, je vois que les militaires font du bruit et de la fumée ; c'est leur manière. Et j'entends bien que la guerre par avions sur les villes est une défense éminemment offensive. Mais n'est-ce pas honteux qu'une République adopte aussitôt cette méthode sauvage sans avoir seulement négocié pour limiter ce genre d'armement, ou tout au moins définir les villes ouvertes et les protéger par des conventions analogues à celles qui concernent la Croix-Rouge et les hôpitaux ? On n'a rien fait de tel, parce que l'État-Major gouverne, et qu'il ne voit que son métier, qui est d'imiter et, si cela se peut, de surpasser les armements de l'ennemi et sa puissance de nuire.

Mais il faut commencer par juger l'offensive et réhabiliter la défensive. On peut dire que, dans la Grande Guerre, nous avons perdu la bataille offensive et gagné la bataille défensive. Pensez à ce qu'aurait pu être notre défense si nous avions eu les troupes si inutilement massacrées, et l'armement que nous eûmes plus tard. Et, au reste, la justice commande ici. La guerre est une monstrueuse et inhumaine entreprise, qui accumule toutes les injustices possibles, et qui ne peut trouver d'excuse que dans la défensive stricte. On aperçoit alors une suite de conséquences, qui, en effet, apporteront de grands changements, et d'abord dans les airs des serinettes.

Je sais bien que la politique des vieilles serinettes a couvert l'Europe d'un réseau d'engagements dont chacun est menace de guerre, et de guerre offensive. Défaire ce dangereux filet est l'œuvre du temps et de la prudence. Mais autrement c'est hégémonie contre hégémonie, Empire contre Empire, à grande dépense de fantassins. Excusez-moi si je pense aux fantassins et aux citoyens ; vous voyez à quel point la politique républicaine est neuve, et je dirai même inouïe ; d'ailleurs sans élégance, j'en conviens, Pourquoi penser toujours à ne pas tuer et à ne pas mourir ? Cela est peuple.

Soit. Mais voyons pourtant les moyens. Il est clair que la politique défensive exclut le secours mutuel ; ou, pour parler autrement, que le secours mutuel est une menace constante et le sabre levé. « Si tu bouges, j'attaque ». C'est la stratégie agissant dans la paix ; aussi ce n'est point la paix. Au lieu que nous, nous disons : « Si on nous attaque, nous nous ferons hacher et jamais nous ne céderons ». Cela sonne bien aux oreilles de l'homme libre. Et, du reste, la pure défensive n'a jamais encore été essayée, si ce n'est peut-être au dernier 14 juillet de la guerre dans la bataille de Reims. Au reste, j'avoue qu'avant d'entreprendre un si long et si grand changement, il nous faut un

succès un peu plus consistant et durable sur les forces de droite. Et c'est là qu'il faut viser d'abord, en négligeant les fins lointaines qui nous divisent, et en regardant ces fins premières que je dis, sur lesquelles tous les républicains sont d'accord.

7 Mars 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXVI

Réflexions sur la guerre

15 Mars 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Beaucoup d'hommes libres et justes se disent que la guerre est partout dans les changements de l'histoire, qu'elle répond sans doute à quelque loi, et que, si par la guerre on parvient à un régime plus raisonnable, ce n'est pas trop cher payé. Or, je ne vois pas pourquoi on se résignerait à la guerre, quand on a juré à soi-même de ne pas se résigner à l'inégalité, à l'exploitation de l'homme par l'homme, à la prostitution publique et réglementée, enfin à des maux qui sont aussi anciens que la guerre, aussi prompts à revenir, et qui dépendent vraisemblablement des mêmes causes que la guerre. Nous avons en commun, je le crois, cette idée qu'il ne faut pas se résigner à un mal sous le prétexte qu'il est bien ancien.

Comme il y a une contradiction dans le droit de propriété, et maintenant bien connue, qui fait que la propriété, très raisonnablement fondée sur le travail, arrive à séparer le travail et les moyens de production, de même il y a cette contradiction dans la guerre, que, fondée sur la valeur courage, qui certes n'est pas méprisable, elle la rabaisse inévitablement par le massacre des plus courageux. Regardez bien ; la guerre élève, c'est assez visible, ceux qui, par

leur situation, échappent à l'épreuve du danger. Il n'en peut être autrement ; et ce caractère est surtout marqué dans nos guerres immenses où il faut bien que les chefs soient à l'abri et loin derrière. Or, tous ceux qui ont vu la guerre de près, ont à dire que cette situation abritée est trop aisément acceptée, et de façon que ceux qui ordonnent ignorent presque toujours la situation réelle. La plèbe combattante, y compris les officiers subalternes, se trouve donc violemment séparée des chefs réels. Il y a deux classes à la guerre. Et, de même que, dans les travaux de la paix, ceux qui s'enrichissent ne sont pas ceux qui travaillent, de même, à la guerre, ceux qui moissonnent la gloire ne sont pas ceux qui se sacrifient. Les pouvoirs se sentent méprisés et deviennent plus méprisants que jamais. Belle préparation à une existence fraternelle et juste !

Mais le grand mal c'est que, parmi ceux qui ont l'âge d'exécuter, ceux qui sont sauvés sont inévitablement les plus prudents ou les plus faibles. (Il y a des exceptions ; mais chacun sait que ce sont des exceptions). Tout ce qui est généreux est tué ou mutilé. Les autres ne se sauvent qu'en acceptant un esclavage qui les fait intriguants et courtisans. Ainsi l'humanité combattante revient à un état pire que celui qui résulte du capitalisme organisé et anonyme. Chacun a d'ailleurs remarqué que les fortunes sont changées par la guerre, et de façon à opposer le travail et la richesse plus que la paix n'a jamais pu faire. Je remarque en passant que la prostitution s'étend alors par la rupture des ménages et l'isolement des femmes. Heureusement tous ces maux nous sont connus ; il y a abondance de bons livres où la guerre est décrite sous tous les aspects, dans les tranchées, à l'arrière, dans les régions envahies, dans les camps de prisonniers. On comprend par quelles causes tout recommence, et par qui de nouveau la guerre est célébrée et préparée, ce qui explique assez que le projet de mettre fin aux guerres par la guerre est absolument ruineux, et par l'intérieur, quelles que soient d'ailleurs les intentions. Tous les fascismes naissent de la guerre et préparent la guerre. C'est par cette vue que l'on comprend qu'il n'y a pas de guerre juste. Le peu de justice qu'on obtient peut-être par la victoire est comme rien en regard de la profonde injustice qui supprime en leur bel âge ceux qui étaient les plus dignes de vivre.

Conclusion ? C'est qu'il faut de la patience pour débrouiller tous ces fils et tous ces pièges. Désarmement, oui, mais avec prudence ; car les chefs militaires sont trop bien placés pour exciter des paniques dans la partie moyenne et crédule des citoyens. Il nous faut donc inventer une armée purement territoriale, qui jamais ne devra passer les frontières, une tactique défensive, et un outillage approprié, toutes choses dont le haut commandement ne veut point. (Lisez seulement là-dessus les reportages de la presse). Et que faire donc ? Organiser le suffrage, maintenir le contact entre électeurs et élus, obtenir d'abord que le militaire soit remis à sa place, qui est subalterne. En même temps, imposer à la diplomatie une position strictement défensive, résister aux systèmes des alliances et des encerclements. C'est nouveau ; cela ne s'est encore jamais vu ; et c'est assez ennuyeux ; c'est bien là dessus que comptent les militaires, et ceux des politiques qui voudraient maintenir les militaires au-dessus de tout.

Or, nous ne pouvons surmonter l'ennui de cette politique au jour le jour et sans gloire, que par une circulation très active d'idées, de projets et de critiques. Ici Vigilance doit jouer le premier rôle ; son beau titre l'y oblige. Et c'est une raison suffisante de rompre tous les pieux accords et d'éveiller la

controverse et l'esprit d'invention chez ceux qui ne veulent pas être chefs. Il le faut, car nous ne pouvons compter sur les chefs pour détruire de leurs propres mains le genre de pouvoir auquel ils sont accoutumés. Il faut réveiller les génies inconnus.

15 Mars 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXVII

Discours au marxiste

21 Mars 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Quand j'écris sur la guerre, je suis surveillé par deux hommes qui me ressemblent comme deux frères. L'un est le Marxiste, et l'autre le Jacobin. Voici ce que dit le Marxiste : « Il faut que vous soyez bien ignorant, et même volontairement ignorant, pour ne pas voir que la guerre est une loi de l'homme. Partout dans l'histoire nous voyons revenir la guerre comme une pulsation. Tous les régimes font la guerre ; la Tyrannie pour se soutenir, et la République pour ruiner la tyrannie. Tout s'est fait par la guerre ; la paix dort et conserve ; la paix n'invente pas. Il faut accepter cette loi de l'histoire parce qu'il faut prendre l'homme comme il est ; c'est le moyen de le changer un peu ».

Le Jacobin chante un autre refrain. « La liberté, dit-il, n'appartient qu'aux braves, à ceux qui mettent leur vie au jeu, à ceux qui méritent d'être libres. Les lâches ne seront jamais libres, et c'est justice. Mourir pour la patrie c'est le sort le plus beau ; c'est conquérir la liberté pour nos enfants ; j'espère qu'ils sauront la défendre ».

Je réponds au Jacobin : « Mon très cher frère, j'ai beaucoup fait sonner votre argument, et même je l'ai mis en pratique. Je suis toujours choqué de voir que ceux qui parlent si bien n'ont pas connu la boue des tranchées ; car ici il faut payer de soi. Et cela importe beaucoup pour la santé de l'esprit ; l'épreuve fait qu'on juge cyniquement et tout à neuf. Or, mon très cher, que diriez-vous s'il était prouvé, par le raisonnement et par l'expérience, que la guerre pour la liberté nous remet aussitôt dans un comble d'esclavage, et détruit sans se tromper et systématiquement ceux qui sont dignes de la liberté ' ? Cela vaut bien la peine d'être examiné sérieusement. Et faites un peu taire votre Marseillaise ! On ne s'entend pas réfléchir ».

Après cette bourrade à ma droite, je me tourne vers mon extrême-gauche (c'est toujours moi), et je lui dis : « Rigoureux marxiste, homme triste et fatigué de lire, j'ai bien envie de te faire un raisonnement calculé sur le tien. Écoute. Examine. Tout homme est porté à prendre pour évident ce qu'il répète depuis trente ans. Voici mon raisonnement. Il faut que tu sois ignorant, et volontairement ignorant, pour ne point voir que la misère du travailleur est une loi de l'homme. Partout dans l'histoire nous voyons qu'un petit nombre s'enrichit, exactement en exploitant les hommes comme un bétail. Nous voyons aussi que ce petit nombre (les deux cents familles !) gouverne, soit ouvertement, soit par les voies indirectes. Les munitionnaires n'ont pas attendu le développement de la grande presse pour donner des lois à la République comme à l'Empire. Et je dis qu'il faut accepter cette loi de l'histoire (au fond c'est la loterie), ce qui est prendre l'homme comme il est, avec l'espoir de le changer un peu, et d'arriver à rendre passable le règne des riches, qui est l'éternel royaume ».

Le Marxiste bondit : « Faut-il vous faire la leçon ? me crie-t-il. Aucun marxiste n'a jamais pensé que les lois de l'histoire condamnent l'homme à vivre avec son mal. Mais ne manquons pas l'idée. Je dis que la connaissance séparée de l'action n'est qu'abstraite et verbale. Je dis qu'on ne connaît le réel qu'autant qu'on est à l'œuvre pour le changer. Votre prétendue loi de l'homme, il n'y a que nous qui la connaissions, parce que nous l'avons surmontée. Comprendre les causes et les changer, ce n'est qu'un. Au passé, votre loi de l'homme ! »

« Au passé, lui dis-je, ma loi de l'homme ! Parmi les superstitions, oui, ce vieux refrain que l'homme est voué à la misère. Et parmi les superstitions aussi ce vieux refrain que l'homme est voué à la guerre. Comment, mon frère marxiste, comment es-tu assez faible et assez perroquet pour prendre comme une loi inéluctable la guerre, dont nous comprenons si bien les causes et le bruyant et monotone mécanisme. Que la guerre engendre la guerre, cela se voit, cela s'est toujours vu. Le vainqueur voudrait l'éternelle paix selon une éternelle victoire ; mais le vaincu, sous la botte, se fait une vertu et une volonté. Ce piège est si bien tendu que je vois que tu t'y jettes toi-même. Et c'est le point faible de ta doctrine, que tu n'aies point analysé par les causes la prétendue fatalité de la guerre ».

« D'autant, dit l'arbitre, qui parle du haut des nuages, (Quoi ? tant d'hommes en un seul homme ? Mais le moindre des hommes est à la fois le naïf, le discuteur et l'arbitre), d'autant, dit le céleste arbitre, que si l'on réfléchit un peu sur la guerre, on comprend des faits aveuglants et qu'on refuse de voir,

c'est que, partout où la guerre s'installe, on voit naître aussitôt le désespoir, la trahison, la prostitution, le triomphe des violents et le triomphe plus durable des rusés, les fortunes sans mesure, l'inégalité redoublée enfin les maux contre lesquels tout socialisme et tout marxisme a juré de lutter, oubliant le grand mal qui en est peut-être l'unique source, la guerre, qui, quels qu'en soient les motifs, réalise aussitôt toute l'injustice possible par le massacre des meilleurs ». C'est ainsi que je me parle à moi-même.

21 Mars 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXVIII

Lumières sur la guerre

25 Mars 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Je lis Invasion 14. C'est un gros livre qui retrace certaines horreurs de la guerre, jusqu'ici très peu connues. Il s'agit de l'existence à Lille, Roubaix et Tourcoing pendant l'occupation. On y découvre les effets indirects de la guerre. Misère, famine, esclavage, maladie, décomposition des mœurs, prostitution, cynisme, brutalité, trahison, tout y est. L'héroïsme s'y trouve aussi, avec ses effets obliques, et bien inattendus. Car les jeunes qui prennent le parti de résister et de combattre par les voies obscures, les voilà dans la contrebande et l'espionnage, en compagnie des paresseux de vocation qui se trouvent comme chez eux dans ces pratiques troubles. Et bientôt, par les heures d'oisiveté, par l'ennui, par la complicité, il n'y a plus de différence entre la meilleure jeunesse et la pire. Les heureux ? Ce sont les traîtres, ce sont les voleurs, ceux qui s'adaptent aussitôt, qui servent l'ennemi, qui gagnent de toutes mains, et qui sont encore les mieux placés pour rendre des services. On croit observer au microscope un bouillon de culture ; on voit se brouiller les valeurs ; on voit se corrompre les idées et les sentiments qui font la guerre, et que la guerre défait. Ce sont comme des coupes dans un tissu malade ; les sociologues n'ont qu'à prendre.

J'admire comme là-dessus ils sont sourds et muets. Ils aiment mieux nous faire croire que les sauvages sont plus bêtes que nous. Et quant à nos épreuves, à nous, au massacre des héros, au changement des mœurs, au triomphe des rusés, des voleurs et des lâches, toutes choses qui nous remettent en sauvagerie, nos sociologues aiment mieux attendre qu'on n'en parle plus, que l'on considère les effets extérieurs victoire, annexions, et le reste, et que l'on se prépare de nouveau à la saignée purificatrice. Et l'on voit les écoliers d'État-Major, tout assurés de leurs certificats d'études, débiter dans les journaux leurs leçons de Sorbonne, où ils comparent l'offensive et la défensive, où ils expliquent que nos fortifications, si cher payées, ne sont rien du tout, où ils décrivent l'armée motorisée (c'est la mode du jour) et prête à s'élaner sur les routes jusqu'au cœur de l'armée ennemie, pendant que d'énormes avions iront porter des bataillons vers les lignes de retraite de l'adversaire. Ce jeu brillant, presque tout imaginaire, et où toujours on se voit vainqueur et invulnérable, oublie naturellement le massacre, la misère, la ruine, l'hypocrisie, les fortunes suspectes, enfin la profonde misanthropie qui résulte de ces sanglantes expériences, et qui, par un enchaînement naturel, en annonce d'autres. C'est miracle s'il existe encore des hommes qui espèrent autre chose, de leur espèce, que la brutalité et l'injustice.

Heureusement la source des livres de guerre ne tarit point. C'est la première fois, dans le monde humain, que l'on voit les exécutants se substituer à tous les Instituts de vernissage, et publier des centaines de volumes où il est dit ce que jamais on n'a dit, où la brillante politique est enfin éventrée et disséquée. On cherchait les effets d'un enseignement universel selon l'égalité et la raison. Eh bien le voilà, l'effet ! C'est que les citoyens qui ont fait la dure expérience se mettent à la raconter. Et vainement les éditeurs disent qu'ils en ont assez de ces livres-là, et que le public n'en veut plus. Vingt ans après, il paraît encore des souvenirs de guerre tout neufs et tout frais ; le public s'instruit ; les jeunes comprennent de quoi il s'agit. Comme il est naturel que les vrais militaires cherchent à reprendre en mains ce peuple trop curieux ! Et certes ils ont beau jeu ; car la politique ne pouvait pas être bien propre après les leçons de la violence et la perte de notre meilleur sang. Oui, mais si l'on se met à comprendre que le recul de la civilisation et des grandes idées et des hauts caractères est justement l'ouvrage des militaires ? Or, on s'y met.

Il n'est pas un ancien combattant qui entre sans précaution dans ce beau piège qu'on lui montre. Après les maux de la guerre et les suites de la guerre, venir dire que c'est la formation de guerre et la préparation à la guerre qui nous en sauvera, non, cela ne passe point. Les troupes sont rétives. Qui a pris son parti de l'obéissance refuse naturellement l'obéissance d'esprit. C'est encore un trait de la guerre réelle que les héros ne croyaient rien de ce qu'on leur racontait. Il reste assez de cet esprit résistant pour éclairer les jeunes. Aussi le grand corps ne répond guère à l'éperon. Et l'on voit pourtant que les intellectuels, je ne dis pas tous, savent bien nous piquer, et piquer même l'ennemi ; mais rien ne bouge, ni ici ni là-bas. Nous sommes dans une période où, par la diffusion des témoignages, les pouvoirs sont tenus en soupçon partout. Et quand nous voyons des ouvriers devenir tyrans, cela signifie encore que les élites ont perdu leur couronne. Et, quoique les effets de cette subversion soient assez sauvages, nous devons débrouiller les causes, et savoir que partout, ce qui est lu de la politique, c'est le livre écrit pour le peuple par

le peuple même. En sorte que, malgré les apparences, il n'est pas certain que l'esprit militaire triomphe partout. Chez nous assurément on l'observe en silence avec une froide attention. Le vainqueur était le mieux placé pour donner l'exemple. Aussi, toutes poussières tombées, que voyons-nous ?

25 Mars 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXXXIX

La paix difficile

4 Avril 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Etre prêt à se défendre, sans jamais menacer ; refuser le bonheur de délirer et d'acclamer ; et, comme Montaigne, debout sur son seuil et la porte ouverte, regarder passer les pillards de tous les partis, se tenir, pour ainsi parler, les mains dans ses poches, négligent, accueillant, au milieu de sauvages barbouillés de sang et ivres de danses guerrières, avouez que c'est un beau pari à tenir, soit pour un homme, soit pour un pays. Ce modèle de l'avenir, cet homme vraiment homme, se dessine dans les deux puissantes républiques, avec ou sans roi, qui terminent la dentelure d'Europe. L'autre type d'homme, qui serre les poings et grince des dents, est bien ancien ; il nous arrive du fond du continent, toujours pareil à ce qu'il fut ; ce sont bien toujours les barbares ; les avions et autres mécaniques n'y changent que peu de chose. Et représentez-vous un millier de parachutistes qui se laissent, tomber du ciel la bouche ouverte et criant (car cela est recommandé pour garder le souffle) ; est-ce que cela ne ressemble pas bien aux stupides paris de Pierre Besoukov, dans Tolstoï ? Est-ce un idéal d'homme ? Ne discutons pas là-dessus. Nous avons un autre modèle, non moins capable d'effets violents, mais qui les subordonne, et qui rougirait de faire la bête.

Voilà donc la vraie situation. Chacun regarde l'adversaire comme un miroir sans y trouver son image. Les deux s'indignent, et à partir de là n'ont plus qu'à se manger. Toutefois je vois une différence entre les deux hommes.

Le barbare s'étonne de ne pas se faire craindre. Le barbare se dit qu'il est incroyable qu'un homme ait peur à ce point-là. Peur au point de ne pas s'armer ? Justement. Maintenant si on tombe sans précaution sur le paisible paysan de chez nous, ou bien sur le garçon des Comtés, on a une surprise d'abord, et une indignation, et puis une humiliation. Car, ces hommes n'ont point l'air si contents de tuer ; ils ne vénèrent pas l'art de tuer comme le premier des arts ; mais enfin ils savent très bien tuer. Ainsi les convulsionnaires furent battus par les flegmatiques ; ils ne s'en consoleront pas. Certes personne des flegmatiques ne les méprise ; on le leur a dit cent fois. Mais ils veulent plus. Vainqueurs ou vaincus ils veulent être admirés et presque adorés comme le plus haut type de l'homme, celui qui n'a pas peur ni de son sang, ni de celui d'autrui. Ici le partenaire est un peu froid ; il n'aime pas ces façons de buveur de sang. Au fond le partenaire se croit supérieur ; on le voit bien. Il est machiniste quand il le faut, mais il l'est sans bonheur. On comprend que le progrès à ses yeux n'est pas dans la plus grande usine, ni dans rien de colossal, mais à l'intérieur de l'homme, en contemplation, en sagesse, en politesse. L'humiliation est mordante et flagellante, par le regard seul ; l'animal va bondir.

Voilà un côté de la guerre. Mais, vue par l'homme libre, la guerre est tout autre. Plus l'ennemi se montre différent, plus il le voit semblable ; plus il juge facile de l'imiter, et même de l'égaliser. Car qui n'a connu ces colères homicides qui s'élèvent si naturellement de l'homme, et par des causes si naturelles ? Mais il n'en fait pas ornement. Ce qui lui est le plus en horreur c'est de faire le fou. Toutefois il n'est pas étranger à ceux d'en face ; il les comprend. Il comprend aussi, comme on dit entre frères, que le plus sage doit céder. Céder sans imiter, sans copier. Céder en restant inexpugnable. Et c'est ainsi que France et Angleterre, toutes deux cantonnées, et selon leurs différences, dans leurs petits carrés et cantons, ont juré, c'est bien clair, de ne pas changer leur modèle d'homme pour si peu. Ce n'est même pas la moitié du globe qui revient à la danse du scalp ; et c'est une mode qui passera, se disent ces hommes tranquilles.

J'ai connu Lucien Herr ; ce fut un des hommes du parti socialiste. N'était-il point communiste ? Les systèmes lui étaient connus et familiers. Est-ce à dire qu'il rêvait de mettre les tables et les chaises pieds en l'air ? Je l'ai entendu qui disait . « Nous sommes campés sur un fragile îlot de civilisation, au milieu d'un océan de barbarie. Il s'agit de sauver cette mince surface ». C'est un mot auquel J'ai pensé souvent. Herr était une sorte de colosse à moitié Allemand, assez vif, et souvent brutal. Il connaissait la barbarie ; il vivait avec elle ; elle portait toutes ses pensées ; mais elle ne les gouvernait pas. Et qui ne connaît la barbarie en l'intime de lui-même ? Et cette paix de chacun avec son propre barbare est à reconquérir tous les matins. Ceux qui croient que cette paix vaut bien un peu de patience, ont mesuré aussi les difficultés de la paix avec le voisin. Ils ne les jugent pas au-dessus de leur courage ni au-dessus de leur industrie.

4 Avril 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXL

Folie d'honneur

10 Avril 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Une chose est bien digne de remarque, c'est que, de toutes les puissances dangereuses qui attaquent l'homme et finissent par le tuer, la plus redoutable, et de loin, c'est l'homme. On comprend bien pourquoi. C'est que l'intelligent bipède ne cesse d'inventer. Aussi les animaux sont-ils bien peu redoutables, comparés à l'homme. Sans compter qu'un homme a besoin des mêmes choses qu'un autre homme. Mon semblable est donc mon ennemi ! C'est même le seul ennemi qui vaille la peine d'être observé et surveillé. L'homme, et déjà depuis l'arc et la roue, est à ce point roi de la planète, qu'il ne s'arme que contre l'homme. Et aussi, c'est un grand fait de l'histoire, que les plus grands maux de l'homme lui viennent de l'homme. Esclavage, invasions, conquêtes, massacres, supplices, cela ne finit que pour recommencer.

Mais l'antithèse n'est pas moins forte, ni moins évidente. L'homme, comme dit l'autre, est un dieu pour l'homme. Il n'y a point d'élan plus vif, plus clairvoyant, plus généreux, que celui de l'homme courant au secours de l'homme. Il ne faut pourtant pas oublier qu'à la catastrophe de Courrières on

vit accourir des sauveteurs allemands, parfaitement équipés et parfaitement braves. Ce qui n'empêche que sauveurs et sauvés n'attendaient que l'occasion de se crever réciproquement les yeux, la poitrine et le ventre. Les victimes d'un coup de grisou égalent à peine en nombre celles d'un petit coup de main que l'on ordonne pour voir, et pour tenir les troupes en haleine. Je veux que l'on regarde en face cette contradiction. La vie d'un homme serait donc la chose du monde la plus précieuse pour un homme, et en même temps la plus vile et la moins considérée. On ne se tire des contradictions qu'en y regardant tout droit. Je remarque qu'on n'y regarde pas tout droit, surtout quand on est homme d'état. Cette fuite de l'esprit est effrayante.

Mon allié, oui, est mon semblable ; mais mon ennemi n'est pas mon semblable. Il n'a rien de moi ; je ne le reconnais pas. Et pourtant comparez deux patries qui s'arment l'une contre l'autre. L'homme est le même ici et là. Mêmes vertus, même sentiment de l'honneur. Et c'est à ce point, que, même dans le feu de la guerre, on honore encore le héros d'en face. À peine on l'a tué qu'on l'enterre, en cortège ; cela s'est vu et cela se verra. Et c'est ici qu'il faut pourtant regarder. Quand le furieux honneur se lève contre nous, aussitôt nous fermons les yeux, disant : « Qu'est cela ? Sont-ils fous ? ». Or les sentiments des vaincus et humiliés furent toujours les mêmes. Rien n'est plus constant dans l'homme que les sursauts de l'honneur. Chacun y est sujet. On en convient quelquefois, mais en même temps on serre bien les paupières, afin de repousser tous les filets de lumière. « Non, je n'y comprends rien. Nous ne sommes pas comme eux ». Or, pour le spectateur, la ressemblance éclate.

Hitler, l'homme qui rassemble un peuple, le remet debout, et le persuade de ne rien craindre, c'est exactement ce que l'on nomme un grand patriote et un grand homme, dans tous les temps et dans tous les pays. Nos patriotes en font l'aveu ; mais, comme ils gardent les yeux fermés, ils ne vont pas loin. Quoi de plus fou, quand on a reconnu le frère et le semblable, quoi de plus fou que de vouloir aussitôt détruire ce brillant modèle de l'homme ? C'est un étrange attribut que la pensée. On n'en retire souvent que l'humiliation de se voir bien sot. On dirait quelquefois que c'est justement mon semblable que je veux effacer de la terre. Et de ces pensées contrariées il résulte une humeur et une colère ; c'est ce qui fait haïr les délibérations, et quelquefois précipite le pire des maux humains, je veux dire, les héros contre les héros, et le meilleur sang vainement versé.

À ce point de ma rêverie, et résolu à garder les yeux ouverts, je reconnais qu'il en fut toujours ainsi, et même entre frères d'armes. C'est peu de dire que l'honneur est chatouilleux ; il se chatouille lui-même. C'est lui qui finit par faire querelle sanglante, même de la plus merveilleuse amitié. Lorsque le frivole marquis de Sévigné reçut un coup d'épée au travers du corps, son adversaire n'était pas un ennemi ; c'était un intime ami ; ils ne se trouvaient pas en sérieuse querelle ; seulement ils jouaient la comédie de l'honneur. L'honneur est fou et fait le fou. Qui pourrait proposer la paix sans se faire soupçonner de peur ? Qui le pourrait sans se soupçonner lui-même ? À cette piqûre l'honneur bondit et extravague. Jusqu'à ceci que l'action la plus folle et la plus téméraire doit être essayée, du moment qu'on y pense. Car la peur intime est l'ennemi de l'honneur ; c'est là, que regarde le soupçonneux honneur. Et voyez comme c'est aussitôt compris. Hitler ne peut offrir la paix qu'après avoir provoqué l'adversaire. Car, dès que l'honneur est éveillé, il ne

peut plus dormir ; il médite de grandes folies par la seule raison qu'on tremble d'y penser. Les conducteurs de peuples ne font que retrouver les coutumes des mousquetaires. Quand je dis qu'Hitler est un de ces grands chefs, entendez bien que je plains les peuples qui ont de tels chefs, et aussi leurs voisins. Ces orages oratoires préparent la récolte des croix de bois. À mesure qu'il dit : « Allemagne, lève-toi », je vois des armées, de morts qui se couchent. Je sais bien qu'on a la gloire, et que l'homme se console de tout. Toutefois, mesurant ses dangereuses vertus et comme aisément on le pousse au gouffre, je souhaite, je loue, j'espère un genre de héros qui connaisse les points sensibles et qui se garde de les irriter. Oui, un chef qui parle à son peuple et aux autres peuples de façon à éviter à ces braves un massacre de plus. Cet art n'est pas assez estimé.

10 Avril 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLI

Non à la guerre

9 Mai 1936.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai lu le Journal d'une infirmière sur le front russe. Il est beau de vivre dans un pays où il est permis d'imprimer de tels livres, car voilà le plus terrible pamphlet contre la guerre, et contre ceux qui la préparent et la décident. Ce sont les mêmes horreurs que chez nous, et la même indifférence des pouvoirs, la même insensibilité incroyable qui vient, je suppose, d'une extrême pauvreté de l'esprit. En fait d'horreur, vous n'y trouverez de nouveau que la bataille de Tannenberg, enlèvement, en réalité, de milliers d'hommes dont on ne voyait plus, à la fin, que les mains suppliantes. Et il me semble que, sur tous ces sujets-là, il ne peut y avoir qu'une opinion.

Il me semble. Mais je me trompe, pour la centième fois. Car au moins cent fois j'ai remarqué que des gens sensés, et qui n'ont point coutume de manger de la chair humaine, disaient comme moi, après quelque lecture sur la guerre, « que toute la politique devait travailler avec suite, en vue d'empêcher qu'on revît jamais de telles horreurs ; et qu'ils étaient pacifistes jusque dans les moelles ; et qu'ils avaient fait un serment aux morts et un serment à eux-mêmes, afin que, autant qu'il dépendrait d'eux, les peuples vivent désormais

entre eux comme d'honnêtes gens, non pas sans querelles, ni peut-être sans bagarres, mais sans ces massacres mécaniques, administratifs, inhumains, absurdes à la pensée, atroces au cœur ».

Non seulement tout le monde convient de cela, au point que l'on a pu voir tous les partis accuser leurs adversaires de vouloir la guerre, mais tous sont d'accord aussi sur ce que la guerre future sera encore plus barbare que les précédentes. Et certes le spectacle d'une grande ville après une visite d'avions, explosions, incendies, gaz asphyxiants et gaz rongeurs, sera encore bien autre chose que celui des Marais de Mazurie, et des mains s'élevant au-dessus de la boue. Aussi n'y a-t-il qu'un cri : « Non ! Il ne faut plus qu'on voie ces choses ». Ou alors disons que toute civilisation européenne y périra, et qu'un homme de sens doit souhaiter d'y périr lui-même, comme ces braves infirmières russes finissaient par espérer la mort, après avoir perdu toute leur foi en leur Tsar et en Dieu. D'où on voudrait conclure que nous sommes tous d'accord. Mais vienne la moindre alerte, et je me trouve à peu près seul à prendre la paix comme fin.

Remarquez que j'ai fait la guerre ; il serait ridicule de s'en vanter ; toutefois les discours toniques qui s'opposent aux miens sont d'hommes qui n'ont pas fait la dernière guerre, et qui ne feront pas la prochaine. Et ils me disent (je l'avais déjà entendu), qu'il faut avoir un peu plus de cran, et comprendre que la paix demande encore quelques sacrifices. « Car enfin, disent-ils, nous ne voulons pas être esclaves ; et vous non plus. Et, puisqu'il y a des nations féroces qui de la guerre font vertu et presque métier, il n'y a qu'à saisir l'occasion de frapper fort ; qu'on sait bien où il faut frapper et qu'aucun coup ne sera perdu ». Suivent de brillants tableaux de l'offensive motorisée, et, de monstres d'acier foudroyant les villes et les campagnes. J'ai toujours vu que ceux qui font la guerre en projet ne pensent guère à une remarque simple, c'est qu'à tout cela l'ennemi s'opposera. La guerre italienne, contre un ennemi qui n'a que son courage et des armes vieilles de cinquante ans, donnera des illusions à ces patriotes pleins de feu, qui commencent par imaginer que l'ennemi est en fuite ou mort.

Pour moi je vois très bien ce qui arriverait, c'est-à-dire de part et d'autre les avions tombant en flammes, de part et d'autre les villes brûlées et empoisonnées, de part et d'autre les colonnes motorisées flambant comme des bols de punch. Et les fronts stabilisés, et le massacre s'instituant à un nombre connu de morts et de blessés par jour, sans aucune espérance. Mais eux, les vrais patriotes, ils ne pensent pas à cela. Le député Reynaud, dans ses cordiaux discours à la jeunesse, se plaît à dire qu'une colonne d'attaque en chars blindés aura une puissance de feu égale à la puissance de feu de toute l'armée française à la fin de la dernière guerre. Je suppose que les lecteurs feront une petite transformation, presque algébrique. « Alors, se diront-ils, l'armée allemande motorisée et en colonne offensive aura à sa pointe une puissance de feu égale à toute la puissance de l'armée allemande à la fin de la précédente guerre. » Je suppose que les lecteurs feront ce raisonnement facile. Je le suppose, mais je n'en suis pas sûr. Il est si agréable d'imaginer la victoire !

Ici le sage me tire par la manche, et me dit : « Il ne s'agit pas de ces catastrophes. Sachez bien que si nous nous étions joints à l'Angleterre pour

parler ferme à l'Italie, il ne serait rien arrivé du tout. Et sachez aussi que si l'Angleterre s'était jointe à nous pour parler ferme à Hitler, rien n'aurait bougé. » Ainsi toujours faire peur ? Toujours menacer ? Alors qu'il n'y a pas d'exemples de pays armés cédant à la menace. Alors que la faible Belgique a fait la guerre pour l'honneur, comme au reste la Suisse aurait fait. Peut-on ignorer à ce point les réactions de la nature humaine ? Ce genre de sage (de bête) est dangereux par-dessus tout. C'est pourquoi il faut expliquer l'homme à l'homme, et encore et encore l'expliquer.

9 Mai 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLII

L'arme nouvelle

5 Mai 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut être né ennuyé pour avoir envie de voler comme les oiseaux. Mais on ne se méfie jamais assez des poètes d'opérette, ni des moyens mussoliniens, qui sont ceux des militaires en tous pays. Voici qu'un besoin nouveau a été créé, et nourri, et enflé, et finalement imposé à tous. Sans le moindre profit, sans apport de bonheur, ni de pensée, mais en revanche tout plein de maux connus et inconnus. Sans compter le petit massacre quotidien, auquel on ne fait même plus attention, voici en perspective les destructions de villes, vieillards, femmes et enfants asphyxiés, aveuglés, brûlés. C'est déjà plus qu'une perspective ; et, ce qui est pire que tout, nous voyons naître, avec ces terribles moyens, une cruauté nouvelle qui résulte de leur usage même. Car quelle pitié pouvez-vous attendre d'un homme qui ne voit pas les effets, et qui risque sa vie là-haut ? Je me souviens qu'au temps où l'homme essayait ses ailes mécaniques, un paysan de Touraine prétendit plaider contre ceux qui survolaient son champ. Mais personne n'y fit attention. C'était pourtant, à ce que je crois, le dernier geste d'un droit ancien, aujourd'hui mort. Je conclus que, si j'étais Jupiter, je foudroierais de nouveau Icare.

Je ne suis pas Jupiter ; aussi je prends le péril aérien comme il est. Je me demande ce qu'il en sera. L'avion sera-t-il le roi des batailles ? On pourrait le

croire d'après l'exemple italien ; mais je crois que cette expérience est trompeuse, par ceci que l'Éthiopien n'usait point des mêmes armes. Si les forces de l'air avaient été égales des deux côtés, le front aérien se serait stabilisé aussi ; il n'y aurait eu que d'effroyables destructions, mais seulement la nuit, et des batailles d'aigles dans les nuages. Et encore est-il que les Éthiopiens n'auraient pu riposter sur les villes italiennes, sans quoi ils auraient eu l'avantage de cibles plus larges. À considérer les conditions ordinaires de la guerre, il faut dire que l'avion ne peut pas avancer ni occuper. Il frappe, il riposte, mais il revient à son nid. Et comme le grand nombre n'y est pas nécessaire il serait plutôt la puissante réponse du faible au fort. Donc, arme défensive, malgré l'apparence. Sans compter que les grandes masses, villes ou armées, sont alors les plus vulnérables.

Si avec cela les peuples menacés étudient à fond toute la défensive possible d'après les moyens modernes, le fort et l'arrogant se trouvera arrêté net par un système étudié de tranchées et d'abris de canons et de mitrailleuses, et n'aura que la ressource de jeter des bombes sur les villes, offense atroce, génératrice de colères, et qui sera rendue à coup sûr. Cela ne peut manquer de changer beaucoup la guerre, et peut-être de la rendre aussi improductive que féroce. Toutefois, en attendant qu'on s'en aperçoive, la vie humaine sera plus que jamais une vile monnaie que nos messieurs jetteront par poignées sur le tapis vert. La guerre sera plus inhumaine que jamais. Et quel remède ? demande le citoyen. Il fallait donner raison au paysan tourangeau. Mais à quoi bon revenir sur le passé ? Ne rêvons pas.

Je cherche à deviner quel changement favorable résultera de l'arme nouvelle. Je vois que le pouvoir de nuire en sera augmenté. Pour tous, pour l'agresseur comme pour l'attaqué. On sera sûr de se venger, et même les moyens nouveaux ne seront pas tellement coûteux, si on les compare aux canons, aux cuirasses, aux sous-marins. L'avion est un moyen économique de lancer une bordée d'obus à longue portée. Ainsi l'agresseur ne pourra plus compter sur un premier coup assommant ou paralysant. Dououreux oui, mais de nature à susciter une vengeance prompt. Je compare l'attaque nocturne par avions à un coup de boxe qui ne ferait que mal, sans gêner la riposte ; ce serait donc se frapper soi-même à coup sûr. Dans la boxe cela ne se trouve point ; mais dans les coups les plus sauvages de la guerre nouvelle, il n'y a point de parade contre la riposte. Cela ne touchera peut-être pas beaucoup les hommes d'État, que je vois toujours téméraires et inflexibles. Mais les grands chefs réfléchiront, en présence de ruines et de massacres dont ils savent qu'ils auront d'autant plus large part qu'ils étaleront plus de villes prospères sous les étoiles. Joignez à cela que les Quartiers Généraux seront connus (ils le sont toujours), et peut-être visés (ils ne l'étaient jamais) par l'aviation du peuple attaqué, soutenue par l'indignation, et peu disposée à jouer le noble jeu. Et le noble jeu, comme j'en ai vu cent fois la preuve, consiste d'abord dans une convention bien respectée de ne jamais tirer sur le commandement. Tout se réglait sur le dos des fantassins. Cette fois-ci (Que les dieux l'écartent) ! les grands chefs et les civils auront leur part. Et c'est une petite chance de plus pour le fantassin.

5 Mai 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLIII

La vraie raison de la paix

10 Juin 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Je lis, comme tout le monde, ceux qui raisonnent de diplomatie. La conduite de l'Angleterre depuis la menace méditerranéenne est appréciée diversement. L'un estime que l'Angleterre a eu peur d'engager le combat si loin de ses bases, étant d'ailleurs mal soutenue, et contre un ennemi qui déployait une rare et sauvage violence dans le défi. Peu vraisemblable, écrit un autre. L'Angleterre était maîtresse d'un nœud vital de la guerre d'Éthiopie ; elle avait à peine à combattre ; elle étranglait l'adversaire, au prix de quelques torpillages. Elle sauvait ses intérêts en Éthiopie et la route des Indes. Ou bien faudrait-il croire à quelque arrangement secret, dès longtemps conclu entre puissantes sociétés pour exploiter les richesses voisines du Haut-Nil ? La vraie diplomatie est entre les capitaux plutôt qu'entre les Nations. Vous devinez le développement. C'est ici que s'approche l'homme qui sait tout, et qui écrit, si je puis dire, pour le tuyau de l'oreille du lecteur : « Vous n'y êtes pas, murmure-t il. La vraie raison c'est que la puissante Angleterre s'est relâchée depuis la grande guerre ; comme si elle avait cru que c'était la dernière des guerres. En sorte que, comparant son armement à celui des dangereux aventuriers, elle se trouvait presque désarmée ; il faut du temps pour réparer les effets de cette sorte de somnolence. Et c'était une chose que l'Italie savait ;

d'où cette imprévisible hardiesse, et cette offense au lion britannique non punie ». Je me suis permis de résumer en quelques lignes un lourd paquet d'articles, et c'est pour exprimer mon étonnement.

Nul écrivain de diplomatie n'a eu l'idée que l'Angleterre, tout compte fait de l'opinion publique très éveillée et de l'opinion privée de quelques ministres, avait hésité tout simplement devant le grand massacre, qui risquait de s'étendre. Qu'enfin le véritable pacifisme, doctrine presque obligée dans une démocratie, paraissait pour la première fois à la table des puissances. Et que l'Angleterre n'avait pas eu peur, et, chose plus rare, n'avait point eu peur d'avoir l'air d'avoir peur. Que ses regards avaient pénétré (il suffit d'y penser) jusqu'aux hommes réels et bien vivants (quelques milliers) que le moindre commencement de guerre condamnait à la mort, à toutes sortes de souffrances, à la mutilation, à la cécité par les gaz, à l'empoisonnement pour toujours. Belle jeunesse de tous pays, l'espoir de l'humanité, est-ce donc un crime de penser à vous donner quelques années encore d'heureuse vie ?

L'homme d'État qui est touché par cette idée, qui ose la voir en face, certainement retardera l'attaque, gagnera du temps, attendra l'attaque directe de l'adversaire. Ce n'est pas à lui qu'il faut parler de guerre préventive, même en vue de l'anéantissement des méchants et d'une paix durable. Trop heureux au contraire de gagner jour après jour. Dans le fait, voilà pas mal de jours de gagnés, par cette patience du puissant roi des vagues ; et pour la confusion de tant de méchants prophètes. Et puisse cet esprit d'humanité descendre aussi chez nous selon le vœu du peuple ! Des nations qui n'attaquent point, qui n'essaient pas de faire peur, qui n'ont pas peur, qui s'organisent intérieurement selon la fraternelle justice, cela peut étonner les monstres. D'autant qu'il n'y a pas de monstres, je veux dire de peuples monstres ; et qu'en tout cas il n'y a point de tels furieux qu'ils n'examinent pas le risqué. L'homme a vaincu les bêtes par un courage tranquille et presque immobile. Mais ce n'est pas encore cela que je voulais dire.

Je voudrais demander comment sont faits ces hommes qui écrivent de politique étrangère, puisque la vraie raison de la paix, et la seule, ne leur vient jamais à l'esprit. Pour eux les hommes que l'on a en réserve sont comme les navires, les canons et les obus que l'on a en réserve, et qui sont faits pour servir. Les hommes aussi sont des instruments ; on les jette au gouffre pour un avantage ; on les dépense sans compter dès qu'on les a. Telle est l'idée de ces écrivains qui se disent réalistes et qui ne sont ni des généraux, ni des hommes d'État, mais dont le métier est de voir ce qui est. Comment leur esprit s'est-il obscurci jusqu'à ignorer tranquillement ce que c'est que la guerre, quand des centaines de volumes l'ont dit de façon que l'homme moyen ne puisse pas oublier ? Voilà ce qui m'étonne.

10 Juin 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLIV

Le fait et le droit

20 Juin 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Jamais je ne reconnâitrai la souveraineté de l'Italie sur l'Éthiopie. Et je ne suis pas le seul. On trouverait aisément pas mal de millions d'hommes dans le monde qui pensent de même. Et simplement parce qu'ils sont soucieux, comme je suis, de ne pas confondre le droit et le fait. On devient possesseur par l'action de prendre ; la possession est un fait. On devient propriétaire par un arrangement avec celui qui avait auparavant droit sur la chose. En me demandant de reconnaître le fait comme un droit, vous me demandez une faute de vocabulaire.

L'Important me regarde ici et me dit : « Qui vous demande quoi que ce soit ? Et que croyez-vous être ? Les puissances reconnaissent entre elles leurs limites, qui sont de force ou d'intérêt, l'opinion des hommes n'y change rien ».

Justement, je suis un homme, comme on dit si bien à la guerre. Et certes, on ne demandait pas l'avis des hommes pour les jeter au massacre. Et c'est même sur ce régime que s'est modelé le fascisme. Après avoir vécu tant de mois sous le régime militaire, comment les chefs peuvent-ils être assez sots pour revenir au système absurde où l'on demande aux poulets s'il leur plaît d'être mangés ? Voilà pour le fascisme. Mais cet excès instruit. Le système opposé se développe et s'affermi, dans lequel l'homme se mêle de donner son avis, et le chef, qu'il le veuille ou non, suit l'opinion du grand nombre, et l'on voit même mieux si le chef est attentif à ce que l'opinion soit libre pour tous, et reconnaît spontanément, comme un homme libre qu'il est, qu'il ne peut rien que par l'opinion. J'ai la chance et le bonheur d'être citoyen d'un pays libre. Mon opinion, quand je serais seul à l'avoir, est évidemment une toute petite chose, mais invincible. Tant qu'il me plaira d'avoir cette opinion, il sera faux que l'opinion contraire soit celle de l'unanimité des citoyens. Si nous sommes dix millions à penser la même chose, alors la terre tremble.

L'Important hausse les épaules : « Personne ne tremble de ceux que vous voudriez faire trembler. Faites marcher des divisions motorisées (c'est la mode du jour) ; alors oui, vous pourrez faire trembler le conquérant. Mais qu'est-ce qu'une opinion qui n'est qu'opinion ? »

Je ne réponds jamais à l'Important, mais je réfléchis à moi tout seul et je me dis, premièrement, qu'une force armée risque toujours de ne pas suffire ; sur mer, il faut compter avec la tempête, sur terre, avec d'autres accidents, partout avec les difficultés de ravitaillement, soit en munitions, soit en vivres. C'est jouer une terrible partie, et un furieux ne craint rien. Ceux qui voudraient armer la Société des Nations, ont-ils jamais pensé sérieusement à cette supposition, la Société des Nations vaincue ? Et je me dis aussi qu'une opinion est une chose redoutable, en ce sens que la force ne peut rien contre l'opinion. Même le tyran soupçonne jusqu'à ses gardes, car il ne peut rien contre une opinion secrète. Alors que peut-il contre une opinion qui court le monde ? Je dis qui court le monde, parce que je me représente une Société des Nations menacée, émigrant de pays libre en pays libre, et toujours l'Éthiopien à sa place, et y représentant un roi exilé. Pourquoi non ? Il suffit que quelques millions d'hommes soient aussi obstinés que moi, à penser ce qui leur semble bon et juste. Attention ! Les puissances d'esprit font beaucoup de bruit, réveillent beaucoup d'hommes.. Et qui sait ce qu'il y a derrière des visages ? La tyrannie craint toujours l'esprit. Elle voudrait le tuer partout. Mais quelle entreprise !

Je ris de l'argument du tyran, qui est que bien des conquérants avant lui ont fait de même. Pourquoi ne pas invoquer Alexandre ou César ? Les temps ont changé et changent encore maintenant. Il fut un temps où les esprits s'inclinaient devant la force. Alors il était plus facile de plaider le droit de se défendre, ou le droit du trafic, ou les services rendus ; mais encore fallait-il plaider. Et maintenant le juge ne dort plus. Des millions de têtes le tiennent éveillé. Des millions de têtes nient le droit du plus fort, parce qu'il est injuste, et au fond parce que le droit du plus fort est un non-sens. Que faire contre cela ? Le tyran ne peut changer les notions communes. Et de plus en plus ces notions brillent dans le ciel des hommes, bien au-dessus des fumées. On les enseigne partout. Et convenez que jamais la politique de la force ne fut plus éclatante et plus effrontée.

Par ces réflexions, j'essaie d'habituer mon lecteur à cette idée, qui lui est venue plus d'une fois, c'est que la Société des Nations pourrait bien ne prétendre un jour qu'à un pouvoir moral (Dire le droit !) et qu'à ce moment elle ne risquerait pas tant d'être ridicule ; bien mieux, qu'à ce moment-là elle cesserait de pouvoir être ridicule, puisqu'elle ne pourrait plus être vaincue.

20 Juin 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLV

La guerre ne paie plus

11 Juillet 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Il est vrai que, depuis la conquête de l'Éthiopie, les militaires connaissent mieux le pouvoir des nouvelles armes. Car représentez-vous une troupe en marche attaquée par des avions, et suffoquée par des nappes de gaz irrespirable, de gaz caustique, de gaz qui empoisonne dès qu'il s'insinue jusqu'à la peau ; et imaginez que les combattants se rendent compte qu'en abattant les avions ils n'en reçoivent que mieux les gaz, et de plus près. Concevez maintenant que le terrain qui a reçu les gaz soit dangereux encore assez longtemps de façon que l'on n'ose plus se reposer, ni dormir, ni faire la soupe aux environs du champ de bataille. Quelle terreur partout ! Quelles nuits dans les villes, quand on sait déjà qu'une nuée d'avions silencieux pourront descendre jusqu'à soixante mètres sans être entendus ! Quelle vanité du courage, et quelle fuite partout. En vérité, il suffit d'oser être méchant autant qu'on peut l'être pour conquérir à coup sûr, et régner sur la terre. Et je ne compte même pas ce qu'on inventera après chaque jour de pratique. On comprend déjà, d'après l'emploi des diffuseurs de gaz, comment les choses peuvent se faire plus simplement et plus promptement qu'on ne croyait.

Tel est le rêve du conquérant, mais rêve aussitôt gâté par ceci qu'il ne peut point d'emblée empêcher que l'adversaire riposte par les mêmes moyens, ce qui rendra la terreur égale partout, et les désastres plus étendus selon les

masses de troupes acheminées vers les points de rupture. Supposons les diffuseurs de gaz opérant par milliers d'avions au-dessus de la célèbre armée Nivelles, entassée dans deux ou trois vallées. Cette offensive, qui d'ailleurs fut arrêtée tout net, aurait été préalablement vaincue avant son premier coup de canon. On dira qu'alors la guerre se fera entre avions au-dessus d'un désert. Possible. Mais cela n'empêchera pas la destruction des villes, ni la panique des deux côtés, car le ciel est vaste, les moteurs seront de plus en plus silencieux, et la vitesse croissante des appareils facilitera les surprises. En sorte que, d'après ces anticipations très raisonnables, ce qu'on peut prédire c'est la défaite de tous les belligérants, et des pertes proportionnelles à la densité des masses humaines armées ou non. Les réflexions de ce genre sont de nature à rafraîchir l'enthousiasme guerrier. Car, que peut le plus fier courage contre un nuage de gaz ? Bien mieux, des réflexions du même genre, et bien plus précises, doivent changer beaucoup les dispositions des chefs militaires, qui ont toujours vécu sur cette idée que la force des armées dépend surtout d'un entraînement moral, et d'un fanatisme méthodiquement cultivé. Quant aux chefs d'États, tyrans ou non, violents ou non, ils ne pourront plus se représenter le mouvement irrésistible de l'invasion, car cette fois l'invasion devra attendre ; et on peut penser que le vainqueur sera celui qui aura le moyen de se refaire très loin de ses frontières, et d'attendre que les téméraires des deux parts soient anéantis.

Pareillement sur mer, où les désastres doivent être aussi égalisés, par l'effet des mines, des sous-marins, et des hydravions, qui auront bientôt détruit les gros navires. Et, comme cela est connu et prévu, le plus fort ne se privera point non plus des moyens qui rendront le faible si redoutable ; en sorte que les deux partis seront promptement paralysés et vaincus. En sorte que faire la guerre ce ne sera pas seulement accepter un risque, mais délibérément préparer massacres et désastres pour son propre pays, maux très certains, et qui n'empêchent pas que l'issue reste incertaine. De moins en moins la guerre paiera ; de plus en plus il faudra la payer très cher, et pour commencer, et à coup sûr. Cette nouveauté des effets n'est nullement cachée, ni difficile à comprendre ; elle sera évidente aux soldats comme aux chefs, aux peuples comme aux tyrans. Il y a longtemps que les sages physiciens et chimistes prédisent que la puissance des armements empêchera les guerres. Et peut-être s'est-on moqué d'eux entre 14 et 18 ; mais c'est qu'aussi les nouveaux armements furent à peine essayés. Jusqu'à l'expérience italienne, l'usage des gaz était limité par le risque qu'une saute de vent retournât le poison contre ceux qui le lançaient. Mais puisqu'on peut maintenant lancer de haut un gaz lourd, la méthode est trouvée, et aucune troupe, d'aucun côté, ne tiendra contre les gaz. Il faudra même effacer la notion de troupe, et disperser les forces en marche sur d'immenses étendues, ce qui changera la discipline et mille autres choses. Voilà sommairement pourquoi un nouvel Alexandre peut partir vers les Indes par Babylone, mais ne peut même pas concevoir qu'il conduise un corps d'armée de Cologne à Paris. Il faudra d'immenses destructions de part et d'autre avant qu'on puisse former cet extravagant projet. En sorte qu'il n'est pas absurde de dire que les amis de la paix finiront par avoir raison.

11 Juillet 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLVI

La république devant l'église

1^{er} Août 1936.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai rencontré par hasard le R. P. Philéas, qui m'a dit d'emblée : « Nous voilà l'un et l'autre vieux, et craquant des articulations ; mais je vous vois toujours jeune, et à soutenir des naïvetés sur le gouvernement du peuple par le peuple. »

– Patience, lui répondis-je ; les résultats premiers ne sont que d'hier. Une sorte d'égalité, c'est l'égalité des droits, s'établit entre employeurs et employés ; la masse du peuple applaudit ; les milliards capitulent ; n'est-ce pas le signe que la puissance appartient maintenant aux amis du peuple ?

– Je prétends, dit-il, qu'il n'en est rien. Et je le prouve. Il n'y a pas un citoyen sur mille qui soit disposé à faire la guerre pour un intérêt de toute façon lointain, sans compter que l'issue serait incertaine. Du moins je le suppose, et je vois que nous sommes d'accord. Eh bien ! Organisons donc quelque plébiscite sur la guerre et la paix, comme ont fait les Anglais. Supposons évident, d'après les résultats, que les fantassins français ne consentent à mourir que pour la défense de leurs frontières.

– Il n'est point, lui dis-je, de doute sur ce sujet-là ; et les électeurs qui ont voté pour la paix entendaient bien la paix par la paix, et non point la paix par la guerre.

– Très bien, dit-il, et ne disputons plus là-dessus. Voyez pourtant comment le gouvernement a parlé, ce gouvernement qui se vante de ne pouvoir rien que par le libre suffrage des paysans et des ouvriers. Il a prononcé d'après la tradition et d'après les bureaux. Ayant jugé que jamais situation ne fut plus périlleuse que celle de l'Europe Centrale, il y jette, on peut le dire, ses fantassins comme prime aux gardiens de l'ordre, et les charge de mourir pour les incidents quels qu'ils soient. On jurerait que fantassins et citoyens ne sont pas les mêmes hommes.

– Mais, interrompis-je, attendez aussi la réaction du Parlement et de l'opinion.

– Réaction ou non, reprit-il, je parie que les députés ne souhaitent que d'oublier les électeurs ; je parie que, pour ceux qui touchent un peu au pouvoir, quand ce ne serait que par le désir, c'est déjà fait. Et quant aux ministres, ils sont rois et successeurs des rois ; ils n'y peuvent rien. Que les armées soient faites de mercenaires ou de citoyens, cela ne change rien ni au commandement, ni à l'obéissance. Il faut que le roi, élu ou non, agisse selon sa force. Et le plus étonnant est qu'il sera acclamé. Oui, par ce même peuple qui le blâmerait si l'on allait au vote.

– J'avoue, lui dis-je, qu'il y a quelque chose qui m'étonne, dans la relation du citoyen au chef. Et c'est dire que les foules ne jugent pas comme les individus, ni les foules rangées par quatre comme les foules inorganisées. Les passions se déchaînent dans les foules ; passions sont enchaînées et orientées dans les armées comme est le feu dans l'âme des canons. La raison ne fait voir qu'un faible éclair tous les quatre ans. Mais nous travaillons à changer tout cela.

– Je vois, dit-il, que vous ne changez rien. Je vois que l'opinion que vous nommez raisonnable n'arrive jamais à pénétrer jusqu'aux pouvoirs. Et laissez-moi vous dire comment j'interprète la chose. C'est que tout pouvoir est sacré, et oint d'un invisible chrême, et investi d'une mission. Vos ministres riront peut-être de ce que je dis là. Riront-ils bien ? Riront-ils longtemps ? Voilà la question. Je les vois plutôt sérieux, et même tristes, comme au reste sont les éminents militaires et administrateurs qui représentent la continuité des pouvoirs. C'est quelque chose d'être chef, et je n'y vois pas de quoi rire. Mais selon l'Église tout s'éclaire ; et il est évident pour nous qu'un pouvoir en vaut un autre, et que l'élection est un fait aussi naturel que l'hérédité ; chose que vous ne pouvez comprendre, parce que vous mettez les pouvoirs trop haut. Au regard du saint, qu'est-ce qu'un pouvoir, sinon toute la sagesse possible qu'on puisse attendre des passions ? Ce n'est jamais beaucoup. Et, par exemple, la paix organisée par les pouvoirs, ce n'est point la paix. Il ne serait pas juste que ce fût la paix. La seule paix, comme vous savez quand vous voulez savoir, c'est la paix de l'âme. Où elle règne, les pouvoirs sont inutiles. Aussi les pouvoirs n'ont jamais charge que de paix impossibles. Et c'est comme une leçon de morale en grandes images, qui signifie qu'ignorance, convoitise et

colère ne peuvent jamais composer quelque produit qui ressemble à la paix véritable. Vous êtes livré, mon cher, à vos propres contradictions.

– Il y a longtemps, lui dis-je, que je m'instruis en votre compagnie ; mais non pas tout à fait comme vous voudriez. Car si le pouvoir aveugle l'homme, et par des causes que je puis comprendre, je ne vise pas mal en prétendant découronner le pouvoir, j'entends le soumettre en tout temps au contrôle de ceux qui ne sont rien et qui ne veulent rien être.

– Mais, dit-il, il y a des siècles de siècles que l'insuccès de ces tentatives prouve une autre vie.

– Et, répondis-je, le succès, après tant de siècles, prouvera que l'autre vie, la vie des sages et des modestes, est ici-bas, et de tout temps promise aux hommes de bonne volonté ».

1^{er} Août 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLVII

Le mauvais soldat

22 Août 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Notre cher Tardieu a écrit pour les instituteurs une vraie homélie de chanoine. On sait que les instituteurs sont retournés à leur vieux péché de rébellion, disant pour faire bref : « Non ! nous ne voulons pas mourir pour Tardieu et Compagnie ».

Là-dessus, notre chanoine (Il est né premier ministre comme on naissait chanoine) leur dit avec bonne humeur : « Mais comment ? N'êtes-vous pas morts déjà une fois ? Sur la liste des morts de la Grande Guerre, l'instituteur abonde, et non pas le docile et le consentant, mais au contraire le socialiste, l'internationaliste, l'anarchiste ; je le sais, j'ai consulté leurs fiches, ces rebelles ont couru plus vite que les autres, plus vite que moi. Alors je leur dis : « Soyez donc sincères avec vous-mêmes. Quoi, vous refusez le bénéfice de vos actes ? Quoi, ayant acquis bonne réputation, vous ne voulez point de cette réputation ? Quel puéril orgueil ! C'est comme si vous refusiez la Légion d'Honneur ».

Notre cher Tardieu est né premier ministre ; il a toute la naïveté de l'emploi. Je le nommais chanoine. C'est qu'on voit bien qu'il n'a pas confessé les gens. Un peu de lumière donc pour notre cher Tardieu l'aveugle-né. Que ceux qui ont su mourir ne soient point ceux qui se vantaient d'abord de le faire, ce n'est pas l'exception, Monsieur le Ministre, c'est la règle. Comme c'est la règle que ceux qui ont juré et encore juré de mourir pour la patrie soient revenus de là-bas avec leurs quatre membres et leur bonne humeur. Cela ne vise pas notre cher Tardieu ; il est au-dessus de ces piques. On sait que les hommes d'État meurent dans leur lit. Pour ma part, je comprends très bien que si l'on s'est mis à la disposition de la patrie, corps et âme, on lui offre jusqu'à son déshonneur, et qu'on s'élançe vers l'arrière, et même outre-Atlantique, dès que le service le demande. Et ce serait une sorte d'orgueil, en vérité, de choisir l'éclatant sacrifice. Même au front, sachez-le bien, même à ce que l'on nomme le front, pour un million d'hommes au péril, il en faut deux millions pour ravitailler ceux-là, les enterrer s'il y a lieu, les guérir si c'est possible, et les fusiller si c'est nécessaire. Le vrai héros se résigne à cette tâche de gendarme et de convoyeur. Un chanoine devrait comprendre ces choses-là. Il les comprend.

Il comprend moins le mauvais soldat, l'innombrable mauvais soldat, l'homme d'élite, l'homme des mutineries, celui qui se moque des hommes d'État et des généraux, mais qui estime les braves, sans se tromper d'un cheveu ; celui qui a compris tout de suite que la guerre est une duperie, mais qui court cependant à la pointe du danger. Puisque d'autres y sont, se dit-il, je suis avec eux. Et dans la catastrophe, que faire d'autre ? C'est ainsi qu'ils meurent, pour le camarade, pour l'honneur de l'homme, et pour leur propre cœur. Très bien pour le chanoine. Seulement il y a encore une petite chose à dire, c'est que ceux qui en sont revenus démolis, et ceux qui les écoutent et les suivent, craignent autant la récompense que la mort même.

Serrant de plus près cette idée, ils se demandent quelle fut donc la faute, quel fut l'aveuglement qui jeta tant d'hommes en cette horrible affaire d'honneur. N'est-ce pas justement cette belle assurance des chanoines de politique, qui décrètent une guerre comme un impôt ou un emprunt, et qui immolent des millions d'hommes avec bonne humeur ? Ces gens étant ce qu'ils sont, si effroyablement insensibles, il est bien imprudent d'avoir cédé à la vertu de courage ; il est encore plus imprudent de jurer d'avance à Monsieur le Chanoine tous les oui qu'il voudra. Au contraire, il faut réveiller un peu cet homme content de lui et content des morts. Il faut être méchant citoyen par étude et disputer chaque cadavre à l'ordonnateur. Les raisons ne manquent pas ; il suffit d'y penser ; nous avons juré d'y penser. Nous avons juré de ne pas vous être agréables. En suivant ce devoir austère, nous obtenons un ou deux ans de vie pour dix millions d'hommes. Cela vaut bien la très petite peine de braver les yeux de feu, les grandes dents et l'aigreur de tant de bons repas, quand Monsieur le Chanoine gronde.

22 Août 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLVIII

Fanatisme

12 Septembre 1936.

[Retour à la table des matières](#)

« Non, je ne me résignerai pas à cela ; j'ose même dire que je ne permettrai pas cela ». Ainsi parlait le haut directeur des Affaires Étrangères, et cela, c'était l'orientation imprimée aux négociations par le Ministre et le Conseil entier des ministres ; cela, c'était la mise à la retraite d'un certain nombre de vieux traîtres bien connus, chose qui concerne et ne devrait concerner jamais que les bureaux.

« Car, poursuivait cet homme indigné, que sommes-nous, sinon un de ces Grands Corps qui se recrutent eux-mêmes, comme sont l'Académie, l'Armée, la Marine et la haute Université ? Toutes ces élites, qui forment l'élite, sont juges d'elles-mêmes, et examinent les candidatures en toute souveraineté. Imagine-t-on un chef de l'armée qui se verrait imposer un adjoint sans valeur militaire ? Et par qui imposé ? Par un civil à qui huit mille voix n'ont pas pu donner la compétence militaire. Eh bien ! que sommes-nous, sinon l'état-major des armistices, trêves, négociations et traités ? Nous sommes les techniciens de ces choses, nous formons d'autres techniciens, nous désignons les meilleurs. Qui pourrait les désigner ? Enfin, c'est insensé de vouloir que les polytechniciens soient choisis par le charcutier et le boulanger ! Non pas, mais par des polytechniciens. Et le charcutier par le charcutier. Et le boulanger par

le boulanger. Permettez-moi ces comparaisons vulgaires, puisque le plus simple bon sens semble avoir perdu le nord. Donc, et très évidemment, il appartient à nous de nous promouvoir, à nous de nous déplacer, à nous de congédier ceux d'entre nous qui font voir un peu de fatigue. Nous, je veux dire nous tous ; car les techniciens de la négociation forment un corps qui veille jalousement sur son propre honneur, et il se fait une opinion infaillible que le directeur interprète au mieux, sous peine, s'il se trompe, de perdre aussitôt tout ce que l'on nomme autorité, autorité qui est du Grand Corps, non de lui ».

Il reprit haleine, et les auditeurs imaginaires hochaient la tête avec la gravité diplomatique. « Vous jugez maintenant. continua-t-il, si je suis disposé, quand il s'agit de la politique de la France, qui est notre œuvre, notre honneur et notre bien, à obéir à de brillants improvisateurs qui tiendront six mois, qui tiendront un an, mais qui, enfin, peuvent tomber demain. Maintenant, permettez-moi ici de remonter jusqu'aux principes. Sous le nom de République, qui certes en vaut un autre, il a été sous-entendu que l'art de gouverner serait dans l'avenir ce qu'il fut toujours. Sous ce rapport, l'armée, la marine, la finance ont tenu aussi ferme que nous. La nouvelle née, l'aviation, pourrait nous servir de modèle, ce qui prouve que la nature des choses se manifeste ici. Qui a donné le Tonkin à la France ? Certes, le Parlement n'en voulait pas. Autant à dire du Maroc. Mais, Messieurs, les militaires, marins et diplomates, en présence des difficultés, ont agi en techniciens ; ce qu'il fallait faire a été fait ; le Parlement n'avait qu'à suivre. Il a suivi. Vous savez bien qu'il n'est pas difficile de choisir et de soutenir un président de commission qui n'existe que par les bureaux ; il sait alors ce qu'il nous doit. Quant à l'opinion, nous la manions par les journaux, qui attendent tous (vingt contre un) dans nos antichambres, et les communiqués que nous dictons sans les signer font trembler les ministres. Quant au fond, je répète que s'il faut choisir entre l'Angleterre et l'Italie, c'est nous qui saurons choisir, et que c'est nous aussi qui savons s'il faut deux ans de caserne ou trois pour appuyer notre politique. Car qui donc connaît les hommes et les intérêts ? Qui donc démêle les intrigues ? J'ai remarqué, il y a trois jours, que le ministre confondait Jacques et Arthur. Et quant à reconnaître les voix au téléphone, là-dessus je l'attends ».

Ce discours était fait à un élégant bureau, de style XVIII^e, qui en avait entendu bien d'autres. Ce qui fut dit au ministre était un peu différent. « Vous ne me demandez pas, Monsieur le Ministre, si j'approuve ou si je désapprouve. Cela n'est point dans mon rôle, et je me vante de n'avoir jamais fait de politique. Ici, entendre c'est obéir. À vous de montrer la fin, à moi de chercher les moyens. Je suis votre ingénieur. Je vous ferai un pont ou une digue, selon vos ordres et selon mon métier ». Cependant, le ministre se disait : « Double jésuite ! Quel incident vas-tu faire naître ? Comme je voudrais connaître le nom du subalterne qui fait tout ici, afin de le mettre en ta place. Et encore il faut savoir s'il obéirait mieux. Il y a du fanatisme partout. Cela est bien touchant, mais il est dangereux de s'en laisser toucher ». Ce monologue est aussi ancien que l'autre.

12 Septembre 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CXLIX

Guerre civile et guerre nationale

19 Septembre 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Ces vues anticipées sur un conflit immense qui, partout sur la planète, opposera fascisme à communisme me paraissent en effet des rêveries. Il ne peut y avoir d'armées fascistes, ni d'armées communistes, sinon dans l'imagination des chefs. N'importe quelle formation, quand elle consisterait en quatre hommes et un caporal, enferme en elle l'opposition entre le chef et la plèbe, si du moins le caporal commande. La plèbe ne cesse de réfléchir sur l'origine des pouvoirs et sur l'égalité des droits. Le chef, petit ou grand, ne cesse de redouter ce genre d'enquête et d'y mettre fin par des châtiments prompts et terribles. Toutefois cette politique ne peut s'avouer. On ne peut entraîner un peuple à une guerre, qui a pour fin de le rendre esclave. Il faut au contraire que l'on annonce qu'on veut le rendre libre et heureux, ce qui suppose une opposition entre ce pays-là et n'importe lequel des autres. Une alliance, une sainte alliance entre des pays fascistes, pour la seule conservation du pouvoir absolu, ne peut être formulée aux peuples. Bref, la mystique fasciste ne peut être internationale qu'aux yeux des chefs. Si tout était tiré au clair, l'armée fasciste universelle n'aurait que des chefs.

Ces choses doivent paraître en Espagne ; et même plus qu'on ne le dit ; car, du moment qu'il ne s'agit que d'une guerre d'esclaves, l'union sacrée n'est plus possible. Par exemple tout bateau était aux tyrans si cela dépendait des officiers ; mais, comme le pouvoir n'est pas une chose mystérieuse et surnaturelle, les esclaves doivent résister ; le moins qu'il puisse arriver c'est qu'ils obéissent mal ; les chefs se méfient des hommes, telle est la situation fasciste. Et au contraire la situation communiste est telle que les hommes se méfient des chefs ; car, en communisme, tout est commun, la liberté, l'égalité, le courage, le danger ; d'après cette règle on peut faire une guérilla de volontaires ; mais on ne peut point faire la grande guerre, avec états-majors protégés, obéissance passive, résignation à ne pas comprendre, attaques à découvert, et exécutions pour l'exemple. La guerre est fasciste, et il n'y a que les chefs qui aiment la guerre.

Je ne vois qu'une exception, c'est l'aviation. Chacun a pu remarquer que, dans l'aviation, l'autorité est surtout sur soi-même, comme il arrivait pour les héros d'autrefois. Quant au pouvoir sur autrui, il périt dans le combat ; chacun fait la guerre à lui tout seul, selon son adresse et selon son courage. L'État-Major protégé n'a plus de sens alors ; il ne peut juger un fuyard supposé, quand il est si facile d'invoquer un arrêt d'essence ou d'huile. L'armée de l'air ne peut connaître l'obéissance passive. En revanche l'action militaire est brillante et tout de suite décisive ; et les intervalles de repos sont humains et même agréables. Il est naturel que les exécutants tiennent en mépris le commun des hommes, ceux qui rampent sur la terre ; il me semble qu'ils inclineront au fascisme. Mais d'un autre côté il est évident que l'aviation ne peut ni conquérir ni occuper ; elle rendra une guerre atroce, elle appellera des vengeances, mais elle ne finira pas la guerre.

Telles sont les réflexions que ne peut manquer de faire le chef fasciste qui considère le désordre actuel de l'Espagne. Le moins qu'il puisse penser, c'est que cette guerre n'est pas correctement menée ; que c'est une guerre de mutins ; qu'un peuple a essayé de nier l'axiome fondamental, qui est que, quelle que soit la constitution, les militaires sont les maîtres. Une mutinerie est une sorte de guerre, oui, mais c'est une guerre à la guerre. Ces choses devraient finir promptement par négociation et finesse ; or la cruauté va justement contre. Au fond, le chef communiste pensera à peu près de même, car, essayant de se représenter la victoire totale du peuple, il ne sait comment il pourra reconstruire une nation. C'est-à-dire qu'il se sent devenir fasciste par le seul exercice du pouvoir ; ainsi la même opposition qui se fait dans le parti des chefs entre la plèbe et les chefs se retrouve aussi dans le parti communiste. Chaque cellule, dans les deux partis, se décompose et délivre les éléments dont elle est faite. D'où l'homme sérieux, l'homme qui veut construire après avoir détruit, vient toujours à conclure qu'il ne faut jamais mettre en question la légitimité des pouvoirs ; et qu'il faudrait des guerres nationales pour resserrer en tous pays les liens de l'obéissance et du commandement. On ne demande plus alors pourquoi on se bat ; on obéit parce que c'est l'ordre, et on pense régulièrement que c'est le pouvoir qui a raison. Ce regroupement des corps et des pensées, c'est le fascisme même. Je voudrais conclure que le fascisme est battu d'avance quand il combat pour lui-même parce qu'il manque alors de soldats ; en revanche quand il combat pour quelque autre cause, et par exemple s'il met en avant la patrie ou la race, alors il est assuré d'être vainqueur, même s'il est vaincu, comme l'exemple allemand le fait voir. Que

le fascisme désire changer la guerre civile en guerre nationale, cela se comprend ; mais que les peuples acceptent et même acclament ce genre de guerre, ce serait folie.

19 Septembre 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CL

Paix d'un jour, à toujours

26 Septembre 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Qui sait ce que veulent les Polonais ? Que craignent-ils ? Qu'espèrent-ils ? Avec nous ou avec l'Allemagne ? L'homme le plus perspicace se trompe là-dessus dix fois par jour. Or, de ces hésitations, je veux faire constance et durée. Quoi de plus constant que cette pesanteur qui ne cesse d'appuyer une poutre contre l'autre ? Je lui confie ma maison et mon repos. Parce que les Polonais ne savent pas de quel côté ils vont tomber, je sais très bien où ils tomberont. Je n'ai qu'à voir ces paysans qui vont au marché en poussant leur vache. La vie continue. Mariage et naissance vont toujours leur train. Qu'il y ait de l'incertitude dans les grandes affaires, cela ne nuit pas aux petites. Et toutes les fois que le gouvernement ne sait plus que faire, cela me décide à gruger mes pommes et à labourer mon champ. Je crains les grandes entreprises, bien heureux si elles se trouvent contrariées ; elles font toit au-dessus de nos têtes ; et sous cet angle nous pouvons méditer et former notre avenir. Je souhaite, pour tout dire, que les grandes forces se contrarient ; c'est ce que je nomme la paix.

De grandes nations entretiennent leurs citoyens dans une continuelle alarme. On devine où ils vont se jeter. Cela serait dangereux si la grande nation était seule contre d'autres paisibles, mais il n'en est rien. Toutes les

nations sont de grandes nations, qui aboient en tirant sur la chaîne. On sait ce qu'elles veulent ; elles le disent ; elles le crient. Cependant rien ne bouge. C'est qu'il n'y a pas un mouvement de l'une d'elle qui ne gêne sa voisine. Évidemment, il est avantageux de tenir les clefs de la mer intérieure ; mais il faudrait les tenir seul ; si nous sommes tous à les tenir, alors le cuirassé observe le cuirassé, et la felouque passe avec son heureux chargement d'oranges et de pastèques. Ces craintes, ces armements, ces soupçons, cela fait une sorte de pont qui laisse passer les pacifiques marchands.

Il est clair que l'Europe Centrale est à prendre. Ces petits pays ne cherchent qu'à vendre et qu'à acheter. Ils n'ont point de grandes ambitions ; ils essayent de vivre et de gagner un jour après l'autre. Belle occasion pour les grands politiques de leur donner l'ambition et les beaux projets ; mais voyez comme l'intrigue vient buter contre l'intrigue. C'est à qui les servira ; c'est à qui les persuadera. Eux écoutent des deux côtés, et ils ont bien raison. Cependant, les deux jaloux se font les gros yeux en essayant de sourire. Ils n'ont point de projets, si ce n'est de contrarier l'autre. Où est le mal ? Les deux poutres butent l'une contre l'autre ; voilà encore un abri pour les pasteurs ou pour les marchands. Cela tiendra-t-il ? Je sais seulement que plus on appuiera et plus l'abri tiendra. J'aime tant la paix que j'en jouis tout de suite. Je la prends comme elle est, au lieu de la fabriquer comme je la voudrais. La force des désirs, la constance dans les projets, la permanence des intérêts, voilà mon abri ; voilà la paix d'aujourd'hui et de demain. Qu'il n'arrive rien, voilà mon souhait. Aussi je ne toucherais pas à une seule pièce de l'édifice, quand je le pourrais. Au reste, je ne le puis point ; voilà encore un avantage dont je rends grâce aux dieux.

On me tire à droite, on me tire à gauche ; on me montre un ennemi qui fait l'ami, et là un ami qui fait l'ennemi. Attendez ! Laissez-moi revêtir le masque de l'indifférence. Je n'y ai aucun mal ; je suis réellement indifférent ; je concède aux uns que je ne veux pas suivre les autres ; tous sont mécontents, et voilà ce qui me rend content. Si je plaisais aux uns, je serais donc en guerre avec les autres ? Au lieu que je reste immobile, comme le dieu Terme. On se moque ; mais je suis le droit par la constance, et le bienfaiteur, par ne rien penser du tout. Cependant les troupeaux paissent et s'accroissent ; les marchands me font leurs offres ; un peuple heureux essaye de vivre ; il connaît son bien ; il le poursuit. Il n'a pas besoin qu'on lui montre le but et les moyens ; il y va tout droit. L'ordre s'établit et se conserve sous le désordre ; l'ordre est précisément la seule chose que le gouvernement n'ait pas à vouloir. L'ordre c'est la moisson, c'est le regain de l'herbe, c'est la procession de Mesdames les vaches ; c'est le commerce du lait et du beurre ; c'est la forge et l'établi ; c'est l'école aussi, et la marmaille en sarrau noir, et c'est Monsieur le notaire qui dresse état de toutes ces choses en double expédition. L'ordre est beau, et le gouvernement est perturbateur, par sa folie de projets. Voilà ce que je pense, moi, le bon roi d'Yvetot. Et voici mes plans, c'est que je n'ai point de plans. J'installe ma paix d'un jour comme une tente à toujours. Et je trinque à vos santés.

26 Septembre 1936.

Suite à Mars. Échec de la force (1939)

CLI

Vingt ans après ou mars refroidi

[Retour à la table des matières](#)

La politique étant la monnaie de l'indignation, j'ai dû faire mon Locarno comme beaucoup d'autres, et chercher le moyen de vivre en paix avec mes ennemis, ce qui est la formule de toute société. C'est pourquoi il a fallu comprendre que les chefs de guerre, grands et petits, sont des hommes bâtis comme moi et qui pensent la même chose que moi. Telle est la paix du citoyen. Ai-je livré ma patrie intérieure, qui est ma libre pensée ? Ai-je trahi l'homme ? C'est ce qu'on saura.

*

J'ai bien compris, à ce que je crois, les passions qui s'élèvent du commandement. J'ai vu s'exercer un pouvoir absolu, chose dont je n'avais nullement l'idée. J'ai vu l'esclave arrêté net, et raidi par une terreur apprise ; sans pensée de sa pensée ; et qu'on pouvait lui parler comme à un animal, l'injurier, ou se moquer de lui, sans qu'il pensât jamais à la riposte. J'ai mis quelque temps à comprendre cette haute prudence du chef, qui efface jusqu'à l'idée d'un droit quelconque. Ordinairement, à cause de mon âge (car l'âge est une sorte de

dieu aux armées) j'échappais à ce traitement cavalier. Mais il m'arriva quelquefois, étant en rapport avec des tribus voisines, d'être ramené comme un cheval ou un chien. Cette expérience m'a servi ; car je me souviens très bien que j'étais comme indifférent devant ce genre de cris. Je dois donc me garder d'imaginer trop d'humiliation chez les autres, et ne pas déclamer. Au vrai ce genre de passion ne compte guère dans la guerre réelle et à côté d'épreuves plus sévères. Et peut-être ne s'offense-t-on qu'entre égaux. Laissons tomber cette poussière.

*

Voici un autre aspect du pouvoir absolu. Ce pouvoir ordonne de faire et ne fait jamais. Bien mieux, le pouvoir veut ignorer les obstacles, parce que les obstacles seraient des objections. Par exemple, le ravitaillement de nuit en munitions, barbelés, troncs d'arbres, est extrêmement pénible ; et l'officier n'y vient jamais voir. Ainsi la réclamation s'élève dans le vide, et le plaisir ensuite d'en avoir fini avec la difficulté fait qu'on ne songe plus à se plaindre, ou bien que l'on se plaint avec une sorte d'orgueil. Autre exemple : on vous indique l'emplacement de l'abri pour la T. S. F. En creusant, on trouve le roc, c'est-à-dire ce qu'on voudrait nommer l'impossible ; mais le pouvoir est absent à ce moment-là. Les jours passent, tout s'achève, et l'homme quelquefois admire son propre travail. Il y a donc dans le pouvoir une politique d'absence, qui est prise souvent pour paresse et qui est autre chose que paresse. Je parle ici de l'artillerie, mais sûrement le fantassin aura pu remarquer ce même rapport, ou plutôt cette même division, entre le chef et l'exécutant. Et voici à peu près ce que c'est. L'exécutant force la chose (et je dois compter l'ennemi comme une chose) ; où l'on trouve les risques et les ressources de l'industrie, c'est-à-dire qu'il faut essayer d'après une réalité sourde et muette. Et cependant le chef ne fait absolument que forcer l'exécutant. Le chef n'a affaire qu'à l'homme, et l'homme (ainsi nommé et très bien nommé) s'attaque à l'obstacle réel. Ces remarques m'ont paru plus importantes à mesure que j'y ai pensé. Il en résulte que l'exécutant exerce son intelligence contre l'obstacle, ce qui est un très bon exercice ; au lieu que le chef exerce son intelligence contre la révolte, ce qui veut dire qu'il pense continuellement à sauver, à fortifier, à étendre son propre pouvoir. Il se fait donc, dans l'existence militaire, une séparation de classes ; et, là comme ailleurs, d'après le genre de travail. En suivant cette idée, je suis arrivé à comprendre que celui qui travaille contre la chose (c'est-à-dire sans pouvoir persuader) est prolétaire (on dirait mieux ouvrier) ; et que le bourgeois est celui qui travaille contre l'homme, c'est-à-dire qui vit de persuader, ou de tromper, ou de faire peur, ou de tout cela ensemble. C'est que la guerre m'a fait voir et sentir tous ces effets, et encore grossis, mais surtout prompts. Quoique bourgeois de métier, je devins prolétaire en même temps qu'homme de troupe ; j'eus aussitôt les passions du prolétaire.

Et que résulte-t-il de là pour notre politique de tous les jours ? C'est que, si gouverner c'est persuader, l'officier a appris à gouverner ; mais si, au contraire, l'obstacle politique vient, au fond, de la chose même, alors c'est l'exécutant qui a appris à gouverner. Or je crois que, plus on entre dans la politique, mieux on reconnaît les intérêts et les travaux derrière les passions, c'est-à-dire la nature même des choses. Cette idée, qu'on la nuance comme on pourra, doit servir à juger les promesses d'un colonel ; car c'est son métier de ne douter de rien, non pas le nôtre. Mais, avant de retrouver cette idée par d'autres chemins,

je veux considérer encore la violence militaire, et en juger sans passion, si je puis.

*

Dès que l'on est résolu à forcer l'obéissance, la peine de mort appliquée sans jugement est de nécessité. Retardée et délibérée, elle n'en est que plus nécessaire, car il faut que le soldat hésitant sache que les excuses qu'il juge à part lui les meilleures seront comme nulles. L'homme n'est ici qu'un moyen, et la guerre n'est pas tendre. On a réhabilité quelques victimes, on ne les a point vengées, et on ne pouvait. Dès que le chef juge, et quand ce serait à tort, qu'un exemple est nécessaire, il doit agir vite et durement ; c'est son métier. Il faut savoir ce qu'on veut, paix ou guerre. Aussi la cause du chef serait bien facile à plaider. Supposez un jury d'anciens combattants ; choisissons la cause la plus favorable à la plèbe militaire, l'erreur la plus flagrante, la précipitation la moins excusable ; je parie que le chef sera renvoyé sans blâme. Tant que ce terrible métier existe, il serait absurde de condamner ceux qui l'exercent. On dit là-dessus qu'il faudra toujours une police armée. Mais je suis bien assuré que dans n'importe quelle police armée, on ne verra jamais les exécutants poussés sous les balles, pas plus qu'on ne jette les pompiers dans le feu ; et par conséquent on ne verra point l'hésitation, ni l'erreur, ni le sommeil punis de mort. Ces manières de faire sont propres à la guerre que les honnêtes gens de divers pays mènent les uns contre les autres. Je signale comme un sujet neuf l'étude comparée de l'armée et de la police, ainsi que des règles de discipline dans l'une et dans l'autre.

L'indignation ne fait rien ; la prudence politique vaudrait bien mieux, et même suffira, selon mon opinion. Et c'est encore pour rompre l'indignation que je veux rappeler un détail de structure, remarquable dans la guerre stabilisée. Dans la région des baraques et des gendarmes il existe un second cercle de guerriers, chargés de mille besognes, et sans beaucoup de risques. C'est là que les troupes actives vont se refaire ; c'est le lieu des exercices, des petites manœuvres, et des revues ; c'est le lieu aussi où les combattants trouvent quelque chose de la sévérité de l'arrière. Car tout ce qui est abrité paie en sentiments vifs, encore stimulés par la menace, qui pend sur toutes les têtes, d'être déporté en avant. Je ne fais ici que des suppositions ; cet arrière-front m'est mal connu ; personne n'en écrira l'histoire. Mais j'ai pourtant senti que ce premier rang de spectateurs hors de l'arène était sans pitié. Je n'ai pas vu d'exécutions dans nos batteries ; mais une fois j'ai compris qu'un garçon vif, brave et bon camarade, qui avait fait un geste de trop, était perdu si on l'expédiait vers les régions où l'on fusille ; au lieu que, par vingt-quatre heures de réflexion, l'affaire s'arrangea. Il faudrait tenir compte, je ne sais dans quelles proportions, ni sous quelle forme, d'une opinion naturellement exigeante, parce qu'elle est mal instruite des conditions et circonstances. Et peut-être faut-il dire aussi que le pouvoir aurait moins de résolution s'il était trop bien informé. À mesure qu'on y regarde, on trouve une effrayante sagesse dans toutes les institutions de guerre. Un massacre continu et presque industriel, comme celui que nous avons vu, serait inexplicable sans l'opposition entre l'avant et l'arrière, comme sans le mécanisme des régions intermédiaires où se développent toutes les nuances de la peur et du courage, ainsi que tous les fantômes d'imagination. Si tous participaient de la même manière à la même expérience, la guerre serait une convulsion sans durée. Il me semble que la

guerre, telle que les témoins la racontent, est ordonnée et administrée de façon que la violence ne serve point de remède à la colère, comme il serait naturel, et comme il est juste ; et qu'au contraire les degrés de la colère, jusqu'à une sorte de folie, se développent sans assez de risques, et imposent la violence à des hommes qui sont bien guéris de colère. Et ce contraste entre les héros de l'arrière et ceux de l'avant est ce qui enlève toute espérance au troupiér. Toute espérance. On se demande pourquoi la guerre a pris fin.

*

Il n'est pas question de pardonner. Si les hommes étaient poussés à la guerre, et à coups de fouet, par des chefs furieux et inhumains, la troupe tuerait les chefs, et ce serait bientôt fait. Ce qui suivrait ne pouvant être pire que ce qui est, le nombre se procurerait d'abord cette agréable vengeance. Dans le fait, et quoique les chefs fassent les méchants, personne ne croit qu'ils soient des monstres. Et même, en regardant les choses d'un peu loin, je veux bien dire que la guerre, chose atroce, est administrée très sagement par des hommes instruits et raisonnables. Des symptômes me font connaître que les combattants sont, pour la plupart, revenus de leur jugement muet, inexprimable, et par cela même inefficace. Soit. Mais je ne voudrais pas qu'ils tombent maintenant dans l'autre excès. Si la tyrannie militaire gagne à tous coups, même dans la paix, c'est que nous jouons mal. Si nous jouons mal, c'est que nous analysons mal. Nous devons redresser l'art politique, afin de l'égaliser à l'art militaire, le plus ancien de tous. Tâche écrasante, mais que nul ne peut refuser.

À considérer un colonel, à voir la haute idée qu'il a de ses devoirs, l'attention qu'il y porte, l'ordre qu'il suit pour les moindres choses, et l'impartialité qui marque ses fonctions de juge, on ne peut croire que le même homme ait charge de pousser les hommes au feu, sans jamais prendre pitié d'eux, et jusqu'à désigner au hasard ceux qui paieront pour les autres lorsque la troupe aura fléchi. Nul ne peut le croire ; aussi, hors du tumulte de la guerre, on ne le croira point. La réalité de la guerre est effacée par les hommes qui la conduisent ou qui la conduiront ; car ce sont des hommes. Neuf fois sur dix, un colonel, tel que nous le voyons et l'entendons, est un honnête homme et qui veut le bien public. Aussi nous voilà perdus, car nous ne savons rien lui refuser ; et cet homme généreux nous ruinera d'abord, et ensuite nous fera massacrer par la seule force de son métier. L'ancien combattant voit venir cette farce très sérieuse. Il sent la contradiction dans toutes ses pensées ; il renonce à penser. Il nous faut donc nous tirer d'enthousiasme, et même de politesse ; il nous faut juger froidement ces hommes sublimes qui nous convient au sublime.

Le premier trait que j'y remarque, c'est que l'égalité leur est en horreur ; l'égalité, notre charte ; ils ne la conçoivent même pas, ni les assemblées, ni les délibérations, ni les discussions. Qui décidera ? Le meilleur. La République, à leurs yeux, c'est l'état gouverné par les meilleurs, celui que les anciens nommaient aristocratie. Et là se trouve une idée juste, chacun le sent bien. Les meilleurs sont reconnus au concours, pour commencer, et ensuite au succès et à l'avancement. N'est-il pas naturel que l'élite se recrute elle-même ? Mais, ce qu'il est juste de remarquer, le savoir est la première et principale condition du pouvoir militaire. Les brevetés règnent dans l'armée plus qu'ailleurs. Pierrefeu,

dans son beau livre, G Q G, Secteur 1, fait ressortir que les militaires prennent très au sérieux les succès d'ordre scolaire, et ne cessent jamais, dans les grades inférieurs, de préparer quelque baccalauréat de tactique et de stratégie. Je crois que l'opposition du civil au militaire se trouve placée justement ici. Car on n'a jamais dit que le suffrage choisissait les meilleurs ; on dit même ordinairement le contraire. C'est dans l'armée que se réalise le programme quelquefois formulé ailleurs. Il ne s'agit que de choisir les meilleurs, et ensuite d'obéir aux meilleurs. Tout est réglé alors ; car de quoi les subordonnés se plaindraient-ils ? Cette idée étourdit. Je l'ai longtemps considérée. Ce fut le texte de mes réflexions de soldat.

*

D'après ces maximes aristocratiques, qui semblent à l'abord irréfutables, on a vu s'orienter au moins une partie des anciens combattants ; et je ne m'étonne pas que cette partie ait failli entraîner le tout. Je crois que le pouvoir absolu est rarement refusé par le subalterne, du moment que l'on a fait en sorte de le confier au meilleur. De ce sentiment on a pu voir, au cours de la guerre, mille preuves naïves. Les hommes n'attendaient qu'un Napoléon pour se faire tuer de bonne humeur ; et l'on dit que la cause principale des mutineries fut dans les fautes du pouvoir. Je ne sais. Je ne suis pas sûr que l'esprit républicain soit naturellement disposé à remettre l'empire à celui qui s'en montre digne. Mais convenons que la partie la plus hardie de l'esprit vient souvent mourir devant l'idée d'un chef qui voit le bien de l'État, qui le veut, et qui le fait. Aussi qu'avons-nous vu dans ces cohortes ? Une ivresse de commander, une ivresse d'obéir, un mépris crié de toutes les libertés, et surtout de l'égalité ; enfin une haine fanatique à l'égard du mauvais esprit, qui n'est autre que l'esprit d'examen et de discussion, et, pour mieux dire, l'esprit. On comprend ici la parenté, à première vue étonnante et même scandaleuse, entre l'esprit militaire et l'esprit religieux. Et, selon mon opinion, c'est parce qu'ils ont cru l'un et l'autre que le savoir pouvait se garder sans le sel de l'hérésie, qu'ils ont perdu l'un et l'autre la partie morale de leur pouvoir.

Toujours est-il que cette politique que j'ai voulu définir est bien celle d'un maréchal, d'un colonel, et de tous ceux qui visent ces hautes places, ou qui seulement admirent ceux qui y sont. J'ajoute encore bon nombre d'ambitieux qui regrettent souvent que le pouvoir civil soit ridiculement faible, comparé au pouvoir d'un simple capitaine. Et enfin un bon nombre d'esclaves-nés, comme ceux que j'ai vus soit aux armées, soit dans la vie civile, qui toujours grondent contre un pouvoir qui essaie d'être juste, et en revanche toujours acclament le pouvoir superbe et intrépide qui ne regarde seulement pas ce qu'il écrase. Ces sentiments si forts dans ce qui nous reste d'enfance, expliquent le roman-feuilleton, et aussi certains récits de guerre conformes aux lois de ce genre littéraire. Et la plupart des anciens combattants, je dis les associés, risquent de retomber là. Pourquoi ? Parce qu'une association ramasse les plus faibles pensées de ses participants et élimine les autres. La sévère loi de l'esprit critique est que les hommes qui s'unissent en lui sont aussitôt divisés par lui ; et c'est pourquoi la liberté est difficile et irritante. Aussi les irréductibles ont bien su fuir l'association ; et les hésitants, ceux qui craignent en eux-mêmes l'amitié contre le bon sens, auraient bien dû s'abstenir. Mais quoi ? L'espèce de chantage exercé par les Croix de Feu, les avantages aussi attachés à la carte du combattant, tout cela, mélange d'honneur et d'avarice, a ligoté les redoutables

fantassins de nouveau autour de leurs chefs et selon l'ordre militaire. Se libèreront-ils ? Je n'en suis pas sûr. La division que l'on a remarquée entre les prétoriens du colonel de la Roque et l'innombrable plèbe militaire qui marche avec Pichot, n'est peut-être qu'une mutinerie. On en a tant vu ! On sait si bien les finir ! Le chef militaire est bien fort lorsqu'il se présente tout nu, redemandant à ses hommes, comme il les appelle, le pouvoir qu'il tient d'eux, qu'ils peuvent lui rendre ou lui refuser. Cette manœuvre plébiscitaire réussit presque à tout coup. Puisqu'on ne peut vivre sans ordre et sans pouvoirs, alors faisons-nous esclaves ; tel est le seul usage de la liberté. C'est ainsi que le jugement se laisse endormir, et je crois utile d'insister là-dessus au lieu de battre une fois de plus les vieux tapis. Si nous manquons l'analyse politique, nous devons sacrifier les garanties déjà trop faibles que représente la République contre ces éternels tyrans de bonne foi, le banquier, l'homme de guerre, le prêtre.

*

Ce que je veux m'expliquer à moi-même, c'est que le gouvernement des meilleurs ne résout rien. Je suppose qu'on l'ait. Nous ne sommes pas si loin de l'avoir, soit dans l'armée, soit dans les ponts, soit dans les finances, soit dans l'instruction. Les concours et le jugement des chefs ne peuvent se tromper gravement. Je considère donc avec respect cette élite qui administre sous nos ministres, et j'aperçois qu'elle ne peut nullement gouverner. Non qu'elle ignore le bien-penser et le bien-faire. Au contraire elle y est enfermée. Il n'est point de haut militaire qui ne nous prépare la plus belle armée, point d'ingénieur qui n'invente les plus puissantes armes, point de médecin qui ne rêve une hygiène publique admirable, et point de pédagogue qui ne médite sagement sur les moyens de tout enseigner à tous. Toutes ces perfections luttent ensemble et retombent sur nous de tout leur poids ; car on ne peut à la fois donner toutes ses ressources à l'armée, aux machines, aux routes, à la police, à l'instruction ; il faut un pouvoir qui voie l'ensemble, et qui juge du possible et qui ne permette pas à une élite, et notamment à l'élite militaire, de nous ruiner d'après une idée de perfection tout à fait inhumaine. D'où vient que ces orgueilleux organisateurs, qui d'ailleurs ne produisent pas, doivent se soumettre finalement à l'ensemble des producteurs. Et bref, par la division des spécialistes, qui est une règle de l'élite, le gouvernement des meilleurs est proprement aveugle. D'où ce paradoxe, qui fait crier si fort, c'est que l'élite est soumise aux médiocres. Je dis médiocres, mais il faudra voir. J'exprime seulement ceci, par exemple, qu'il n'est pas absurde que le ministre de l'Éducation nationale ait moins de grades qu'un recteur d'Université. On sait ce que les militaires ont toujours pensé d'un ministre civil de la guerre, s'il ne se soumet d'abord. Ces conflits sont inévitables. Mais il faut tenter de juger le pouvoir politique, si méprisé par les administrations, et par la militaire, qui est la plus puissante de toutes.

J'ai admiré plus d'une fois le pouvoir d'un général, d'un colonel, même d'un simple capitaine ; le capitaine était comme un dieu pour nous ; de lui dépendaient ces changements de lieu qui font d'une vie passable une vie misérable. Or ce pouvoir, qu'exercent de tels hommes, n'est pas à eux ; il n'est pas conquis par eux ; il leur est donné par décret, il peut leur être retiré. C'est ce qui fait que ce pouvoir, en ses limites, est absolu, se passe de consentement, refuse même l'acclamation, et repoussera aussitôt, et par l'extrême violence,

toute délégation de réclamants. Aussi j'ai vu les hommes manœuvrer autour du capitaine comme on voit dans Saint-Simon les courtisans autour du roi. Toutes précautions prises, on trouvait un brave homme, et qui voulait bien être juste et même bon, pourvu qu'il ne sentît pas le plus petit son de menace. Et il avait l'oreille fine. J'appris moi-même cette manière, et je l'exerçai cyniquement plus d'une fois ; non pas pour moi, car ce n'était pas nécessaire, et j'eus d'autres moyens de me faire de mon capitaine un ami ; qu'il me pardonne si je n'ai pu tenir ce rôle à la paix, c'est que c'était un rôle. Tel est le malheur du maître, et il ne manque pas de s'en consoler.

On voit comment, quoique tout pouvoir vienne du peuple, néanmoins le peuple des exécutants n'exerce aucun contrôle ni aucune résistance. C'est que le pouvoir d'un capitaine lui est délégué par tout le peuple, et ne s'exerce que sur une petite partie. Or ce pouvoir n'est pas le pouvoir. Le pouvoir véritable, quelles que soient les clauses, est conquis et sans cesse conservé par une continuelle négociation et persuasion. C'est alors que l'on apprend la politique ; c'est par cette pratique que l'on s'élève et que l'on se maintient ; et c'est souvent par des crises d'orgueil militaire qu'un ministre tombe à plat ; c'est qu'alors il parle en subalterne. Mais cette confusion n'est pas souvent débrouillée ; l'ambitieux aime mieux croire qu'il peut tout par le seul aspect, par le ton, par l'audace. Mais ce sont des rêveries d'enfant. Supposons un général choisi par tout un peuple. Encore faut-il qu'il soit acclamé, qu'il apaise les mécontents, qu'il fasse plaider pour lui, qu'il plaide lui-même, quand ce ne serait que par ses actions, enfin qu'il se tienne en harmonie avec ceux qu'il gouverne, et qu'il ait les mêmes intérêts qu'eux. Si militaire qu'il soit, il exerce alors un pouvoir civil ; il explore l'opinion, il donne ses raisons, il persuade ; en un mot il ne cesse de négocier. C'est qu'il commande maintenant en son propre nom ; il n'est plus nommé par le roi, il est roi. Et cette contradiction entre les coutumes militaires et les conditions qui s'imposent à un chef élu, fait que les empereurs élevés sur un bouclier ne sont pas de grande durée. Et quant aux pouvoirs civils, on voit comment ils s'établissent, comment ils conquièrent leur empire, comment ils le perdent. Qu'ils soient élus, ou qu'ils soient nés rois, ils sont toujours élus en ce sens qu'on ne cesse de les juger, et qu'ils ne peuvent refuser d'être jugés. Toute leur vie n'est qu'une continuelle négociation. Connus, familiers, ouverts, ils s'établissent d'abord dans leur petit canton, par famille, par commerce, par conseil ; ils se forment par l'administration la plus publique, la plus critiquée. Il ne s'agit pas alors de montrer des diplômes ou d'en conquérir de nouveaux ; ils prennent leurs grades devant le peuple même, qui les traite sans faveur, et souvent se lasse d'eux, et toujours punit durement la moindre faute. Telle est l'école des politiques ; ils y apprennent la prudence, les caractères, les intérêts, l'art de ménager, le prix des hommes. Quand ils commencent à prendre de la hauteur, ils savent ne pas perdre terre ; car il faut jouer, et contre des hommes qui savent le jeu ; il faut s'allier, contenter un parti ; en amadouer un autre, ramener un adversaire, et recevoir avec politesse toutes les délégations de réclamants. Leur vie n'est qu'une continuelle négociation. Un capitaine peut vomir l'injure, s'il a de l'humeur, contre deux ou trois hommes qui élèvent la voix ; mais un ministre, dont ce capitaine dépend, donne ses audiences, où il se montre accueillant à toute plainte comme à tout raisonnement. Jamais il n'invoquera son bon plaisir ; il sera simple et poli, même flatteur, s'il doit refuser. Et non seulement à ses audiences, mais encore dans le monde, et dans les assemblées à demi secrètes, où il détourne ses rivaux, où il désarme les mécontents, où il réchauffe le zèle

de ses amis, je le vois attentif à sa difficile navigation. Enfin, dans les grandes et politiques assemblées, que fait-il ? Il use de l'éloquence, qui est une flatterie ; de l'éloquence qui rétablit l'égalité ; de l'éloquence, dont le ressort constant est de se soumettre aux juges à qui elle s'adresse, de leur proposer des raisons, et de prendre très au sérieux celles que l'on suppose en leur esprit.

Chose digne de remarque, ces triomphes ne plaisent point du tout au militaire véritable. Il y voit un étrange abaissement des pouvoirs. Et voyez comment un métier aveugle. « Ce n'est pas ainsi, dit le colonel, que je parle à mon régiment. » Je le crois bien. On ne gouverne pas un pays comme on gouverne un régiment. Le pouvoir civil doit se conquérir et se conserver ; il est précaire par sa nature ; c'est que derrière le peuple il n'y a plus rien. Je comprends que les militaires aient horreur de la politique et le disent. Toutes leurs maximes, si souvent citées, comme : « Assez de bavardages ! Silence aux partis ! » procèdent de cette erreur que je signale ici et qui est risible. Ils se voudraient nommés chefs d'État comme ils furent nommés généraux. Mais par qui nommés ? Accoutumés à regarder au-dessus d'eux, non au-dessous, ils ne sauront jamais gouverner. Le moindre des Conseillers généraux les trouvera nuls dans l'art royal. Foch l'avait soupçonné. Un jour qu'il contait quelque-une de ces aventureuses décisions qu'il faut prendre à la guerre, un flatteur lui dit que la France avait grand besoin d'un maître qui décidât n'importe comment. Mais lui, avec une vivacité qui fut remarquée : « Nulle ressemblance entre la guerre et la politique. En politique tout est compliqué, tout est difficile ; il faut réfléchir. » C'est qu'il sentait bien que le pouvoir civil est désarmé devant ses propres troupes et tenu à mille ménagements.

*

Par ces raisons, que je n'ai toutefois éclaircies que peu à peu, j'ai toujours senti que le soldat revenu n'agirait jamais que de son poste politique, et qu'ainsi il aurait d'abord à revenir de son temps d'épreuve et d'esclavage, dont il risque de rester étourdi et accablé sans apercevoir aucun passage entre l'obéissance et la révolte. Au contraire, redevenu citoyen ou tribun, auditeur ou orateur, c'est là qu'il récoltera les fruits de la guerre, c'est là qu'il saura le prix d'une sagesse toujours jointe à l'action des mains, d'une patience à l'épreuve, de la dureté même, si chèrement acquise, et de l'habitude de ne guère craindre. En réalité nous avons constaté, assez tardivement il est vrai, dans l'ancien combattant, une sorte de refus d'être citoyen, et un effort au contraire en vue de retrouver non seulement les camarades de guerre, mais les formations de guerre. Ce mouvement, à mon sens, les exclut de la politique. Pour ma part, et sans considérer ces raisons, je me suis tenu à l'écart de ces rassemblements, de ces harangues, et de cette militaire cordialité. Surtout je n'aimais point ces enchères de courage et cet éloge de soi, dont quelques-uns ont fait vertu. Je me suis juré de ne jamais disputer sur le danger couru. Au reste je servais dans l'artillerie, où la prudence fait beaucoup. Je ne suis donc pas disposé à me vanter. Seulement j'ai remarqué la même modestie, que j'ai cru moins justifiée, en des hommes jeunes, et qui ont servi de bout en bout à l'extrême du danger. J'admire ceux-là ; je les nommerais héros si j'osais ; et sachez bien qu'ils ne comptent pas dans les Croix de Feu. L'idée de se choisir soi-même parmi tant de héros morts ou vivants, et de se proposer à l'admiration, me paraît tout à fait indigne du héros. Toutefois on peut bien se tromper encore là-dessus. Tout homme est peureux, parce que son intelligence

nourrit l'imagination. Mais pourtant je définirais bien l'homme comme l'animal courageux ; car j'ai remarqué que, piqué par la peur, et supportant mal cet état humiliant, il se hausse naturellement dans les périls, et trouve presque toujours en lui-même les ressources que la situation demande. Cela n'exclut pas d'étranges faiblesses, dont je suppose que tout combattant a fait l'amère expérience. La fatigue, le froid, le sommeil sont des circonstances qui importent beaucoup. Quel est l'homme qui n'a pas demandé à la célèbre gnôle un supplément de courage ? Quelquefois on peut avoir peur par fausse position, la soupe en main, ou la culotte basse, ou en train de se raser. Un intrépide, qui traversait Paris, eut peur de la Bertha. Tous les Parisiens, à ce compte, mériteraient donc la Croix de Feu ? Ou bien alors réservons-la à ceux qui n'ont jamais fait un mouvement pour leur propre sûreté. Mais où sont-ils ? Et comment savoir ? On a vu des braves par ignorance, et des peureux par inexpérience. Il me semble que l'on peut dire, en faisant la part des surprises, que chacun à la guerre trouve assez de courage pour s'étonner de lui-même. Tel qui a eu peur à Bordeaux se serait battu comme un diable dans une situation plus choisie. Et oseriez-vous penser que la jeunesse d'aujourd'hui, qui n'a pas combattu, et qui, j'espère, ne combattrait pas, mérite moins de croix de feu et de croix de bois que celle qui l'a précédée ? Pour abrégé, je dirai qu'on est toujours l'embusqué de quelqu'un, et que les débats de ce genre, quelquefois assez amusants, comme on voit dans Norton Cru, ne nous donnent qu'une fausse revanche. Mais où vais-je, moi qui cherche ici le positif ? D'abord à ceci, à quoi je tiens beaucoup, que tout ce qui sonne la misanthropie est faux ; selon moi le triste plaisir de penser mal de l'homme se paye d'erreur et de duperie. Mais plus particulièrement à cette idée, qu'estimant au plus grand prix le héros, je ne vois pourtant point de sens à cette proposition que l'on nous fait de nous soumettre au plus courageux. C'est que je ne prendrai jamais pour les plus courageux ceux qui disent qu'ils le sont. Je chercherais plutôt les vrais héros parmi les obscurs, parmi les éternels gouvernés, parmi ceux qui n'aiment pas beaucoup être esclaves, et qui ne veulent point du tout être tyrans.

J'ai toujours cherché l'égalité ; j'y ai toujours cru ; je l'ai supposée quelquefois contre les apparences ; je jure de la vouloir ; mais enfin à la guerre je l'ai trouvée autant que cela peut se faire. Je n'ai point vu une élite au-dessus d'une plèbe, mais plutôt tout mêlé en tous, non seulement pour le courage, mais aussi pour le jugement. Et remarquez que ces pouvoirs proches étaient souvent des polytechniciens, qui sont choisis par des concours difficiles et sans faveur. Cependant cette valeur d'homme, si naturellement supposée, ne paraissait pas toujours. L'art d'observer, de deviner le terrain, de corriger le tir, se montrait tout autant en un terrassier, en un tonnelier. Il m'a paru que les chefs (il s'agit de subalternes, je n'en ai pas vu d'autres) apportaient à cette partie de leur métier une attention assez molle. En revanche ils savaient très bien l'art de commander. Chacun avait sa manière, chacun y faisait servir son humeur ; mais tous gouvernaient fort bien, par un mélange de rigueur et de faveur, comme s'ils n'avaient réfléchi qu'à cela. Seulement cet art est à la portée de tout homme ; j'ai vu bien de la ruse et de la clairvoyance des deux parts. J'ai cru comprendre que le savoir diplômé, qui est abstrait, perd presque tout devant la chose. Aussi chacun, haut et bas, était jugé et bien jugé. Il se peut que l'inégalité d'institution, qui est seulement de nécessité, fasse alors ressortir l'égalité républicaine ; il est d'ailleurs connu que les opinions furent libres aux armées, en un temps où elles ne l'étaient, guère ailleurs. D'après ces

vues, qu'il faudrait faire contrôler par l'esprit fantassin, il se peut que l'ancien combattant élève son colonel comme son éminent égal, si l'on peut dire, avec la charge seulement de rétablir dans la vie civile la simplicité militaire. On sait que le civil est toujours mal vu du militaire revenu. D'où un esprit de vengeance qui de tout temps a porté les armées formées par la guerre à balayer le pouvoir des bien-parlants. Ce mouvement est égalitaire comme le fut au commencement l'esprit napoléonien. Seulement on le vit bientôt concéder presque tout aux intérêts et à la structure territoriale. Finalement Napoléon lui-même fut très aisément éliminé par les pouvoirs civils, ce qui fait voir qu'une tyrannie militaire est abstraite et sans racines. Au reste l'esprit révolutionnaire, toujours militaire par les moyens, attaque aussi les pouvoirs que je voudrais nommer géographiques, d'après des principes abstraits qui ne sont pas sans parenté avec l'uniformité militaire. Parenté dangereuse pour les deux. Toujours est-il que les pouvoirs civils, qui sont essentiellement locaux, ou si l'on veut provinciaux, qui sont aussi familiaux et sénatoriaux, n'ont jamais cessé de rejeter ou de digérer les pouvoirs militaires pourtant irrésistibles ; c'est revenir à la négociation sans fin qui est la vie même des sociétés.

Au fond la vie militaire, telle que nous l'avons connue, est tout à fait artificielle, par ceci qu'elle ne se nourrit pas elle-même. Les aliments arrivant à point nommé, la principale difficulté de l'existence humaine se trouve oubliée. Oubliés les marchés, les boutiques, les transports, les enchères, les rabais, les occasions, enfin tout ce qui fait le tissu de l'existence normale. Certes les militaires gagnent bien leur nourriture ; mais ce n'est point la manière naturelle de gagner. Le travail militaire est tout destructeur. Aussi le militaire n'imagine la politique que d'après les moyens qui lui sont familiers ; et il est vrai que le militaire est invincible devant le commerçant, l'ouvrier, le laboureur. Voilà pourquoi, tout naïvement, et dès qu'il sent de nouveau sa puissance d'assaut et son pas cadencé, il se précipite pour changer ce qui ne va pas. En fait ce qui ne va pas, c'est justement ce qui va, c'est-à-dire le négoce, le crédit, l'argent caché, les mille ruses du vendeur et de l'étalagiste, enfin l'inévitable loterie d'apparence, qui cache un immobile entrelacement de travaux et d'intrigues. Comme l'homme ne vit pas d'éléments chimiques, mais d'impurs aliments, ainsi la société repose sur un fond de balayures et sur un tissu d'impossibilités. L'intelligence polytechnicienne s'étonne de cette masse résistante où rien ne lui semble à sa place, de la même manière que le physicien critiquerait l'œil vivant, si compliqué, si mal tourné. Aussi, neuf fois sur dix, le gouvernement renonce devant cette impénétrable confusion ; neuf fois sur dix la plus sage des lois est lettre morte. Ceux qui voudront bien relire *Les Paysans* de Balzac y comprendront ce que c'est que structure sociale, liens de famille, intrigue, avarice, paresse, et choses de ce genre, le tout replié sur soi à la manière animale, et tout à fait insensible au prestige d'un général ou d'un préfet. Et pourtant le militaire tire de là ses meilleurs soldats ; la police y va enquêter ; le juge y fait régner une espèce d'ordre, qui n'est pourtant pas l'ordre. Un pouvoir fort n'y regarde guère ; au lieu que les grands hommes d'arrondissement sont merveilleusement adaptés aux lieux, aux climats et aux coutumes. Les monarchistes savent bien dire que l'ancien régime, par l'intermédiaire d'une noblesse aussi naturelle que les arbres, s'approchait passablement de cette diversité paysanne. Comment pourrait-on nier que la République, contre toute prévision, s'est faite rurale et municipale, et que, si elle a trouvé et trouve des résistances, c'est qu'elle n'a point pris comme règle de les ignorer. Qui n'a point connu aux armées ce soldat qui obéit sans se conformer, peut croire que

nous sommes à enlever aux enchères entre un chef de guerre et un socialiste, si aisément rassemblés dans le même homme. Mais la littérature s'égare ici pour ou contre. Il a fallu Balzac pour écrire ceci : « N'ayez jamais de zèle !... Le zèle effleure la duperie, il cause des mécomptes ; vous ne trouveriez jamais au-dessus de vous une chaleur en harmonie avec la vôtre... Les devoirs, mon ami, ne sont pas des sentiments. Faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît. Un homme doit aller mourir froidement pour son pays, et peut donner avec bonheur sa vie à une femme. » Cherchez ce passage dans *Le Lys* ; occasion de relire ce roman sublime ; et puissiez-vous être guéri à jamais d'admirer des phrases de sergent recruteur.

*

J'abrège. Vous attendez que je vous dise si nous aurons la guerre. Or je n'ai point cessé d'agiter cette question ; seulement, en vue d'y répondre, je ne regarde point tant aux journaux étrangers qu'à notre vieil esprit de liberté qui, s'il se fie à lui-même, vaincra d'un même mouvement la tyrannie intérieure et la guerre extérieure. Je suis persuadé qu'autant que les militaires seront remis et tenus à leur place par la République Radicale (*Radix*, l'enracinée), nous aurons la paix et encore la paix par l'esprit de négociation, qui passera naturellement du dedans au dehors. Le danger vient de ce que nos gouvernants trop souvent suivent et imitent les militaires. Toutefois il me semble que ce genre de ministre, rugissant ou aboyant, qui ne savait que braver tous les dangers, est maintenant hors de jeu. À nous de soutenir et de porter à bras les négociateurs véritables, car tout dépend d'eux. Comme Briand a osé le dire, tant que la négociation se poursuit selon les ressources de l'intelligence plaideuse, rien ne finit, et toute crise se passe. Mais je suis assuré qu'un peuple a encore d'autres ressources, même quand ses penseurs abstraits lui laissent entendre qu'il n'y a plus d'espoir. Car il est vrai que les gouvernants peuvent nous amener au bord de la guerre ; mais il est vrai aussi que l'esprit de guerre, celui qui donne l'impulsion finale, ne peut être qu'en nous. Nous devons apprendre à nous connaître nous-mêmes. Mais n'est-ce pas commencé ? N'avons-nous pas, en grand nombre, remarqué ce fanatisme si prompt à renaître en nous, et qui trouve aussitôt de belles et bonnes raisons ? La cause des guerres, si vous cherchez bien, vous la trouverez dans le corps humain, ce prodigieux instrument qui se sent lui-même, et qui bondit avant de penser. Quand ce tremblement se communique à la masse, alors les gouvernants sont absous, ils se sentent poussés. Dieu le veut ! Alors la fatalité marche. Les recruteurs savent très bien que l'homme de guerre est le même homme qui aime la paix. C'est que l'horreur de la guerre, dans un homme fort, se change promptement en un besoin de guerre. Oui, toutes nos colères sont au profit du recruteur, même celles qui le visent. J'ai entendu un homme qui disait dans le métro, en ce fatal jour de l'an quatorze, qu'il allait partir pour la guerre et venger Jaurès. Cette absurdité avait pourtant sa raison dans la mécanique du corps qui, fortement secoué et menacé dans son être, cherchait aveuglément un ennemi. On se venge sur qui on peut. Ou, pour parler autrement, l'état sublime annule aussitôt les petites raisons de la paix ; chacun croit seulement ce qui lui donne force.

Pour dire mieux, chacun croit sa propre force ; et c'est là que se trouve le danger de guerre. Car la peur, étant toujours imaginaire, comme on le comprendra à la première réflexion, est par cela même une émotion indéterminée

et très aisément transformable. Principalement dans les jeunes, et quand tout le sentiment intime annonce la santé, la vigueur, la vie, je crois que la peur ne peut même pas être imaginée. Cette remarque est surtout importante à faire pour le premier départ des troupes actives, qui s'ennuient et qui sentent leur force. Alors on marche au pas, on entend ce bruit impérieux sur la terre, on se sait invincible. Ce sentiment vif, qui est tout espoir, l'homme qui a fait la guerre l'a d'abord éprouvé, ensuite l'a usé de jour en jour, puis l'a retrouvé dans les périodes de repos et d'exercice, et cela contre son raisonnement et même contre ses résolutions. Là-dessus le commandement est très fort, et sans aucune faute. Il s'applique toujours, par un redoublement de sévérité, à refaire l'unité de la troupe, c'est-à-dire à communiquer à chacun la force de tous. L'art militaire, je l'ai bien compris, est le plus ancien et le plus parfait de tous ; il l'emporte même sur l'art religieux. L'homme est une matière à fabriquer des héros. Un grand chef disait volontiers : « Nos hommes savent leur métier et font leur métier. » De telles remarques doivent rafraîchir le zèle, qui en effet est ridicule ; et, par la seule présence des combattants, la masse doit être moins sensible à la Grande Peur que l'on tente à toute occasion de lui communiquer. J'ai remarqué, au cours de ces vingt ans de paix, que les efforts pour nous remettre en transes et en convulsions sont restés sans effet. Dans toutes les raisons de s'alarmer, l'homme moyen restait calme. Peut-être a-t-il jugé et méprisé les entreprises que l'on essaie sur la partie sublime de lui-même. Il est dur de se méfier des bons sentiments ; mais il suffit de penser à ceux qui en font métier et marchandise. Donc contrarier les ondes de l'épouvante, qui sont les mêmes que celles de l'enthousiasme, et en quelque sorte les amortir sur soi. La paix est à ce prix.

FIN